

49/17

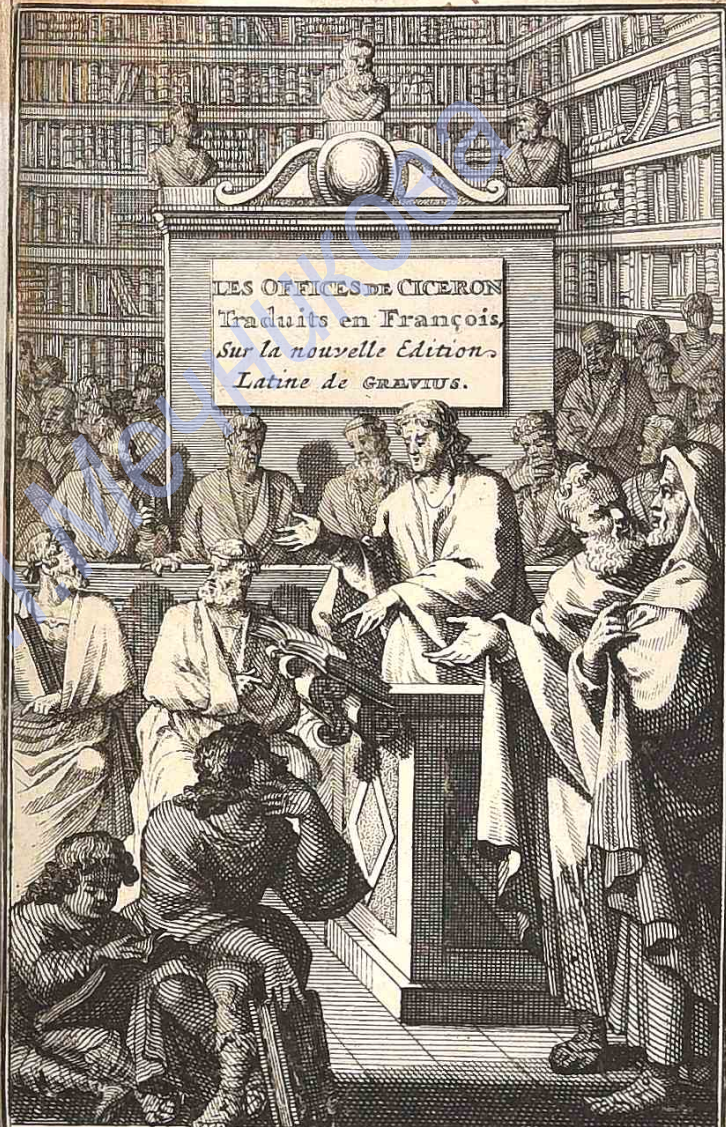


VI  
—  
122

35 Сіверо

НБ ОНУ імені П. Мечникова





LES OFFICES DE CICERON  
Traduits en François,  
Sur la nouvelle Edition  
Latine de GREVIUS.

ALA HAYE,  
Chez Henri van Bulderen, Marchand Libraire,  
dans le Pooten, a l'Enseigne de Mezeray. 1692.

*T. v. don. Avale uny et f.*



LES  
OFFICES  
DE  
CICERON,  
TRADUITS EN FRANCOIS  
SUR LA NOUVELLE EDITION LATINE  
DE GRÆVIUS,  
AVEC DES NOTES,  
ET DES SOMMAIRES DES CHAPITRES

*Par l'Autheur de la Traduction des Lettres  
de S. Augustin.*



A LA HAYE,  
Chez HENRY VAN BULDEREN, Marchand Libraire,  
dans le Pooten, à l'Enseigne de MEZERAY.

M. DC. XCII.





A MONSIEUR  
DE BONNEUIL  
DE HARLAY,  
CONSEILLER D'ETAT.

M

ONSIEUR,

*Vous sçavez que je ne vous perds gueres de veü; ceux qui ont l'honneur de vous connoître un peu à fond n'en seront pas surpris; quand ils ne sçauroient pas ce que je dois à la bonté si particuliere dont vous m'honorez depuis tant d'années. Mais vous ne m'avez jamais été si present, que pendant que j'ay travaillé à traduire les Offices de Cicéron; & le portrait qu'il nous fait dans cet ouvrage du*

\* 3

plus



K



## E P I T R E.

plus honnête homme du monde, vous ressemble si parfaitement, qu'on diroit qu'il a été fait d'après vous. Ainsi je puis dire, comme Seneque disoit à Neron, en luy adressant son Livre de la Clemence, mais avec bien plus de fondement & de sûreté de ne m'en jamais dedire, que quand je vous presente celuy-cy, ce n'est que pour faire en quelque sorte l'Office d'un miroir, & pour vous montrer à vous-mêmes. Vous vous reconnoîtrez aisément dans ce miroir; & vous y verrez tous ces sentimens si purs, que j'ay tant de fois admirez dans vos paroles, & encore plus dans vos actions, & dans toute la conduite de votre vie. Vous y verrez cette superiorité de la raison & de la vertu à toutes sortes de passions & d'interêts, qui fait votre caractere particulier; & qui vous distingue si noblement entre les plus honnêtes gens. Vous y verrez cet accord si rare de la sagesse la plus severe, avec les graces les plus parfaites, & la politesse la plus exquise, qu'on a remarqué en vous dès votre plus grande jeunesse. Vous y verrez cette fidelité si exacte à tous les devoirs de la vie, & sur tout à ceux de l'amitié, que tant de gens croyent incompatible avec les grands emplois; & que vous avez toujours sçû si bien accorder avec les vôtres. Vous y verrez ce parler si pur,

## E P I T R E.

pur, si précis & si juste, qui fait que nôtre langue paroît, dans vôtre bouche, ce que Ciceron nous dit que la langue latine paroïsoit dans celle de Catule & de son frere Cesar \*. Enfin vous y verrez jusqu'à \* Liv. I. cet air de noblesse & de dignité qui reluit chap. 37. dans tout vôtre extérieur, & dans toutes vos manieres; & qui annonce par avance, à tous ceux qui vous abordent, ce qu'un peu de communication leur fait bien-tôt découvrir. Si je voulois, MONSIEUR, vous regarder par d'autres endroits, que n'aurois-je point à dire icy du grand nom que vous portez, & du nouvel éclat que ceux avec qui il vous est commun, & dont vous faites les delices, luy donnent encore presentement; bien plus par leur rare merite, & par leurs grandes qualitez, que par les premieres places de l'Eglise & de la Robe, qu'ils remplissent si dignement? Que n'aurois-je point à dire de celuy que vous tirés de l'illustre alliance d'un Chancelier, encore plus digne de respect par sa vertu, que par sa dignité? Mais quelque grand que soit tout cet éclat extérieur, j'ose dire, que c'est descendre de bien haut, que de revenir à vous regarder par là, après vous avoir regardé par les qualitez de vôtre cœur & de vôtre esprit. Ce sont celles-là, MONSIEUR, que je revere principalement



EPI T R E.

en vous, & qui m'attachent à vous par ce respect interieur qu'attirent les grandeurs veritables & naturelles; & qui est si fort au dessus de celuy que peuvent imprimer les grandeurs d'établissement. Combien souhaiterois-je, & peut-être plus pour l'interêt du public, que pour vôtre avantage particulier, que ce que j'en connois fut connu de tout le monde, comme il l'est de tous ceux qui ont l'honneur de vous voir d'aussi près que moy; & quel bonheur seroit-ce pour moy, si ce Livre pouvoit avoir asses de cours, & mes paroles asses de poids & de force pour y contribuer? Mais j'espere qu'elles feront voir au moins à ceux qui vous connoissent, que j'ay sçû sentir ce que vous êtes. Rien ne me sçauroit faire plus d'honneur auprès d'eux; comme rien ne me fera jamais plus de plaisir, que d'avoir eu cette occasion de vous donner une marque publique du tendre & parfait attachement que j'ay pour vous; & du profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur \*\*\*



AVERTISSEMENT.

**N**ous devons à l'oppression de la Republique Romaine par Cesar les Ouvrages Philosophiques de Ciceron. Il avoit naturellement beaucoup de goût & d'ouverture pour la Philosophie; & quoy qu'elle fût encore peu connue à Rome de son tems, il s'y étoit appliqué dez sa jeunesse\*, pour former son esprit & ses mœurs; & pour se rendre même d'autant plus capable de servir la Republique; persuadé que c'est dans cette école de sagesse, de vertu & d'honnêteté qu'il faut apprendre à gouverner les Etats\*, aussi bien qu'à se gouverner soy-même. Les affaires de la Republique, où il entra de fort bonne heure, & qui l'occupoyent tout entier, luy firent en quelque sorte abandonner cette étude si noble, & si digne d'un esprit comme le sien; ses grands emplois ne luy permettant, comme il dit luy-même\*, de donner à la Philosophie que les momens de loisir que les affaires de la Republique & celles de ses amis luy pouvoient laisser; & qu'il ne pouvoit même employer qu'à lire, n'en ayant point assez pour s'embarquer à rien écrire.

Mais après que Cesar se fut rendu maître de la

\* Liv. 2.  
chap. 1.

\* Liv. 1.  
chap. 44.

\* Liv. 2.  
chap. 1.



### Avertissement.

\* Liv. 2.  
chap. 1.

la Republique, Cicéron ne trouvant plus de lieu d'employer pour elle ni ses soins, ni les conseils que ses lumières & son expérience le mettoient en état de donner\*, & voyant que l'autorité du Senat étoit anéantie, & que ni dans les affaires publiques, ni dans celles du barreau, il n'y avoit plus d'autre règle que la volonté du Tyran, il se retira à la campagne, pour se redonner tout entier à cette même Philosophie qu'il avoit cultivée avec tant de soin de ses premières années; & elle fut tout son recours & toute sa consolation.

Ce fut dans cette retraite qu'il commença de travailler à ses Ouvrages Philosophiques, dont la beauté n'est pas moindre que celle de ses pièces d'éloquence, & qui luy font sans comparaison plus d'honneur; puis qu'elles font voir qu'il sçavoit encore mieux l'art de bien vivre, que celui de bien parler; & qu'il faisoit beaucoup plus de cas de l'un que de l'autre.

C'est de cet art de bien vivre qu'il traite particulièrement dans ses Livres des Offices, qu'il a adressé à son fils.

Il l'avoit donné à Pompée, dont il suivoit le parti, de qu'il le vit en état de porter les armes; & ce jeune homme servoit dans les troupes qui combattoient pour la liberté publique. Mais après la défaite de Pompée, Cicéron, qui avoit encore plus de soin des mœurs de son fils que de sa fortune, crut ne pouvoir rien faire de meilleur pour luy, que de l'envoyer à Athenes, pour y étudier la Philosophie; & de le mettre entre les mains de Cratippus son ancien ami, & le plus grand Philosophe de ce tems-là. Ce fut un peu avant

### Avertissement.

avant le commencement de la guerre que les enfans de Pompée rallumerent en Espagne contre César, après la mort de leur Pere; & qui n'eut pas un meilleur succès que celle que ce grand homme avoit soutenue pour la défense de la liberté de sa patrie.

Cicéron se tenoit alors dans ses maisons de campagne, & il donnoit tout son tems à la Philosophie. Mais après la mort de César, qui fut tué dans le tems que son autorité paroissoit le mieux établie, par la défaite de tout ce qui avoit voulu s'y opposer, Cicéron revint à Rome, où il sembloit que les choses avoient pris une autre face, & qu'on pouvoit espérer de rétablir l'ancienne forme de la Republique: Antoine, qui étoit celui dont on craignoit le plus, affectant de paroître plus zélé que personne pour la liberté; & ayant même ouvert l'avis de ce décret du Senat, par lequel la dictature, dont César avoit abusé pour opprimer sa patrie, fut abolie pour jamais.

Mais ces belles esperances s'évanouirent bien-tôt: Antoine ayant tout d'un coup fait éclater ses mauvais desseins, par cette harangue seditieuse, où il montra au peuple la robe de César percée de coups, & teinte de son sang. Le peuple frappé de cet objet, & animé par les declamations furieuses d'Antoine, prend les armes, & cherche de toutes parts les meurtriers de César. Brutus & Cassius sont réduits à se sauver par la fuite. Cicéron luy-même sort de Rome, & s'embarque pour aller à Athenes trouver son fils. Mais le vent contraire l'ayant forcé de relâcher à terre, il apprend dans la maison d'un de ses amis,



*Avertissement.*

voisine du lieu où il avoit été repouffé, que les choses se calmoient à Rome. On luy fit même voir une nouvelle harangue d'Antoine, prononcée depuis son départ, où il paroissoit tout changé; & on ajoûtoit qu'il y avoit une assemblée solemnelle de tout le Senat indiquée au premier de Septembre, où Antoine, revenu à luy, & ayant rejetté tous les mauvais conseils, devoit remettre toute l'authorité au Senat.

Sur ces avis, Ciceron persuadé que sa patrie avoit besoin de son secours, & qu'elle le rappelloit à haute voix, pour user de ses termes \*, retourne promptement à Rome. Mais il reconnut bien-tôt que toutes ces belles apparences n'étoient que des artifices d'Antoine; & qu'il étoit plus ferme que jamais dans ses mauvais desseins. Ciceron ayant donc perdu toute esperance sort de Rome une seconde fois, & se retira à la campagne, pour ne plus penser qu'à philosopher.

\* Liv. 3.  
chap. 33.

Ce fut alors qu'il écrivit ses Livres des Offices, pour l'instruction de son fils; & comme pour luy tenir lieu de celles qu'il auroit pu luy donner de vive voix, si son voyage d'Athenes n'eût point été interrompu \*.

\* Liv. 3.  
chap. 33.

Cet ouvrage est, de l'aveu de tout le monde, un des plus beaux monumens de l'antiquité. Ciceron y traite des devoirs de l'homme: car c'est ce que signifie en latin le mot d'*Offices*; & les regles qu'il y donne pour la conduite de la vie sont si étendues, qu'on y trouve une morale complete; & si pures, qu'il n'y a presque point de Chrétien qui put soutenir l'examen de son cœur sur ces regles-là.

*Avertissement.*

Il suit dans cet Ouvrage le même Plan que Panætius, Philosophe Stoïcien, qui avoit aussi écrit des devoirs de l'homme, & fait dépendre comme luy toute la recherche de nos devoirs de trois considerations: dont la premiere consiste à examiner si ce qui se presente à faire est honnête, c'est à dire, s'il est conforme à ce que la raison & la vertu nous prescrivent: La seconde, s'il est utile: & la troisieme, si ce qui paroît utile n'est point contraire à l'honnêteté. Il étend néanmoins les deux premieres de ces considerations un peu plus loin que Panætius n'avoit fait; & il veut non seulement qu'on examine si les choses sont honnêtes ou utiles, mais qu'on en fasse la comparaison, pour voir lesquelles le sont le plus. Il traite donc dans le premier Livre de la recherche de ce qui est honnête, & de l'examen de ce qui l'est le plus: ces mêmes considerations sur l'utilité, sont le sujet du second Livre; & la comparaison de l'honnête & de l'utile celuy du troisieme.

Ce que Ciceron appelle *honnête*, c'est ce qui est conforme à la raison & à la vertu; & c'est le sens qu'il donne à ce mot là, d'un bout à l'autre de cet ouvrage. Pour le mot d'*utile*, il le prend dans le sens ordinaire, lors qu'il parle de ce qui peut procurer à l'homme quelque sorte d'avantage, comme des biens, du credit, de la consideration & de la santé. Mais il ne reconnoît rien de veritablement utile à l'homme, que ce qui luy convient à le considerer par le fonds de sa nature; & dans tous les endroits où il n'est point question de ces avantages extérieurs, Ciceron n'entend par le mot d'*utile* que ce qui



### Avertissement.

peut contribuer à rendre l'homme tel qu'il doit être, par son esprit & par son cœur.

Aussi établit-il d'abord, de le commencement du premier Livre, que l'homme est né pour la vérité, & pour la vertu; que c'est à quoy la nature le porte, & que c'est de cela seul qu'il tire tout son prix & tout son mérite.

C'est sur cette maxime fondamentale que roule tout le dessein de Cicéron. Aussi étoit-ce le grand principe des Stoïciens, dont il fuit la doctrine dans cet Ouvrage; & qui ont été, sans contredit, les plus éclairés de tous les Philosophes sur la Morale; & sur les devoirs de l'homme. Non seulement ils enseignoient que l'homme est né pour la vertu, & que c'est la seule chose que la nature demande de luy, mais ils ne reconnoissoient point d'autre bien que celui-là; & selon eux toutes les autres choses, jusqu'à celles qui passent pour les plus utiles, comme les richesses, la gloire, la santé, la liberté, & la vie même, ne sont ni des biens ni des maux; & ne deviennent bonnes ou mauvaises que selon l'usage qu'on en fait.

Quant à la vertu, ils avoient fort bien compris, autant que les tenebres du Paganisme le leur pouvoient permettre, qu'elle ne consiste qu'à se conformer à une certaine loy naturelle, éternelle & immuable, qui est la règle de tout bien; & que la raison n'a été donnée à l'homme que pour le rendre capable de la connoître, & de luy obéir: & c'est ce qui fait qu'ils reduisoient tous les devoirs de l'homme à *suivre la nature*. C'est donc ce qu'il faut entendre par cette façon de parler, que Ci-

### Avertissement.

Cicéron a pris d'eux, & dont il se fert dans tout cet Ouvrage.

De ce principe general, que l'homme est né pour la vertu, & que c'est à quoy la nature le porte, & ce qu'elle demande de luy, il descend aux quatre vertus principales; qui sont la Prudence, la Justice, la Force & la Temperance; & après avoir expliqué la nature de chacune, il les reprend une à une, pour faire voir quels sont les devoirs qui en naissent; & ne fait plus que suivre ce qui dérive de ces quatre sources. C'est de là qu'il tire les admirables règles qu'il nous donne dans tout le reste de l'Ouvrage pour la conduite de la vie; & qu'il autorise par des exemples pris des actions les plus celebres de tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes, chez les Grecs, & chez les Romains.

Ce qu'on vient de dire peut suffire, pour donner une idée du dessein de Cicéron, & pour mettre le Lecteur en état d'entendre son langage; & un plus grand détail ne feroit qu'ôter la grace de la nouveauté à ce qu'il va lire dans l'Ouvrage même, avec bien plus de plaisir qu'il ne pourroit faire dans les extraits qu'on en donneroit icy.

Ce qui merite le plus d'attention dans cette lecture, c'est le haut point de pureté où Cicéron porte les mœurs des hommes. Car si l'Auteur d'un tel Ouvrage nous étoit inconnu, que pourrions-nous penser d'un homme qui nous dit, Que l'usage que nous devons faire de notre esprit est la recherche de la vérité: Que nous ne devons accorder au corps que ce qui est nécessaire pour le soutenir: Que de deux principes de mouvement qui sont en nous



### Avertissement.

„ nous, l'appetit & la raison, il faut résister à  
„ l'un, & ne nous conduire que par l'autre :  
„ Que notre premier soin doit être de nous re-  
„ nir exempts, non seulement de toute passion,  
„ mais des moindres mouvemens qui pour-  
„ roient tant soit peu altérer cette situation cal-  
„ me & tranquille qui convient à la dignité de  
„ notre nature : Que nous sommes nez pour les  
„ autres, aussi-bien que pour nous-mêmes ; &  
„ que nous devons nous considérer comme di-  
„ vers membres d'un même corps, & nous ai-  
„ mer sincèrement & véritablement les uns les  
„ autres : Que bien loin de faire nulle injustice  
„ à qui que ce soit, il n'y a point d'homme que  
„ nous ne devions être toujours prêts d'assister,  
„ de secourir, & de protéger ; & pour qui  
„ nous ne devions faire ce que chacun feroit  
„ pour son meilleur amy : Que comme la justice  
„ doit être l'unique règle de nos actions, le bien  
„ de la société humaine en doit être l'unique  
„ but ; & qu'il n'y a point de travail que nous  
„ ne devions entreprendre, ni de péril à quoy  
„ nous ne devions nous exposer pour la ser-  
„ vir.

Qui ne croiroit que celui qui nous donne  
des règles si pures & si élevées est un solitaire,  
retiré dans le fond d'un désert, & qui a passé  
sa vie à s'étudier luy-même, & à méditer sur  
les devoirs de l'homme ? Qui ne croiroit que  
c'est un Chrétien, & même un des plus par-  
faits & des plus saints ?

Cependant, ce n'est ni un solitaire & un  
contemplatif, ni un saint, ni un Chrétien.  
C'est un homme du monde, & du plus grand  
monde ; un Consul Romain, appliqué aux  
plus grandes affaires de la République, & qui  
a passé

### Avertissement.

a passé sa vie sur le plus grand théâtre de l'U-  
nivers. Enfin c'est un Payen, dépourvu de  
toutes les lumières de l'Évangile ; & qui a  
seul s'élever jusques-là, sans autre secours que  
celuy de la raison naturelle, & des médi-  
tations des autres Philosophes, enveloppez  
comme luy dans les ténèbres du Paganif-  
me.

Il y auroit de grandes réflexions à faire sur  
cette admirable pureté de sentimens, & de  
principes de Morale, où les seules lumières  
de la raison ont fait arriver des Payens. Mais  
qu'elle nous apprenne au moins jusqu'où nô-  
tre raison nous pourroit mener, si nous avions  
quelque soin de la consulter & de la suivre ;  
& combien peu la Religion trouveroit à faire  
en nous, pour la conduite de la vie, si quand  
elle entre dans nos cœurs, elle les trouvoit  
tels que Cicéron nous apprend qu'ils doivent  
être.

Je sçay bien que le principal y manque ; c'est  
à dire l'esprit de foy & de charité, qui fait  
l'essence du Chrétien.

On ne voit dans toutes ces règles, que la  
fidélité que l'homme doit à sa propre raison ;  
& on n'y trouve point ce rapport perpetuel  
que la foy demande de tous nos mouvemens  
& de toutes nos actions à la raison éternelle,  
qui est notre véritable règle ; & qui ne nous a  
donné ce que nous avons de raison, que pour  
nous rendre capables de la consulter, & de la  
suivre.

On n'y voit point ce sentiment de com-  
pensation, qui naît de ce que la Religion  
nous apprend de la dépravation de notre na-  
ture ; & que notre propre expérience ne nous  
confirme que trop. On



### *Avertissement.*

On n'y voit point cette reconnoissance de nôtre impuissance pour le veritable bien, qui nous tient dans une humiliation profonde devant Dieu; & qui nous fait sans cesse implorer le secours de sa grace.

Enfin on n'y voit rien de ce qui est enfermé dans le mystere de JESUS-CHRIST, & qui ne pouvoit être revelé ni apporté aux hommes que par luy; & sans quoy toute la justice philosophique est vaine, & inutile pour le salut.

Mais combien tous ces sentimens se placeroient-ils plus aisément dans un homme retiré au dedans de luy-même, & occupé de la recherche de la verité; accoutumé au joug de la raison; en garde contre ses sens, & contre les douceurs pernicieuses de la volupté; attentif à ses devoirs; équitable, bienfaisant, amateur de la société humaine; ne cherchant que le bien commun, & ne trouvant rien d'utile pour luy que ce qui l'est pour tout le monde; méprisant la douleur aussi bien que le plaisir, & ne connoissant de bien veritable que la vertu?

Combien un tel homme se trouveroit il disposé à recevoir ces grandes veritez du Christianisme, qui luy démêleroit tout ce qu'il trouve d'incomprehensible en luy-même; qui luy apprendroit d'où vient ce soulèvement de l'appetit contre la raison qu'il éprouve à tout moment. Combien il est déchû du veritable état de sa nature; de quels remedes & de quels secours elle a besoin pour se rétablir; où il les peut trouver, à qui il doit les demander; & par qui il peut les obtenir?

Quelle avance seroit-ce donc pour faire un Chrétien, que de trouver un homme tel qu'on

### *Avertissement.*

qu'on vient de le dépeindre; & que Ciceron voudroit que nous fussions?

Qui doute même que ces dispositions ne dûssent être supposées dans quiconque veut embrasser la Religion Chrétienne? Car enfin, la matiere d'un Chrétien c'est un homme: d'un homme on peut aisément faire un Chrétien. Mais comment faire un Chrétien de celui qui n'est pas homme, & qui n'a jamais pensé à le devenir? Qui ne s'est jamais étudié luy-même; qui ne distingue pas son appetit & ses passions de sa raison; qui est livré aux impressions de ses sens, & dont elles sont l'unique regle: qui ne connoît point la veritable fin; & qui n'ajamais pensé à se faire un plan de vie tel que le demande la dignité de sa nature.

Cependant tout est plein de gens qui sont dans cet état-là, & qui se prétendent Chrétiens: qui bien loin d'avoir porté dans la Religion Chrétienne ces dispositions qui sont l'homme, & sans lesquelles on ne l'est point, ne se mettent pas même en devoir de les y acquerir, comme si le Christianisme ne les demandoient pas; qui sont tout confister dans les exercices extérieurs; & qui bien loin de travailler à regler le dedans d'eux-mêmes, n'y sont peut-être jamais rentrez.

Que ceux-là apprennent donc des Payens à être hommes, avant d'apprendre de JESUS-CHRIST à être Chrétiens. Ce n'est pas que la Religion ne nous apprenne également l'un & l'autre: mais elle nous est donnée pour aider nôtre raison, & pour nous porter où ses seules forces ne sont pas capables de nous conduire; & non pas pour nous dispenser d'en faire



### Avertissement.

faire usage. Car nous n'avons pas trop de tout pour réussir à un aussi grand ouvrage que celui de notre salut.

Notre raison toute seule ne nous fera jamais rien faire, qui soit de quelque prix devant Dieu; puisque rien ne luy sçauroit plaire, que ce qui part d'un principe surnaturel de charité, que luy seul nous peut donner. Mais elle peut au moins diminuer en nous les obstacles de la grace, dissiper les illusions des sens, moderer la fougue des passions, rappeler notre cœur à luy-même, nous retirer des plaisirs, nous tenir dans les bornes de nos véritables besoins, nous donner des sentimens d'équité & d'humanité pour les autres hommes; & enfin faire en nous tout ce que les Offices de Ciceron nous font voir qu'elle a fait dans les Payens qui n'avoient point d'autre secours que celui-là.

Qui peut douter qu'on ne doive beaucoup plus attendre de ceux d'entre les Chrétiens qui ont eu soin de tirer tous ces avantages de leur raison, que de ceux qui n'y ont jamais pensé; & qui ne se mettent point en peine d'émousser, par les reflexions & par les lumières de la raison, non plus que par celles de la foy, l'impression que les biens & les maux de la vie font sur nos sens & sur nos passions?

On ne sçauroit donc s'empêcher de convenir que les Livres moraux des Payens, qui nous apprennent à nous servir de notre raison pour regler nos mouvemens, ne puissent être tres-utiles aux Chrétiens mêmes. Les grandes veritez dont ils sont remplis, sont, dit S. Augustin \*, comme l'Or des Egyptiens, dont il faut que les Israélites s'enrichissent.

\* Conf. liv. 7. chap. 9.

Cet

### Avertissement.

Cet Or appartient à JESUS-CHRIST; & quelque part qu'un Chrétien trouve quelque chose de vray, qu'il sçache, dit le même Saint \*, que c'est le bien de son Maître; qu'il le prenne, & qu'il en profite.

\* De la doctrine Chrét. liv. 2. ch. 18.

Mais de tous les Livres des Payens, il n'y en a peut-être aucun où il y ait tant à profiter que dans les Offices de Ciceron; puisque c'est un corps methodique d'instructions & de regles, pour toute la conduite de la vie, qui descend dans le plus grand détail, & jusques aux moindres égards de la bien-séance.

C'est ce qui a fait penser à les donner au public en notre langue, assortis de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre utiles, & à les faire bien entendre. C'est ce qu'on a tâché de faire, non seulement par la clarté de la traduction; mais encore par les notes. Les plus importantes sont celles qui vont à démêler & à rectifier certains sentimens de la Philosophie payenne, où il y a quelque sorte de vérité; mais qui ont besoin d'être réduits aux principes de la Religion Chrétienne. Les autres ne sont que pour donner un plus grand jour à ce que la seule clarté de la traduction ne pouvoit assez éclaircir; pour faire connoître les personnes, les lieux, ou les actions dont Ciceron parle en beaucoup d'endroits de cet ouvrage; & pour suppléer en d'autres certains faits dont la connoissance est nécessaire pour les bien entendre. On s'est borné dans celles-cy à ce qui étoit d'une nécessité indispensable; & on n'a pas crû devoir entrer dans aucun détail d'érudition ni de critique.

Tou-



### *Avertissement.*

Toutes ces notes sont au bas de la page ; & on y renvoie par des chiffres , qu'on n'a mis dans le texte , qu'à la fin des endroits qui peuvent avoir besoin d'éclaircissement.

On a encore mis d'autres notes à la marge , qui ne sont que pour faire remarquer où retrouver les choses les plus importantes ; & celles cy ne sont que des extraits de ce qui se trouve dans le texte , ou des reflexions qui en naissent naturellement.

Les sçavans se passeroient aisément des unes & des autres ; mais ceux pour qui les traductions sont faites principalement , peuvent en avoir besoin.

Au reste , c'est une entreprise hardie , que de prêter son stile à celui qui est regardé de tout le monde comme le maître & le modèle de l'éloquence. Il y auroit même eu de la témérité , si on avoit prétendu égaler la beauté du sien. C'est de quoy notre langue n'est peut-être pas capable ; & quand elle y pourroit atteindre , celui qui a fait cette traduction ne se flate pas d'être de ceux qui pourroient la porter jusques-là. Il ne peut répondre que de son exactitude & de ses soins : le public jugera du reste.

Il a tâché de conserver tres-religieusement , non seulement la pensée de Cicéron , mais son tour & ses expressions , autant que notre langue le peut permettre : car cela n'est pas possible par tout ; & il y a des endroits où il a fallu nécessairement prendre un tour un peu différent du sien. Mais bien loin que la pensée en soit altérée , elle est bien mieux rendue en ces endroits-là , qu'elle ne le seroit si on avoit gardé le tour de Cicéron ;

### *Avertissement.*

ron ; & l'expression exacte & fidele de la pensée est tellement l'unique but de la traduction , qu'on n'a nulles excuses à faire des plus grandes libertez , lors qu'en les prenant , la pensée se trouve mieux rendue qu'elle ne l'auroit pû être , si on s'étoit tenu dans une contrainte plus scrupuleuse.

C'est par ce principe , dont les gens de bon goût ne disconvieront pas , qu'on a quelquefois ajouté quelques mots , qui ont paru nécessaires pour mieux marquer les liaisons ; ou pour rendre la construction plus complete. Car au lieu que les constructions suspendues , & où on laisse quelque chose à sous-entendre , sont des graces en latin ; ce sont des défauts en notre langue , qui est ennemie des moindres obscuritez ; & qui ne souffre pas qu'on laisse rien à suppléer.

Cette traduction a été faite sur la nouvelle Edition latine de Grævius , qui est divisée par chapitres , aussi-bien que quelques autres ; & ces divisions soulagent ceux qui lisent. Ils sont même bien aises de trouver des sommaires à la tête de chaque chapitre ; & on n'a pas oublié de leur faire ce plaisir.

Mais comme ceux qui ont divisé l'Ouvrage en chapitres , ont plus regardé à les faire à peu près égaux , qu'à l'ordre & aux changemens des matieres , on n'a pas crû se devoir assujettir à cette division ; & on a souvent fait commencer les chapitres plus haut ou plus bas que dans l'Edition de Grævius. Mais par tout où l'on a fait de ces changemens , on a eu soin d'en avertir ; afin que ceux qui voudront conférer la traduction



*Avertissement.*

tion avec le latin, le püssent faire plus aisément.

Quelque soin qu'on ait apporté à ce travail, on ne doute point qu'il ne s'y püssent trouver beaucoup de défauts. Si ceux qui les remarqueront veulent bien en avertir, on recevra leurs avis avec reconnoissance; & on tâchera d'en profiter.

Il s'est glissé des fautes dans l'impression, dont il y en a qui font un fort mauvais effet. Elles ne sont pas en grand nombre; & si ceux qui liront cet Ouvrage commencent par les corriger, ils le liront avec plus de plaisir.



LES  
OFFICES  
DE  
CICERON.  
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Cicéron exhorte son fils à profiter du séjour d'Athènes, & des leçons de Cratippus; & luy conseille en même tems de lire ses Ouvrages, oratoires & philosophiques, où il trouveroit d'autant plus à profiter, que Cicéron avoit également cultivé l'un & l'autre de ces deux genres d'écrire; au lieu que les plus grands Hommes d'entre les Grecs ne s'étoient attachez qu'à l'un des deux.*

**J**E ne doute point, mon cher fils, que depuis un an qu'il y a que vous prenez des leçons de Cratippus, & dans Athènes

I Philosophe Peripateticien, le plus celebre de



nés mêmes 2, vous n'avez déjà fait une ample provision de ces preceptes & de ces règles de morale que fournit la philosophie. On ne scauroit moins se promettre des soins d'un maître si capable de vous instruire & de vous former, & qui s'est acquis une si grande autorité par son mérite, & de vôtre séjour même dans une ville si fameuse, & qui vous met tant de grands exemples devant les yeux. Néanmoins, comme j'ay toujours eu soin, pour mon utilité particulière, de joindre l'étude des Livres latins à celle des grecs, non seulement dans les matieres de philosophie, mais encore dans l'éloquence; je suis d'avis que vous fassiez la même chose, pour vous rendre capable de traiter également bien, dans l'une & dans l'autre langue, & les choses de

Rien ne rappelle si vivement le souvenir des grands hommes, de leurs vertus, & de leurs grandes actions, que les lieux où ils ont vécu.

de ce tems-là. Il étoit de Mitilene, & amy particulier de Cicéron, qui s'étoit employé pour luy auprès de César, pour luy faire avoir le droit de citoyen Romain.

Au 16. liv. des lettres de Cicéron, il y en a une de son fils, qui est la 21. par laquelle il paroît, que Cratippus étoit aussi honnête homme que bon philosophe; & qu'il sçavoit, quand il falloit, quitter la severité de la philosophie, pour se mêler parmi les jeunes gens qu'il instruisoit, & entrer dans leurs plaisirs.

2 Cette ville étoit si celebre pour les sciences & pour la politesse, que les Romains de la première qualité y enyoient leurs enfans pour les former.

de philosophie, & celles qui regardent plus particulièrement l'Orateur.

C'est surquoy je croy n'avoir pas peu fait pour nos Latins; & je voy que non seulement ceux d'entr'eux qui n'ont point de connoissance de la langue grecque, mais les sçavans même, sont persuadés que mes ouvrages ne leur sont pas inutiles, pour former leur jugement & leur raison; aussi bien que pour acquerir la science de bien parler.

Continuez donc d'apprendre du plus grand Philosophe de nos jours, & ne vous en lassez point; puisque ce seroit vous laisser d'avancer & de profiter; mais ne laissez pas aussi de lire mes ouvrages. Vous y trouverez une doctrine qui n'est pas fort différente de celle des Peripateticiens: puisque nous faisons profession de part & d'autre de suivre Socrate & Platon 3. Je vous laisse néanmoins toute liberté sur le fond des choses; & vous n'en prendrez que ce qui sera de vôtre goût. Mais pour

A 2

ce

3 C'est à dire, qu'encore que Cratippus suivit les Peripateticiens, & Cicéron les Académiciens, leur doctrine ne pouvoit être fort différente; puisque ces deux sectes n'étoient que comme deux branches d'un même tronc. Car Aristote, chef des Peripateticiens, & Xenocrate, chef des Académiciens, étoient l'un & l'autre disciples de Platon, qui l'étoit luy-même de Socrate; que Cicéron dans son 2. livre de *finibus* appelle le pere de la Philosophie.



4 LES OFFICES

ce qui regarde la langue latine, vous y profiterez beaucoup; & vôtre stile en sera plus riche & plus plein.

Et qu'on ne dise pas que je m'en fais accroire, quand je parle de la sorte. Je cede volontiers à beaucoup d'autres, sur ce qui regarde la philosophie. Mais pour ce qui est du fait de l'Orateur, & qui consiste à sçavoir dire ce qui convient sur chaque chose, & à le dire avec ordre, & d'une maniere noble & elegante, comme j'ay passé ma vie à cette sorte d'étude, il me semble que je suis en droit de croire que j'y sçay quelque chose.

Je vous exhorte donc, mon cher Cicéron, de lire avec soin non seulement mes harangues, mais encore mes ouvrages philosophiques, dont le nombre n'est presentement guere moindre. Le stile des unes est plus fort & plus élevé; mais ce stile plus doux & plus uni, que vous trouverez dans les autres n'est pas à négliger. Je me suis également appliqué à tous les deux: c'est aux autres à juger du succès.

Pour les Grecs, je ne voy pas qu'aucun d'eux ait pris soin de cultiver l'un & l'autre, si ce n'est peut-être Demetrius 4 de Phalere

4 Philosophe Peripateticien. Il vivoit du tems d'Alexandre; & quelques-uns disent que ce fut luy qui composa à Ptolomée Philadelphie cette fameuse Bibliotheque, où il ramassa jusques à 200000

*Les anciens se fixoient à une seule chose; & c'est ce qui faisoit qu'ils y réussissoient si bien.*

DE CICERON. 5

re 5, qui pour s'être attaché à traiter des matieres philosophiques, & l'avoir fait avec toute l'exacritude & toute la subtilité que demande ce genre d'écrire, n'a pas laissé d'être Orateur. Il est vray qu'il n'est pas des plus vehemens, mais il a ses graces; & l'on reconnoît aisément en luy l'air & le caractere de son maître Theophraste 6.

Je croy que si Platon avoit voulu s'exercer à l'éloquence du barreau, il auroit eu & la force & l'abondance; & que si Demosthene se fût attaché à ce qu'il avoit appris de Platon, & qu'il eût voulu le debiter, il l'auroit fait d'une maniere noble & élevée. Je fais le même jugement d'Aristote & d'Isocrate, dont chacun s'étant attaché à celuy de ces deux genres d'écrire qui étoit le plus de son goût, a tout à fait négligé l'autre.

à 200000 Volumes; & que ce Prince rendit complete, en y mettant la version grecque qu'il fit faire des livres de l'ancien Testament, & qu'on appelle la version des 70.

5 Ville maritime de l'Attique,  
6 Philosophe Peripateticien, disciple de Platon, & ensuite d'Aristote. Son vray nom étoit Tirtame; mais Aristote, qui trouvoit quelque chose de divin dans son éloquence, luy donna celuy de Theophraste, au lieu de celuy-là.



## CHAPITRE II.

*Importance & étendue de la matiere des devoirs. Desquels d'entre les Philosophes on pouvoit attendre des instructions sur ce sujet. Les Epicuriens & les Sceptiques indignes d'être écoulez sur les devoirs de l'homme. Ciceron tirera des Stoiciens ce qu'il en dira dans cet ouvrage.*

**M**AIS enfin ayant resolu de travailler presentement à quelque ouvrage qui vous pût être utile, & à quoy j'espere d'en ajouter beaucoup d'autres avec le tems; j'ay voulu commencer par ce qui convient le plus & à vôtre âge, & à ce que je puis m'être acquis de creance & d'autorité; c'est à dire par ce qui regarde les devoirs de la vie.

Aussi peut-on dire, que de tant de différentes matieres utiles & importantes qui sont comprises dans ce qu'on appelle Philosophie, & qui ont été traitées fort au long, & avec beaucoup de soin par ceux qui font profession de cette science, celle des devoirs doit être mise au premier rang, & que c'est celle qui a le plus d'étendue.

*On n'est jamais sans avoir quelque devoir à observer.* Car il y a des devoirs à observer, & dans les fonctions publiques, & dans les affaires particulieres, & dans ce qui se trai-

te au barreau, & dans la conduite du domestique, & dans ce qu'on ne fait, pour ainsi dire, qu'avec soy-même, & dont on n'a à rendre compte qu'à soy-même, aussi bien que dans ce qu'on peut avoir à traiter avec les autres. Enfin, de toutes les parties & de toutes les actions de la vie, il n'y en a aucune qui n'ait ses regles & ses devoirs; & l'on n'est honnête homme ou mal-honnête homme, qu'à proportion qu'on les observe ou qu'on les néglige.

*Par où on est honnête homme, ou mal-honnête homme.*

Comme il n'y a personne qui oût prétendre à la qualité de Philosophe, s'il manquoit de parler des devoirs de l'homme, cette matiere a été traitée par tous ceux qui font profession de philosophie. Mais entre ceux-là il y en a qui renversent toutes sortes de devoirs, par les sentimens qu'ils ont sur le souverain bien, & sur le souverain mal. Car lorsqu'on ne fait point dépendre le souverain bien de la vertu & de l'honnêteté, & qu'au lieu de

*Dés qu'on est dans l'erreur sur le souverain bien, toute la morale est renversée.*

A 4

l'y

1 C'est à dire les Epicuriens, qui faisoient consister le souverain bien dans la volupté, & le souverain mal dans la douleur. Or cette doctrine renverse toute la morale, puis qu'elle en renverse tout le fondement, qui est la connoissance du souverain bien, d'où celle de nos devoirs dépend tellement, que nous ne devons faire ou ne pas faire les choses, que selon qu'elles sont capables de nous approcher ou de nous éloigner du souverain bien.



l'y faire consister, on ne le mesure que par l'utilité & l'intérêt; il est clair, que si l'on veut être d'accord avec soy-même, & si la bonté du naturel ne l'emporte quelquefois sur les principes, on ne sçauroit être ni bon ami, ni équitable, ni bien faisant; & qu'IL N'EST pas possible de trouver ni force dans celui qui croit que la douleur est le souverain mal, ni tempérance dans celui qui fait son souverain bien de la volupté. C'est ce que j'ay fait voir ailleurs fort au long, & par un grand nombre de preuves; quoy que la chose soit d'un degré de clarté à se faire sentir tout d'un coup.

Tant que ces sectes se tiendront donc à leurs principes, & qu'elles voudront ne se pas démentir elles-mêmes, elles ne sçauroient rien établir sur les devoirs de l'homme; & l'on ne peut attendre sur ce sujet de preceptes solides, & conformes à ce que la nature demande de nous 2, que de ceux d'entre les Philosophes, qui soutiennent que rien n'est desirable par luy-même

2 Le grand principe des Stoïciens étoit qu'il falloit suivre la nature, c'est à dire la droite raison, puisque la raison est la nature de l'homme. Aussi ses devoirs luy sont-ils si bien marquez par cette lumière naturelle de la raison, qu'il a reçuë de la bonté du Createur, & qui fait la différence essentielle de sa nature & de celle des bêtes; que s'il étoit fidele à la consulter & à la suivre, il ne luy faudroit point d'autre regle.

Combien les mauvais principes corrompent les mœurs.

même que la seule honnêteté 3, ou qu'elle l'est au moins par dessus toutes choses 4.

Ainsi, il n'appartient qu'aux Stoïciens, aux Academicien, & aux Peripateticiens de nous parler sur nos devoirs. Car pour Ariston, Pirrhon, & Herillus 5, il y a long-tems que leur doctrine a été sifflée & rejetée de tout le monde; & ces Philosophes, en confondant toutes choses, comme ils font, se sont eux-mêmes dépouruëz du droit de rien enseigner sur les devoirs de l'homme, & ne se sont même laissë nulle ouverture par où ils püssent les découvrir 6.

Nous suivrons donc les Stoïciens 7, quant à présent, sur le sujet que nous avons à traiter; non pas à pas, & comme de simples interpretes, mais comme

A 5 nous

3 Les Stoïciens.

4 Les Peripateticiens.

5 Ces trois hommes ayant été quelque tems disciples de Zenon, fondateur de la secte des Stoïciens, s'éloignerent de ses sentimens, rendant toutes choses douteuses; en sorte que selon eux il n'étoit pas possible de discerner le bien du mal, ni le faux du vray.

6 Car comment trouver les devoirs de l'homme, quand on pretend qu'il n'est pas possible de discerner le vray du faux, ny le bien du mal?

7 Par le privilege que les principes des Academicien leur donnoient, de prendre de toutes parts ce qui leur paroissoit le plus vray-semblable.

Ausquels d'entre les Philosophes appartient de traiter des devoirs de l'homme.

Combien la doctrine des Sceptiques est pernicieuse



10 LES OFFICES  
nous avons accoûtumé; puisant dans leurs  
sources, autant & de la maniere que nous  
le jugerons à propos, & prenant d'eux ce  
qui nous paroitra le meilleur.

### CHAPITRE III.

Deux chefs à quoy se reduit toute la matiere  
des devoirs. Devoirs parfaits & devoirs  
moyens. Diverses sortes de deliberations,  
où l'on peut enquer sur tout ce qui se presen-  
te à faire.

A quoy se  
reduit toute  
la matiere  
des devoirs.

**A**YANT à parler des devoirs de l'hom-  
me, il fait commencer par la defi-  
nition de ce qu'on appelle *devoir*. C'est ce  
que je m'étonne que Panætius <sup>1</sup> ait oublié.  
Car de quoy que ce soit que l'on traite, si  
l'on veut suivre l'ordre que la raison pres-  
crit, il faut commencer par définir la cho-  
se dont il s'agit; afin d'en donner une idée  
nette & précise.

\* Toute la matiere des devoirs de  
l'homme se peut reduire à deux chefs;  
dont l'un va à établir ce que c'est que le  
sou-

<sup>1</sup> Philosophe Stoïcien, qui avoit écrit des de-  
voirs, & que Cicéron suit dans cet ouvrage. Il  
étoit de l'Isle de Rhodes: & Scipion l'Affri-  
quain, le deuxième de ceux à qui on a donné ce  
nom là, avoit pris de ses leçons.

\* Le commencement du chap. 3. est icy dans le  
latin, mais il doit être où on l'a porté.

DE CICERON. 11  
souverain bien <sup>2</sup>, & l'autre comprend les  
preceptes particuliers qui reglent toutes les  
actions de la vie.

Au premier chef appartiennent ces for-  
tes de questions, si tous les devoirs sont  
égaux, & du même degré de perfection,  
ou s'il y en a de plus parfaits les uns que les  
autres, & plusieurs autres du même gen-  
re <sup>3</sup>. C'en'est pas que les preceptes qui re-  
glent

A 6

<sup>2</sup> Les Payens même ont vû que toute la con-  
duite de la vie dépendoit de la connoissance du  
souverain bien; qu'il doit être l'unique fin de  
l'homme, que toutes nos actions ne sont bon-  
nes qu'autant qu'elles nous en approchent, &  
qu'il n'y a rien de mauvais que ce qui nous en  
éloigne.

<sup>3</sup> Dans cet endroit, & dans la plûpart des au-  
tres de cet ouvrage, Cicéron entend par le mot  
de *devoirs*, non seulement les devoirs en eux-  
mêmes, mais encore les actions par où on les  
accomplit. Ce qu'il en dit icy convient même  
bien mieux aux actions qu'aux devoirs mêmes:  
car à regarder les devoirs en eux-mêmes, &  
dans la loy éternelle qui nous les prescrit, tous les  
devoirs sont parfaits, & ils le sont tous égale-  
ment; comme tout ce qui est vray est également  
vray. Mais les actions par où on les accomplit  
peuvent être parfaites ou imparfaites. Elles sont  
parfaites lorsque d'une part il ne manque rien à  
l'exterieur de l'action; & que de l'autre on s'y  
porte par les vûës & les intentions les plus pures,  
& par un amour souverain de la loy éternelle qui  
nous les ordonne; & elles sont imparfaites, lors-  
que dans l'action, ou dans le motif qui nous y  
porte, il y a quelque chose qui n'est pas de ce der-  
nier point de rectitude & de pureté.



glent les devoirs particuliers ne dépendent aussi de la question du souverain bien <sup>4</sup>, mais on ne voit pas si bien par où ils y tiennent; & sans les prendre de si haut, on se contente de les regarder par le rapport qu'ils ont à la conduite ordinaire de la vie. C'est de ceux-là dont j'ay à parler dans cet ouvrage.

On divise encore les devoirs en devoirs *parfaits*, que les grecs appellent *κατορθώματα*, & devoirs *communs* ou *moyens*, qu'ils appellent *καθήκοντα*. Les devoirs parfaits sont ceux qui sont du dernier degré de rectitude & de pureté; & les devoirs *communs* ou *moyens* sont ceux à quoy l'on se porte sur le fondement de quelque raison plausible & recevable.

*Ce qu'on examine d'ordinaire, quand il s'agit de faire ou de ne pas faire quelque chose.*

Il y a donc, selon Panætius, trois différentes considerations où l'on peut entrer, quand il s'agit de prendre quelque resolution que ce puisse être.

La première, si ce qui se presente à faire est honnête; & c'est surquoy les esprits se partagent souvent, dans des sentimens non seulement differens, mais opposez. La seconde, s'il est utile; c'est à dire, s'il est propre à augmenter les biens, les com-

modi-  
<sup>4</sup> Toute action nous approche ou nous éloigne du souverain bien; & par là il est clair que les preceptes qui reglent les devoirs, & les actions par où on les accomplit, ont une connexité nécessaire avec la question du souverain bien.

moditez, le credit & la consideration: en un mot, si l'on en peut tirer quelque sorte d'avantage pour soy-même, ou pour les autres. Et la troisième, quel parti l'on doit prendre, lorsque ce qui a quelque apparence d'utilité; paroît contraire à l'honnêteté, & que pendant que l'on est attiré par l'un, on est retenu par l'autre.

Dans cette division de Panætius, il y a deux choses oubliées, & elle est par conséquent vicieuse; puisqu'il n'y a pas de plus grand vice dans une division que d'oublier quelque chose. Car, sur le premier chef, on peut non seulement être en peine si ce

*Une division doit tout com- prendre pour être bonne.*

A 7

qui

Cicéron parle avec precaution, comme l'on voit, & il ne dit pas que ce qui est véritablement utile puisse jamais être contraire à l'honnêteté mais seulement ce qui a quelque apparence d'utilité. Car il n'en reconnoît de véritable que dans ce qui est honnête; c'est à dire dans ce qui convient à l'homme comme capable de vertu, & comme tirant tellement de la vertu seule tout son prix & tout son merite, que comme il est bon, heureux & estimable quand il la suit, il est méchant, malheureux & méprisable quand il s'en éloigne. C'est ce qu'on pourra remarquer dans toute la suite de l'ouvrage, & sur tout au troisième Livre, où il traite de la comparaison de l'honnête & de l'utile; & l'on verra, au chapitre troisième de ce Livre là, qu'il nous donne pour regle; que de toutes les choses qui peuvent convenir aux besoins & à la nature de l'homme, comme les biens, les honneurs & la consideration, on ne doit rechercher que celles que la vertu peut admettre.



qui se presente est honnête ou mal-honnête; mais entre deux choses constamment honnêtes, on peut être en doute laquelle des deux l'est le plus. Il en est de même du second, qui regarde l'utilité. Ainsi ce que Panætius n'a divisé qu'en trois chefs en fait cinq: deux sur l'honnêteté de ce qu'il s'agit de faire, deux sur l'utilité, & le dernier sur la comparaison de l'honnête avec l'utile.

## CHAPITRE IV.

*Pour mieux reconnoître la nature des devoirs, il remonte jusqu'aux sentimens que la nature a imprimé à tous les animaux. Ce que l'homme a par dessus les bêtes. Avantages de la raison. L'homme est le seul entre tous les animaux qui soit capable de la vérité, & qui soit touché de la beauté de l'ordre, qu'il recherche dans les choses même spirituelles, aussi-bien que dans les autres. Que c'est ce qui le conduit à ce qu'on appelle honnêteté.*

**L**A premiere chose qui est à remarquer, c'est que la nature a imprimé à chaque animal un instinct qui le porte à se conserver, à défendre son corps & sa vie, à éviter ce qui luy peut nuire, à chercher ce qu'il luy faut, & pour se nourrir; & pour se mettre à couvert des injures de l'air,

l'air, & des autres choses qui le pourroient attaquer, & ainsi du reste. Elle a encore donné aux differens sexes de chaque espece d'animaux une pente l'un pour l'autre, qui les porte à se joindre pour multiplier; & un certain soin pour ce qu'ils mettent au monde.

Mais entre les bêtes & l'homme il y a cette difference, que les bêtes ne vont qu'autant que le sentiment les mene; qu'elles ne se portent qu'à ce qui est devant elles, & ne sont touchées que du present, n'ayant que tres-peu de sentiment du passé, ni de l'avenir: au lieu que l'homme a l'avantage de la raison qui le rend capable de voir les causes & les consequences des choses; de remarquer ce qui les precede & ce qui les suit, dans le cours ordinaire; de comparer les unes aux autres, & de joindre l'avenir au present. C'est par là que cette même lumiere de la raison luy faisant voir, tout d'une venue, le cours entier de la vie, la porte à faire provision de ce qui luy est nécessaire pour en fournir la carrière.

C'est elle qui joint les hommes les uns aux autres, par le lien de la bien-veillance, & par celuy du commerce, dont l'usage de la parole est le principal instrument. C'est elle qui leur donne une ten-

*Ce qui fait la difference de l'homme & des bêtes.*

*Avantages de la raison.*

dresse



dressé particuliere i pour ce qu'ils ont mis au monde. C'est elle enfin qui leur fait desirer de vivre en societé, & qui les y fait entrer; & tout cela les porte à se procurer tout ce qui est nécessaire pour la conservation & pour les commoditez de la vie; & non seulement à eux-mêmes, mais à leurs femmes, à leurs enfans, & à tous ceux qu'ils aiment, & dont ils se trouvent obligez de prendre soin. Tous ces besoins leur ouvrent & leur aiguissent l'esprit; & les rendent capables d'affaires & d'entreprises.

*Quel est le plus grand avantage que l'homme tire de sa raison.*

Une autre chose, qui est particuliere à l'homme, & qui est le plus grand avantage de sa nature & de sa raison, c'est la recherche & l'examen de la verité. C'est cette inclination, que la nature nous a donnée, qui fait que dès que nous sommes libres des soins & des affaires ordinaires de la vie, nous cherchons à voir, à entendre, ou à apprendre quelque chose; jusques là, que la découverte même de ce qu'il y a de plus admirable & de plus caché dans la nature nous paroît contribuer quelque chose au bonheur de nôtre vie; & par là il est aisé de voir, que LA CONNOIS-

*Nôtre curiosité même nous marque que nous sommes faits pour la verité.*

SANCE  
C'est à dire bien differente de celle que la nature inspire aux bêtes même pour leurs petits; puisqu'elle les porte à prendre encore plus de soin de l'esprit que du corps, & à inspirer à leurs enfans des sentimens d'honnêteté & de vertu.

SANCE de la verité, dans son dernier point de simplicité & de pureté, est ce qui convient le plus à la nature de l'homme 2.

A cet amour de la verité se trouve joint un desir de superiorité sur les autres, qui fait qu'un homme bien né ne veut obéir à personne 3, si ce n'est à ceux qui l'instruisent, ou qui exercent sur luy, pour son propre bien, une autorité légitime, & réglée selon les loix de la justice; & c'est cet amour de l'indépendance qui fait la grandeur d'ame, & qui élève les hommes au dessus de toutes les choses de la vie.

*Amour de l'indépendance, naturel à l'homme.*

C'est encore un grand avantage, & une merveilleuse propriété de la nature & de la raison de l'homme, qu'entre tous les animaux il est le seul qui sente ce que c'est qu'ordre & bien-seance, & qui connoisse

*Connoissance & sentiment de ce qu'on appelle l'ordre, bien-seance, proportion, prerogative de la nature de l'homme.*

2 Tous les Philosophes ont bien senti que l'homme étoit fait pour la verité; jusqu'aux Academiciens même, qui croyoient qu'elle ne se pouvoit voir avec certitude. Mais ils n'ont pas vû, non plus que les autres, d'où viennent les tenebres qui nous la cachent.

3 Il y avoit de l'orgueil dans ce sentiment des Philosophes payens; mais cet orgueil même les menoit à quelque chose de vrai; puisqu'il est vrai, à proprement parler, que l'homme ne doit obéir à nul autre homme, mais à Dieu seul & à la raison. Car quoy qu'en une infinité de rencontres, Dieu & la raison nous obligent d'obéir aux hommes, c'est à Dieu & à la raison qu'on obéit en cela plutôt qu'aux hommes.



quelles sont les mesures qu'il faut garder dans les paroles & dans les actions : luy seul connoît ce que c'est que la beauté, l'agrément, le rapport & la convenance des parties d'une même chose.

C'est ce qu'il remarque d'abord dans celles qui frappent ses sens. Mais la raison le luy fait aisément transporter de celles-là à celles qui ne touchent que l'esprit 4 ; & c'est ce qui luy fait prendre garde, que dans tous ses desseins & dans toutes les actions, il y ait de la décence, de l'égalité, de la suite, & de l'ordre ; de ne rien faire de meslant, ni de lâche & d'effeminé ; & que dans tous ses sentimens, non plus que dans ses actions, il n'y ait rien de deregulé, ni qui tienne de la passion ou de l'emportement. C'est de tout cela que résulte cette honnêteté ; que nous cherchons, dont le prix ne dépend point des juges.

*Le prix des choses est indépendant du jugement des hommes.*

4 Il y a une sorte d'analogie des choses corporelles & sensibles aux choses spirituelles ; & la justice, la moderation & la bien-seance sont à l'égard de celles-cy, ce que la proportion & la symétrie sont à l'égard des autres.

5 Ce que Cicéron appelle *honnêteté* dans cet ouvrage ; n'est donc autre chose, comme l'on voit, que ce que la raison, la sagesse, la vertu, & la bien-seance demandent de nous ; & cela va plus loin que ce que nous appellons communément de ce nom là. Il faut donc bien prendre cette idée, pour l'appliquer à tous les endroits où il parle de l'honnêteté.

jugemens ni des applaudissemens des hommes ; & qui est louable & estimable par elle-même, quand elle ne seroit louée ni estimée de personne.

## CHAPITRE V.

*Que l'honnêteté dérive des quatre vertus principales. Quel est l'objet précis de chacune.*

CE que je viens de vous dire, mon cher fils, vous fait voir la nature & le caractère, & pour ainsi dire, le visage même de ce qu'on appelle *sagesse* & *honnêteté* ; & c'est, pour user des termes de Platon, celle de toutes les beautés qui donneroit le plus d'amour, si elle étoit visible aux yeux du corps 1.

Or tout ce qui se peut appeller *honnête* D'où dérive & en quoy consiste ce qu'on appelle honnêteté. se réduit à quatre chefs ; & consiste ou dans cette perspicacité d'esprit qui fait chercher & découvrir la vérité, & c'est ce qu'on appelle *Prudence* ; ou dans ce qui va à maintenir les loix de la société humaine,

1 On ne sçauroit assez admirer que les payens, tout destituez qu'ils étoient de tous les principes & de tous les secours qui nous rappellent au dedans de nous-mêmes, ayent été si touchés de la beauté, de l'honnêteté, & de la vertu ; pendant qu'avec tous ces secours nous ne connoissons presque de ces choses-là que le nom ; & que nôtre ame est entièrement livrée aux choses sensibles.



maine, & la foy des conventions, & à rendre à chacun ce qui luy appartient; & c'est ce qui s'appelle *Justice*; ou dans cette grandeur d'ame que rien ne scauroit abatre, & qui rend capable des plus hautes entreprises, & de tenir bon contre les plus terribles accidens, & c'est ce qu'on appelle *Force*; ou dans cet ordre & ces mesures si justes, & si précises, qu'on doit garder dans ses actions, & même dans les paroles; & c'est ce qui s'appelle *Moderation* ou *Temperance*.

Quel est  
l'objet pre-  
cis de cha-  
que sorte de  
vertu.

Or quoy que ces quatre choses se tiennent 2, & dépendent l'une de l'autre, chacune produit une certaine sorte de devoirs. A la premiere, en quoy l'on fait consister ce qu'on appelle *prudence*, appartient la recherche & la découverte de la verité; & c'est comme la fonction particu-

2 Il parle selon les sentimens des Stoïciens, qui soustenoient que toutes les vertus étoient inseparables, & qu'on ne pouvoit en avoir une sans les avoir toutes: & cela est vray dans la doctrine même de ceux d'entre les Peres qui ne reconnoissent pour veritables vertus que celles qui ont leur racine dans la charité, c'est à dire dans l'amour de l'ordre, & de la loy éternelle, qui veut que cet ordre soit gardé. Car celuy qui sera juste par ce principe sera infailliblement temperant; puisque l'ordre veut l'un aussi bien que l'autre, & que qui aime l'ordre en une chose l'aime en tout. Voyez le chap. 15. du Livre de S. Augustin, des Mœurs de l'Eglise Catholique; & le chap. 4. de la 150. de ses Lettres, nombre 13.

culiere de cette vertu. Car ceux-là passent avec raison pour les plus prudens & les plus sages, qui ont les yeux de l'esprit les meilleurs; qui decouvrent le mieux, & le plus promptement, ce qu'il y a de vray en chaque chose; & qui sont le plus capables de le faire voir aux autres. La verité est donc le propre objet de cette vertu; & comme la matiere sur laquelle elle travaille. Les trois autres regardent l'acquisition & la conservation de ce qui est nécessaire pour soutenir les actions & le commerce de la vie. *La justice* maintient la société civile: *la force*, ou la grandeur d'ame, porte à tout ce qui se peut faire de plus grand pour augmenter la puissance des Etats; & pour se procurer à soy-même, & à ceux dont on doit avoir soin, de la consideration & des biens; mais elle paroît encore davantage à mépriser l'un & l'autre.

Découverte  
de la verité,  
fin de la  
prudence.

A quoy la  
grandeur  
d'ame pa-  
roît le plus.

Quant à l'ordre, l'uniformité, la moderation, & les autres choses qui sont comprises dans ce que l'on appelle *temperance*, il en faut dans tout ce qui demande de l'action 3, & à quoy la mediation ne suffit pas; & c'est du soin qu'on a de garder ces mesures, dans toute la conduite

3 Il en faut même dans les choses de pure speculation; & il y a des mesures à garder jusques dans la recherche de la verité.



te de la vie, que résulte ce qu'on appelle *honnêteté & bien-seance.*

## CHAPITRE VI.

*Que de tout ce qu'on peut appeler honnête, la recherche de la vérité est ce qui convient le plus à la nature de l'homme. Quelles précautions elle demande. Quelle doit céder aux devoirs de la société humaine. Qu'il y a une sorte d'étude qui se peut faire en tout tems, & jusques dans l'action même. Ce que l'application de l'esprit doit avoir pour objet.*

**D**E ces quatre sources, d'où dérive tout ce qu'on peut appeler *honnête*, & qui en font tout le prix, la première, qui consiste dans la découverte & dans la connoissance de la vérité, est celle qui appartient le plus intimement à la nature de l'homme. Aussi sentons-nous tous un ardent desir de sçavoir & de connoître: nous trouvons qu'il n'y a rien de plus beau que d'exceller dans quelque science; & qu'il n'y a rien au contraire de si misérable, ni de si honteux, que d'être dans l'ignorance ou dans l'erreur; de se méprendre, ou de se laisser imposer.

Mais quoy que cette inclination à sçavoir nous soit naturelle, & qu'elle n'ait rien

*Amour de la vérité, inclination dominante de la nature de l'homme.*

*On a honte de l'erreur; mais on ne pense ni à s'en garder, ni à s'entier.*

rien que d'honnête, elle est sujette à deux inconveniens, où il faut tâcher de ne pas tomber. L'un est de croire sçavoir ce qu'on ne sçait pas, & de prononcer témérairement sur ce qu'on ne connoît point assez: & l'autre, de s'attacher avec trop d'ardeur, & de donner trop de temps, à des choses obscures & difficiles, & dont on peut se passer. Si l'on veut éviter le premier de ces deux inconveniens (& qui est-ce qui ne le doit pas vouloir?) il faut donner à l'examen de chaque chose tout le tems & tout le soin nécessaire pour la bien connoître. Pourvû qu'on sçache donc se garder de l'un & de l'autre, il n'y aura rien que de loüable dans l'application qu'on pourra donner à des choses honnêtes par elles mêmes, & qui méritent qu'on s'est instruisé. Telle étoit celle que nous avons appris de nos peres que C. Sulpicius avoit pour l'astronomie 1; celle que nous avons vûe à Sext. Pompeius 2 pour la geometrie; celle de beau-

*Inconveniens à éviter dans l'amour & la recherche de la vérité.*

*L'application que l'on donne aux choses doit être proportionnée au mérite de chacune.*

1 Cette science de Sulpitius ne fut pas inutile à la République; car dans la guerre que les Romains avoient contre les Macedoniens, sous le commandement de Paul Æmile, Sulpitius ayant prédit un eclipse de Lune, prévint le trouble que ces sortes de Phenomenes avoient accoutumé de jeter dans les armées des Romains; au lieu que les Macedoniens en furent si consternez, qu'on n'eut pas de peine à les deffaire.

2 Il étoit oncle du grand Pompée.



coup d'autres pour la dialectique; & d'autres encore en plus grand nombre, pour la jurisprudence.

*Les speculations doivent ceder aux devoirs.*

Mais quoy que toutes ces sciences ayent pour objet la découverte de la verité, ce seroit pêcher contre les regles de nos devoirs, que de nous y appliquer avec une ardeur qui nous détournât des affaires & des fonctions de la vie civile. Car TOUT le prix & tout le merite de la vertu consiste dans l'action. Mais l'action à ses intermissions, qui nous donnent souvent moyen de retourner à nos Livres: sans compter, qu'en quelque état que nous soyons, l'activité de l'esprit, qui ne s'arrête jamais, peut sans le secours des Livres & des conférences, nous tenir dans une étude continue 3.

*A quoy doit aller l'application de l'esprit.*

Or TOUTE application de l'esprit doit avoir pour objet ou l'étude des sciences, ou l'examen de ce que l'honnêteté demande de nous, & qui peut contribuer à nous faire bien vivre, & à nous rendre heureux. Voila pour ce qui regarde la premiere des quatre sources de nos devoirs.

## C H A

3 Quel usage ne feroit-on point de cette activité de l'esprit, si on sçavoit la regler, & si elle s'exerçoit sur quelque chose de solide & d'honnête, au lieu de toutes les chimeres qui l'occupent d'ordinaire.

## CHAPITRE VII.

*D'où le maintien de la société humaine dépend principalement. Premier devoir de la justice. Par où les biens, qui sont naturellement communs à tous les hommes, ont commencé d'appartenir à l'un plutôt qu'à l'autre. Les hommes ne s'ont les uns pour les autres. Fidelité, fondement de la justice. Injustice positive, qui consiste à faire du mal à quelqu'un; & négative, qui consiste à manquer à ce que l'on doit à quelqu'un. Combien les devoirs des hommes les uns envers les autres sont sacrés. Source de l'injustice.*

LES trois autres vertus vont plus loin; puisqu'elles comprennent tout ce qui peut servir à maintenir la société humaine, & ce commerce reciproque d'offices & de soins sur quoy elle roule. Mais ce maintien de la société humaine dépend principalement de deux choses. L'une est la justice, & c'est de toutes les vertus celle qui a le plus d'éclat, & par où nous pouvons le mieux mériter le titre de gens de bien: l'autre est cette inclination à faire du bien à tout le monde, qu'on appelle *bonté ou libéralité*.

*Quels sont les deux principaux arcs-boutans de la société humaine.*

Quant à la justice, le premier devoir qu'elle prescrit est de ne faire jamais aucun mal à personne, si l'on n'y est forcé par la nécessité de repousser quelque injure; de n'user de ce qui est en commun que comme

*Premier devoir de la justice.*



Toutes choses sont naturellement communes à tous les hommes.

Par où les choses ont commencé d'appartenir à l'un plutôt qu'à l'autre.

Les droits acquis à chacun, par le partage des choses, inviolables & sacrés.

Pour quelle fin nous sommes au monde, selon Platon,

étant en commun; & de n'user en maître que de ce qui est véritablement à soy. A ne regarder que la nature, il n'y a rien qui appartienne à l'un plutôt qu'à l'autre; & si telle chose est présentement à celui-cy, & telle autre à celui-là, cela vient ou de s'en être emparé le premier, comme ont fait ceux qui ont rencontré des terres inhabitées, & dont personne ne s'étoit encore mis en possession; ou de ce qu'on la conquise par les armes, ou acquise par quelque sorte de loy, ou de convention, conditionnée ou non conditionnée, ou même par le droit du sort. C'est sur quelqu'un de ces sortes de fondemens que le territoire d'Arpine ou de Tivoli appartient à ceux du lieu, & il en est de même de ce que chaque particulier possède. Ce qui étoit naturellement commun à tous se trouvant donc partagé, CHACUN a droit de conserver ce qui luy est échû; & on ne scauroit l'envahir ni le convoiter, sans violer les Loix de la société humaine.

Mais comme il n'y a rien de plus vray que ce beau mot de Platon, que NOUS sommes nez pour nôtre patrie & pour nos amis, aussi-bien que pour nous-mêmes; & que, comme

I Il apporte en exemple les lieux les plus connus de son fils: car Cicéron étoit d'Arpine, & il avoit à Tivoli une maison de campagne magnifique.

comme disent les Stoïciens, SI LES productions de la terre sont pour les hommes, les hommes eux-mêmes sont les uns pour les autres, c'est à dire pour s'entr'aider, & se faire du bien les uns aux autres; NOUS devons tous entrer dans les desseins de la nature, & suivre sa destination; mettant chacun du nôtre dans le fonds de l'utilité commune, par un commerce reciproque & perpetuel d'offices & de services, n'étant pas moins empressez à donner qu'à recevoir; & employant, non seulement nos soins & nôtre industrie, mais nos biens mêmes, à ferrer, pour ainsi dire, de plus en plus, les nœuds de la société humaine.

Or le fondement de la justice c'est la fidélité, qui consiste à être sincere dans ses paroles, & à tenir inviolablement ce qu'on a promis. Et cela étant, pourquoy ne nous sera-t'il pas permis, à l'exemple des Stoïciens, qui cherchent avec soin l'étimologie de chaque terme, d'admettre celle que quelques-uns apportent du mot de *fidélité*, quelque dure qu'elle paroisse; & de croire, comme eux, que la *fidélité* n'a été ainsi nommée, que par ce qu'elle consiste à faire ce que l'on a dit ?

Quant à l'injustice, il y en a de deux sortes; l'une de faire injure à quelqu'un; &

B 2

l'au-

2 FIDES, quia fit quod dicitur.

& selon les Stoïciens.

Belle peinture de la disposition où les hommes doivent être les uns pour les autres.

Quel est le fondement de la justice.

Etimologie du mot de fidélité.

On est injuste par manque de faire le bien, comme par faire le mal.



Jusqu'où  
va ce que les  
hommes se  
doivent les  
uns aux au-  
tres.

l'autre, de ne pas empêcher, quand on le peut, celle que l'on voit qu'un homme va faire à un autre. A bien considerer jusqu'où vont les droits de la société humaine, **ATAQUER** injustement qui que ce soit, par un mouvement de colere, ou de quelque autre passion; c'est comme qui sautoit à la gorge de son meilleur ami; & ne pas défendre quelque homme que ce soit d'une injure que l'on voit qu'un autre luy va faire, c'est comme qui abandonneroit au besoin ses amis & sa patrie.

Ce qui porte  
les hommes  
à se faire  
du mal les  
uns aux au-  
tres.

Quand on se porte de soy-même à nuire, & à faire injure à quelqu'un, c'est souvent pour en prevenir quelqu'une que l'on craint de sa part. Mais ce qui porte la plûpart des hommes à faire du mal aux autres, c'est l'envie de se contenter sur ce qu'ils desirent; & particulièrement sur ce qui regarde le bien. Ainsi on peut dire que l'avarice est la grande source de l'injustice.

## CHAPITRE VIII.

*Quelles sont les sources ordinaires du desir d'avoir. Il faut le contenir dans les bornes de ce que la justice permet. Que l'ambition est ce qu'il y a de plus capable de la faire violer; & que les plus grandes ames sont d'ordinaire les plus ambitieuses. Difference à faire entre les injustices de surprise ou de dessein formé.*

**L**E desir des richesses a d'ordinaire pour principe le besoin, ou la volupté: *Quels sont les principes du desir d'avoir.* mais ceux qui ont quelque élévation, cherchent par là de la consideration & de l'éclat; & le plaisir de répandre, & de se faire des creatures par leurs liberalitez. C'est ce qui faisoit dire à Crassus, dans ces derniers tems, qu'un homme qui vouloit être du premier rang dans la République, n'avoit point assez de bien, à moins de pouvoir entretenir une armée & de ses revenus. On aime encore la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de

B 3 la  
1 Ce que les Romains appelloient *une armée*, étoit composé de quatre legions, de six mille hommes de pied chacune, & dont la solde se montoit par mois à cent huit mille écus, sans compter la cavalerie, dont chaque legion étoit soutenüe à droit & à gauche, & qui étoit de trois cens chevaux par legion. On peut juger par là du bien de Crassus.



la table; & ce sont ces fortes de choses qui font que l'amour de l'argent n'a point de bornes.

On ne sçauroit blâmer un homme qui cherche à augmenter son bien par de bonnes voyes, & sans faire tort à personne. Mais il faut s'en tenir là; & se garder de toute sorte d'injustice. Or ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la justice, & de faire passer par dessus toutes les loix, c'est la passion de dominer, & de se rendre maître des autres. Car, ce que dit Ennius, que *les loix les plus sacrées de la société & de la fidelité ne sont rien à qui-conque veut regner*, s'étend à tous les avantages qui ne sçauroient être communs à plusieurs; & les contestations où l'on entre pour y parvenir sont d'ordinaire si vives, que rien n'est plus difficile que d'y garder le respect qui est dû à ces saintes loix. C'est ce que nous venons de voir, par l'entreprise audacieuse & temeraire de Cesar <sup>2</sup>; qui pour venir à bout de ce dessein insensé qu'il s'étoit mis dans la tête, de se rendre maître de la Republique, a violé toutes les loix divines & humaines <sup>3</sup>.

<sup>2</sup> La maniere dont Cicéron parle de Cesar en cet endroit, & en beaucoup d'autres de cet ouvrage fait assez voir que Cesar étoit mort, quand Cicéron écrivoit.

<sup>3</sup> Cesar ayant pillé le thresor public, que les

*Ambition,  
source d'in-  
justices.*

Ce qu'il y a de plus fâcheux en ce point, c'est que ceux qui ont le plus d'esprit & d'élevation sont d'ordinaire les plus touchés de cette passion qui fait aspirer à la gloire, aux honneurs, aux dignitez, au credit & au commandement; & c'est ce qui doit faire prendre garde de plus près à ne se pas permettre la moindre faute sur ce sujet.

Entre les diverses sortes d'injustices que l'on peut commettre, il faut faire une grande différence de celles qui ne se font que par quelque surprise de passion ou d'emportement, & qui ne sont que passageres; & de celles qui se font de sang froid, & de dessein prémédité. Voilà pour ce qui regarde cette premiere sorte d'injustice, qui consiste à faire du mal à quelqu'un.

Romains tenoient dans le Capitole, comme pour le mettre sous la protection de Jupiter; & ayant même dépoüillé les temples de tout ce qu'il y avoit de plus précieux.



## CHAPITRE IX.

*De l'injustice negative. Quelles en sont les causes. Que les Philosophes mêmes y sont sujets. Ce que doit avoir une action pour être une action de justice. Qu'il n'est pas permis de se renfermer si fort dans ses propres affaires, qu'on ne soit d'aucun secours aux autres. Ce qui nous empêche de reconnaître ce que nous leur devons. Belle règle pour éviter toutes sortes d'injustices.*

**Q**UANT à la seconde sorte d'injustice, qui est celle où l'on tombe lors qu'on abandonne ceux que l'on pourroit défendre de quelque injure, & qu'on ne se met pas en devoir de les en garantir, elle peut avoir diverses causes; comme sont la crainte de se faire des ennemis, & celle du travail ou de la dépense. Souvent même, par pure negligence, par paresse, ou pour ne vouloir pas se détourner de quelque occupation qui plaît, on laisse à la merci des méchans ceux qu'on seroit obligé de défendre & de protéger.

Il ne faudroit peut-être, pour nous corriger sur cela, que ce que Platon a dit des Philosophes, qu'ils sont sujets à se croire gens de bien sur cela seul, qu'ils s'occupent à la recherche de la verité, & qu'ils n'ont que du mépris pour les choses

*Combien de choses font abandonner ceux qu'on seroit obligé d'assister & de protéger.*

qui acharnent d'ordinaire les hommes les uns contre les autres. Mais quoy qu'ils évitent par là cette premiere sorte d'injustice qui consiste à nuire, & à faire injure à quelqu'un, ils tombent dans l'autre, lorsque la passion d'apprendre, & d'étendre leurs connoissances, leur fait abandonner ceux qu'ils seroient obligez de secourir. Ils ne croient pas même devoir entrer dans les affaires de la Republique, à moins qu'on ne les y force. Mais il seroit mieux & plus juste de le faire de leur bon gré; puisqu'UNE action, quelque bonne qu'elle soit en elle-même, n'est une action de justice, à l'égard de celuy qui la fait, que lors qu'il s'y porte volontairement.

Il y en a d'autres, qui pour s'appliquer entierement au soin d'augmenter ou de conserver leur bien, ou par une espece de misantropie, se retirent de tout commerce; & qui croient qu'en declarant qu'ils se renferment dans leurs propres affaires, on les doit tenir quittes de tout; & qu'on ne sçauroit leur reprocher de faire aucun tort à personne. Mais en pensant éviter la premiere sorte d'injustice, ils tombent dans la seconde; puisque c'est y tomber que d'abandonner ceux à qui l'on doit quelque sorte de secours; & que c'est abandonner la société humaine, que de ne l'aider ni de son bien, ni de son industrie.

*Condition que doit avoir toute action de justice.*

*Il n'est pas permis de ne vivre que pour soy.*



Après ce que nous venons de dire, pour faire voir ce que c'est que la justice, & en quoy elle consiste, aussi bien que les deux sortes d'injustices qui luy sont contraires, & par où l'on tombe dans l'une ou dans l'autre; il ne fera pas difficile de reconnoître ce que le devoir nous prescrit dans chaque rencontre particuliere; & rien ne scauroit nous empêcher de le voir, qu'un trop grand attachement à nôtre repos & à nôtre intérêt.

C'est là ce qui nous aveugle, & qui fait que nous avons toujours tant de peine à nous charger du soin des affaires des autres; & qu'au lieu que nous devrions être comme ce vieillard d'une des comedies de Terence <sup>1</sup>, qui étoit touché de celles de tout le monde comme des siennes propres, nous sentons tout autrement ce qui nous arrive de bien ou de mal, que ce qui arrive aux autres. Nous voyons l'un de fort près, & l'autre ne nous paroît que comme dans un éloignement, qui diminue

<sup>1</sup> Chrêmes, *Heautontimorumenos*. Il est si vray que nous devrions tous être ainsi, & ce sentiment, qui est une suite nécessaire de la charité envers le prochain, subsiste encore si vivement dans le cœur des hommes, malgré leur corruption, que S. Augustin dans sa Lettre 155. nomb. 14. rapporte que quand ce vers de Terence fut prononcé sur le Theatre, il excita un applaudissement universel de tous les spectateurs.

*Nôtre intérêt nous ferme les yeux sur nos devoirs.*

*On trouve-  
ra toujours,  
que tous les  
maux ne  
viennent  
que de ce  
qu'on n'ai-  
me pas son  
prochain  
comme soy-  
même.*

nuë merueilleusement les objets; & de là vient que nous jugeons si differemment de ce qui regarde les autres, & de ce qui nous regarde nous-mêmes. Or pour ne s'y pas méprendre, IL N'Y A point de meilleure regle, que de se garder de toutes les choses dont on est en doute si elles sont justes ou injustes <sup>2</sup>. Car LA JUSTICE a par elle même un certain éclat qui la fait découvrir sans peine, par tout où elle est; & DEZ QU'ON est en doute si une chose est juste ou non, c'est signe qu'on y entrevoit quelque sorte d'injustice.

*Combien Ci-  
cero étoit  
éloigné de  
croire qu'on  
pût suivre  
le moins  
probable &  
le moins  
sûr.*

*Qui aime-  
roit la justi-  
ce la discer-  
neroit aisé-  
ment.*

## CHAPITRE X.

*Que souvent ce qui est juste en soy cesse de l'être par le tems & les circonstances. Qu'il y a même des cas où l'on est dispensé de sa parole. Subordination des devoirs. Des promesses arrachées par fraude ou par force. Les loix mêmes servent quelquefois de pretexte à l'injustice. Qu'il faut executer les conventions de bonne foy, & ne les pas prendre à la lettre. Toute surprise dans les affaires, odieuse.*

IL arrive assez souvent, par le change-  
ment des tems & des circonstances,  
que ce qui est le plus essentiellement du de-

*La justice  
d'une action  
dépend sou-  
vent des  
circonstan-  
ces.*

B 6

VOIR

<sup>2</sup> Combien de cas de conscience seroient décidés par ce principe, si les Chrétiens le vouloient suivre?



voir d'un homme juste, ou d'un homme de bien, change de nature; & alors, on se trouve obligé de faire tout le contraire de ce qu'on auroit dû faire dans un autre tems; & la justice même défend ce que la sincérité & la fidélité auroient exigé, si les choses n'avoient point changé,

*Par où on peut sûrement éviter toutes sortes d'injustices.*

Nous ne devons, par exemple, ni rendre un dépôt qui nous aura été confié, ni exécuter ce que nous aurons promis, qu'autant que nous le pouvons sans donner atteinte à ces fondemens immuables de toute justice que j'ay établis d'abord, qui sont de ne jamais nuire à personne, & d'aller toujours au plus grand bien. Le devoir change donc par le changement des circonstances & du tems, lors qu'il se trouve que l'exécution d'une chose promise ou convenue porteroit préjudice à celui même à qui on l'auroit promise, ou à celui qui s'y seroit engagé 1.

C'est dequoy les fables même nous fournissent des exemples. Car si Neptune s'étoit dispensé de ce qu'il avoit promis à Thésée, Thésée n'auroit pas eu la douleur de perdre son fils. La mort de ce fils étoit une des trois choses qu'un mouvement de cole-

1 Cela s'entend d'un préjudice que celui qui auroit promis la chose n'auroit pu prévoir, & à quoy on ne presumerait pas qu'il eût intention de s'exposer.

re luy avoit fait désirer de Neptune; & combien luy en coûta-t-il de larmes & de douleurs, pour avoir obtenu ce qu'il avoit souhaité?

Il ne faut donc pas se faire une loy absolue de tenir sa parole, quoy qu'il en puisse arriver; & on en est dispensé, lors qu'en la tenant on feroit du mal à celui à qui on la donnée, ou qu'on s'en feroit à soy-même, plus qu'on ne luy feroit de bien 2.

*En quel cas on peut être dispensé de tenir sa parole.*

Ce seroit encore pêcher contre les regles des devoirs, que de ne pas préférer un plus grand devoir à un moindre. Un Avocat, par exemple, a promis à quelqu'un de plaider sa cause un tel jour, qu'elle se doit juger. L'accusera-t-on de manquer à son devoir, s'il abandonne la cause pour secourir son fils, qui vient à être surpris tout d'un coup d'une dangereuse maladie; & la partie ne pêcheroit-elle pas plutôt contre le sien, si elle se plaignoit que l'Avocat luy eût manqué?

*Subordination à garder entre les devoirs.*

Quant aux promesses arrachées par crainte ou par fraude, il n'y a personne qui ne voye qu'on n'est point obligé de les tenir 3. Aussi en est-on relevé par le Preteur; & de quelques-unes par les loix mêmes.

B 7 On

2 Cela se doit entendre selon la note précédente.

3 Cela se doit entendre avec les restrictions que Cicéron même y apporte au ch. 29. du 3. Liv. un peu avant la fin.



*Les loix  
mêmes ser-  
vent quel-  
quefois de  
pretexte à  
l'injustice.*

On fait souvent des injustices, à quoy les loix mêmes servent de prétexte; & c'est ce qui arrive quand on les prend trop à la lettre, & qu'on leur donne des interprétations artificieuses & malignes. Aussi est-ce une chose passée en proverbe, que *le droit trop poussé devint une souveraine injustice.*

Ceux mêmes qui gouvernent les affaires de la République pèchent souvent en ce point; comme celui qui ayant fait avec l'ennemi une trêve de trente jours, ravageoit la campagne toutes les nuits; sous prétexte que par les termes de la trêve elle n'étoit que pour le jour, & non pas pour la nuit.

*L'injustice  
est toujours  
ce qu'elle  
est, de quel-  
que adresse  
qu'elle se  
souve.*

Parmi les nôtres mêmes, on ne sçauroit non plus approuver la subtilité de Labeon, ou de quelqu'autre (car je ne sçay de cette histoire que ce que j'en ay appris par le bruit commun) qui ayant été nommé pour régler le différent de ceux de Nole avec les Neapolitains, touchant leurs limites, les prit chacun en particulier; & leur remontra qu'il étoit dangereux pour eux de paroître intéressés, & de témoigner trop de passion d'étendre leur territoire; & qu'il leur seroit plus avantageux de restreindre leurs prétentions, que de les pousser au delà des bornes. De sorte que chacun ayant restreint les siennes, & s'étant trouvé du terrain de reste, il fixa leurs limites à l'endroit que cha-

chacun avoit marqué; & ajugea le surplus au peuple Romain. Or c'est ce qu'on peut appeller une fraude & une supercherie, plutôt qu'un jugement. Qu'on se garde donc bien d'user, sur quoy que ce puisse être, d'une pareille habileté.

## CHAPITRE XI.

*Mesures à garder, jusques dans la punition même. Loix de la guerre, inviolables. Comment les hommes devoient régler leurs différens. Dans quelle vue on peut faire la guerre: quelles mesures on y doit garder, & quelles conditions elle doit avoir pour être juste. Combien les anciens Romains observoient religieusement les loix de la guerre.*

IL y a des devoirs à observer à l'égard même de ceux dont on a reçu quelque injure; & il faut garder des mesures jusques dans la vengeance & dans la punition des coupables. Je ne sçay même si pour reprimer ceux qui ont fait la faute, & les empêcher d'y retomber, il ne suffiroit pas de les reduire à s'en repentir, quoy que pour contenir les autres on soit peut-être obligé à quelque chose de plus.

Dans les querelles même de la République, on doit observer inviolablement les loix de la guerre. Il faut remarquer sur

*Dans quelle  
vue on doit  
punir, &  
quelles me-  
sures il y  
faut garder.*

*La guerre  
même a ses  
loix, qui ne  
sont pas*



moins sa-  
erées que les  
autres.

De quelle  
maniere les  
hommes de-  
vroient re-  
gler tous  
leurs diffé-  
rens.

Dans quelle  
venü il est  
permis de  
faire la  
guerre.

sur ce sujet, que DE DEUX manieres de contester, dont l'une consiste dans la discussion des droits & des raisons, & l'autre dans la force ouverte, la premiere est particuliere à l'homme; & que l'autre n'appartient proprement qu'aux bêtes; & que les hommes n'y doivent jamais venir, tant que l'autre peut suffire. QU'ON fasse donc la guerre, s'il est necessaire, pour assurer le repos de l'Etat, & se mettre à couvert de toute insulte. Mais après la victoire, qu'on épargne ceux qui n'auront point exercé de cruauté pendant la guerre, & qui l'auront faite sans blesser les loix de l'humanité.

C'est ainsi que nos ancêtres en ont usé à l'égard de ceux de Tivoli, des *Æquiens* 1, des *Volsques* 2, des *Sabins* 3, & des *Herniciens*, à qui ils ont même accordé les droits de Citoyens Romains; au lieu qu'ils ont rasé Carthage & Numance 4.

Je

1 Anciens peuples d'Italie, voisins du territoire de Rome, qui furent achevez de dompter par le Dictateur *Q. Cincinnatus*.

2 Autres peuples d'Italie, qui occupoient le país qu'on appelle aujourd'huy la Campagne de Rome; ils se défendirent près de cent ans contre les Romains, & furent enfin entierement soumis l'an 365. de la fondation de Rome.

3 Autres peuples d'Italie, voisins de la *Toscane*.

4 Ce fut Scipion, fils de Paul *Æmille*, qui détruisit l'une & l'autre.

Je voudrois qu'ils eussent épargné *Corinthe*; mais ils ont eu leurs raisons; & peut-être que la situation avantageuse de cette place, leur a fait craindre qu'elle ne fût une occasion à ceux du país de recommencer la guerre.

Je serois toujours d'avis qu'on ne refusât jamais une paix de bonne foy, & qui ne pourroit servir de pretexte à aucun mauvais dessein, & si on m'avoit voulu croire sur ce sujet, nous aurions encore une République, sinon aussi parfaite qu'autrefois, au moins telle que le malheur du tems le pouvoit permettre; au lieu que nous n'en avons plus du tout.

Non seulement il faut conserver & laisser en état de subsister ceux même qu'on a vaincus par la force des armes; mais toutes les fois que des assiégez offrent de se rendre sur la foy du General, il ne faut jamais manquer de les recevoir; quand la breche seroit déjà faite.

Nos peres ont été de si religieux observateurs de ce que l'équité & l'humanité prescrivent sur ce sujet; que, par une coutume établie dès les premiers tems de la République, les peuples ou les villes, que ses armes avoient obligé de se rendre, Generaux, garents de la foy promise aux peuples qui se sont rendus à eux.

5 Elle étoit bâtie dans la langue de terre qui separe le *Peloponèse*, ou la *Morée*, du reste de la *Grèce*.



dre, ont toujours eu pour patrons & pour protecteurs auprès d'elle, les Generaux sur la parole desquels ils s'étoient rendus.

Les conditions que doit avoir une guerre pour être juste sont prescrites parmi nous, selon les regles les plus exactes de la justice, par les loix que l'on appelle *feciales* 6; & la maniere dont ces loix sont conceuës fait assez voir, qu'il n'y a de guerre juste que celle que l'on fait pour ravoïr ce qui a été usurpé sur l'Etat; ou celle que l'on a declarée dans les formes 7, avant de l'entreprendre.

Pompilius, commandant pour la Republique, avoit le fils de Caton dans son armée.

6 Il y avoit parmi les Romains un certain ordre de Magistrats ou de Prêtres, établis par le Roy Numa, qu'on appelloit *Feciales*, & qui étoient dépositaires des loix de la guerre. On n'en faisoit jamais sans les consulter; & après que la guerre étoit resoluë par leur avis, un d'eux l'alloit dénoncer aux ennemis sur la frontiere, en presence de témoins; & jettoit sur leurs terres une fleche ou un javelot. Il subsistoit encore quelque chose de cette coutume sous les premiers Empereurs Chrétiens; & Grotius, au 2. Livre de *jure belli & pacis*. chap. 23. dit qu'avant de s'embarquer à une guerre, ils consultoient les Evêques, pour sçavoir s'ils pouvoient la faire en conscience.

7 Lors qu'on a d'ailleurs un juste sujet de la faire; comme quand le droit des gens a été violé dans la personne des Ambassadeurs, & ce fut ce qui porta les Romains à faire la guerre à ceux de Corinthe.

En quels cas  
la guerre  
peut être  
juste.

mée. Ce General ayant jugé à propos de licentier une legion, ce jeune homme, qui en étoit, se trouva licentié, Mais comme il aimoit la guerre, il ne laissa pas de demeurer à l'armée; & Caton l'ayant sçû, il écrivit à Pompilius, que s'il jugeoit à propos de le retenir, il l'engageât par un nouveau serment; parce que celui qu'il avoit fait en prenant les armes, & par lequel il avoit acquis le droit de combattre contre les ennemis de la Republique, ne subsistant plus, il ne pouvoit plus le faire legitimement: tant on étoit religieux à observer tout ce que prescrivent les loix de la guerre.

On voit encore une lettre du vieux Caton à son fils, qui étoit alors en Macedoine, à la guerre contre le Roy Persée 8, mais qui avoit été licentié par le Consul, par laquelle il l'avertit de ne se point trouver au combat; parce que dès qu'on n'étoit plus soldat, on étoit privé du droit de combattre les ennemis.

8 Dernier Roy de Macedoine, qui fut pris dans cette guerre, & mené en triomphe à Rome, devant le char de Paul Æmile, qui l'avoit vaincu, l'an 586. de la fondation de Rome.

Beaux  
exemples de  
l'observa-  
tion reli-  
gieuse des  
loix de la  
guerre par-  
mi les Ro-  
mains.



## CHAPITRE XII.

*Moderation des anciens Romains, envers leurs ennemis mêmes, marquée par le nom même qu'ils leur donnoient. Que les guerres où il ne s'agit que de la gloire de commander se doivent faire encore plus noblement que les autres. Sentimens nobles du Roy Pyrrhus.*

*Comment on regarde les ennemis même d'un Etat, quand la guerre se fait par raison, & non pas par passion.*

Sur le mot même d'*ennemi* ou d'*hostis*, il est encore à remarquer, qu'il ne signifioit autrefois qu'un *étranger*, comme il paroît par plusieurs textes des loix des douze tables. *S'il y a jour pris avec L'ENNEMI*, disent-elles en un endroit, c'est à dire avec *l'étranger*; & ailleurs, *On est toujours re-çû à redemander le bien usurpé par L'ENNEMI*; c'est à dire, *par l'étranger*, qui ne jouïssoit pas du privilege des prescriptions, établies en faveur des citoyens. Ceux avec qui on étoit en guerre s'appelloient en ce tems-là *perduelles*, & non pas *hostes*; & l'on n'est venu à leur donner ce nom-là, que pour tempérer, par la douceur du terme, ce qu'il y a de dur & de triste dans la chose. Peut-on rien voir de plus honnête ni de plus humain, que de ne traiter que d'*étranger* celui qui nous fait la guerre?

Tout ce qu'il y a de dur & d'odieux dans le mot d'*hostis* ou d'*ennemi*, ne vient donc que de ce qu'il est presentement fixé par l'usage,

sage, à ceux qui prennent les armes contre nous: les étrangers, que l'on appelloit autrefois *hostes*, n'ayant plus d'autre nom parmi nous que celui de *peregrini*.

Les guerres même qui se font à qui sera le maître, & où l'on ne cherche que la gloire, doivent avoir un sujet legitime, comme ceux que je viens de marquer. Celles-là se doivent même faire encore plus noblement, & avec moins d'aigreur que les autres: comme entre concitoyens on conteste autrement avec un accusateur, & autrement avec un compétiteur, parce qu'avec l'un il n'y va pas de moins que de la vie; & qu'avec l'autre il n'est question que d'un rang, & d'une magistrature.

C'est ainsi que quand nous avons eu affaire aux Celtiberiens 1 & aux Cimbres 2, comme ce n'étoit pas à qui seroit le maître l'un de l'autre que la guerre se faisoit, mais à qui s'extermineroit l'un l'autre; elle se faisoit à feu & à sang. Mais avec les Latins

1 Peuples d'Espagne, venus de la Gaule Celtique, & établis le long de l'Iber; & de là venoit leur nom, *Celta-Iberi*. Leur capitale étoit Numance, qui fut prise & rasée par le second Scipion.

2 Barbares venus du Nord, qui inonderent l'Allemagne & les Gaules; & qui après avoir eu divers avantages sur les Romains, furent enfin défaits par Marius, l'an 652. de la fondation de Rome, entre Aix & S. Maximin; dans un lieu où l'on voit encore quelques restes d'une pyramide qu'on y éleva, en memoire de cette victoire.

*La guerre qui se fait pour la gloire, doit encore moins faire oublier l'humanité que nulle autre.*



46 LES OFFICES  
tins 3, les Sabins, les Samnites 4, les Carthaginois, & le Roy Pirrhus 5, elle se faisoit d'une autre maniere; parce qu'on n'y cherchoit de part & d'autre que la gloire de commander. Les Carthaginois se comporterent neanmoins avec beaucoup de perfidie; & Annibal, leur General, exerça de grandes cruantez; les autres en userent avec plus d'honnêteté & de justice.

*Belle parole  
du Roy Pirrhus.*

C'est ce qui paroît, à l'égard de Pirrhus, par cette belle réponse qu'il fit lors qu'on voulut racheter nos prisonniers, & qu'on luy en offrit la rançon: *Ce n'est pas de l'or que je cherche: je ne vous demande point de rançon; & je ne sçay point faire un trafic de la guerre. C'est par le fer, & non par l'argent, qu'il faut vider nos differens. Si nous commettons nos vies au sort des armes, c'est pour voir à qui de vous*

3 Peuples qui accupoient ce qu'on appelle aujourd'huy la Campagne de Rome, jusqu'à la rivière de Garigliano.

4 Autres peuples d'Italie, qui occupoient le país où est presentement le Duché de Benevent, l'Abbruzze, la Capitanate, & la Terre de Labour.

5 Roy de l'Epyte, qui vivoit dans le cinquième siecle de Rome. Il se rendit maître de la Macedoine, & d'une grande partie du Peloponese, & il eut une grande guerre contre les Romains. Les succès furent divers. Mais il fut enfin entièrement défait, par le Consul Curius Dentatus, l'an 479. de la fondation de Rome.

DE CICERON. 47  
*vous ou de moy la fortune a destiné l'Empire. C'est dequoy il faut que le courage & la vertu decident. Du reste, j'accorde volontiers la liberté à ceux dont le sort de la guerre a respecté la valeur. Emmenez-les donc: je vous les remets; je vous les donne; seur que les Dieux m'en sçauront gré 6. Voila des sentimens dignes d'un Roy; & d'un Roy du sang des Aécides 7.*

### CHAPITRE XIII.

*Promesses faites à l'ennemi, indispensables à l'égard des particuliers, aussi bien qu'à l'égard des Etats. Exemple de Regulus sur ce sujet. Combien les Romains étoient ennemis des subtilitez, par où l'on prétendoit éluder les promesses & les sermens. Grand exemple de leur probité. Justice due aux esclaves mêmes. L'injustice déguisée, plus odieuse que celle qui se montre à visage découvert.*

**L**ORS que les particuliers même se sentent trouvez obligez par quelque avanture, comme il en arrive à la guerre, de promettre quelque chose aux ennemis, ils

*La foy doit être gardée aux ennemis par les particuliers, aussi bien que par les Etats.*

6 Cecy est cité d'Ennius.

7 C'est à dire, les descendans d'Aecus, que les Poëtes faisoient fils de Jupiter, & qui eut pour fils Pelée pere d'Achille. Il est encore plus celebre par sa justice, que par sa naissance; & les Poëtes en ont fait un des juges des enfers.



*Bel exemple  
de Regulus  
sur ce sujet.*

ils ne sont pas moins tenus de leur garder fidelité que les Generaux ou les Etats. C'est ce que fit Regulus tres-religieusement. Les Carthaginois, qui l'avoient pris prisonnier, à la premiere guerre punique, l'ayant envoyé à Rome, pour traiter de l'échange de ceux que nous avons faits sur eux, après luy avoir fait promettre avec serment de revenir; il commença par opiner dans le Senat à ne les point rendre; & quoy que pûssent faire les proches & ses amis pour le retenir, il aima mieux retourner chez les ennemis, que de leur manquer de foy; quoy qu'il scût que d'y retourner c'étoit retourner au supplice 1.

Au tems de la seconde guerre punique, peu après la bataille de Cannes; Annibal, luy qui nous avons fait des prisonniers, ayant envoyé à Rome, pour les racheter, dix de ceux qu'il avoit faits sur nous, après leur avoir aussi fait promettre avec serment qu'ils reviendroient, s'ils ne pouvoient obtenir ce qu'il souhaitoit; tous ceux de ce nombre-là qui manquerent à leur serment, furent dégradés par les Censeurs, & remis dans le rang du bas peuple qui paye quelque chose par tête à la Republique; sans en excepter celui qui se croyoit quitte du

*Combien  
l'infraction  
de la foy  
promise aux  
ennemis  
même étoit  
odieuse par-  
mi les Ro-  
mains.*

1. En effet, les Carthaginois le firent mourir par le loig supplice de l'insomnie, comme Cicéron le rapporte au 3. Liv. de cet ouvrage, ch. 27.

sien, sous prétexte qu'après être sorti du camp d'Annibal, avec son congé, il y étoit rentré, comme pour reprendre quelque chose qu'il feignoit d'avoir oublié. Aussi n'en étoit-il quitte que selon la lettre; & il ne l'étoit nullement dans le fonds. Or EN MATIERE de promesses & de sermens, c'est par le fonds & l'intention qu'on se regle; & non pas par la signification literale des termes 2.

*Belle regle  
sur la sincerité  
des promesses &  
des sermens.*

Nos peres donnerent encore un exemple illustre de justice & de probité, lors qu'un transfuge de l'armée de Pirrhus, étant venu offrir au Senat de l'empoisonner; le Senat; & le Consul Fabrice, remirent le traître entre les mains de Pirrhus: TANT ils étoient éloignés d'ache-  
ter par la simple approbation d'un crime, l'avantage même d'être défaits d'un ennemi si puissant, & qui s'étoit porté de gayeté de cœur à faire la guerre à la Republique. Voila pour ce qui regarde les devoirs qui sont à observer sur le fait de la guerre.

*Ce qui blesse  
les vertus,  
ne peut ja-  
mais être  
utile, ni  
glorieux.*

Pour achever ce qui regarde la justice, souvenons-nous, que nous la devons si generalement à tous les hommes, que

Ceux

2. Quelle honte ne doit pas faire cette décision d'un Payen à la plûpart des Chrétiens, & de ceux même qui se mêlent de leur donner des regles de conscience.



*Justice à  
garder en-  
vers les es-  
claves mé-  
mes.*

ceux même du dernier rang, c'est à dire les esclaves, n'en font pas exceptez; & sur ce sujet, la meilleure regle est de les traiter comme des ouvriers; en sorte que comme on en tire du service, on leur fournisse leur salaire, qui consiste dans une subsistance raisonnable.

Quant à l'injustice, elle ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du Renard, & c'est celle de l'artifice & de la fraude; & l'autre du Lion, & c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature; mais la plus odieuse, & la plus détestable, est la fraude & la perfidie; sur tout, lorsqu'elle couvre des dehors de la probité les attentats les plus noirs.

*Perfidie  
d'autant  
plus détesta-  
ble, qu'elle  
sait mieux  
se contre-  
faire.*

## CHAPITRE XIV.

*De la liberalité. Trois précautions qu'elle demande. Fausse liberalité. Ne pas faire de liberalité aux dépens de ce que l'on doit à ses proches. Garder l'ordre & la justice dans les liberalités.*

**A**PRES avoir parlé de la justice, le dessein que nous nous sommes proposé nous engage à parler de la liberalité. Il n'y a rien de plus digne de l'homme,

me, ni de plus conforme à sa nature; mais elle demande beaucoup de précautions.

La première est de prendre garde, que le bien que l'on veut faire à quelqu'un ne tourne à son préjudice, ou à celui de quelqu'autre. La seconde, est de proportionner ses liberalitez à ses facultez. Et la dernière, de la regler selon le merite de ceux à qui l'on en fait. Car LA LIBERALITE même doit avoir la justice pour fondement; & il faut que tout s'y rapporte, & qu'elle soit gardée en tout.

*Précautions  
à garder en  
fait de libe-  
ralité.*

*Rien n'est  
loisible, ni  
bonne, de  
ce qui blesse  
la justice.*

Quand la liberalité est de telle nature, qu'elle tourne à desavantage à ceux à qui il semble que l'on veuille faire du bien; c'est une adulation pernicieuse & empoisonnée, plutôt qu'une véritable liberalité. Et QUAND on ne fait du bien aux uns, qu'en faisant du mal aux autres, on commet la même injustice, que si on prenoit le bien d'autrui pour se l'appliquer. Cependant, on en voit plusieurs qui prennent aux uns pour donner aux autres; & ce sont même ceux qui paroissent le plus amoureux de l'éclat & de la gloire. Ceux-là croient qu'ils se donneront une grande reputation de liberalité envers leurs amis, pourvu qu'ils les enrichissent, de quelque maniere que ce puisse être. Mais tant s'en faut que par ces sortes de liberalitez

*Fausse li-  
beralité.*

*C'est de son  
bien qu'il  
faut donner,  
& non pas  
de celui des  
autres.*



on remplisse les devoirs d'un honnête homme, que rien n'y sçauroit être plus contraire.

Qu'on soit donc liberal envers ses amis; mais d'une maniere dont personne n'ait sujet de se plaindre. Car quand Silla, ou Cesar, ôtoient le bien à ceux à qui il appartenoit legitimement, pour le donner à des étrangers, ce n'étoit rien moins que liberalité; puis qu'**L N'Y A** point de liberalité où il y a de l'injustice.

*Rien de bon sans la justice.*

La seconde précaution, qui consiste à proportionner ses liberalitez à ses facultez, est d'autant plus à observer, que ceux qui sont plus liberaux que leurs facultez ne le comportent, font injustice à leurs proches, en faisant passer à des étrangers, ce que la justice les obligeroit de leur donner ou de leur laisser; & que cette liberalité mal réglée porte souvent à prendre le bien des autres, pour avoir dequoy l'exercer.

*Le bien même se fait souvent par un mauvais principe.*

On en voit aussi plusieurs, à qui une certaine ostentation, & un vain amour de la gloire, plutôt qu'une liberalité naturelle, & un véritable fond d'honnêteté & de vertu, fait faire bien des choses, par où ils prétendent s'acquérir une grande réputation de liberalité & de generosité: mais on démêle aisément le principe qui les fait agir.

Enfin la troisième précaution, qui consiste

sisite à régler ses liberalitez selon le merite de chacun, demande qu'on ait égard, & aux mœurs de ceux à qui l'on fait du bien, & aux sentimens qu'ils ont pour nous, & au degré de liaison & d'amitié où l'on est avec eux, & aux services qu'on en a reçûs. Quand toutes ces choses concourent, & se rencontrent dans une même personne, c'est tout ce qu'on peut souhaiter. Sinon, il faut se déterminer par celles qui s'y trouvent en plus grand nombre, ou qui sont d'un plus grand poids.

*Il faut que la justice regle tout.*

## CHAPITRE XV.

*Faire du bien à tous ceux qui ont du merite & de la vertu; mais sur tout aux gens sages, justes & moderez. Combien on doit être appliqué à faire du bien à ceux dont on en a reçu. Les liberalitez à quoy la reconnoissance porte, préférables à celles de bon plaisir. Eviter l'inconsideration dans la liberalité. Entre plusieurs à qui l'on a les mêmes raisons de faire du bien, préférer ceux qui en ont le plus de besoin.*

**M**AIS comme ceux avec qui nous vivons ne sont pas des hommes parfaits, ni qui soient parvenus à la souveraine sagesse, & que c'est beaucoup de trouver en eux quelque teinture de ver-

*A qui feroit-on du bien, si on n'en vouloit faire qu'à des gens parfaits?*



tu; je croy qu'on ne doit jamais refuser de faire du bien, quand on le peut, à tous ceux en qui il en paroît tant soit peu. Mais il faut s'attacher particulièrement à en faire à ceux en qui l'on remarque les vertus les plus aimables; c'est à dire la moderation & la temperance, & cette justice même dont nous avons déjà tant parlé 1. Car c'est principalement par ces sortes de vertus qu'on est homme de bien; & ces autres qualitez plus éclatantes, je veux dire, l'élevation & la grandeur d'ame, sont d'ordinaire trop ardentes & trop fougueuses, dans quiconque n'est pas arrivé au plus haut point de la perfection & de la sagesse. Voila ce que nous avons à regarder, dans les mœurs de ceux à qui nous voulons faire du bien.

*Inconveniens des qualitez éclatantes, qui ne sont pas tempérées par un grand fonds de sagesse & de vertu.*

J'ay dit qu'il faut encore prendre garde aux sentimens qu'ils ont pour nous; & sur cela nôtre premier devoir est de faire davantage pour ceux qui nous aiment le plus. Mais ce n'est pas par l'ardeur & l'empressement qu'on doit juger de l'amitié, comme font d'ordinaire les jeunes gens; c'est par ce qu'elle a de ferme & de solide

*Par où nous devons juger de l'amitié qu'on a pour nous.*

1 Ce n'est pas seulement l'intérêt des hommes; qui leur fait mettre ces sortes de vertus au dessus de toutes les autres; c'est la vérité même; puis qu'elle nous apprend que quand on manque de celles-là, toutes les autres qu'on pourroit avoir ne sont qu'un orgueil déguilé.

de. Que s'il y a non seulement de l'amitié, mais des services rendus, en sorte qu'il ne soit pas tant question de liberalité que de reconnoissance; c'est alors qu'il faut se porter avec le plus d'ardeur à faire du bien à ses amis; puis qu'IL N'Y A point de devoir plus essentiel ni plus indispensable, que d'en faire à ceux qui nous en ont fait.

*Nul motif de faire du bien, comparable à la reconnoissance.*

Que si Hésiode veut que ceux qui ont emprunté quelque chose le rendent, s'il est possible, avec usure; que ne devons-nous point faire, quand il s'agit de marquer nôtre reconnoissance à celui qui nous a prevenu par ses bien-faits? Ne devons-nous pas être comme ces terres fertiles, qui rendent toujours sans comparaison plus qu'elles n'ont reçu? Car si nous sommes si disposez à rendre office à ceux dont nous esperons quelque bien; que ne sommes-nous point obligez de faire pour ceux qui nous en ont déjà fait?

*On ne sauroit trop faire pour ceux dont on a reçu du bien.*

De ces deux sortes de liberalitez, dont l'une consiste à faire du bien par pure bonne volonté; & l'autre à en faire par reconnoissance, la premiere dépend de nôtre bon plaisir, & nous en sommes les maîtres: mais l'autre est un devoir de justice, à quoy un homme de bien ne doit jamais manquer; dez qu'il peut s'en acquitter sans faire injustice à personne. Il



*Differences à faire entre les bien-faits.*

y a néanmoins quelque différence à faire entre les bien-faits reçus; & on ne scauroit douter, que nous ne devions faire davantage pour ceux dont nous en avons reçu de plus grands. Et sur cela, il faut prendre garde dans quelle vûe, par quel esprit, & avec quel degré de chaleur & d'amitié on s'est porté à nous en faire. Car il y en a beaucoup en qui la libéralité n'est qu'une certaine impulsion téméraire, & comme un mouvement fiévreux, qui les porte à faire du bien à tout le monde, sans jugement & sans choix; & par une certaine faillie d'esprit, qui les emporte comme un tourbillon. Or ils'en faut bien que l'on doive faire le même cas de ces sortes de bien-faits, que de ceux qui sont l'effet d'une volonté ferme & arrêtée, & conduite par la raison & le jugement.

*Le besoin doit appliquer la libéralité à l'un plutôt qu'à l'autre, quand tout le reste est égal.*

Enfin, & dans les bien-faits purement gratuits, & dans ceux que la reconnaissance exige de nous, si tout ce que je viens de marquer se trouve égal, de la part de ceux que nous avons en vûe d'obliger; il est de nôtre devoir de préférer ceux dont le besoin est le plus grand. Cependant, la plupart sont le contraire; & celui dont ils espèrent le plus, est toujours celui à qui ils font du bien, par préférence à ceux qui en auroient le plus de besoin.

CHA-

## CHAPITRE XVI.

*La libéralité doit suivre le degré de liaison. Premier principe de la société humaine. Premier devoir qui résulte de cette société générale. Ne refuser jamais à personne ce qui se peut donner sans qu'il en coûte. Se réserver de quoy assister ceux à qui l'on doit le plus.*

**M**AIS ce que les loix de la société humaine demandent sur toutes choses, & qui est le plus propre à l'entretenir, c'est que chacun s'attache particulièrement à faire du bien, & à rendre service, à ceux avec qui il est dans une liaison plus étroite. Mais pour le faire bien entendre, il faut reprendre de plus haut les principes naturels de la société humaine.

*A qui l'on doit être le plus porté à faire du bien.*

Le premier de tous, est celui qui forme la société générale, où tout le genre humain est compris; & ce n'est autre chose que le commerce de la raison & de la parole. Car cela seul forme naturellement entre les hommes une société, qui les porte à se communiquer leurs pensées, à s'instruire réciproquement, à discuter & à juger les affaires qu'ils ont ensemble. C'est aussi ce qui élève le plus nôtre nature au dessus de celle des bêtes.

*Premier principe de la société humaine.*

C 5

con.



connoissons bien dans quelques-unes de la force & du courage, comme dans les chevaux & les lions: mais nous ne dirons jamais qu'il y ait en elles ni justice, ni probité; parce qu'elles n'ont ni l'avantage de la raison, ni l'usage de la parole qui en est une suite.

*Se souvient-on que ce n'est que par la raison & la vertu qu'on est au dessus des bêtes.*

*Premier devoir de la société humaine.* Cette premiere sorte de société, qui est la plus étendue, & qui unit tous les hommes entre eux, & chacun d'eux à tous les autres, demande qu'on laisse en commun toutes les choses que la nature produit pour l'usage commun de tous les hommes; que sur celles dont le domaine est acquis par le droit à quelques-uns, on observe ce qui est prescrit par les Loix; & qu'au surplus on s'en tienne à ce mot des Grecs, qui a passé en proverbe, que *tout est commun entre amis.*

Les choses qui doivent être communes entre tous les hommes, se peuvent reconnoître par un mot d'Ennius, qui n'a été dit que d'une seule, mais qui se peut appliquer à toutes celles du même genre.

*Quelles sont les choses qu'il ne faut jamais refuser à personne.*

*Remettre un homme égaré dans son chemin, dit Ennius, c'est comme luy laisser allumer son flambeau au nôtre, qui ne nous en éclaire pas moins, pour avoir allumé celui-là.* Ce seul exemple nous fait voir, que nous devons être toujours prêts de faire part à tout le monde, & même à ceux

ceux que nous ne connoîtrions point, de ce qui se peut communiquer, sans qu'il nous en coûte. De là viennent ces règles si communes, *N'empêcher personne de puiser dans une eau courante: Trouver bon qu'on prenne du feu au nôtre: Conseiller sincèrement celui qui demande conseil, & qui est en peine de ce qu'il doit faire;* & autre choses pareilles, à quoy celui qui les donne ne perd rien, & qui sont utiles à celui à qui l'on les donne. Il faut donc que l'usage de toutes ces sortes de choses demeure libre à tout le monde; & que chacun contribuë toujours quelque chose du sien à l'utilité commune.

Du reste, comme les facultez de chaque particulier sont bornées, & que le nombre de ceux qui sont dans le besoin est infini; cette liberalité qu'on exerce envers tout le monde se doit restreindre à ce qu'Ennius nous fait entendre, quand il dit, que *pour avoir allumé le flambeau de quelqu'un au nôtre, il ne nous en éclaire pas moins;* afin qu'il nous reste de quoy faire du bien à ceux qui nous touchent de plus près; car dans la société humaine il y a divers degrez de liaison.

*La liberalité generale se doit exercer d'une maniere qu'on ne mette point hors d'état de secourir ceux à qui l'on doit le plus.*



## CHAPITRE XVII.

*Diverses sortes de liaisons, plus particulieres que celle qui unit tous les hommes par le commerce de la raison & de la parole. Liaison de l'amitié, au dessus de toutes les autres. Par où l'amitié se forme, & à quel point elle peut unir les hommes. Liaison de services réciproques. Celle par où l'on tient à sa patrie, préférable même à celle du sang.*

**L**A premiere sorte de liaison qui se presente, lorsque de cette société generale, où tout le genre humain est compris, on descend au particulier, c'est celle d'entre les gens de même país, qui ne font qu'un même peuple, & qui parlent la même langue. Celle-cy est bien plus étroite que la premiere; cette communauté de país & de langage étant un des principaux liens qui puissent unir les hommes les uns aux autres.

Une autre liaison plus serrée que celle-cy, c'est celle des citoyens d'une même ville; & elle l'est d'autant plus, qu'ils ont un plus grand nombre de choses qui leur sont communes; comme les places publiques, les ruës, les temples, les promenades, les loix, les coütumes, les tribunaux, les droits de suffrages dans les assemblées; sans compter les habitudes qu'ils contractent les uns avec les autres, & toutes les autres sur lesquelles

quelles ils entrent en commerce. Une autre sorte de liaison, encore plus étroite que celle dont je viens de parler, c'est celle d'entre les proches, qui dans cette société generale, où tous les hommes sont compris, en font une fort reserrée.

Mais comme la nature a donné à tous les animaux un instinct qui les porte à produire leurs semblables, la premiere, & la plus intime de toutes les liaisons, c'est celle d'entre le mari & la femme. Après vient celle des enfans, & de ce qui ne compose qu'une même maison, où toutes choses sont communes. C'est de ces petites sociétés que les villes sont composées; & elles sont comme les Seminaires de la Republique. Ensuite vient la proximité des freres, & celle des cousins, au premier ou au deuxième degré, qui ne pouvant plus tenir dans une même maison, passent en d'autres, qui sont comme des Colonies de la premiere.

Enfin, viennent les alliances qui se contractent entre les familles par des mariages, & qui augmentent le nombre des proches; & c'est, comme je viens de dire, par cette multiplication de familles que se forment les Republiques. Le lien du sang est donc un des plus puissans pour unir les hommes, par une bien-veillance reciproque. Aussi est-ce quelque chose de bien fort que de descendre des mêmes an-

*Liaison du sang.*



cêtres, de partager la gloire des monumens qu'on leur a dressés <sup>1</sup>, & d'avoir les mêmes Dieux domestiques, & la même sepulture.

*Combien la liaison que forme l'amitié est au dessus de toutes les autres.*

*Quel effet la vertu & l'honnêteté font naturellement sur le cœur des hommes.*

*Ce qui fait la plus douce & la plus forte liaison de l'amitié.*

Mais la plus excellente & la plus étroite de toutes les liaisons, c'est celle que l'amitié fait entre des gens de bien, par la conformité des inclinations & des mœurs. Car cette vertu & cette honnêteté, à quoy je reviens toujours, nous charme quelque part qu'elle se rencontre, & nous rend aimables ceux en qui nous en apercevons. Toute vertu fait naturellement cet effet là; & sur tout la justice & l'inclination à faire du bien. La vertu est donc le vray principe de l'amitié. Mais rien ne la rend si douce ni si étroite, que la conformité de mœurs & de sentimens entre gens de bien; & c'est par là, qu'il arrive que de deux hommes qui pensent l'un comme l'autre, & qui ont les mêmes goûts & les mêmes inclinations, chacun aime son amy comme luy-même; & qu'on parvient enfin à ce dernier degré de l'amitié, où, comme dit Pitagore, *de deux hommes il ne s'en fait qu'un*. C'est encore une sorte d'union fort étroite que celle

<sup>1</sup> On élevoit des statües & des trophées aux grands hommes; & ces monumens faisoient honneur à tous leurs descendans, en quelques branches que leurs familles se trouvaissent partagées.

celle qui se forme par un commerce reciproque de services & de bien-faits.

Mais quand on a parcouru toutes les différentes liaisons qui peuvent unir les hommes, on trouve qu'il n'y en a point de si douce ni de si forte, que celle qui nous unit à la Republique. Nous avons de l'amour pour nos peres & nos meres; nous en avons pour nos enfans, pour nos proches, pour nos amis: mais tous ces differens amours se trouvent réunis dans celui que nous avons pour nôtre patrie; & il n'y a point d'homme de bien qui ne soit disposé à la servir, aux dépens de sa propre vie. C'est ce qui rend d'autant plus detestable le crime, ou plutôt le parricide, de ceux qui ont déchiré les entrailles de leur patrie <sup>2</sup>, par toutes sortes d'attentats; & de ceux qui ne travaillent encore qu'à la détruire de fond en comble.

<sup>2</sup> C'est de Cesar qu'il veut parler; & ce qu'il ajoute regarde Marc-Antoine, qui ayant été fait Consul, après la mort de Cesar, ne songeoit qu'à opprimer la liberté publique; & l'opprima en effet, avec le secours d'Octavius & de Lepidus, qui entrèrent dans le complot.



## CHAPITRE XVIII.

*Comparaison & subordination des différentes sortes de liaisons, & des devoirs qui en résultent. Belle peinture de l'amitié. Quelques regles pour se déterminer à rendre office à l'un plutôt qu'à l'autre. Les regles sont peu utiles, si on ne s'en fait une habitude, & si elles ne sont soutenues de la pratique.*

*A qui l'on doit le plus de tous ceux avec qui on est en quelque sorte de liaison.*

**Q**UE si l'on vient à comparer les devoirs qui résultent de toutes ces sortes de liaisons, pour voir à qui nous devons le plus, & pour qui nous devons le plus faire, de tous ceux avec qui nous sommes unis, sans doute qu'entre ceux-là, nôtre patrie, & ensuite nos peres & nos meres, tiennent le premier rang. Les enfans viennent ensuite, & toute nôtre famille, qui ne subsiste que par nous, qui n'attend rien que de nous, & dont nous sommes l'unique refuge. Après viennent ceux de nos proches qui vivent bien avec nous, & dont la fortune tient d'ordinaire à la nôtre. Voila quels sont ceux à qui nous sommes particulièrement obligez de procurer les secours necessaires à l'entretien de la vie.

*Belle peinture de l'amitié.*

Mais pour ce commerce intime, qui consiste à être presque toujours ensemble, à se communiquer ses plus secretes pen-

sées, à se donner reciproquement des conseils, à s'encourager & à se consoler les uns les autres, & à se faire même quelques fois des remontrances & des corrections, il ne se trouve que dans l'amitié; qui étant fondée sur la conformité des inclinations & des mœurs, est sans comparaison la plus douce de toutes les liaisons qui peuvent unir les hommes.

\* Or de quelque sorte de devoirs dont il s'agisse, il faut extrêmement prendre garde au besoin le plus pressant, & faire la difference des choses que l'on peut avoir sans nous, & de celles qu'on ne scauroit attendre que de nous. On a souvent plus d'égard à de certaines circonstances particulieres, & à la conjoncture du tems, qu'au degré de liaison. C'est ainsi, par exemple, que nous aidons plutôt nôtre voisin à recueillir ses fruits, que notre frere ou nôtre ami; au lieu que s'il s'agit d'un procez, nous sollicitons pour nôtre parent, plutôt que pour nôtre voisin.

Il faut donc se faire une habitude de toutes ces regles, & avoir égard à toutes ces circonstances, en matiere de devoirs; afin d'être en état de compter toujours juste, sur ce qui va à les remplir; & que tout pesé & balancé, nous puissions voir pré-

*Entre plusieurs, qu'on est également obligé de servir, le plus grand besoin l'emporte.*

\* Le chap. 18. ne commence qu'icy dans le Latin, mais il doit commencer plus haut.



précisément, en toute rencontre, à quoy nous sommes obligez, & ce que nous devons à chacun.

*Les speculations sont peu utiles sans la pratique.*

Mais comme il ne suffit pas aux Medecins, aux Orateurs, & aux Generaux d'armée, de sçavoir chacun les regles de son art; & que ni les uns ni les autres ne feront jamais rien de grand ni de glorieux, à moins que la speculation ne soit aidée & soutenüe de la pratique; de même, dans ce qui regarde les devoirs de la vie, ce n'est pas assez d'en prescrire les regles, comme nous faisons icy; & une chose si grande & si difficile, demande encore plus d'usage & d'exercice que de preceptes.

CHA-

## CHAPITRE XIX.

*Ce qui a le plus d'éclat de tout ce qui part de quelqu'une des quatre vertus principales. Combien les hommes sont touchez de la grandeur d'ame. De quelles vertus la grandeur d'ame doit être accompagnée, pour être de quelque prix. Belle définition de la force. Nulle veritable grandeur d'ame sans justice & sans probité. Ce que fait la grandeur d'ame, quand elle en est dépourvue. Combien l'envie de dominer fait faire d'injustices.*

**E**N voila à peu près assez, pour faire voir de quelle maniere nous devons nous conduire dans les choses qui ont le plus de rapport à la société humaine, si nous voulons suivre cette honnêteté qui regle nos devoirs; & dont les actions par où nous les accomplissons tirent tout ce qu'elles ont de prix & de lustre. Mais il faut encore remarquer, que de tout ce qui sort de ces quatre sources, dont nous avons fait voir que dérive cette honnêteté & ces devoirs, il n'y a rien de si éclatant ni de si noble, que ce qui part d'une certaine grandeur d'ame, qui met au dessus de toutes les choses humaines, & qui fait mépriser tous les accidens de la vie.

*Quelles sont de toutes les actions de vertus celles qui ont le plus d'éclat.*

Aussi voyons-nous que de dire à un homme,



Marques  
sensibles de  
l'impression  
que la gran-  
deur d'ame  
fait sur les  
hommes.

me, qu'il a moins de cœur qu'une femme; que sa Déesse est la Nymphé Salmacis; & que les victoires qu'il luy demande sont celles qui ne coûtent ni sueur ni sang 1, c'est le reproche le plus honteux que l'on croye luy pouvoir faire; & qu'au contraire, IL N'Y A RIEN qui attire si naturellement les loüanges, & sur quoy on les ménage moins, que les actions où il paroît de la grandeur d'ame & du courage: témoin le ton que prennent les Rethours, quand il est question des journées de Marathon 2, de Salamine 3, de Platée 4, des Thermophiles 5, ou de Leuctres 6. C'est

1 Cecy est cité d'Ennius. *Salmacis* étoit le nom de la Nymphé d'une certaine fontaine, dont on croyoit que les eaux rendoient effeminez ceux qui en bevoient.

2 Petite ville de l'Attique, près de laquelle 12000 Atheniens sous la conduite de Miltiade, d'Aristide & de Themistocle, défirent l'armée des Perses, qui étoit de plus de 500000 hommes.

3 Isle de la Grece, près de laquelle Themistocle gagna une bataille navalle contre les Perses.

4 Ville de Bœotie; près de laquelle Pausanias, qui commandoit les forces de toute la Grece, défit, avec le secours d'Aristide, l'armée des Perses, commandée par Mardonius.

5 Détroit du Mont Oeta dans la Thessalie, que Leonidas, Roy des Lacedemoniens, soutenu seulement de 300 hommes, défendit avec une valeur incroyable, contre une armée effroyable des Perses, que Xerces commandoit en personne.

6 Ville de Bœotie, près de laquelle Epaminondas,

C'est cette grandeur d'ame qui a éclaté dans nôtre Cocles 7, dans les deux Decies 8, les deux Scipions, Marcellus 9, & une infinité d'autres. Enfin, c'est par elle que le peuple Romain s'est si noblement distingué entre tous les peuples de la terre. Une autre grande marque du cas qu'on a toujours fait de la gloire qui s'acquiert par la voye des armes, c'est de voir que dans les statües qu'on élève aux plus grands hommes, on les représente presque toujours en habit de guerre.

\* Mais si cette grandeur d'ame, que l'on fait paroître à soutenir les travaux les plus durs, & à s'exposer aux perils les plus affreux, n'est accompagnée d'un grand fonds Dequoy la grandeur d'ame doit être accompagnée pour être véritablement estimable.

das, General des Thebains, gagna une celebre bataille contre les Lacedemoniens, dont l'armée étoit de beaucoup plus forte que la sienne.

7 Qui défendit le pont du Tybre contre Por-senna.

8 Qui se dévoierent pour la Republique. Ce dévoïement consistoit à donner tête baissée dans les troupes ennemies, & se faire percer de leurs coups. On s'y préparoit par de certaines ceremonies, & de certaines paroles prononcées entre les mains du Pontife.

9 C'est celuy qui fut cinq fois Consul; qui remporta la premiere victoire sur Annibal, & qui prit Siracuse, après un siege opiniâtre, que les machines d'Archimede soutinrent trois ans durant.

\* Le chap. 19. ne commence qu'icy dans le latin; mais il doit commencer plus haut.



fonds de justice; & si on l'employe pour soy-même, & pour les avantages particuliers, au lieu de l'employer pour le bien commun; bien loin que ce soit une vertu, c'est un vice; c'est une ferocité toute pure, qui étouffe tous les sentimens de l'humanité.

*Belle définition de la force ou de la grandeur d'ame.*

Ainsi LES STOÏCIENS ont admirablement bien défini la force, quand ils ont dit, que c'est une vertu qui combat pour la justice. Aussi n'a-t-on jamais vû, que les actions même de la plus grande valeur ayent fait arriver personne à la gloire qui s'acquiert par cette vertu, lors qu'elles n'ont été employées qu'à faire réussir des méchancetez & des trahisons.

*Rien d'estimable hors la justice.*

CAR CE QUI SEROIT le plus honnête & le plus estimable cesse de l'être, dez qu'il est injuste. Et, comme Platon a dit excellemment, DE LA même maniere que l'habileté, qui n'est point conduite par la justice, doit passer pour fraude & pour tromperie, plutôt que pour habileté; ainsi, LE COURAGE le plus intrépide, dont l'intérêt est le premier mobile, & non pas l'utilité publique, est plutôt audace & brutalité que courage.

*Nulla véritable grandeur d'ame, sans justice & sans probité.*

IL N'Y A donc ni véritable grandeur d'ame, ni véritable courage, que dans ceux qui sont d'ailleurs gens de bien, sinceres, amateurs de la verité, & incapables

bles de tromper; & toutes ces qualitez ne sont que des suites de ce qu'on appelle justice & probité; sans quoy la grandeur d'ame a toujours quelque chose d'odieux & de suspect. Aussi voyons-nous, qu'à moins d'être balancée par ce contrepoids, elle ne manque point de dégènerer en emportement; d'inspirer une opiniâtreté inflexible, dans des choses injustes & pernicieuses; & de faire naître l'envie de s'élever au dessus des autres; jusqu'à les opprimer & à se les assujettir. Et, comme le même Platon a dit des Lacedemoniens, que la passion de vaincre étoit une suite naturelle de leurs mœurs; nous voyons aussi que l'envie d'être au dessus des autres, ou plutôt de posséder seul tous les avantages qui peuvent élever les hommes, est une suite tres-ordinaire du courage & de la grandeur d'ame.

*Inconvéniens de la grandeur d'ame sans son correctif.*

*A quoy porte la fausse grandeur d'ame.*

Or dez que l'on veut être au dessus des autres, combien est-on éloigné de garder cette égalité qui tient tout en équilibre entre les hommes, & qui est la partie la plus essentielle de la justice? Ceux-là ne sçauroient souffrir qu'on les fasse plier sur rien, ni qu'on veuille les contenir dans les termes de ce qui est réglé par le droit & par les loix. On les voit former des factions dans la Republique, se concilier les peuples par des largesses, & mettre

*La passion de dominer est toujours injuste.*



mettre tout en œuvre pour augmenter sans mesure leur credit & leur pouvoir; afin de parvenir à se rendre maîtres des autres par la violence, au lieu de se borner à l'égalité que demande la justice.

Mais plus il est difficile d'allier la justice & la grandeur de courage, plus il est beau de le sçavoir faire. Car DE TOUTES les actions & de toutes les conjonctures de la vie, il n'y en a aucune où la justice ne doive être gardée; & ON NE DOIT reconnoître pour véritable grandeur d'ame & de courage que celle qui s'oppose à l'injustice; & non pas celle qui la fait.

*Caractere de la véritable grandeur d'ame.*

CEUX qui ont l'ame véritablement grande, ce qui ne sçauroit être si elle n'est en même tems sage & réglée, sont persuadés que cette honnêteté, à quoy la nature nous porte, & qu'elle demande de nous par dessus toutes choses, ne consiste que dans les bonnes actions; & non pas dans la gloire qu'elles peuvent attirer; & ils aiment mieux être en effet les premiers hommes de la Republique, par le merite & la vertu, que d'y tenir le premier rang.

*La grandeur d'ame produit la gloire, mais elle ne la cherche pas.*

On ne doit donc pas compter entre les grands hommes ceux dont les fausses opinions de la multitude reglent la conduite.

*Inconveniens de l'amour de la gloire.*

Car CEUX qui sont touchez de ce que le commun du monde appelle gloire, se por-

portent d'autant plus aisément à des entreprises injustes, qu'ils ont plus de courage & de hauteur. Il n'y a qu'un pas à faire de l'un à l'autre; & c'est un pas si glissant, que de tous ceux qui ont mis la main à quelque chose de grand, & qui ont affronté le peril, on n'en trouve presque aucun qui ne pretende à cette sorte de gloire, comme à une recompense qui luy est dûë; & qui n'en veuille à quelque prix que ce soit.

## CHAPITRE XX.

*Caractere de la véritable grandeur d'ame. Inconveniens de la fausse. Deux marques principales de la grandeur d'ame. Qu'elle est incompatible avec l'amour de la volupté & de l'argent. L'amour de la gloire fait perdre la liberté. Conserver la tranquillité intérieure, premier devoir de l'homme.*

LA grandeur d'ame & de courage se reconnoît principalement à deux marques; l'une est un mépris parfait pour tout ce qui est hors de nous; & c'est à quoy l'on d'ame.

*Quelles sont les deux principales marques de la grandeur d'ame.*  
I C'est à dire les honneurs & les biens, pour lesquels Ciceron veut que nous ayons un mépris qui nous empêche, non d'en rechercher autant qu'il en faut pour les besoins de la vie; mais d'en faire nôtre bon-heur. Aussi est-il si peu possible  
D d'être



Rien n'est  
digne de  
l'homme  
que la ver-  
tu.

l'on ne sçauroit parvenir, à moins d'auoir compris, & d'être vivement persuadé, que L'HOMME ne doit ni admirer, ni souhaiter, ni rechercher que l'honnêteté, la droiture, & la probité; & qu'il est indigne de luy de se laisser emporter, ni par la crainte ou la considération de quelque homme que ce soit, ni par les passions, ni par les accidens de la fortune. L'autre, qui est une suite naturelle & ordinaire de cette trempe d'esprit, consiste à executer de ces choses qui sont non seulement grandes & utiles, mais encore arduës & difficiles; & dont on ne sçauroit venir à bout sans de grands travaux, & sans hazarder sa fortune & sa vie.

Toute la  
veritable  
grandeur  
de l'homme  
est au de-  
dans de luy-  
même.

Tout ce que la grandeur d'ame peut produire de reputation & de gloire, & même d'utilité, dépend de la dernière de ces deux choses. Mais la première est proprement celle qui fait les grands hommes; & qui met l'ame à ce point de noblesse & d'elevation qui luy fait voir au dessus d'elle toutes les choses humaines. Celle-là

con-  
d'être heureux par l'amour & la possession de ces sortes de choses, qu'on ne le sçauroit être, si on ne les méprise; puis qu'il n'y a que cela seul qui puisse nous mettre au dessus des accidens à quoy nous sommes exposez de routes parts; & dont la crainte rend necessairement malheureux quiconque n'est pas arrivé à ce parfait mépris de toutes les choses de la vie.

consiste, comme j'ay dit, à ne connoître rien de bon ni de grand que l'honnêteté & la vertu; & à ne pouuoir être ébranlé, ni par les passions, ni par les choses du dehors.

CAR LE PROPRE de la grandeur d'ame c'est d'auoir un véritable mépris, fondé sur les lumieres d'une raison saine & ferme <sup>2</sup>, pour tout ce que la plupart des hommes admirent le plus; & celui de la constance & de la force, c'est de porter les plus cruels accidens de la vie, & les plus grands revers de la fortune, sans sortir de son assiette; & sans rien faire au dehors, ni rien éprouver au dedans, qui blesse la dignité d'un homme sage.

Caractere  
de la gran-  
deur d'ame.

Or il ne conuiendroit pas que celui que les plus grands travaux ne pourroient abatre, & que nulle crainte n'ébranleroit, se laissât vaincre par la volupté, & par l'avarice. Il faut donc y prendre garde, & se défendre de l'amour de l'argent. Car IL N'Y A pas de plus grande marque de bassesse, & de petitesse d'esprit, que d'aimer le bien; & rien au contraire ne marque plus de grandeur d'ame, & de noblesse

En vain  
fait-on bon-  
ne mine au  
dehors, si le  
dedans ne se  
soulient.

Avarice,  
marque de  
bassesse &  
de petitesse  
d'esprit.

D 2 de

<sup>2</sup> On voit beaucoup de gens qui ont la raison assez saine pour connoître le neant de toutes les choses que le commun du monde admire le plus; mais il y en a peu qui l'ayent assez ferme, pour résister à l'impression que ces sortes de choses font sur eux malgré leur raison.



de cœur, que de le mépriser; & de n'être bien aisé d'en avoir, que pour en faire des liberalitez.

*On n'aime & on ne cherche la gloire qu'aux dépens de sa liberté.* Il faut encore être en garde contre l'amour de la gloire, comme j'ay déjà dit plus haut, puisque cette passion ne nous laisse aucune liberté; & que LA LIBERTE 3 est la chose du monde que ceux qui ont quelque grandeur d'ame, tâchent de se conserver avec le plus de soin 4.

*Il est beau de bien commander, mais il l'est encore plus de ne point aimer à commander.* Bien loin donc de rechercher le commandement, & de mettre tout en œuvre pour y parvenir, il y a des rencontres où l'on doit le refuser; & quelques-unes mêmes où il est glorieux de s'en démettre. Car NÔTRE premier soin doit être de nous tenir exempts de toute passion; &

*Toute agitation, jusqu'à celle que donnent les grandes joies, tire l'homme de la véritable assiette; qui convient à la dignité de sa nature.*

non seulement de celles qui troublent l'ame, comme sont la convoitise, la crainte,

3 Cela est vray en toute sorte de gouvernements; mais particulièrement dans ceux où les grandes charges se donnent par les suffrages du peuple. Car ce qu'il faut faire pour gagner tout un peuple, composé, de tant de têtes mal faites, & où il y a une si grande diversité de goûts & de sentimens, va si loin, qu'on peut dire qu'on n'arrive à leur commander qu'en se faisant leur esclave; sans compter que la servitude est certaine, & que la puissance où l'on croit qu'elle menera est tres-incertaine.

4 Quiconque a l'ame grande, est occupé de grandes choses; & ne descend pas volontiers dans toutes les petiteesses où l'ambition force d'entrer.

te, l'anxieté, & l'abattement; mais encore de la joye excessive & emportée & de tout ce qui tient de la colere; afin de conserver ce calme & cette securité d'esprit qui tient dans une situation toujours égale; & qui répand sur les dehors même une certaine dignité qui attire le respect.

## CHAPITRE XXI.

*L'amour de la tranquillité défait de l'ambition, & porte à la retraite. En quoy consiste la véritable liberté. Tout le monde la cherche, mais par différentes voyes. Qui sont ceux qui doivent être dispensés d'entrer dans les affaires publiques. Que la paresse est un mauvais pretexte pour s'en retirer. Privation du bien, plus aisée à porter que le mal. On doit entrer dans les affaires quand on y est propre. La grandeur d'ame, & la tranquillité intérieure qui en résulte, plus nécessaires dans l'action que dans la retraite. Consulter ses forces & ses talens, avant de s'engager dans les affaires. Eviter également sur cela la paresse & la présomption.*

C'EST l'amour de cette heureuse tranquillité qui en a porté plusieurs, dans tous les tems, & de nos jours même, à quitter le maniment des affaires publiques, pour goûter la douceur du loisir & de la retraite. C'est ce qu'on a vû faire

*Qui s'avoit que la tranquillité d'esprit est le vray bien de l'homme, seigneur, devoit bien de la sacrifier.*



*ser à la  
considéra-  
tion & à la  
gloire.* aux plus grands Philosophes, & à plusieurs autres personnes de rare mérite, qui se conduisant par des maximes pures & se-

*Qui senti-  
roit bien  
vivement  
l'injustice  
& la fausse-  
té des ma-  
ximes du  
monde, n'y  
dureroit  
pas.* veres, & ne pouvant s'accommoder des mœurs & des manières du peuple, ni des grands, se sont retirez à la campagne; & ont seû trouver la douceur de leur vie dans la conduite de leurs affaires domestiques. Ceux-là se sont proposé le même but que les Rois; & ils ont cherché, comme eux,

*Combien il  
est aisé,  
quand on est  
sage, de se  
mettre dans  
l'indépen-  
dence, qui  
fait le bon-  
heur des  
Rois.* à se mettre en état de n'avoir besoin de rien, de ne dépendre de personne, & de jouir de la liberté; qui consiste principalement à pouvoir vivre comme l'on veut.

\* Mais quoy que les uns & les autres se proposent le même but, ils y vont par différentes voyes. Ceux qui aiment l'élevation & la grandeur, croient que les grands biens sont le seul moyen par où ils puissent arriver à cette fin; & ceux qui aiment la vie tranquille, croient que pour y arriver, il n'y a qu'à se contenter du peu que l'on a.

*Ce sont les  
moyens  
qu'on aime,  
& non pas  
la fin,  
quand on  
ne prend  
pas les plus  
courts &  
les plus fa-  
ciles.* Il ne faut condamner ni les uns ni les autres; & ce qu'on en peut dire, c'est que ceux-cy prennent le party le plus facile & le plus sûr; & que ce sont de tous les hommes ceux qui sont le moins à charge, & dont on est le moins en danger d'a-

*voir*  
\* Le chap. 21. ne commence qu'en cet endroit dans le latin, mais il doit commencer plus haut.

voir à souffrir; mais que ceux qui entrent dans les emplois de la République, & qui se rendent capables des grandes affaires, sont plus utiles à la société humaine; & plus en état d'acquiescer de la considération & de la gloire.

On n'a peut-être rien à dire à ceux qu'une ouverture extraordinaire d'esprit pour les sciences porte tout entiers de ce côté-là; & qui par cette raison ne veulent point s'engager dans les emplois de la République. Ceux que leur mauvaise santé, ou quelque autre raison encore plus forte, oblige de s'en retirer, & de laisser à d'autres le soin de la conduire, & la gloire que l'on y peut acquiescer, en sont encore plus dispensés. Mais pour ceux qui ne s'en retirent que par ce qu'ils ne sont, disent-ils, nullement touchés de cet éclat de la magistrature ou du commandement des armées, dont la plupart se laissent éblouir; je croy que bien loin de leur en sçavoir gré, on ne sçauroit s'empêcher de les blâmer. Ce n'est pas qu'on puisse condamner le peu de cas qu'ils font de la gloire; mais je ne sçay si c'est ce qui les tient; & si ce n'est pas plutôt, que le travail leur fait peur; qu'ils ne veulent point courir la risque de s'attirer personne, comme il est difficile qu'on ne s'attire toujours quelqu'un, quand on a part au gouvernement

*Par où on  
est dispensé  
d'entrer  
dans les af-  
faires publi-  
ques.*

*La paresse  
prend quel-  
ques fois le  
masque de  
la philosop-  
hie.*



de la Republique; & qu'ils se croiroient deshonoré, si dans la poursuite de quelque magistrature ils venoient à succomber.

*Combien les plus Philosophes mêmes sont divers, & peu d'accord avec eux-mêmes.*

Car IL Y EN A dont la vertu ne porte pas si aisément le mal, que la privation du bien. Ils mépriseront la volupté, mais ils ne pourront souffrir la douleur: ils ne seront point touchés de la gloire, mais la moindre atteinte à leur reputation les abattra; & sur le mépris même de la gloire & de la volupté, ils ne seront pas toujours les mêmes. Mais enfin, tous ceux qui

*Il est beau de vouloir servir l'Etat; mais il faudroit que ce fût pour luy-même, & non pas pour soy.*

sont propres aux affaires, & à qui la nature a donné de quoy s'en bien acquitter, doivent sans hésiter se mettre en état d'entrer dans les emplois, & de servir la Republique: autrement, comment pourroit-elle être administrée; & quelle occasion auroit-on de faire paroître ce qu'on peut avoir de courage & d'industrie?

*Les gens du monde, qui méprisent tant la philosophie, en auroient plus de besoin que les autres.*

Mais ceux qui prennent ce parti-là ont autant, ou peut-être plus, de besoin que les Philosophes de cette grandeur d'ame, à quoy je reviens toujours, qui mettant au dessus de toutes les choses humaines, tient l'esprit dans une tranquillité & une sécurité parfaite. Car ce n'est que par là qu'ils peuvent se défendre du trouble & de l'inquietude, & conserver de la dignité & de l'égalité dans leur conduite.

C'est

C'est ce qui coûte d'autant moins aux Philosophes, qu'ils sont moins exposés aux injures de la fortune; qu'ils ont sans comparaison moins de relations & de besoins; & que quand il leur arriveroit quelque disgrâce, ils ne tomberoient pas de si haut. Mais pour ceux qui ont quelque part au gouvernement de la Republique, comme ils sont obligés d'entrer dans de bien plus grandes affaires, que ceux qui vivent dans la retraite; ils sont aussi exposés à de bien plus grands mouvemens; & c'est ce qui fait qu'ils ont d'autant plus de besoin d'avoir de la grandeur d'ame & de la fermeté; & d'être au dessus de tout ce qui peut causer du trouble & de l'agitation à l'esprit.

*Ceux qui ont le moins de quoy soutenir les agitations du monde & de la fortune, sont ceux qui s'y exposent le plus volontiers.*

*Qui auroit bien compté avec soy-même, ne se jetteroit pas si aisément dans le tracas du monde & des affaires.*

Or quand on entre dans les emplois, ce n'est pas assez de considérer ce qu'il y a de beau dans ce qu'on entreprend, & combien il est conforme à l'honnêteté; il faut encore prendre garde si l'on a de quoy s'en bien acquitter. C'est surquoy, il faut éviter également, & le découragement que produisent la paresse & la nonchalance; & la presumption, qu'inspire le desir de s'avancer. Enfin, en toutes sortes d'affaires, il faut, avant de les entreprendre, s'être pourvu de tout ce qui est nécessaire pour y réussir; & n'avoir rien oublié pour s'y préparer.

*Milieu difficile à garder.*

D 5

CHA-



## CHAPITRE XXII.

*Qu'on a tort de mettre les grandes actions de la guerre au dessus des actions de tête & de conseil. Divers exemples sur cela. Belle parole de Pompée à l'honneur de Ciceron.*

*Les actions de la guerre perdent beaucoup de leur prix quand on les pese à la balance de la raison.*

**M**AIS comme il y a bien des gens, qui croient qu'entre les grandes actions, celles de la guerre sont beaucoup au dessus de celles qui se passent dans l'intérieur de la République; il faut un peu rabattre de l'opinion que l'on a de celles-là. Car en premier lieu, combien ce mauvais amour de la gloire, dont nous avons parlé \*, a-t'il fait entreprendre de guerres? C'est à quoy ceux qui ont le plus d'Esprit & de courage sont fort sujets; sur tout, lors qu'ils se sentent propres pour la guerre, & que leur naturel les y porte.

D'ailleurs, si nous voulons juger sagement des choses, combien trouverons-nous d'actions de tête & de conseil plus glorieuses & plus importantes que les plus grandes actions de la guerre? Car quelque justes que soient les louanges qu'on donne à Themistocle 1, & quelque haut qu'on le

\* Au chap. 8.

1 Le plus grand Capitaine de la Grece, qui gagna contre Xercés cette fameuse bataille de Salamine, dont il est parlé au chap. 19.

le mette au dessus de Solon 2, & la glorieuse victoire qu'il remporta à Salamine, au dessus de l'établissement de l'Aréopage, institué par ce sage législateur; l'un n'est pas moins glorieux que l'autre. On peut même dire, qu'au lieu que la victoire de Salamine ne fut qu'un avantage passager pour les Atheniens, l'établissement de l'Aréopage leur est d'une utilité constante & perpetuelle; puisque c'est par là que leurs loix & leurs coutumes se sont maintenues; & qu'au lieu que Themistocle ne scauroit dire qu'il ait été du moindre secours à l'Aréopage, par aucune de ses actions; l'Aréopage peut dire qu'il a été d'un grand secours à Themistocle; puisque c'est par les conseils de ce Senat établi par Solon, que la guerre où ce General s'est acquis tant de gloire a été conduite, aussi-bien qu'entreprise.

On en peut dire autant de Pausanias & de Lisander 3: car quoy que la domination des Lacedemoniens ait été beaucoup

D 6

éten-

2 Un des sept sages de la Grece, Législateur des Atheniens, & qui avoit donné la forme à leur République.

3 Ils regnoient conjointement à Lacedemone, vers le milieu du 4. siecle de la fondation de Rome, & eurent divers avantages sur les Atheniens. Mais en l'an 358. de Rome, ils perdirent une grande bataille contre eux, où Lisander fut tué. L'autre craignant l'indignation des Lacedemoniens, se retira à Tegée, où il mourut bien-tôt après,



étendue par ces deux Generaux, ce qu'ils ont fait n'est nullement comparable aux loix & à la discipline établie par Licurgus 4; puisque cette discipline a été le véritable principe de ce qu'ils ont trouvé d'obéissance & de valeur dans les troupes qu'ils ont commandées.

Pour moy, je n'ay jamais trouvé ni Scaurus 5 inferieur à Marius, dans ma plus grande jeunesse; ni Catule 6 à Pompee,

4 Fils d'Eunome, Roy des Lacedemoniens. Il fit paroître sa vertu & sa probité en refusant l'office que luy fit la veuve de son frere Polydeste, Roy de Lacedemone après Eupome, de faire perir l'enfant dont Polydeste l'avoit laissée grosse, s'il vouloit luy promettre de l'épouser. Il ne voulut point regner à ce prix; & se contenta de prendre la tutelle de cet enfant lors qu'il fut né. Ce fut luy qui par ses sages loix donna à l'Etat des Lacedemoniens cette forme admirable qui les a fait subsister si long-tems. Il leur fit jurer de les observer jusqu'à son retour d'un voyage qu'il alloit faire, & se retirera en Candie où il mourut, après avoir ordonné qu'on jettât ses cendres dans la mer; de peur que si on les reportoit à Lacedemone, cette espece de retour ne fût un pretexte aux Lacedemoniens de se croire quittes de leur serment.

5 Que l'extrême pauvreté où il se trouva, quoy qu'il fût d'une naissance illustre, reduisit à vendre du charbon; ce qui ne l'empêcha pas de faire connoître sa sagesse & sa vertu, qui l'éleverent plus d'une fois au Consulat, & ensuite à la dignité de Censeur.

6 C'étoit un homme distingué par son sçavoir & par sa vertu, & encore plus par une merveil-

lée, lors que j'étois déjà entré dans les affaires de la Republique. Aussi peut-on dire, que C'EST PEU DE CHOSE que d'avoir de grandes armées au dehors, s'il n'y a un bon conseil au dedans.

Nous n'avons point eu de plus grand homme, ni de plus excellent Capitaine que Scipion. Cependant on peut dire que Nafica 7, qui n'étoit qu'un homme privé, ne fit pas moins pour la Republique, en ôtant la vie à T. Gracchus 8; que ce General dans le même tems, en rasant

D 7

Nu-  
se douceur, accompagnée de beaucoup de valeur & de talent pour la guerre. Aussi fut-il Consul jusqu'à cinq fois; & il l'étoit avec Marius; lors de l'irruption des Cimbres; & partagea avec luy la gloire de la défaite de ces Barbares, dans cette celebre bataille dont on a parlé sur le chapitre 12. & où ils laisserent 140000 hommes sur la place, & firent 60000 prisonniers

7 Il étoit fils de Cn. Scipion, & cousin germain de Scipion l'Africain, vainqueur de Carthage & de Numance; & il étoit dans une telle reputation de vertu & de probité, que l'oracle ayant ordonné que la statue de la Mere des Dieux, qu'on faisoit venir à Rome, fût déposée dans la maison du plus homme de bien de la ville, le Senat la fit déposer dans celle de Nafica.

8 Citoyen seditieux, qui pour faire plaisir au peuple, vouloit faire faire un partage égal de toutes les terres possédées par les Citoyens; & qui pouvoit les choses avec tant de chaleur & de violence, qu'on n'y trouva point d'autre remede que de se saisir de luy, & de s'en défaire. Ce fut Scipion Nafica qui fut chargé de la chose, & qui s'en acquitta vigoureusement.



Numance. Il est vray que l'action de Nafica tenoit de celles de la guerre, puisque ce fut un coup de main & de vigueur. Mais ce fut aussi un coup de tête & de conseil, concerté, résolu & executé dans la ville; & à quoy les armées n'ont point eu de part. Ainsi, quoy que puissent dire les méchans & les envieux, il faut s'entendre à cette maxime, que *la longue robe l'emporte sur la cuirasse; & qu'il faut que les lauriers cedent au merite de l'esprit & de l'éloquence* 9.

Car, pour ne point parler des autres, *la robe ne l'a-t-elle pas emporté sur la cuirasse*, dans le tems que le gouvernement de la Republique a été entre mes mains? Fut-elle jamais, ni dans une paix plus profonde, ni dans un plus grand peril? Cependant, par mes soins & par mes conseils, on vit tout d'un coup les armes tomber à des citoyens, dont l'audace & les factions étoient sur le point de l'aneantir 10. A-t'on jamais rien fait de plus glorieux par la force des armes; & quel triomphe est comparable à un tel succez?

C'est à vous que je parle, mon cher fils; & il m'est permis de me parer avec vous

9 C'est un vers de la façon de Cicéron, qui le repete en plusieurs endroits de ses ouvrages.

10 C'est de la conjuration de Catilina qu'il veut parler.

vous d'une gloire dont vous devez heriter; puisque c'est vous principalement que mes exemples regardent. J'ay d'autant plus de droit de le faire, que Pompée même, qui avoit acquis tant de gloire par les armes, m'a rendu publiquement ce témoignage, qu'en vain auroit-il mérité pour la troisième fois les honneurs du triomphe, si mes travaux & ma vigilance ne luy avoient conservé une Republique où il pût les recevoir.

Il y a donc une valeur, pour ainsi dire, domestique & privée, qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire, & qui demande même bien plus de travail & d'application.

### CHAPITRE XXIII.

*Qu'on doit accoutumer le corps à suivre l'action de l'esprit. Que les seules qualitez interieures font les grands hommes. Que la tête est encore plus necessaire à la guerre même que la valeur. Dans quelle vue on doit faire la guerre. Difference de la grandeur d'ame & de celle de l'esprit.*

Quoy que cette honnêteté que nous cherchons, & qui ne se peut rencontrer que dans ceux qui ont l'ame grande & élevée, dépende de la force de l'esprit, On peut être grand homme par les seules qualitez de l'esprit; mais



*en ne le par-  
roit guere  
sans celles  
du corps.* prit, & non pas de celle du corps; elle demande pourtant qu'on exerce le corps; qu'on le dresse à suivre l'action & le mouvement de l'esprit; & qu'on le rende capable de porter les travaux où il faut entrer pour faire réussir les affaires. Mais

*Par où on  
est verita-  
blement  
honnête  
homme.* après tout, CEN'EST que dans les dispositions du cœur, & les qualitez de l'esprit, & dans l'usage qu'on en fait, que reside cette honnêteté que nous cherchons, & c'est par là que les Magistrats qui gouvernent la Republique ne luy sont pas moins utiles que les Generaux qui commandent ses armées. Aussi est-ce ordinairement par les conseils du dedans que se reglent les affaires même de la guerre; qu'on l'évite, quand il est à propos; qu'on la conduit à une heureuse fin, quand on a pris le party de la soutenir; & qu'on la declare même quelques fois; comme la troisième guerre punique fut declarée par le conseil de Caton 1, à quoy on défera même après sa mort. Ainsi on ne scauroit douter, que la capacité nécessaire pour prendre les resolutions sur le fait de la guerre, ne soit plus à desirer, que la force de les executer.

Il faut néanmoins prendre garde que ce soit l'avantage de la Republique qui regle nos

1 C'est Caton le Censeur, bizayeul de Caton d'Utique.

nos sentimens sur cela; & non pas la crainte de la guerre, & des perils qui en sont inseparables. Mais TOUTES les fois qu'on prend le parti de soutenir la guerre, il faut qu'il paroisse que ce n'est que pour parvenir à la paix; & pour l'avoir plus solide & plus assurée.

Comme IL EST de la grandeur d'ame de ne se point troubler dans les mauvais succez, & de ne se laisser jamais tirer de son assiette; de se tenir toujours en état de se servir de toutes ses lumieres; de bien prendre son party, & de ne perdre jamais la raison de veuë; il est de la grandeur de l'esprit d'anticiper l'avenir; de prévoir tout ce qui peut arriver, & de résoudre par avance tout ce qu'il y aura à faire, de quelque côté que les choses tournent; en sorte que quoy qu'il arrive, on ne se trouve jamais surpris; ni réduit à dire qu'on n'y avoit pas pensé. Voila ce que savent faire ceux qui ont l'ame véritablement grande; & qui sentent en eux-mêmes un assez grand fonds de prudence & de capacité, pour y pouvoir prendre une juste confiance. Car DE NE SCAVOIR qu'aller tête baissée aux ennemis, & donner des coups d'épée, c'est une pure ferocité, qui tient plus de la bête que de l'homme. Cependant, quand il en est question, il faut

y faire

*Unique  
motif juste  
& raison-  
nable d'en-  
treprendre  
ou de soute-  
nir la guer-  
re.*

*Effets de la  
grandeur  
d'ame.*

*Effets de la  
grandeur de  
l'esprit.*

*Ce qu'on  
admire  
d'ordinaire  
dans la va-  
leur ne le  
merite guer-  
res.*



y faire son devoir; & ſçavoir préférer la mort, à la ſervitude, & à la honte.

## CHAPITRE XXIV.

*Ne ſe porter aux dernières extrémitez contre les ennemis que le moins qu'il eſt poſſible; & éviter de prendre des réſolutions ſur cela dans la chaleur. Rien de plus inſenſé que de s'expoſer inutilement. Qu'il faut être encore plus réservé à ne pas hazarder le bien des affaires que ſoy-même. Expoſer pour le bien des affaires juſqu'à ſa propre réputation. Exemples des malheurs arrivés faute d'avoir obſervé cette maxime. Nulle conſideration ne doit empêcher de propoſer ce qui eſt utile à l'Etat.*

*On doit d'autant moins oublier l'humanité à la guerre, que rien ne la fait tant oublier.*

**L**ORS qu'il ſ'agira de reſoudre ſi l'on doit raſer ou ſaccager les villes qu'on aura priſes, il faut y regarder de bien près, pour ne ſe pas porter temerairement à de telles extrémitez; & ſ'abſtenir de toute ſorte de cruauté. Il eſt d'un grand homme, de bien examiner toutes choſes, avant de prendre ſon party dans ces fortes d'occasions; de ne punir que les coupables, & de ſauver la multitude; & enfin de ſuivre exactement, dans la bonne comme dans la mauvaiſe fortune, ce que l'équité & l'honnêteté luy preſcrivent.

C'eſt à quoy l'on doit d'autant plus pren-

prendre garde, que comme nous avons vu qu'il y en a qui mettent les grandes actions de la guerre au deſſus de tout ce qu'on peut faire de plus grand dans l'intérieur de la République; il y en a auſſi qui croient que les réſolutions hazardées, & qui ſe prennent dans la chaleur de l'action, ont quelque choſe de plus beau que celles qui ſont l'effet d'une délibération tranquille & de ſens raffis.

La crainte du peril ne nous doit jamais rien faire faire qui ait le moindre air de foibleſſe ou de lâcheté. Mais auſſi ne faut-il pas s'expoſer inutilement, & de gayeté de cœur; & on ne ſçauroit rien faire de plus inſenſé. Il faut imiter ſur cela la conduite des Medecins, qui n'employent que des remedes doux, dans les maladies legeres; & qui ne viennent aux remedes violens & hazardés, que lors que la grandeur du mal les y force. Il y a de la folie à deſirer & à rechercher la tempête, quand on eſt dans le calme. Mais quand la tempête eſt venue, il eſt d'un homme ſage de mettre tout en œuvre pour ſ'en tirer; ſur tout, lors qu'il y a plus de bien à eſperer, par une déciſion, que de mal à craindre en hazardant.

Les perils de la guerre regardent non ſeulement ceux qui ſ'y expoſent, mais encore la République. Il y en a où l'on ne ha-

*Il eſt rare de voir dans la chaleur, tout ce qu'on verroit de ſang froid.*

*Ce n'eſt pas la valeur qui fait qu'on s'expoſe inutilement, c'eſt l'envie de faire croire qu'on en a.*

*En quel cas il faut hazarder à la guerre.*



hazarde que sa vie & sa gloire: mais il y en a aussi où l'on court risque de s'attirer la haine des citoyens. Or nous devons être bien plus réservés à mettre en peril les affaires de la Republique, qu'à nous y mettre nous-mêmes; & sur ce qui ne regarde que nous, nous devons combattre bien plus volontiers pour l'honneur & pour la gloire, que pour quelqu'autre avantage que ce puisse être.

On en a vû qui n'auroient pas fait de difficulté d'exposer leurs biens & leurs vies pour leur patrie; mais qui n'auroient pas voulu luy sacrifier la moindre chose de ce qui pouvoit regarder leur gloire.

C'est ainsi que Callicratidas, qui avoit commandé l'armée des Lacedemoniens, à la guerre du Peloponese, & qui les avoit servis avec beaucoup de valeur & de succès, les mit à deux doigts de leur ruine, pour n'avoir pas voulu écouter ceux qui luy conseilloient de retirer la flote d'Arginusse 1, & de n'en point venir à un combat contre les Atheniens 2. Le conseil étoit salutaire; & il n'eut rien à répondre à ceux qui le luy donnoient, sinon que quand les Lacedemoniens perdroient cette flote, ils pourroient en remettre une

1 Lieu maritime de la Grece.

2 Dont les troupes étoient commandées par Conon.

une autre à la mer; au lieu qu'il ne pouvoit se retirer sans se deshonorer. Il est vray que l'échec que les Lacedemoniens receurent en cette occasion ne fut pas considerable; mais le même entêtement pour la gloire les desola entierement, lors que Cleombrotus 3, ayant plus d'égard à ce qu'on auroit pû dire de luy, qu'au bien de la Republique, se porta temerairement à donner la bataille à Epaminondas.

Combien doit-on plus estimer la sage conduite de Fabius Maximus, dont le Poëte Ennius a dit, *Qu'il avoit rétably luy seul les affaires de la Republique; pour avoir sçû se ménager, & ruiner peu à peu les forces de son ennemi; & qu'il avoit acquis d'autant plus de gloire, qu'il avoit moins balancé entre ce qu'on pouvoit dire de luy, & le salut de sa patrie.*

On peut faire la même faute dans l'intérieur de la Republique. Car il y en a qui de peur de s'attirer la haine de quelqu'un, n'osent proposer ce qu'ils pensent pour le bien de l'Etat, quelque utile qu'il luy pût être; & c'est à quoy il faut extrêmement prendre garde.

CHA-

3 Il étoit fils de Pausanias 2. & l'action dont Cicéron parle icy, est cette celebre bataille de Leuctres dont il a parlé au chap. 18. & qu'Epaminondas gagna contre Cleombrotus, environ l'an 382. de la fondation de Rome.

*Il y en a peu qui aiment assez l'Etat pour luy sacrifier leur reputation.*



## CHAPITRE XXV.

Deux maximes principales à observer par ceux qui gouvernent les Etats. Belle définition d'un Ministre d'Etat. Il doit aller au bien general, s'exposer, luy-même & jamais les autres; & souffrir sans aigreur que l'avis des autres Ministres, prevale sur le sien. Bel exemple de Scipion & de Metellus sur ce sujet. La grandeur d'ame met au dessus des ressentimens. Quels doivent être ceux qui rendent la justice. Comment on doit reprendre & châtier. Ne rien faire par colere.

Quelles doivent être les deux principales maximes de ceux qui gouvernent les Etats.

Ceux qui sont en état de parvenir quelque jour au gouvernement de la Republique, doivent observer ces deux regles de Platon; l'une de n'avoir en veüe que le bien public, sans jamais regarder ce qui seroit de leur avantage particulier; & l'autre d'étendre leurs soins également à tout le corps de l'Etat; & de n'en pas abandonner une partie, en faisant du bien à l'autre. Car CELUY qui gouverne la Republique est proprement un tuteur, qui doit faire le bien de son pupille, & non pas le sien; & celuy qui n'auroit soin que d'une partie des citoyens, & negligeroit les autres, exciteroit la discorde & la sedition; qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à la Republique.

Belle définition d'un Ministre d'Etat.

C'est

C'est pourtant ce que font la plupart de ceux qui gouvernent: nous en voyons qui sont tout à fait populaires; d'autres qui s'attachent à faire plaisir aux personnes de consideration; mais peu qui étendent leurs soins également sur tout le monde.

Un grand homme d'Etat doit aller au bien general.

C'est ce qui a fait naître parmy les Atheniens tant de troubles & de divisions; & parmi nous tant de seditions, & même de guerres civiles tres-funestes. Or c'est de quoy un bon citoyen, qui par son courage, & les autres bonnes qualitez, peut être jugé digne qu'on luy confie le gouvernement de la Republique, doit avoir le plus d'éloignement & d'horreur.

Celuy-la se donnera donc tout entier à la Republique entiere: il n'aura jamais pour but de s'élever ni de s'entichir; & ses soins s'étendront également au general & au particulier. Jamais il ne luy arrivera d'exposer personne à la haine publique, par de fausses accusations; & il sera si inviolablement attaché à ce que l'honnêteté & la justice luy prescrivent; que plutôt que de s'en départir, il sera toujours prêt de s'exposer à toutes sortes de disgraces, & à la mort même.

Belle peinture d'un vray Ministre d'Etat.

Il n'y a rien de plus miserable que l'ambition, & les contestations où l'on entre pour les grandes places; & sur cela Platon a dit admirablement, que ceux qui

Les Ministres qui ne cherchoient que le bien de l'Etat, s'ac-

con-



*corderoient  
aisément  
ent' eux.*

contestent entr'eux, à qui gouvernera la Republique, font comme des Nautonniers, qui au lieu de se défendre de concert contre la tempête, se battroient à qui tiendrait le timon.

Le même Philosophe dit encore, que nous ne devons regarder comme nos ennemis que ceux qui font la guerre à la Republique; & non pas ceux qui veulent qu'elle se gouverne par leurs avis, plutôt que par les nôtres. C'est surquoy Scipion & Metellus <sup>1</sup> nous ont laissé un bel exemple. Car quoy que toute leur vie ils aient été d'avis contraire, sur le gouvernement de la Republique: leurs contestations ont toujours été sans aigreur.

*La différen-  
ce de senti-  
mens ne  
produit de  
l'aigreur  
que dans les  
petits es-  
pris.*

Qu'on se garde donc bien d'écouter ceux qui croient qu'il faut pousser la haine contre nos ennemis jusqu'aux dernières extrémités; & qui prétendent que cela est d'un grand homme, & que c'est un effet naturel du courage & de la grandeur d'ame.

*Les grands  
hommes  
sont peu ca-  
pables de  
ressenti-  
ment.*

Car IL N'Y A rien au contraire de plus loüable, & de plus digne d'un honnête homme, que d'être incapable de ressentiment; & de conserver de la douceur pour tout le monde.

Au

<sup>1</sup> Ce Scipion est le 2. Affriquain, & Metellus est celui qu'on a appelé Macedonien, pour avoir soumis la Macedoine, ce qu'il fit l'année même que Scipion avoit pris & rasé Carthage.

Au reste, dans un Etat libre, IL FAUT que ceux qui rendent la justice soient d'une humeur aisée, affables, & accessibles à tout le monde; & qu'ils se mettent au dessus des petites choses. Car si nous repoussons avec chagrin ceux qui nous abordent à contre-tems, ou qui demandent les choses avec un peu plus de chaleur qu'il ne faudroit, nous nous rendrons odieux, insupportables & inutiles à tout. Il faut donc de l'affabilité & de la douceur: mais il faut aussi de la fermeté, & même de la severité jusqu'à un certain point; & le gouvernement de la Republique en demande necessairement.

*Quels doi-  
vent être  
ceux qui  
rendent la  
justice.*

Quand on est obligé de reprendre, ou même de châtier, il faut le faire d'une manière qui n'ait rien de dur ni d'outrageant; & n'avoir pour but en cela que le bien de la Republique, sans y chercher aucun avantage pour soy-même. Il faut encore proportionner la peine à la faute, & garder l'égalité entre les coupables; en sorte qu'il n'arrive pas, que pendant qu'on envoie les uns au supplice, on n'ait pas seulement pensé à faire comparoître les autres.

*On conser-  
veroit de  
l'humanité  
jusques  
dans les  
châtiments,  
si l'on ne  
châtioit que  
par raison  
& par ne-  
cessité.*

Mais à quoy l'on doit le plus prendre garde sur ce sujet, c'est à ne punir jamais par colere; autrement on ne scauroit se tenir dans ces justes bornes, entre le trop

*La colere  
ne connoit  
point de me-  
sure.*

E

le



le trop peu, qui sont si recommandées par les Peripateticiens. Il n'y auroit rien de mieux que ce qu'ils disent sur ce sujet, si en même tems ils avoient bien voulu ne point faire valoir la colere, comme quelque chose d'utile, & comme un present avantageux de la nature 2. Car LA COLERE ne doit jamais avoir aucune part à rien; & IL SEROIT à désirer que ceux qui gouvernent la Republique fussent comme les loix, qui sans être capables de colere, ne laissent pas de punir les méchans, avec toute la severité que la justice demande.

*Quel doit être le caractère de ceux qui gouvernent les Etats.*

2 La doctrine des Stoïciens étoit plus saine en ce point, que celle des Peripateticiens; & ils avoient fort bien compris que toutes les passions sont mauvaises: Qu'on a tort de croire qu'elles puissent aider la vertu: Que ce n'est qu'à son défaut qu'on les employe: Que même ce qui seroit bon, s'il étoit fait par vertu, devient mauvais dez qu'il est fait par passion; & qu'enfin, quand les passions pourroient être de quelque secours à la vertu, elles sont toujours dangereuses; parce que dès qu'on s'y abandonne, on ne sçauroit dire jusqu'où on ira.

## C H A P I T R E X X V I.

*Se garder de l'orgueil & de l'arrogance dans la prosperité; & être toujours le même dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Philippe, bien au dessus d'Alexandre, par les qualitez qui font un honnête homme. Moderation, plus nécessaire dans les grandes places, que dans les conditions privées. Se tenir toujours sous le frein de la raison & des regles de Morale. La docilité plus nécessaire, & la flaterie plus à craindre à ceux qui sont dans l'élevation qu'aux autres. Les grandes places donnent moyen de faire connoître ce qu'on a de grandeur d'ame; mais il s'en peut trouver beaucoup dans ceux qui menent une vie retirée.*

QUAND la fortune nous rit, & que tout nous reüssit à souhait, c'est alors qu'il faut avoir le plus de soin de se défendre de l'orgueil, du dédain & de l'arrogance. Car IL Y A autant de petite d'esprit, à ne sçavoir pas porter la bonne fortune que la mauvaise; & rien au contraire n'est plus beau, que d'être toujours le même dans l'une & dans l'autre; & d'y conserver le même esprit & le même visage, comme ont fait Socrate parmi les Grecs, & Lælius parmi nous. Philippe, Roy de Macedoine, a été inférieur à son fils; quant à la gloire, & aux actions d'éclat. Mais il a été bien au

*ceux qui sont en place croient s'élever par leur fierté; & rien ne les rabaisse davantage. C'est une grande vertu que l'égalité & l'uniformité.*



*Le commun  
du monde  
se connoît  
bien peu en  
grands  
hommes.*

*Belle regle  
pour ceux  
qui sont  
dans les  
grandes  
places.*

*On avroit  
souvent be-  
soin de re-  
venir aux  
regles des  
mœurs,  
mais le plus  
sûr seroit  
de ne les  
perdre ja-  
mais de  
vue.*

*Où sont  
ceux qui  
soient en  
garde con-  
tre la prof-  
perité?*

dessus de luy par l'humanité, la facilité & la douceur. Aussi le pere a-t'il toujours été grand; au lieu que le fils s'est souvent laissé aller à des choses honteuses, & capables de le deshonorer 1. Ce qui nous fait bien voir qu'il n'y a rien de plus sage que cette regle, que PLUS nous sommes élevez, plus nous devons avoir soin de nous tenir dans les bornes que la moderation nous prescrit.

Panætius rapporte, qu'un de ses amis & de ses disciples avoit acoûtumé de dire, que de la même maniere que quand le bruit & le tumulte des combats, avoit rendu des chevaux trop farouches, on les donnoit pour les reduire à ceux qui en font métier, afin qu'ils les remissent en état qu'on s'en pût servir; ainsi quand les hommes s'étoient laissé enfler & emporter par la bonne fortune, & qu'elle les avoit remplis d'une confiance présomptueuse, ils avoient besoin d'être reduits, & domptez, par le frein de la raison & des preceptes de Morale; & d'apprendre à connoître le peu de solidité des choses humaines, & l'inconstance de la fortune.

C'est dans la prosperité qu'il faut avoir le plus de soin de prendre conseil de ses amis, & y déferer le plus; & c'est alors qu'on

1 Comme entre autres le meurtre de Calisthe-  
ne.

qu'on doit être le plus en garde contre les flatteurs; & donner le moins d'entrée à leurs discours empoisonnez. C'est par où on se laisse aisément seduire. Car NOUS avons naturellement si bonne opinion de nous-mêmes, que nous croyons meriter toutes les loüanges qu'on nous donne, & cela fait faire une infinité de fautes; & cause une enflure qui nous tenant dans l'aveuglement & dans l'erreur, nous attire le mépris & les railleries de tout le monde. Mais en voila assez sur ce sujet.

Le gouvernement des Etats est sans doute ce qui donne lieu de faire les plus grandes choses, & où ce qu'on a d'élevation & de grandeur d'ame se fait le mieux voir; soit par l'étendue, & pour ainsi dire, la richesse de la matiere sur quoy l'on travaille, quand on est dans ces grandes places; soit par le grand nombre de gens qui sont sous la main des grands Magistrats, ou qui ont relation à eux. Mais on ne sçauroit douter non plus, qu'il n'y ait beaucoup de grandeur d'ame parmi ceux qui de tout tems, & de nos jours même se sont renfermez dans leurs propres affaires, & ont pris le parti de la retraite, pour s'occuper tout entiers à mediter ou à tâcher de découvrir, & de faire entendre aux autres, des choses tres-importantes & tres-élevées. Il y en a d'autres,

*Ce qui fait  
qu'on écoute  
les flat-  
teurs.*

*Ceux qui se  
livrent aux  
flatteurs, ne  
sçavent pas  
ce qu'il leur  
en coûte.*

*Ceux qui  
font le plus  
de bruit  
dans le  
monde, ne  
sont pas  
ceux qui  
ont le plus  
de grandeur  
d'ame.*



tres, qui tenant comme le milieu entre les Philosophes & ceux qui gouvernent la Republique, trouvent la douceur de leur vie dans la conduite de leurs affaires & de leur bien; non pour l'augmenter

*Il y a plus de grandeur d'ame qu'on ne pense parmi ceux qui menent une vie cachée.*

fans mesure, par toutes sortes de moyens, & pour en jouir tout seuls, sans en faire part à leurs proches & à leurs amis; mais plutôt pour les en aider, & pour l'employer même dans les rencontres au service de la Republique. Ils n'en ont que de bien acquis, & par des voyes innocentes, & éloignées de tout ce qui pourroit avoir quelque chose de honteux ou d'odieux: ils ne connoissent point d'autres moyens pour l'augmenter, que l'habileté, le soin & le bon ménage; & bien loin de le consumer ni en luxe, ni en débauches; ils l'employent au contraire à des liberalitez honnêtes, qu'ils répandent même, autant qu'il est possible, sur tous ceux qui le meritent. Qui peut douter que dans ceux même qui menent une vie retirée, & qui sçavent garder ces mesures, il n'y ait non seulement de la candeur, de la sincerité, & de la probité, & de tout ce qu'il y a de plus propre à se faire aimer de tout le monde; mais encore de la grandeur d'ame, de la noblesse & de la dignité; & quelque chose même de magnifique 2.

*La magnificence dépend plus de la grandeur de l'ame, que de celle de la fortune.*

2 Le portrait que Ciceron vient de faire ressemble fort à son amy Atticus, & peut être qu'il l'a eu en vûe.

## CHAPITRE XXVII.

*Avantages & grands effets de ce que l'on appelle moderation & temperance. Dignité & bienséance, inseparables de l'honnêteté, & par consequent de toute vertu. Ce que c'est que la bienséance en general & par rapport à la nature de l'homme, & par rapport à chaque action particuliere.*

**I**L nous reste à parler du dernier de ces quatre chefs, à quoy tout ce qui se peut appeller honnête se réduit; c'est à dire de celui qui comprend la pudeur, la modestie, la temperance, la soumission de toutes les passions à la raison, & cette précision si juste qui sçait garder sur chaque chose les mesures qu'elle demande; & d'où il resulte un certain lustre, qui se répand sur toutes les actions de la vie.

C'est en cela précisément que consiste cette décence & cette bienséance; que les Grecs appellent *αἰσίνη*; & c'est quelque chose de si étroitement lié à l'honnêteté, qu'on ne sçauroit l'en separer. Car tout ce qui est honnête est bien-seant, & tout ce qui est bien-seant est honnête.

S'il y a même quelque difference de l'un à l'autre, c'est une difference qu'il est plus aisé de concevoir que d'expliquer. Aussi n'apperçoit-on jamais de décence & de

*Combien il y a de vertus comprises dans ce qu'on appelle temperance.*

*L'honnêteté est nécessairement accompagnée de décence & de dignité.*



*C'est en vain qu'on prétend conserver de la décence & de la dignité, lors qu'on neglige l'honnêteté.*

bien-seance que dans quelque chose d'honnête, qui marche toujours devant; & c'est ce qui fait qu'il en paroît, non seulement dans ce dernier chef dont nous parlons présentement; mais dans tous les trois dont nous avons déjà parlé.

*Tout ce qui marque de la prudence sied bien.*

Car il sied bien, par exemple, de consulter la raison, de parler sagement, de bien considerer ce qu'on fait, & de voir & d'examiner sur chaque chose ce qu'il y a de vray. Comme au contraire il sied mal d'être dans l'erreur, de se tromper, & de prendre le faux pour le vray; aussi bien que d'extravaguer, & d'être hors de son bon sens.

*Toute action de justice est accompagnée de bien-seance; & tout ce qui marque de la force & du courage.*

Tout de même, **CE QUI** est juste sied toujours bien; & **L'INJUSTICE** ne blesse pas moins la bien-seance que les bonnes mœurs. Il en est de même de ce qui regarde la force; & comme rien ne sied mieux que les actions où il paroît du courage & de la grandeur d'ame; celles où l'on voit des marques de foiblesse & de lâcheté, ne sont pas moins contraires à la bien-seance qu'à la vertu.

**LA BIEN-SEANCE** est donc tellement de l'essence de tout ce qui est honnête, qu'on l'y apperçoit du premier coup d'œil, sans avoir besoin de l'y chercher; & c'est quelque chose de si attaché à la vertu, & même à l'idée que l'on en a, qu'il

qu'il en est inseparable, & qu'on ne sauroit même faire la difference de l'un & de l'autre que par la pensée <sup>1</sup>. Car il n'est non plus possible de les separer, que de separer la beauté de la santé. Mais quoy que la vertu & la bien-seance soient inseparables, jusqu'à se confondre l'une avec l'autre; on peut, comme j'ay dit, les distinguer par la pensée.

Il y a deux differentes définitions de ce qu'on appelle bien-seance, dont l'une luy convient à la regarder en general; & l'autre à la regarder dans chaque action particuliere. A regarder la bien-seance en general, on peut dire que c'est ce qui convient à l'excellence de la nature de l'homme, consideré par ce qui le distingue des autres animaux <sup>2</sup>; & à la regarder dans

*Ce qui c'est que la bien-seance, par rapport à la nature de l'homme.*

E 5 cha-

<sup>1</sup> Les précisions de l'esprit, qui sont d'un si grand secours pour démêler la verité, ne laissent pas d'être quelquefois une source d'erreur; & la difference des vûës par où on considere une même chose, fait souvent que d'une seule on en fait plusieurs. C'est de quoy il y a mille exemples dans la mauvaise philosophie.

<sup>2</sup> L'homme ne doit jamais rien faire qui ne parte d'un principe de raison & de vertu. Voila ce qui luy convient à le regarder par la difference de sa nature & de celle des autres animaux; & c'est dans cette convenance de ce que prescrivent la raison & la vertu avec la nature de l'homme, que consiste la premiere sorte de bien-seance. Mais dans ces actions même, dont la raison & la vertu

sont



*Ce que c'est que la bien-seance, par rapport à chaque action.*  
 chaque action particuliere, on peut dire que c'est ce qui convient à la nature de l'homme, considéré par rapport à un certain air de noblesse & de dignité, qui résulte de l'observation des mesures que la moderation & la temperance luy prescrivent sur chaque chose.

## CHAPITRE XXVIII.

*Le soin que les Poëtes mêmes ont d'observer ce qui convient à chacun de leurs personnages, nous apprend à observer ce que la nature nous prescrit. L'honnêteté prend garde à ce qu'elle doit être en elle-même, & à ce qu'elle doit être par rapport aux autres. L'ordre, la proportion & la convenance des parties d'un même tout, fait la dignité & la bien-seance, aussi bien que la beauté. Avoir pour but de plaire généralement à tous les hommes. Difference de ce que la justice & la retenue nous prescrivent à leur égard. L'ordre que la moderation fait observer, nécessaire dans toutes les vertus. Que c'est le vray principe de la bien-seance, & qu'il doit régler le dedans & le dehors. Soumission de l'appetit à la raison.*

*Rien ne peut plaire qu'autant que la bien-seance & la convenance y sont gardées.*  
**P**OUR voir que ce que nous venons de dire est vray, & que tout le monde de bien-seance & la convenance y sont gardées, sont le principe, il y a encore de certaines mesures à garder, qui leur donnent comme leur dernier lustre, & c'est en quoy consiste cette autre sorte de bien-seance, dont Cicéron parle dans ce qui va suivre.

de en juge de la sorte; il n'y a qu'à prendre garde au soin que les Poëtes mêmes ont d'observer ce qui convient à chacun de leurs personnages. C'est surquoy il y auroit bien des choses à dire: mais ce n'est pas icy le lieu; & il suffit de remarquer, que cette convenance qu'ils observent consiste à faire parler & agir chacun selon son caractere.

C'est ainsi, par exemple, que si l'on faisoit dire à Minos 1 ou à Æacus, *Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne* 2; ou bien, *L'estomach du Pere est le meilleur sepulchre que puissent avoir les enfans* 3, on trouveroit que la convenance ne seroit pas bien gardée; parce que ces gens-là passent pour avoir été d'une grande probité; au lieu que quand on met ces sortes de discours dans la bouche d'Atrée, tout le theatre y applaudit; parce que cela est de son caractere. E 6 Si

1 Roy de Crete, que les Poëtes ont fait fils de Jupiter & d'Europe, & qui se rendit si celebre par son integrité, que les mêmes Poëtes en ont fait un des trois Juges des enfers.

2 C'est un mot d'Ennius, cité en plusieurs endroits de Cicéron & de Senèque; & c'est comme la devise des tyrans.

3 C'est ce que le Poëte Accius fait dire à Atrée, fils de Pelops, & Roy d'Argos & de Micene, qui en haine d'un commerce, dont il soupçonnoit la femme, avec Thieste son frere, & dont il croyoit que les enfans qu'elle avoit eus étoient nez, les luy fit manger dans un festin.



*On a bien plus de soin d'observer la bien-seance dans les choses du plaisir, que dans la conduite de la vie.*

Si les Poètes observent donc avec tant de soin ce qui convient à chacun de leurs personnages; combien plus devons-nous penser à soutenir dignement le grand rôle dont la nature nous a chargez, par le haut point d'excellence où elle nous a portez, au dessus de tous les autres animaux?

*Ce que la nature exige en general de tous les hommes.*

C'est aux Poètes à voir, dans tous les differens caracteres de leurs personnages, ce qui convient à chacun; & même aux plus vicieux & aux plus méchans 4. Pour nous, celuy que la nature nous impose, c'est celuy de la constance 5, de la moderation, de la temperance & de la pudeur; & celuy-là ne regarde que nous-mêmes.

*Il faut prendre garde à ce qu'on doit être par rapport aux autres, aussi bien que par rapport à soy-même.*

Mais elle veut encore que nous ayons soin de prendre garde à ce que nous devons aux autres hommes; & ce sera en nous acquittant de l'un & de l'autre, avec la même exactitude, que nous ferons remarquer en nous, & cette bien-seance generale que tout ce qui est honnête porte avec foy; & cette autre plus particuliere, qui reluit dans chaque sorte de vertu.

Or

4 La convenance plaît tellement en tout, que quelque odieux que soit ce que les Poètes font dire aux plus méchans, il fait une sorte de plaisir, lors qu'il convient à ce qu'on connoit de leur caractère.

5 Il entend par là une soumission perpetuelle & toujours égale de l'appetit & des passions à la raison.

Or COMME la beauté, qui consiste dans la disposition & la convenance des parties d'un même corps, plaît naturellement aux yeux, & que c'est par cette convenance

*En quey consiste la beauté. & par où elle plaît.*

même qu'elle leur plaît; ainsi celle qui reluit dans une vie bien ordonnée nous attire l'estime & l'approbation de ceux avec qui nous vivons; & nous l'attire par cet ordre même qu'on y remarque; par la constance & l'égalité de la conduite, & par la justesse des mesures que demandent les paroles & les actions 6. Car IL FAUT

*On veut plaire, & on negligé le vray principe par où l'on peut plaire.*

avoir pour tous les hommes un certain respect qui nous fasse faire cas, non seulement de l'approbation des plus honnêtes gens, mais même de celle de tout le monde; & POUR ne se pas mettre en peine de ce qu'on peut penser de nous, il faudroit être à un étrange point d'arrogance; & n'avoir même nulle sorte de regle ni de pudeur.

*Un honnête homme a pour but de plaire à tout le monde.*

Or entre les égards que nous devons avoir pour les hommes, il faut sçavoir faire la difference de ceux que la justice

*Difference de ce que la justice & la bien-seance exigent de nous à l'égard des autres.*

E 7

6 C'est ce qu'il a dit à la fin du chap. 4. que l'homme est naturellement touché de ce que l'on appelle ordre, proportion & convenance: que c'est ce qu'il remarque d'abord dans les choses qui frappent les sens; mais que sa raison le luy fait aisément transporter de celles-là à celles qui ne touchent que l'esprit; Ainsi, dans les unes & dans les autres, ce n'est jamais que cela seul qui luy plaît.



demande, & de ceux que demande la retenüe & la pudeur. LA JUSTICE nous défend de leur faire aucune sorte de tort; & la retenüe de rien faire qui les choque, ou qui leur déplaife; & c'est en quoy cette bien-seance dont nous parlons se fait le mieux remarquer. Je croy que ce que nous venons d'en dire suffit pour faire entendre ce que c'est.

Quant aux devoirs qu'elle nous prescrit, leur premier effet est de nous mener à ce qui convient à la nature 7; & de maintenir l'ordre qu'elle a établi. Or en suivant cet ordre-là, nous ne nous égare- rons jamais; ni dans la recherche de ce qui

7 Qui seroit vivement touché de ce qu'on appelle ordre, convenance & bien-seance, & qui le sçauroit discerner en tout, iroit par cela seul à tout ce que la vertu & l'honnêteté demandent, & ne feroit jamais aucun mal; puisque, comme on a yû au chap. 27. rien n'est bien-seant que ce qui est honnête; & que les mauvaises actions ne sont pas moins contraires à la bien-seance qu'à la vertu. Il est donc vray que cela seul nous mène à ce que la nature nous prescrit; puisqu'elle ne nous demande autre chose que de suivre la vertu & l'honnêteté en tout; & de ne faire jamais aucun mal. Ainsi le present qu'elle nous a fait, quand elle nous a imprimé le sentiment de la convenance & de la bien-seance, est plus grand que nous ne pensons; & il est si vray que si nous en usons bien, il ne nous faudroit point d'autre regle pour nous conduire, que c'est de là que toutes les regles sont prises.

qui se peut decouvrir par les lumieres de l'esprit, ni dans ce qui convient à la société humaine, ni dans ce qui demande de la force & du courage; mais c'est dans ce juste temperament des actions & des paroles, dont nous traitons presentement, que cette bien-seance que la nature exige de nous est le mieux marquée.

C'est aussi ce qui en fait le mieux voir la force & l'étendue, puisqu'elle va à regler, non seulement les mouvemens extérieurs & corporels; mais encore, & à bien plus forte raison, ceux de l'esprit. Car il faut que les uns & les autres soient reglez selon l'intention de la nature; & on ne sçauroit les approuver, qu'autant qu'ils luy sont conformes.

Ceux de l'esprit ont deux differens principes: l'appetit & la raison. L'appetit, qui est ce que les Grecs appellent *εγω*, n'est qu'une impulsion aveugle & temeraire, qui nous porte tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; au lieu que la raison est une lumiere certaine, qui nous instruit, & nous montre ce que nous devons faire, & ce que nous devons éviter; & il faut donc que la raison gouverne; & que l'appetit luy soit soumis.

*Toute verité est comprise dans ce que l'ordre naturel demande de nous.*

*La temperance doit regler le dehors & le dedans.*

*Deux principes des mouvemens de l'esprit.*



## CHAPITRE XXIX.

*Ce qu'on doit observer dans toutes les actions. Deux conditions de la soumission de l'appetit à la raison. Ce qui arrive quand ses fougues ne sont pas domptées. Par où on vient à bout de les dompter. Mesures à observer dans les divertissemens & les jeux.*

*Règle abrégée pour ne jamais manquer à ce qu'on doit.*

**I**L NE doit donc jamais y avoir ni temerité ni negligence dans aucune de nos actions; & **I**L NE nous est pas permis de rien faire dont nous ne puissions rendre raison: cela seul nous donne une juste idée de ce qu'on appelle devoir. Or **CETTE** soumission de l'appetit à la raison ne permet, ni qu'il la previenne, ni qu'aucune sorte de paresse ou de lâcheté luy fasse refuser de la suivre; & il faut que tous les mouvemens soient tellement réduits & moderez, qu'ils ne puissent jamais exciter de trouble dans l'esprit.

C'est de là que résulte ce qu'on appelle égalité & moderation. Car **TANT** qu'il y a de la fougue dans l'appetit, & qu'il est sujet à des mouvemens violents, de desirs ou de craintes, il n'est pas possible que la raison en soit la maîtresse; & on ne sçauroit garder les mesures qu'elle prescrit. Ainsi, au lieu que les loix de la nature veulent que l'appetit soit soumis à

*Comment veut-on que l'appetit soit soumis à la raison, quand a force de le suivre on l'a accoutumé à être toujours le maître?*

la raison, il en secoüera le joug; & ne se conduisant plus par elle, il mettra le corps même en desordre aussi bien que l'esprit.

Il n'y a qu'à voir ceux qui sont transportez de colere, ou de quelqu'autre passion violente, soit de desir ou de crainte, & même de quelque mouvement extraordinaire de joye; & quel changement cela fait à leur visage, à leur ton de voix, à leurs gestes, & à tout leur extérieur. Il n'en faut pas davantage pour nous rappeler aux regles de nos devoirs; & pour nous faire comprendre, de quelle consequence il est de reprimer, & de calmer les mouvemens de l'appetit; d'exercer sur nous-mêmes une censure perpetuelle; de prendre garde, avec tout le soin possible, à ne point agir temerairement, & à l'aventure; & de ne rien faire où il paroisse de l'inconsideration ou de la negligence.

Aussi la nature ne nous a-t-elle pas faits pour nous jouer comme des enfans: elle demande de nous une conduite grave & serieuse; & nous appelle à des occupations plus importantes que les divertissemens & les jeux. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois se les permettre, mais **ON N'EN** doit user que comme on use du sommeil, & des autres soulagemens necessaires à la

*Providence de la nature, d'avoir mis en nous des marques sensibles du desordre qu'y cause le soulèvement de l'appetit contre la raison.*

*Par où on vient à bout de soumettre l'appetit à la raison.*

*Comment on doit user des divertissemens & des jeux.*

na-



nature; & ce ne doit être qu'après avoir satisfait aux affaires serieuses.

Il faut même prendre garde, que nos jeux n'ayent rien d'emporté ni d'excessif; non plus que de bas, & d'indigne d'un honnête homme. Car si nous ne permettons pas aux enfans même toutes sortes de jeux, mais seulement ceux qui se peuvent accorder avec l'honnêteté; combien plus devons-nous prendre garde de ne nous rien permettre sur ce sujet qui ne convienne au caractère d'un honnête homme?

*La bienséance doit être gardée jusques dans les jeux.*

Il y a donc deux manieres de se réjouir: l'une mal-honnête, petulante, & qui blesse l'innocence & la pudeur: l'autre honnête, polie, ingénieuse, & plaisante sans bassesse. On voit des traits de celle-cy dans Plaute, & dans les anciens Comiques grecs: les Livres mêmes des Philosophes qui ont été disciples de Socrate en sont remplis; à quoy l'on peut ajouter les bons mots de la nature de ceux dont le vieux Caton a fait un recueil, & qu'on appelle des Apophtegmes.

*Deux conditions des divertissemens honnêtes.*

Ces deux différentes manieres sont aisées à distinguer; & autant que l'une peut convenir à un honnête homme, quand on ne cherche pas à se divertir à contretens, & qu'on ne le fait que pour se dé-

lasser

lasser l'esprit; autant l'autre est-elle indigne de quelque homme que ce soit; sur tout, lors que l'obscœnité des paroles est jointe à la bassesse & à la grossièreté des choses.

Enfin, LES DIVERTISSEMENS doivent avoir leurs bornes, & il ne faut pas les pousser trop loin; de peur que le plaisir ne nous emporte, & ne nous fasse faire quelque chose de meschant & de honteux. La chasse, & les divers exercices qui se font parmi nous dans le champ de Mars, font assez voir quelle est la maniere honnête de se divertir.

*Qui se livre au plaisir ne sçauroit dire jusques où il ira.*

## CHAPITRE XXX.

Ne perdre jamais de vûe la dignité de la nature de l'homme, & sa différence d'avec celle des bêtes. En quoy elle consiste principalement. Les plaisirs du corps indignes de luy. Ce qu'il doit regarder dans ce qui a rapport au corps. Observer, & ce que la nature demande en general à tous les hommes; & ce que demandent nos qualitez particulieres. Diversité de qualitez & de caracteres.

SUR tout ce qui regarde les devoirs de l'homme, IL FAUT toujours se souvenir, combien la nature est au dessus de celle

*Regle abrégée pour se tenir dans le devoir sur tout.*



celle des bêtes; & c'est comme un point fixe, qu'il ne faut jamais perdre de vûe.

*Partage des bêtes.*

Les bêtes ne sont sensibles qu'aux plaisirs du corps, & tout ce qu'il y a en elles y porte avec impetuosité; au lieu que la vie & la nourriture de l'homme, c'est d'apprendre & de penser. Aussi voyons-nous qu'il est touché du plaisir de voir, d'entendre & de connoître; & qu'il n'est jamais sans avoir quelque chose à faire, ou à chercher & à découvrir.

*Partage de l'homme.*

S'il y en a même, parmi ceux qui ne sont pas tout à fait bêtes, car on voit des hommes qui ne sont hommes que de nom; si, dis-je, parmi ceux qui sont tant soit peu au dessus des bêtes, il y en a qui se sentent quelque pente un peu violente vers la volupté, une secreete honte fait qu'ils s'en cachent; & cela seul fait assez voir que **DANS LES PLAISIRS** du corps, il y a quelque chose qui déroge à la noblesse de notre nature; & qu'ainsi nous devons les mépriser & les rejeter. Que s'il y en a qui croient qu'il faut donner quelque chose au plaisir; au moins ne scauroient-ils disconvenir, qu'on n'y doive garder beaucoup de mesures.

*La honte qu'on a de s'abandonner au plaisir, ne peut venir que de ce que l'on sent bien qu'il ne s'accorde pas avec cette bien-seance & cette dignité que demande la nature de l'homme.*

*Par où on doit se régler sur ce qui a rapport au corps.*

Il ne faut donc chercher dans la nourriture, & dans toutes les autres choses qui regardent le corps, que la conservation  
des

des forces & de la santé, & non pas la volupté. Car **POUR PEU** qu'on se souviennne de l'excellence & de la dignité de nôtre nature, on verra clairement, qu'il n'y a rien de plus honteux qu'une vie molle, délicate, & abandonnée au plaisir; & qu'**IL N'Y A RIEN** au contraire de plus honnête, & de plus convenable à l'homme, qu'une vie frugale, & assujettie aux loix les plus severes de la sobriété & de la tempérance.

*Si ce que Cicéron dit icy est vray, cette dignité de la nature de l'homme est bien oubliée.*

Il est encore à remarquer, que **LA NATURE** nous a donné comme deux personnages à joier. L'un est commun à tous les hommes, & consiste dans ce que demande de nous cette prérogative de la raison qui nous élève si fort au dessus des bêtes, qui nous fait connoître nos devoirs, & d'où dérive tout ce qui s'appelle honnêteté & bien-seance. L'autre est particulier à chacun, & consiste dans ce qui convient à ses qualitez personnelles. Car autant qu'il y a de difference entre les hommes par les qualitez du corps; qui font que celui-là est leger, & propre à la course, & celui-cy robuste, & propre à la lutte; que dans l'un il y a de la bonne mine & de la dignité, & dans l'autre de la beauté & de l'agrément; autant y en a-t-il entre les esprits, & même beaucoup davantage.

*Ce que la nature demande généralement de tous les hommes.*

*Ce qu'elle demande à chacun en particulier.*



Diversité  
de qualitez  
& de caracte-  
res.

Lucius Crassus 1, & Lucius Philippus 2, étoient tout pleins de graces toutes naturelles. C. César, fils de Lucius 3, en avoit encore davantage; mais ce n'étoit pas sans art. Dans le même tems, on a remarqué dans Scaurus 4, & dans Drusus même dès sa jeunesse, quelque chose de fort grave, & même de fort severe 5. Dans Lælius 6, beaucoup de douceur & de gayeté; & dans Scipion 7 son ami, plus d'ambition; & quelque chose de plus austere dans les mœurs & dans la maniere de vie.

Parmi les Grecs, Socrate étoit un homme d'un esprit doux, d'une conversation aisée & réjouissante, grand amateur de l'ironie; & parlant toujours à contre-sens de ce qu'il vouloit faire entendre. Au contraire, Pytagore & Periclès n'avoient nulle gayeté dans l'esprit: mais leur serieux n'a pas laissé de leur acquérir beaucoup

1 C'est celui qu'il fait parler dans ses Livres de l'Orateur.

2 Il parle de celui-là dans le 2. Livre de l'Orateur, & dans celui qui est intitulé Brutus.

3 C'étoit le frere de Catule le pere, dont on a parlé sur le chap. 22.

4 On en a parlé au chap. 22.

5 Il en parle de la même maniere dans le Livre intitulé Brutus.

6 C'est celui qu'il fait parler dans son Livre de l'amitié.

7 C'est le second Scipion.

coup de reputation & d'autorité 8.

Annibal, parmi les Affriquains, a été un General plein de ruses & d'artifices; & entre les nôtres, Fabius Maximus étoit un homme d'un secret impénétrable, maître de ses paroles, cachant ses desseins, prevenant ceux de l'ennemi, & luy tendant incessamment des pieges. C'est en quoy Themistocle 9, & Jason de Pherée 10 ont excellé parmi les Grecs. Selon même en sçavoit tant sur ce sujet, que pour mettre sa vie en sûreté, & se trouver en état de mieux servir la Republique,

8 Pytagore s'en étoit acquis une si grande, que ses paroles passoient pour des oracles; & que pour faire croire quelque chose, c'étoit assez de pouvoir dire, *Pytagore l'a dit*. Periclès de son côté en avoit tant sur les Atheniens, qu'il leur inspiroit tout ce qu'il luy plaisoit, quelque repugnance qu'ils y eussent; en sorte que Socrate disoit qu'il y avoit de l'enchantement.

9 Socrate disoit de Themistocle, qu'encore qu'il n'eût pas le don d'enchanter comme Periclès, il sçavoit tourner les choses en tant de manieres, qu'il venoit enfin à son but.

10 Pherée étoit une ville de la Grece, entre Thebes & Megare. Ce Jason en étoit, & c'étoit un des grands Capitaines d'entre les Grecs. Il étoit beaupere de cet Alexandre de Pherée, dont Ciceron parle au chap. 7. du 2. Livre. On dit de luy qu'un homme qui le vouloit assassiner luy donna un coup de poignard, qui perça un abcez qu'il avoit dans la poitrine, & dont nul remede n'avoit été capable de le guerir.



blique, il seut se contre-faire jusqu'à passer pour insensé 11.

*On donnera  
toijours la  
préférence à  
ceux-cy sur  
ceux dont  
il vient de  
parler.*

Il y en a d'autres, tout opposez à ceux-cy, dont toutes les manieres sont simples & ouvertes; qui croient qu'envers l'ennemi même on ne doit jamais user d'artifice ni de surprise; qui aiment la verité, & qui ont horreur de tout ce qui tient de la fraude.

Il y en a qui pour arriver à leur but souffriront tout, & se feront valets de qui l'on voudra. Tel étoit Crassus à l'égard de Silla; & l'on dit que dans ce genre de gens rusez, & endurans pour venir à leurs fins, personne n'a été au dessus de Lisander 12 Lacedemonien; au lieu que Cal-

licrati-

11 Les Atheniens avoient disputé long-tems l'Isle de Salamine avec ceux de Megare, & les guerres qu'ils avoient entreprises pour cela leur avoient si mal reüssi, qu'ils avoient ordonné une peine de mort contre quiconque proposeroit au peuple d'en entreprendre de nouvelles. Solon, qui voyoit que cette Isle leur étoit absolument nécessaire pour leur sûreté, n'y trouva d'autre expedient que de contrefaire le fou; & dans la confiance qu'on pardonne tout aux foux, il parut dans un équipage & avec des manieres d'un homme qui avoit perdu l'esprit; & s'étant mis à parler au peuple, en vers bizarres & extravagans en apparence, il toucha l'affaire de Salamine; & fit si bien que la guerre fut résoluë, & l'Isle conquise sur les Megariens.

12 On l'accuse même d'avoir manqué de candeur & de sincerité; & d'avoir eu pour maxime, qu'on

licratidas 13, qui commanda l'armée navale après luy, étoit d'une humeur tout opposée.

Enfin, il y en a eu qui parlant aussi bien & aussi noblement qu'il est possible, sçavoient se rabaisser quand ils vouloient: & prendre si bien le stile & les manieres les plus simples, qu'on les auroit pris pour des gens du commun. C'est ce que nous avons vû dans les deux Catules, le pere & le fils; & dans Mutius Mancian; & que nos peres ont vû dans Scipion Nafica; au lieu que son pere, qui vangea la Republique des attentats de Tib. Gracchus en luy donnant la mort, n'avoit nulle politesse de langage. Xenocrate a été le plus severe de tous les Philosophes; & cette severité même est ce qui l'a mis au rang des grands hommes.

On peut remarquer parmi les hommes une infinité d'autres differens caracteres, dont il n'y en a aucun que l'on puisse condamner.

F CHA-

qu'on pouvoit employer indifferemment le mensonge & la verité, selon qu'on se trouvoit bien de l'un ou de l'autre.

13 C'étoit un homme tout de feu, qui trouvoit fort mauvais que tout le monde ne fût pas aussi exact que luy; & qui s'emporta beaucoup contre Cyrus, sur le retardement d'une paye que ce Prince devoit luy faire toucher dans un certain tems.



## CHAPITRE XXXI.

Ne point sortir de son caractère, & garder une parfaite uniformité dans sa vie. Regles à observer par quiconque cherche la bien-séance. Exemples sur ce sujet. Ce qu'on doit faire quand on est forcé de se charger de quelque chose qui ne convient pas à son caractère. Il est plus aisé de se corriger de ses vices, que d'acquiescer les bonnes qualités que l'on n'a pas.

SI l'on veut donc atteindre à cette bien-séance dont nous parlons, il faut que chacun se tienne à ce qui est de son naturel, pourvû qu'il n'y ait rien de mauvais & de vicieux. Car NOUS DEVONS nous conduire de telle sorte, que sans jamais aller contre ce que la nature exige généralement de tous les hommes, nous demeurions dans nôtre caractère particulier; & qu'encore que ce qui n'en est pas nous paroisse meilleur, nous ne nous appliquions qu'à des choses proportionnées à ce que la nature nous a donné en partage. Car en vain iroit-on contre la nature; & IL FAUT bien se garder d'aspirer où l'on ne sçauroit atteindre.

Ce que nous venons de dire fait mieux comprendre que nulle autre chose, ce que c'est que convenance & bien-séance

Regle abrégée pour se bien conduire.

séance 1; puis que le proverbe même nous apprend, que ce qui se fait *en dépit de Minerve*, c'est à dire en dépit de la nature, ne sied jamais bien. RIEN ne sied si bien qu'une grande uniformité de vie & de conduite. Or on ne la sçauroit garder, quand on sort de son naturel, pour imiter celui des autres. Comme il faut donc parler chacun sa langue, qui est toujours celle que l'on sçait le mieux; & ne point entremêler de mots grecs dans le discours, comme font de certaines gens, qui par là se rendent ridicules à tout le monde; ainsi il faut que chacun demeure dans son caractère, & qu'on ne voye point de bigarrure dans la vie ni dans les actions.

Ce que chacun doit à son caractère va même si loin, que dans une même conjoncture, l'un doit se donner la mort, & non pas l'autre.

Caton, & ceux qui se rendirent à César en Afrique, n'avoient-ils pas suivy le même party, & n'étoient-ils pas dans les mêmes termes? Cependant on auroit peut-être désapprouvé que ces autres se fussent don-

F 2

né

1 C'est à dire celle qui résulte de l'observation de ce qui convient au caractère particulier de chacun; & non pas cette bien-séance générale qui est inséparablement attachée à l'honnêteté, & dont il a parlé au chap. 27.

Il n'y a que ce qui est naturel qui se puisse soutenir.

Jusqu'où va, selon les Stoïciens, ce que chacun doit à son caractère.



né la mort; parce que c'étoient des gens d'une sorte de vie moins tenduë, & qui ne se conduisoient pas par des maximes si severes. Mais pour Caton, à qui la nature avoit donné une fermeté d'ame incroyable, & qui l'avoit encore augmentée par une constance qui ne s'étoit jamais démentie; il étoit de son caractere de mourir plutôt, que de voir le visage du Tiran. 2

Que

2 Les Stoïciens, que Cicéron suit dans cet Ouvrage, & dont Caton avoit embrassé la secte, mettoient la vie même au nombre des choses qui ne sont ni des biens ni des maux; & dont on doit se défaire, dès qu'on ne peut plus les conserver qu'aux dépens de la vertu, & même d'une certaine dignité dont le sage, selon eux, ne devoit jamais se départir; & qu'ils croyoient incompatible avec la servitude. Ces maximes paroissoient avoir quelque chose de grand; & il y a en effet de la grandeur de courage à mépriser la mort. Mais elles n'en étoient pas moins fausses; & Cicéron lui-même en propose de plus saines, & de plus conformes au Christianisme, dans le *songe de Scipion*, où il enseigne que *comme c'est Dieu qui a engagé l'ame dans le corps, il n'appartient qu'à luy de l'en dégager; & que l'entrée du Ciel est fermée à tous ceux qui sortent de la vie sans son ordre.* C'est ce que les Stoïciens sont d'autant moins excusables de n'avoir pas vû, que selon leurs principes mêmes, la vertu consiste à *suivre la nature*; & que *suivre la nature* n'est autre chose que suivre Dieu, & demeurer soumis à ses ordres; & qu'ainsi c'est attaquer la vertu dans son principe, que de se soustraire aux ordres de Dieu; & d'usurper son autori-

Que n'a point souffert Ulysse, dans cette longue fuite d'avantures & de voyages? Ne s'est-il pas vû réduit jusqu'à servir des femmes, si ce sont des femmes que Circé 3 & Calipso 4? Que n'a-t'il point fait pour se rendre agreable à tout le monde, par la douceur de ses manieres & de ses paroles? Combien d'outrages a-t'il essuyé dans sa propre maison, des valets mêmes & des servantes? Enfin que n'a-t'il point pris en gré, pour parvenir à son but 5; Ajax au contraire, de l'humeur dont on nous le dépeint, auroit mille fois

F 3

mieux

autorité, en s'ôtant la vie à soy-même. On pourroit ajouter, que cette dignité même, dont les Stoïciens faisoient tant de cas, n'est blessée que par ce qui blesse la vertu; & qu'il n'y a rien de honteux que les mauvaises actions. Ainsi on peut dire avec S. Augustin, au premier Livre de la *Cité de Dieu*, ch. 23. que quand Caton crut se devoir ôter la vie, plutôt que de tomber entre les mains de Cesar, ce n'étoit pas tant l'honnêteté qui prenoit les précautions contre quelque chose de honteux, que la foiblesse qui se déroboit à des maux qu'elle ne se sentoit pas capable de porter.

3 Cette fameuse Magicienne, chez qui la tempe jeta Ulysse, dont elle changea les compagnons en pourceaux.

4 Nimphe, fille de l'Océan & de Thetis. Elle regnoit dans l'isle d'Ogigie, lors qu'Ulysse ayant fait naufrage s'y sauva; & elle l'y retint six ou sept ans.

5 Qui étoit de surprendre les galans de sa femme Pénélope, & de la posséder en repos.



mieux aimé mourir, que d'en souffrir autant

*C'est une grande sagesse que de demeurer dans son caractère, & de ne rien entreprendre qui n'y convienne.*

Tout cela merite de grandes réflexions, & nous doit apprendre qu'IL FAUT que chacun s'étudie à bien connoître son caractère particulier; qu'il se borne à le regler & à le cultiver, & qu'il ne luy prenne jamais envie de voir si le caractère d'un autre luy fiéroit bien. Car CE QUI EST du caractère de chacun, est toujours ce qui luy sied le mieux.

Que chacun connoisse donc son naturel & son génie, & se juge sévèrement luy-même, sur ce qu'il a de bon & de mauvais 6. Ayons au moins autant de prudence & de discernement que les Comédiens, qui entre les pièces de theatre choisissent, non les meilleures, mais celles qui leur conviennent le mieux. Ceux qui ont la voix forte, jouent volontiers les Epigones 7, & Medus

6 C'est à quoy tend cette maxime des Philosophes, qu'ils donnoient pour un oracle d'Apollon. *Connoissez-vous vous même.*

7 Tragédie d'Euripide, traduite en latin par Accius, & dont le sujet étoit pris de la seconde guerre de Thebes. Comme cette guerre fut entreprise par les enfans de ceux qui avoient péri à la première, on leur donna le nom d'*Epigones*, qui signifie *seconde race*; parce que c'étoit en effet une seconde race d'ennemis, qui s'élevoient contre les Thebains, à la place de ceux qu'ils avoient défaits;

8; & ceux qui ont le geste beau, aiment mieux joüer Menalippe 9 & Clytemnestre. 10 Je me souviens que Ruplius joüoit toujours Antiope 11; & qu'Esoppe 12 évitoit tant qu'il pouvoit de joüer Ajax. 13 Quoy, un Comedien verra fort bien ce qui luy convient sur le theatre, & un honnête homme ne verra pas ce qui luy convient dans la vie?

*On sçait garder la decence & la convenance en toutes choses, hors la principale.*

Appliquons-nous donc principalement aux choses à quoy nous sommes propres; & s'il arrive que nous nous trouvions forcez de nous charger de quelques-unes de celles qui ne sont pas de nôtre génie; fai-

*Ce n'est que malgré soy qu'on doit se charger de ce qui n'est pas de son caractère.*

## F 4 sons

faits; & ceux-cy furent victorieux à leur tour, ayant pris & rasé la ville de Thebes, sous la conduite d'Alcmeon.

8 Fils de Medée, dont les aventures, aussi bien que celles de sa mere, ont fourni aux Poëtes de quoy s'exercer. Cette pièce étoit de Pacuvius, Poëte Latin, fils d'une sœur d'Ennius.

9 Sœur d'Antiope Reine des Amazones. Hercule l'ayant pris prisonniere à la guerre, Antiope donna pour sa rançon jusqu'à ses armes & son baudrier. Le Poëte Accius avoit fait une tragédie de cette aventure.

10 Femme d'Agamemnon, celebre par ses aventures avec Egiste. Cette Tragédie étoit d'Accius.

11 Reine de Thebes, dont Jupiter fut amoureux, & qui fut mere d'Amphion & de Zeté.

12 Celebre Comedien, dont Cicéron avoit appris la maniere de bien prononcer.

13 Les emportemens d'Ajax ne convenoient pas à un Comedien aussi mesuré que l'étoit Esoppe.



sons en forte, à force de les mediter, & d'y apporter tout le soin & toute l'exactitude imaginable, que si nous ne pouvons y réussir parfaitement, au moins nous nous en acquittions le moins mal qu'il nous sera possible; & souvenons-nous qu'IL NE FAUT pas tant songer à acquérir les qualités qu'il n'a pas plû à la nature de nous donner, qu'à nous défaire de ce que nous pouvons avoir de vices & de défauts.

*Il est bien plus aisé de corriger ses défauts, que d'acquérir les talens & les qualités que l'on n'a pas.*

## CHAPITRE XXXII.

*Devoirs qui resultent de la difference des conditions ou des professions. Imiter les vertus de ses peres, & encherir même pardessus. Rien de plus important que le choix d'un genre de vie. Il est rare de le faire par raison. Ce qui doit porter à l'un plutôt qu'à l'autre. N'en pas changer sans de grandes raisons. Ce qu'il faut observer quand on y est obligé. Ne rien entreprendre qui ne soit de sa portée. L'honnêteté & la probité suppléent au défaut de toutes les autres qualités. Ne pas déroger à la vertu de ses peres.*

*Ce n'est pas assez de satisfaire aux devoirs généraux de l'homme, il*

**O**UTRE ces deux principaux personnages, dont la nature nous a chargés, & dont nous avons parlé, il y en a un troisième, qui est celui que la for-

fortune & les conjonctures du temps nous <sup>faut encore remplir ceux de l'état & du rang où l'on se trouve dans le monde.</sup> imposent; comme la royauté, le commandement des armées, la grandeur de la naissance, les dignités, les grands biens, & même les états <sup>opposez</sup> à ceux-là: car ce sont toutes choses qui dépendent de la fortune, ou des conjonctures du tems.

Il y en a encore un quatrième, qui est entièrement de nôtre choix: car il dépend de chacun de s'appliquer, ou à l'étude des loix, ou à celle de l'éloquence. Il y a même des vertus en quoy l'on aime mieux exceller qu'en d'autres, & que l'on cultive davantage par cette raison.

Les choses où nos peres & nos ancêtres ont excellé, sont d'ordinaire celles à quoy nous nous attachons, & où nous voudrions aussi exceller. C'est ainsi que Quintus Mucius 1, fils de Publius, s'attacha à l'étude des loix; & Scipion 2, fils

F 5 de

1 C'est celui qui fut grand Pontife; il étoit gendre de Lelius, & il est un des interlocuteurs du Livre que Cicéron a fait de l'amitié; il en parle encore dans le troisième des Offices, ch. 15. & 17.

2 C'est le second Afriquain, quoique la famille Æmiliene dont il étoit, fût une des plus illustres de Rome; & que Paul Emile son pere, en eût encore rehaussé la gloire, par la défaire du Roy Persée qu'il avoit pris & mené en triomphe à Rome, le fils ne laissa pas de se tenir honoré de prendre le nom de Scipion, ayant



de Paul Æmile, à la guerre. Il y en a qui ajoutent quelque nouveau mérite, & qui vient de leur propre fonds à celui dont ils ont hérité de leurs pères; comme ce même Scipion ajouta celui de l'éloquence à la gloire militaire. C'est ce que fit encore Timothée 3, fils de Conon 4, qui n'étant point inférieur à son père, par les qualités militaires, les rehaussa encore par un grand fonds d'esprit & de science.

Mais il arrive quelquefois, que sans s'attacher à marcher sur les traces de ses pères, on se fait un autre plan, & l'on prend des routes tout différentes. C'est ce que font d'ordinaire ceux qui étant d'une naissance obscure, ne laissent pas d'as-

pi-  
ayant été adopté par le fils du premier Africain. Personne n'étoit plus digne de ce grand nom, il luy donna un nouveau lustre par son mérite & sa vertu, & par l'éclat de ses grandes actions, ayant pris & rasé Carthage & Numance, comme on a déjà vu ailleurs.

3 Il fut disciple d'Isocrate, & son amour pour les lettres ne l'empêcha pas d'être assez grand Capitaine pour se faire donner le nom de *Preneur de villes*; jusques-là qu'on le peignit dormant, tenant de la main un filet; où la fortune faisoit entrer des villes en foule.

4 C'a été un des grands Capitaines qu'ayent eus les Athéniens. Il les avoit délivrés de l'oppression des étrangers, & avoit rebâti les murs de leur ville; & depuis il gagna encore une bataille à la tête de leurs troupes, contre les Lacedémoniens, l'an 360. de la fondation de Rome.

pirer à quelque chose de grand.

Tout ce que je viens de dire demande beaucoup de réflexions; & chacun y doit avoir égard, lors qu'il s'agira de voir ce qui luy convient le mieux.

Sur cela il faut commencer par voir ce que nous voulons être, & quel genre de vie nous devons suivre; & c'est sur quoy il est plus difficile qu'on ne sçaurait croire, de bien prendre son party. Car dans la jeunesse, qui est le tems où l'on le prend d'ordinaire, comme on n'a point encore la raison assez forte pour se conduire par elle, on se laisse aller à ce qui flatte le plus; & c'est par là qu'on se détermine. Ainsi on se trouve engagé dans un genre de vie, avant d'avoir été en état de juger lequel est le meilleur.

Je sçay bien que Xenophon, après Prodicus 5, rapporte qu'Hercule, de la première jeunesse, qui est le temps qu'il semble que la nature nous ait donné pour choisir un genre de vie, se retira dans la solitude; & que là, voyant comme devant luy la voye de la volupté, & celle de la vertu, il fut long-tems à délibérer en luy-même, laquelle des deux luy seroit la plus avantageuse. Mais cela étoit bon pour le fils de Jupiter, & non pas pour nous;

F 6

5 Sophiste de l'isle de Cos, qui avoit été maître d'Euripide.

Où sont ceux qui se soient déterminés par raison à un genre de vie plutôt qu'à l'autre?

Les hommes vivent au hazard.



nous; qui ne faisons que suivre l'exemple, l'un de celui-cy, & l'autre de celui-là, selon que nous aurons été frappez de l'un ou de l'autre; & qui nous laissons entraîner par là dans le genre de vie qu'il aura plû à ceux que nous prenons pour modèles de choisir.

### CHAPITRE XXXIII.

*Ce qui détermine la plupart des hommes à un genre de vie plutôt qu'à l'autre. Combien il y en a peu qui se donnent le tems d'y bien penser. A quoy l'on doit principalement avoir égard dans ce choix-là. Que dez qu'on a pris un genre de vie il s'y faut tenir; & n'en pas changer sans de grandes raisons. Ce qui peut empêcher qu'on ne suive l'exemple de ses peres. Par où l'on peut suppléer au défaut des qualités éclatantes. Avec quel soin on doit conserver la gloire dont on a hérité de ses peres.*

**L**A plupart, imbus des preceptes qu'ils ont reçus de leurs peres dans leur bas âge, en prennent les manieres, & se font un plan de vie sur le leur. D'autres se laissent emporter par la multitude, & ne trouvent rien de si beau que ce qu'elle approuve. Quelques-uns néanmoins, par quelque bonheur extraordinaire, ou par l'avantage d'un beau naturel, ou d'une bon-

bonne éducation, se tournent comme il faut; & prennent la bonne voye.

\* On en voit même, quoyque rarement, qui ayant beaucoup de lumieres, naturelles ou acquises, ou s'étant même trouvez également pourvus des unes & des autres, n'ont formé le plan de leur vie qu'après s'être donné le tems d'y bien penser.

Toutes ces sortes de délibérations doivent rouler principalement sur ce qui convient au naturel & au caractère de chacun. Car si pour réussir dans chaque action particuliere, & pour s'en acquiter avec bienfiance, il faut, comme nous avons dit plus haut, que chacun consulte son caractère; combien plus doit-on le consulter, lors qu'il s'agit de former le plan de toute la vie, si l'on veut luy donner une forme certaine, & toujours égale à elle-même, & ne se démentir jamais sur aucune sorte de devoirs?

Cela dépend un peu de la fortune, aussi bien que du naturel; mais beaucoup moins de l'une que de l'autre. Ainsi, quoyque dans le choix d'un genre de vie on doive avoir égard aux deux, on en doit bien plus avoir au naturel, qu'à ce qui peut dépendre de la fortune; puis qu'au lieu

F 7

\* Le Chapitre 33. ne commence qu'icy dans le latin, mais il doit commencer plus haut.

*Sur quoy on se doit régler principalement, dans le choix d'un genre de vie.*

*On se prend souvent à la fortune des vices du naturel.*



que la fortune est variable & chancelante, le naturel a une forme certaine & arrêtée; & qu'ainsi quand la fortune combat contre la nature, c'est comme si une force mortelle combattoit contre une puissance immortelle.

Ne pas  
changer le-  
gerement  
de genre de  
vie.

Quand on aura donc choisi un genre de vie conforme à son naturel, pourvû que ce ne soit pas un naturel vicieux & déréglé, on ne sçauroit mieux faire que de s'y tenir: car rien ne sied si mal que d'en changer. Si néanmoins on s'apperçoit qu'on eût fait un mauvais choix, comme il peut fort bien arriver; il faut changer sans hesiter. Si la conjoncture du tems favorise un tel changement, il coûte moins, & on le fait plus à propos. Sinon, il faut le faire peu à peu, & d'une maniere insensible. C'est ainsi que lors qu'on ne se trouve pas bien de certaines amitez, & qu'on a un sujet legitime de s'en détacher, les sages trouvent plus à propos qu'on s'en retire peu à peu, que de les rompre tout d'un coup. Or quand on a tant fait que de changer de genre de vie, il faut faire en sorte qu'il paroisse qu'on l'a fait par de bonnes raisons.

Mesure à  
garder,  
quand on  
croit devoir  
se dépen-  
dre de cer-  
taines ami-  
titez.

Les exem-  
ples sont  
une regle  
peu seure.

Ce que nous avons dit plus haut, qu'il est bon d'imiter ses ancêtres ou ses peres, a ses exceptions. Car, en premier lieu, il faut bien se garder d'imiter leurs

vices, s'ils en avoient eu; & il ne faut pas non plus entreprendre de les imiter dans ce qui passe nos forces; & que nôtre constitution naturelle ne sçauroit porter. C'est ainsi qu'au lieu que le premier des deux Scipions à qui l'on a donné le nom d'*Afriquain*, avoit merueilleusement bien soutenu la gloire de son pere 1; son fils 2, qui adopta celui de Paul *Æmille*, se trouva par sa mauvaise santé hors d'état de marcher sur les traces de son pere, du même pas dont ce grand homme avoit marché sur celles du sien.

Se bien con-  
noître son  
fondement de  
tout.

Si l'on ne se trouve donc pas capable, ni des actions du barreau, ni de celles qui se font devant le peuple, & qui vont à le contenir dans son devoir, ni des emplois de la guerre; qu'au moins on soit exact à

s'ac-

1 C'étoit Cornelius Scipion. Il avoit soutenu les premiers efforts du premier Annibal contre les Romains, & remporté sur luy un si grand nombre de victoires en Espagne, que les Romains, en reconnoissance de ses services, voulurent le faire Consul & Dictateur pour toute sa vie. Mais il refusa ces honneurs, dit Valere Maxime, au chapitre premier du Liv. 4. avec autant de grandeur d'ame, qu'il en avoit fait paroître à les meriter.

2 Ce fils auroit égalé la gloire de son pere, sans sa mauvaise santé. Il continua la guerre en Espagne contre Annibal; le suivit en Afrique, le défit, & rendit Carthage tributaire. Il étoit d'ailleurs homme de lettres, & on a de luy une histoire écrite en grec, d'un stile aisé & plein de graces.



*L'honnêteté & la probité tiennent lieu de tout, & suppléent à tout.*

s'acquitter de ce qui dépend de foy; c'est à dire, de tous les devoirs de la justice, de la probité, de la liberalité, de la modestie, & de la tempérance; & par là le public s'appercevra d'autant moins de ce qui nous manque; & nous en tiendra quittes d'autant plus volontiers.

*La vertu & le mérite des peres, font qu'on pardonne moins aux enfans, de n'en pas avoir.*

Or l'HERITAGE le plus precieux & le plus noble qui puisse passer des peres aux enfans, c'est la gloire qu'ils ont acquise par leur vertu & par leurs grandes actions; & c'est une espece de crime & d'impieté que de la ternir par quelque chose de honteux, & d'indigne d'un honnête homme.

#### CHAPITRE XXXIV.

*Devoirs differens selon les âges: ceux des jeunes gens: ceux des vieillards. Le dereglement de ceux-cy honteux à eux-mêmes, & pernicieux aux autres. Devoirs des Magistrats, des particuliers & des étrangers. L'uniformité est ce qu'il y a de plus important pour la bienveillance.*

COMME les devoirs changent selon les âges, & que ceux des jeunes gens sont differens de ceux des vieillards, il faut dire quelque chose des uns & des autres.

II

Il est du devoir des jeunes gens d'avoir du respect pour ceux qui sont avancez en âge, & entre ceux-là ils doivent choisir les plus gens de bien, & ceux qui se sont acquis le plus de reputation par leur vertu; & s'attacher à eux pour se conduire par leurs conseils & par leurs exemples. Car le peu d'expérience des jeunes gens a besoin d'être conduit par la sagesse des vieillards.

*Devoirs des jeunes gens.*

Sur tout ils doivent se garder de toutes fortes de débauches, & s'accoûtumer au travail du corps & de l'esprit; afin de se rendre capables de soutenir & les emplois de la guerre, & ceux de la vie civile.

*La maniere dont on passe sa jeunesse influe sur tout le reste de la vie.*

Lors même qu'ils voudront se réjoûir, & se délasser par quelque sorte de plaisir, qu'ils évitent l'intemperance; & qu'ils ne perdent jamais de vûe la pudeur & la modestie. C'est ce qui leur coûtera beaucoup moins, si dans leurs plaisirs ils sont bien aîsés d'avoir pour spectateurs & pour témoins de leurs actions, des personnes d'un âge avancé.

*Les yeux des personnes sages sont un puissant frein aux emportemens des jeunes gens.*

Pour ceux-cy, moins ils sont capables des exercices du corps, plus ils doivent s'appliquer à ceux de l'esprit. Leur principale occupation doit être d'assister les jeunes gens, & encore plus leurs amis & la Republique, des conseils que leur sagesse & leur expérience les mettent en état de donner.

*Devoirs des vieillards.*

Ce



*La vieillesse même doit se voir dir contre la paresse.* Ce qu'ils doivent le plus éviter, c'est de se laisser aller à une certaine sorte de langueur & de paresse qui rend inutile à tout.

*Combien le dérèglement des vieillards est honteux pour eux.* Quant à la dissolution & au dérèglement des mœurs, il n'y a rien de plus honteux, à quelque âge que l'on soit, & sur tout dans la vieillesse. Mais quand l'impudicité s'y joint, les vieillards qui s'y laissent aller sont doublement coupables; & par l'infamie dont ils se couvrent, & par le mal qu'ils font aux jeunes gens, dont l'intempérance devient plus insolente par de tels exemples.

*& pernicieux pour les jeunes gens.*

Outre ces devoirs généraux, il y en a de particuliers pour les Magistrats, pour les personnes privées, & pour les étrangers; & il faut dire un mot de chacun.

*Devoirs des Magistrats.* Quant aux Magistrats, ils doivent avoir compris qu'ils représentent la République, & que c'est à eux à en soutenir la dignité; à maintenir les loix, & à rendre la justice, dont ils sont les depositaires.

*Devoirs des particuliers.* Le devoir des personnes privées est de ne point prétendre de distinction entre les autres citoyens: de trouver bon que l'égalité soit gardée; d'éviter également la hauteur & la prostitution; & de ne rien desirer que l'honnêteté ne puisse permettre, & qui ne soit propre à maintenir la tranquillité de la République. Car voila ce

que nous avons accoutumé de demander d'un bon citoyen.

Pour les étrangers, leur devoir est de faire chacun leurs affaires, sans se mêler de celles des autres; & sans vouloir pénétrer les secrets, ni juger de la conduite, d'un état dont ils ne sont point.

*Devoirs des étrangers.*

Voilà à peu près de quelle manière nous pouvons arriver à la connoissance de nos devoirs, par rapport à ce qui convient aux personnes, aux conjonctures des tems, & à la différence des âges. Mais il faut toujours se souvenir que rien ne sied si bien, à toutes sortes de personnes, que l'uniformité dans les actions, & la constance dans les résolutions.

*Ce qui sied le mieux à tout le monde.*

## CHAPITRE XXXV.

*Bienveillance extérieure, en quoy elle consiste. Regles de la pudeur, prises de la nature. Erreur des Cyniques & de quelques Stoiciens sur ce sujet. Détail de ce qui fait la bienveillance extérieure. Quel soin les Romains avoient de la pudeur.*

**L**A bienveillance doit reluire non seulement dans les paroles & les actions; mais jusques dans les mouvemens du corps, & dans tout l'extérieur. C'est ce qui

*Bienveillance dans l'extérieur.*



*D'où elle  
résulte.*

qui se peut reduire, à trois choses; à être bien fait; à faire toutes choses à propos, & avec un certain ordre; & à se prendre de bonne grace à tout ce qu'on fait; & c'est par là que nous pouvons le mieux réussir dans le soin que nous devons avoir de plaire à ceux avec qui nous vivons. Ce sont choses qui s'entendent assez, mais qu'il est difficile d'expliquer. Nous ne laisserons pourtant pas d'en dire un mot.

*La construction même  
de nos corps  
est une instruction  
pour nous.*

Il faut remarquer d'abord, que la nature a apporté beaucoup d'art & de soin à la construction de nos corps; ayant mis en évidence, non seulement le visage, mais encore toutes les autres parties qui pourroient faire plaisir à voir; & ayant caché, & pour ainsi dire dérobé aux yeux, celles qui ne sont que pour de certaines nécessités, & dont la vûë ne pouvoit être que choquante & desagreable.

*Les regles  
de la pudeur  
sont  
prises de la  
nature.*

C'est sur ce soin de la nature, dans cette construction si bien entendue, que la pudeur a formé ses regles. Car tous ceux qui n'ont pas perdu le sens, ne manquent point de tenir couvert ce que la nature même a caché; & ce n'est jamais qu'en secret qu'ils satisfont à de certains besoins du corps. Ils ne nomment jamais par leurs noms, ni les parties qui nous ont été données pour ces sortes de besoins,  
ni

ni l'usage qu'on en fait. Car quoy qu'il n'y ait rien de honteux dans ces actions, pourvû qu'elles se fassent en secret, on n'en scauroit parler sans honte; & autant qu'il y auroit de grossiereté & d'impudence à ne les pas cacher, autant y en auroit-il à en parler ouvertement.

Il ne faut donc écouter ni les Cyniques 1, ni les Stoïciens demi-cyniques 2, qui

1 Ces pretendus Philosophes avoient outré la maxime qu'il falloit suivre la nature, ou plutôt ils ne l'avoient jamais comprise; & ils la prenoient dans le sens par où elle pourroit convenir aux bêtes, plutôt que dans celui par où elle convient à l'homme. Car au lieu qu'à l'égard de l'homme, suivre la nature n'est autre chose que suivre la raison, puisque la raison est la nature de l'homme; ils croyoient qu'il falloit suivre tous ces mouvemens naturels de l'appetit, qui nous sont communs avec les bêtes; & que c'étoit une foiblesse que d'en avoir honte, & de s'en cacher.

2 Quelques Stoïciens, abusant aussi de la maxime, qu'il n'y a rien de louable & d'honorable que la vertu, ni rien de blâmable & de honteux que les mauvaises actions, se mocquoient aussi-bien que les Cyniques, des égards de la pudeur, faute d'avoir compris quel en est le fondement. Car il est vray, comme ils disoient, que les actions dont la pudeur se cache n'ont rien de mauvais en elles-mêmes: mais ils ne prenoient pas garde que la violence du soulèvement de la partie inferieure, dans ces sortes d'actions, blesse la dignité de la raison, qui se trouve alors comme une Reine sous les pieds de son esclave. C'est ce qui produit un sentiment de honte qui n'est que trop

*Les paroles  
nous pei-  
gnent les  
objets; &  
c'est mon-  
trer ceux  
qui ne doi-  
vent point  
paraître,  
que de les  
nommer  
par leurs  
noms.*



qui se moquent de cette retenüe, & qui trouvent mauvais qu'on nous fasse une espece de crime de nommer des choses qu'il n'est point honteux de faire; pendant que nous ne faisons nulle façon de nommer par leurs noms de veritables crimes, que l'on ne scauroit commettre sans infamie. Y a-t'il rien, disent-ils, de plus honteux que le vol, la fraude, l'adultere? Cependant nous n'avons point de honte de les nommer par leur nom. Il n'y a rien, au contraire, que d'honnête dans les actions par où l'espece se conserve & se perpetuë: d'où vient donc qu'on n'ose les nommer, & que nous en faisons façon, comme de quelque chose de deshonnête?

*La nature est une regle plus saine que les raisonnemens de la plüpart des Philosophes.*

C'est par ces sortes de discours, & par plusieurs autres semblables, qu'ils attaquent les regles de la pudeur. Quand à nous, suivons la nature; & gardons-nous de tout ce qui choque naturellement les oreilles & les yeux.

En quelque état que nous soyons; debout,

trop bien fondé; puisque rien n'en doit tant faire à l'homme, que ce qui l'entraîne malgré sa raison. C'est ce que les Stoïciens n'ont pas vü, non plus que les Cyniques; mais que S. Augustin a bien vü & bien demêlé; comme on peut voir au Livre. 4. de la Cité de Dieu, ch. 17. 29. & 23. au premier Livre du Mariage & de la concupiscence, chap. 6. au cinquième Livre contre Julien, ch. 2. & 3. &c.

bout, ou marchant; assis, ou sur des lits de table; que la bienfiance reluisse donc toujours sur nôtre visage, dans nos yeux, & dans nos gestes. Sur cela il faut également éviter tout ce qui paroît effeminé, & qui tiendroit de la mollesse, & tout ce qui est rude & grossier: & ne disons pas que c'est aux Orateurs & aux Comediens à observer ces sortes de bienfiances, & que nous n'avons que faire de nous y assujettir.

*Bienfiance à garder dans tout l'exterieur.*

Les Comediens ont porté si loin les regles de la bienfiance & de la pudeur; que par une loy établie parmi eux, & qu'ils observent inviolablement, ils ne viennent jamais sur le theatre, sans avoir sous leurs habits de quoy cacher ce qui ne doit jamais paroître; en sorte que quand leurs habits viendroient à s'entr'ouvrir, on ne verroit rien de ce qui peut blesser la pudeur.

*Combien les Comediens mêmes observoient exactement les regles de la bienfiance & de la pudeur.*

Il est même établi parmi nous; que les enfans qui ont atteint l'âge de puberté, ne se baignent jamais avec leurs peres; ni les gendres avec les peres de leurs femmes. Nous devons donc observer ces regles de pudeur; & avec d'autant plus de soin, que la nature même nous y conduit, & nous les enseigne.

*Belle marque de la pudeur des Romains.*

CHA-

3 Les anciens mangeoient à demi couchez, sur une espece de lits, qu'ils mettoient autour de la table.



## CHAPITRE XXXVI.

*Ce que c'est qu'être bien fait. Il n'y a que les airs naturels qui plaisent. Quelle doit être la propreté, à l'égard des hommes. Ce qu'il faut observer dans le marcher. L'exterieur découvre l'interieur. Regler les mouvemens de l'ame, avec bien plus de soin que ceux du corps. Par où on parvient à les regler. Deux sortes de mouvemens dans l'ame, l'appetit & la pensée. Tenir l'un soumis à l'autre*

*Ce que c'est qu'être bien fait.*

**C**E QUI fait dire qu'une personne est bien faite consiste en deux choses: beauté, & bonne mine. L'une est proprement le partage des femmes, & l'autre celui des hommes. Evitons donc dans ce qui accompagne le visage tout ce qui n'est pas de la dignité de l'homme; aussi bien que dans les gestes, & dans tous les mouvemens du corps. Car il y a quelque chose de ridicule & de choquant, dans de certains mouvemens qui sentent le baladin ou le maître d'armes; & dans de certains gestes étudiez comme ceux des comédiens; & au contraire, on aime ceux qui sont simples & naturels.

Il y a une sorte de teint & couleur qui convient aux hommes, & qu'il faut avoir soin d'entretenir; & c'est par l'exercice qu'on

*On s'apercevrait bien de la peine si on se souvenoit que rien ne plaît que ce qui est naturel.*

qu'on l'entretient. Du reste, ils doivent avoir une sorte de propreté qui n'ait rien de trop recherché ni de choquant; & qui soit seulement exemte de tout ce qui marqueroit de la grossiereté ou de la negligence. Il faut suivre la même regle dans la maniere de s'habiller; & sur cela, comme sur une infinité d'autres choses, la mediocrité est ce qui convient le mieux.

En marchant, il faut également éviter une certaine lenteur molle & composée, comme celle de ces gens qui dans les fêtes publiques portent les images des Dieux; & une précipitation turbulente, qui met hors d'haleine, & qui change le visage: car il n'y a pas une plus grande marque de legereté d'esprit.

*Le dedans répond d'ordinaire à l'exterieur.*

Mais nous devons travailler avec bien plus de soin à regler les mouvemens de l'esprit, & à les tenir dans les bornes qui nous sont prescrites par la nature; & c'est à quoy nous parviendrons, si nous savons nous défendre de tout ce qui jette dans le trouble, ou dans l'abattement; & si nous avons une attention perpetuelle à ce qui convient à la dignité de notre nature.

*Par où on peut regler les mouvemens de l'esprit.*

Il y a dans l'ame deux sortes de mouvemens: celui de la pensée, & celui de l'ap-

*Deux principes de mouvement dans l'ame.*

G

I Par les moyens qu'il a donnez au commencement duch. 20.



*Soumission de l'appetit à la raison.*  
 l'appetit. Celuy de la pensée va à découvrir la verité; & celuy de l'appetit est ce qui donne le branle à l'action. Ayons donc soin que nos pensées ne s'appliquent qu'à de bonnes choses; & que nôtre appetit ne fasse jamais que suivre les ordres de la raison.

## CHAPITRE XXXVII.

*Des effets que fait le parler. Il y en a de deux sortes: l'une & l'autre ont besoin d'étude. De la voix, & de la bonne prononciation. Ce que demande le langage ordinaire. Ne point s'emparer de la conversation. Traiter chaque chose selon ce qu'elle est. Eviter la médisance & la raillerie. Sujets ordinaires des conversations. Mesures à garder sur chacune. Eviter dans le parler tout ce qui a quelque air de passion.*

*Deux sortes de parler.*

**I**L n'y a rien qui fasse de si grands effets que le parler, & le parler est de deux sortes; l'un plus tendu & plus élevé; l'autre plus simple & plus uni. Celuy-là est pour le barreau, pour le Senat, & pour les harangues: celuy-cy est pour les conférences & les conversations familières, & pour les propos de table. Tout le monde cherche à s'instruire sur le premier; & c'est ce qui fait que tout est plein de Rethours,

theurs, qui donnent des preceptes pour y réussir. Mais il n'y a ni maîtres ni preceptes pour le second, parce que personne ne croit avoir besoin d'en faire une étude. Je croy pourtant qu'il y en pourroit avoir; & ce que les Rethours enseignent, quand ils traittent des expressions & des choses, regarde l'un aussi bien que l'autre.

*Le parler ordinaire demande de l'étude & des regles, aussi bien que le plus élevé.*

Comme c'est par la voix que la parole se fait entendre, il faut que la voix soit claire, & douce. L'un & l'autre viennent de la nature: mais on peut se perfectionner sur l'un par l'exercice; & sur l'autre en imitant ceux qui ont de la netteté dans la prononciation, & de la douceur dans la voix.

*Quelle doit être la voix.*

Les deux Catules avoient ces deux dernières qualitez; & cela seul les faisoit passer pour des gens d'une grande littérature. Ce n'est pas qu'ils en manquassent: mais ils effaçoient bien des gens qui n'en avoient pas moins qu'eux; & la maniere dont ils manioient la langue Latine, faisoit croire à tout le monde, qu'ils la sçavoient mieux que personne 1. Leur son

G 2

1 Ciceron, dans son troisième Livre de l'Orateur, fait dire à Crassus, de Catule le pere, qu'il n'y avoit rien de plus délicieux que de l'entendre parler; & que son langage étoit si pur, qu'il sembloit qu'il n'y eût que luy qui sçût parler Latin;



*Ce qui fait la bonne prononciation.*

de voix étoit doux & gracieux: les lettres ni étouffées ni trop marquées, ce qui faisoit une prononciation ni affectée ni confuse. La voix jamais trop poussée; & n'ayant rien ni de languissant, ni de trop résonnant.

La maniere de parler de Crassus 2 étoit plus pleine & plus riche, & n'avoit pas moins de graces. Cependant la reputation des Catules sur le bien parler n'a pas été moindre que la sienne. Mais Cesar, frere de Catule le pere 3, avoit encore plus de sel; que ses discours avoient tout le poids & toute la force, & en même tems toute la douceur & toutes les graces qu'on pouvoit desirer; & que tout y étoit rangé & ordonné avec une si grande justesse, qu'on n'auroit pu y rien changer, ajoûter, ou diminuer sans le gêner.

2 C'est celui que Cicéron fait parler dans ses Livres de l'Orateur.

3 Ce Cesar n'est pas le grand Cesar, qui se rendit maître de la Republique, mais un autre du même nom, qui étoit fils d'une tante de Catule le Pere. Car les Romains donnoient quelquefois le nom de freres aux cousins germains. Cicéron dans son 3. Livre de l'Orateur, fait dire à Crassus de celui cy, qu'il avoit apporté une maniere de parler toute nouvelle, & à quoy nul autre que luy ne pouvoit atteindre: qu'il étoit le seul qui sçût traiter les choses les plus tragiques avec tous les agrémens que le genre comique peut fournir: répandre de la douceur sur les sujets les plus tristes: mêler de la gayeté dans les plus serieux: temperer la secheresse des affaires du barreau par toutes les graces dont le theatre est capable; & enfin

sel & de graces qu'eux tous; & dans son langage ordinaire, il y avoit quelque chose de plus fort & de plus élevé que dans la plus haute éloquence du barreau.

Ce que je viens de dire merite qu'on y ait égard, & qu'on s'en fasse une étude particuliere; si l'on veut rechercher en toutes choses ce qui sied le mieux. Sur tout, il faut avoir soin que dans le langage ordinaire, qui est celui où les disciples de Socrate ont excellé, il y ait de la douceur & des graces; & jamais rien qui marque nulle sorte d'entêtement ni d'opiniâtreté.

*Ci qu'on doit observer principalement dans le langage ordinaire.*

Un des défauts dont on doit le plus se garder sur ce sujet, c'est de s'emparer du discours, comme de quelque chose dont on seroit le maître, & dont on auroit droit d'exclure les autres. Il faut au contraire trouver bon que chacun ait son tour dans la conversation, aussi bien que dans beaucoup d'autres choses.

*La tyrannie dans la conversation, insupportable comme en toute autre chose.*

On doit encore prendre garde de quoy l'on parle; & traiter serieusement les matieres serieuses, & plaisamment les choses enjouées. Mais ce qui est le plus important, c'est de ne laisser jamais rien échapper qui marque quelque vice dans

*Proportion à garder entre la maniere de parler & les choses dont on parle.*

G 3

les

enfin mettre de l'enjouement dans les choses les plus élevées, sans leur rien faire perdre de leur poids & de leur force.



*Les médi-  
sans se font  
plus de tort  
à eux mê-  
mes qu'à  
ceux dont  
ils disent  
du mal.*

les mœurs; & rien n'en marque davantage, que de se jeter sur les absens; soit par des médifances formelles & déclarées, ou par des traits de raillerie, qui donnent un ridicule sans comparaison plus sensible.

*Sujets ordi-  
naires des  
conversa-  
tions.*

Les conversations roulent d'ordinaire, ou sur les affaires particulières de chacun, ou sur ce qui regarde la République, ou sur des choses d'étude & de science; & lors qu'elles se détournent à d'autres sujets, il faut avoir soin de les ramener à quelqu'un de ceux-cy. Mais comme tout le monde n'est pas du même goût; & que les choses même qui plairoient à tout le monde ne plaisent pas en tout tems, ni également à chacun; il faut prendre garde, sur quelque sujet que la conversation puisse tomber, jusqu'où elle peut être poussée sans ennuyer; & comme il y a des raisons d'entrer sur de certaines choses, il y en a aussi de ne les pousser que jusqu'à un certain point.

*On se par-  
donne les  
passions à  
soy même,  
mais on ne  
les pardonne  
point  
aux autres.*

\* Comme toute la vie doit être exempte de passion, c'est à dire de tous ces mouvemens violents dont la raison n'est point maîtresse, il faut aussi que nos discours en soient exempts; & qu'il n'y paroisse ni colere, ni aucun autre mouve-  
ment

\* Le chap. 38. commence dès icy dans le Latin, mais il doit commencer plus bas.

ment déréglé; ni lâcheté, ni paresse, & qu'ils soient même toujours accompagnez de quelque marque d'amitié & de considération pour ceux à qui nous parlons.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Comment les corrections se doivent faire. Mesures à garder jusques dans les contestations. Ne dire jamais de bien de soy.*

**O**N SE trouve quelquefois obligé de faire des corrections, & elles demandent, un ton de voix plus élevé, & des paroles plus fortes; mais elles doivent être exemptes de tout ce qui pourroit avoir quelque air de colere. Nous ne devons même en venir là que malgré nous, le moins qu'il est possible, & par pure nécessité; comme les Medecins n'employent le fer & le feu que lors qu'il n'y a plus d'autre remede. Que si nous ne pouvons l'éviter, qu'au moins il n'y entre nulle sorte de colere; puis qu'IL N'Y A jamais rien de juste ni de mesuré dans ce que la colere fait faire.

Les corrections se doivent donc faire avec douceur, au moins pour la plupart, quoy qu'on les fasse avec force. Ainsi, elles n'auront rien de dur ni d'outrageant,



& ne laisseront pas d'avoir tout le poids qui leur est nécessaire pour faire leur effet. Il faut même avoir soin de marquer, que si l'on se sert de termes un peu forts, c'est à regret, & pour le bien même de ceux que l'on reprend.

*Ne contester  
avec ses en-  
nemis mé-  
mes qu'a-  
vec dou-  
ceur, &  
de sang  
froid.*

Dans les contestations même où nous pouvons entrer avec nos plus grands ennemis, quelques choses picquantes qu'on nous dise, il faut garder la moderation & le sang froid; & se défendre de la colere. Car CE QUE L'ON fait par passion ne se peut jamais faire avec les mesures qui conviennent; & ne peut jamais être approuvé de ceux devant qui il se passe.

*Ne dire ja-  
mais de  
bien de soy.*

Enfin, rien ne sied si mal que de se vanter, & de dire du bien de soy; sur tout quand ce qu'on dit n'est pas vray. Par là, on devient le fanfaron de la comédie; & on s'attire le mépris & les raileries de tout le monde.

## CHAPITRE XXXIX.

*Comment il convient qu'un homme de considéra-  
tion soit logé. La magnificence du loge-  
ment fait honte au maître, si son mérite n'y  
répond. Mesures à garder dans la magni-  
ficence des bâtimens. Trois regles impor-  
tantes à observer dans toutes sortes d'ac-  
tions.*

COMME le plan de cet ouvrage s'étend à tout ce qui peut regarder les devoirs & la bien-seance, ou qu'au moins nous voudrions n'en rien oublier; il faut dire un mot de la maniere dont un homme de consideration doit être logé.

C'est pour se loger qu'on bâtit; & on règle son dessein sur la quantité de logement dont on a besoin. Mais quoy que ce soit la fin principale, ce ne doit pas être la seule; & il faut encore avoir égard à la commodité & à la dignité.

Une maison magnifique, bâtie dans le Mont Palatin, par ce Cneius Octavius, qui fut le premier Consul de sa famille, le mit en honneur; & comme cette maison étoit tres-agreable, & que tout le monde l'alloit voir, elle ne servit pas peu à cet homme là, pour luy faire obtenir le Consulat. Scarus la démolit depuis, pour en augmenter la sienne. Mais au



lieu que cet homme nouveau 1 apporta le Consulat dans la maison qu'il avoit bâtie; celui-cy, d'un si grand nom, & né d'un pere si illustre, n'apporta dans celle qu'il avoit si fort augmentée que le refus de la même dignité; & se trouva enfin accablé de honte & de misere 2.

*Ce que c'est que de ne devoir ce qu'on a de consideration qu'à des choses qui sont hors de soy.*

Il est bon de rehausser en quelque sorte par la beauté de sa maison ce qu'on a d'ailleurs de consideration & de dignité: mais qui n'en auroit que par là en auroit bien peu; & c'est le maître qui doit faire honneur à la maison, & non pas la maison au maître. En cecy, comme en beaucoup d'autres choses, il faut avoir égard aux autres, aussi bien qu'à soy; & comme la maison d'un homme de consideration doit être ouverte à bien des gens, par le droit d'hospitalité, & qu'il y a toujours une grande foule; elle doit être ample & spacieuse. Mais quand il n'y vient personne, & qu'une grande maison n'est qu'une grande solitude, elle fait souvent plus de honte à son maître que d'honneur; sur tout, si du tems d'un autre maître,

1 Non que sa famille ne fût fort ancienne, puisqu'elle étoit établie à Rome dez le tems de Numa; mais parce qu'aucun de ce nom là n'étoit encore parvenu au Consulat.

2 Ayant été accusé & condamné pour crime de peculat; & réduit à se bannir luy-même, pour se dérober à la vûe des hommes.

on la vûe pleine de monde. Car il est fâcheux d'entendre dire par les passans, *O la belle maison! mais que son maître d'aujourd'huy ressemble peu à celui qu'elle avoit autrefois* 3! C'est ce qu'on peut dire presentement sur le sujet de bien des gens 4.

Il faut beaucoup prendre garde, sur tout quand on bâtit soy-même la maison, de ne pas pousser la dépence & la magnificence trop loin. On fait beaucoup de mal en cela, quand ce ne seroit que par le mauvais exemple: car il n'y a rien sur quoy l'on soit si porté à imiter les personnes du premier rang.

Qui est-ce qui c'est mis en peine d'imiter les vertus du grand Lucullus 5? & combien de gens l'ont imité dans la magnifi-

G 6

3 Cecy est cité de quelque ancien Poëte.

4 Sur tout de ceux du parti de Cesar, & entre autres de Marc Antoine, qui occupoit alors la maison du grand Pompée.

5 Homme illustre par son merite, son éloquence, & sa valeur. Il vainquit Mithridates Roy de Pont, & Tigranes Roy d'Armenie, dont il prit la capitale. Il avoit des biens immenses; & il étoit d'une magnificence sans pareille, en habits, en maisons, en meubles & en tableaux; & comme il aimoit les Lettres, il se fit la plus belle Bibliotheque qu'on ait jamais veüe. Il vivoit dans le 7. siecle de la fondation de Rome. Vers la fin de ses jours son esprit baissa; & il fallut qu'un de ses freres prit soin de luy & de ses affaires jusques à sa mort.

*Moderation à garder, jusques dans les choses d'éclat & de dignité.*



gnificence de ses maisons de campagne? C'est surquoy il est important de sçavoir se borner, & se tenir à cette mediocrité qui doit être gardée dans tout ce qui regarde la propreté & la magnificence; aussi bien que dans toutes les autres choses de la vie. Mais en voila assez sur ce sujet.

Trois excellentes regles à garder dans tout ce qu'on entreprend.

Quoy que l'on entreprenne, on y doit observer trois choses. La premiere, que dans le mouvement qui nous fait agir l'appetit ne fasse que suivre la raison; & c'est ce qu'il y a de plus propre à nous faire garder les mesures que demandent nos devoirs. La seconde, de prendre garde de quelle qualité est la chose que nous voulons faire; afin de n'y apporter ni plus ni moins de soin & d'application qu'elle en merite; & la derniere, de ne pas passer les bornes de la moderation, dans les choses même d'éclat & de dignité; & rien ne les fait si bien garder, que de consulter cette bien-seance dont nous avons parlé; & de s'y tenir exactement. Or de ces trois regles, la plus excellente, & la plus importante, est sans doute de tenir l'appetit sous l'empire de la raison.

## CHAPITRE XL.

De l'ordre dans lequel on doit faire les choses. En quoy il consiste. Ce qui en resulte. Combien les circonstances changent la nature des actions. Exemple de Sophocle sur ce sujet.

IL NOUS reste à parler de l'ordre dans lequel on doit faire les choses; & des égards qu'il faut avoir aux diverses conjonctures des tems. Cette sorte de science consiste dans ce que les Grecs appellent *ivraçia*. Comme l'idée que donne ce mot-là approche de ce que nous concevons par les termes de *regler*, *compasser*, *ranger* ou *moderer*, nous le rendons par celui de *moderation*, qui ne l'exprime pourtant pas; l'*ivraçia* des Grecs signifiant proprement *conservation de l'ordre*.

Or cette conservation de l'ordre, ou cette sorte de *moderation*, si nous voulons l'appeller ainsi, n'est autre chose, selon les Stoïciens, que l'art de bien placer tout ce qu'on dit & tout ce qu'on fait. Ainsi, *ordonner* reviendra à la même chose que *bien placer*. Aussi l'ordre ne consiste-t'il, selon les mêmes Philosophes, que dans cet arrangement qui met chaque chose à sa place; & ce qui se peut appeller la place d'une action, c'est di-

Faire toutes choses avec ordre, & chacune dans son tems.

Ce que c'est que l'ordre.



sent-ils, la conjoncture du tems à quoy elle convient; & ce tems, à quoy les actions conviennent, est ce que les Grecs expriment par le mot *σινγεια*, & nous par celui d'*occasion*. Ainsi cette *moderation*, prise dans le sens que nous venons d'expliquer, fera le discernement du tems où il est à propos de faire chaque chose.

Il semble que cette définition se pourroit appliquer à la prudence: mais ce n'est pas ce que nous entendons par là présentement. Nous avons dit, dez le commencement, ce qu'il y avoit à dire sur la prudence; & il n'est question icy que de ce qui regarde la pudeur, la moderation, la temperance, & les autres vertus qui vont à garder les mesures nécessaires sur chaque chose; & à nous attirer l'approbation de ceux avec qui nous vivons.

*Belle comparaison, pour faire entendre ce que c'est qu'une vie bien ordonnée.* Il faut donc garder un si grand ordre dans les actions, & dans toute la conduite de la vie, que comme dans un discours bien suivi, il n'y a rien qui ne soit bien ordonné, & qui ne convienne l'un à l'autre; de même dans la vie, & dans les actions, il n'y ait rien qui ne s'accorde, & qui ne convienne au tems, & aux circonstances où l'on se trouve. Il ne convient pas, par exemple, & c'est même une faute

te grossiere, de mêler dans une matiere serieuse des propos de table, & des choses enjouées.

Rien ne fait mieux entendre ce que je viens de dire, qu'un mot qu'on rapporte de Periclès 1. Il avoit Sophocle 2 pour collegue dans la charge de Préteur; & un jour, qu'ils étoient ensemble, pour quelque chose qui regardoit leur employ, Sophocle, voyant passer un jeune homme fort bien fait, *O le beau jeune homme!* dit-il, à Periclès. *Ceux qui sont en charge comme nous, répliqua celui-cy, ne doivent pas avoir moins de retenue dans les yeux que dans les mains.* Or s'il avoit été question de choisir des Athletes, ce que Sophocle avoit dit n'auroit pas mérité d'être repris: & cela nous fait voir combien les choses changent de nature, par les circonstances des tems & des lieux.

*Bel exemple de la sagesse & de la retenue des anciens.*

Qu'un

1 Grand Capitaine parmi les Atheniens, & en même tems grand Orateur, & un des plus honnêtes hommes qui ayent été parmy eux; il gagna plusieurs batailles contre leurs ennemis, à la tête de leurs troupes; & entr'autres contre les Lacedemoniens, & contre les Sicioniens.

2 C'est celui dont on a ces belles Tragedies, qui ont servi de modele aux plus grands Poëtes. Son attachement à la Poësie ne l'a pas empêché d'être un assez grand Capitaine pour avoir eu le commandement des armées des Atheniens. On dit qu'il mourut de joye d'avoir gagné une bataille importante, dont le succès luy avoit paru fort douloureux.



*Combien les choses changent par les circonstances des tems.*

Qu'un homme qui aura une grande cause à plaider, ou quelqu'autre affaire à méditer, se promene tout seul, ou se tienne sans dire mot; on n'y sçauroit trouver à redire. Mais s'il portoit la même contenance dans un festin, on diroit qu'il ne sçauroit pas vivre: tant il est important de sçavoir faire la difference des tems.

### CHAPITRE XL I.

*Les petites fautes sont plus difficiles à appercevoir & à éviter que les grandes. La vie est un concert, qui demande la dernière justesse. Combien ce qui s'en éloigne tant soit peu est à éviter. S'appliquer à soy-même ce qu'on remarque dans les autres. Prendre leur avis, & s'accommoder à leur goût. Suivre les regles plutôt que les exemples. Quelques devoirs particuliers à quoy un honnête homme ne manque point.*

**L**es choses qui choquent le plus grossièrement les regles de la bien-seance, comme de chanter dans les ruës, & autres semblables disparates, sont aisées à remarquer; & on n'a pas besoin de preceptes sur ce sujet. Mais il y en a une infinité que l'on compte pour rien, & dont peu de gens sont capables de s'apercevoir; & c'est

*Il n'y a que les habiles gens qui puissent s'apercevoir & se garder des petites fautes.*

& c'est à celles-là qu'il faut le plus prendre garde.

\* Car comme les bons Musiciens ne peuvent souffrir le moindre défaut de justesse dans les tons; de même, nous devons éviter la moindre dissonance dans le concert de nos actions; & avec d'autant plus de soin, qu'il est bien d'un autre prix, & d'une autre consequence que celui des sons. Or si nous voulons prendre garde de près à tous les défauts où l'on peut tomber sur ce sujet, nous ne les sentirons pas moins finement, que les bons Musiciens sentent le moindre défaut de justesse dans un instrument mal-d'accord; & les plus petites choses nous en feront découvrir de fort grandes.

*La vie est un concert, où tout doit être parfaitement d'accord.*

Nous verrons sans peine, par le mouvement des yeux ou des sourcils, par l'air gay ou chagrin, par le rire, par la liberté ou la reserve des paroles, par le ton de la voix plus ou moins élevé, & autres choses de cette nature, si l'on est au point que la bien-seance demande; ou de combien on s'éloigne de ce que les regles de nos devoirs & la nature même nous prescrivent.

*Tout parle en nous, & fait connoître ce que nous sommes.*

Pour nous apprendre à en bien juger, il n'y a rien de meilleur que de prendre garde

*Nous n'avons des yeux que pour les défauts d'autrui.*

\* Le chap. 41. ne commence qu'icy dans le latin; mais il doit commencer plus haut.



garde à ce que nous apercevons dans les autres; afin d'éviter ce que nous aurons trouvé qui leur sied mal. Car nous voyons sans comparaison mieux les défauts dans les autres que dans nous-mêmes; & c'est ce qui fait que le meilleur moyen dont nos maîtres se puissent servir pour nous corriger de nos défauts, c'est de les contrefaire devant nous.

*Prendre avis dans les choses douteuses.*

Avant de prendre party sur des choses qui paroissent douteuses, il est bon de consulter ceux qui ont de l'étude ou de l'expérience, & de leur demander avis, de quelque sorte de devoirs qu'il s'agisse.

*La nature nous mèneroit au vray, si nous savions la consulter.*

Car LE COMMUN des hommes va d'ordinaire de luy-même à ce que la nature demande. Mais il ne faut pas prendre garde seulement à ce qu'on nous dit; il faut tâcher de penetrer ce que chacun pense; & pourquoy il pense comme il fait. Car comme les Peintres & les Sculpteurs, & même les Poëtes, sont bien aises d'exposer leurs ouvrages aux yeux de tout le monde; & que lors que plusieurs se ren-

contrent

1 Car la complaisance, la malignité, & mille autres causes peuvent faire qu'on ne nous réponde pas sincèrement: sans compter que les hommes s'embrouillent souvent eux-mêmes, quand il s'agit de répondre sur des choses qu'ils n'ont pas assez examinées; & que la reflexion même, quand elle est précipitée égare l'esprit, & luy fait prendre un party tout opposé à celui où le sentiment l'auroit conduit.

contrent à trouver une même chose défectueuse, ils tâchent de découvrir, & par leurs propres lumieres, & par celles des autres, d'où peut venir le défaut, & ne manquent pas de le corriger; de même, il faut que le jugement des autres nous serve de regle, pour nous déterminer à faire ou ne pas faire, à changer & à corriger bien des choses.

*Avoir égard au goût & au jugement des autres.*

Il n'y a point de preceptes à donner, sur ce qui est réglé par les loix & les coutumes de chaque peuple; puisque les loix mêmes sont des preceptes. Or que sous pretexte qu'il est peut-être échappé à Socrate, ou à Aristide 2, quelque mot ou quelque action contraire aux loix & aux coutumes de leur pais, nous crussions pouvoir nous donner la même liberté; ce seroit nous tromper beaucoup. Ce n'étoient que comme des licences que ce qu'il y avoit dans ces grands hommes d'excellent & de divin pouvoit faire excuser; & qui ne peuvent être tirées à conséquence pour les autres.

*Suivre les loix & les coutumes.*

*Les regles sont plus sûres que les exemples mêmes des plus grands hommes.*

Quant aux maximes & aux manieres des Cyniques, il faut les rejeter absolument; puis qu'elles vont directement contre la pudeur, sans laquelle il n'y a ni vertu, ni honnêteté.

Il

2 On verra sur le chap. 11. du 3. Livre quel il étoit.



*Respecter le  
merite &  
la vertu  
dans tous  
ceux qui en  
ont.*

Il est du devoir d'un honnête homme, d'honorer & de respecter ceux dont la vie a été illustrée par une conduite honnête & noble, & par de grandes actions; ceux qui n'ont que des vûes & des intentions droites sur ce qui regarde la Republique; ceux qui l'ont servie, ou qui la servent actuellement, & ceux qui ont passé par les grandes charges, ou qui ont commandé les armées. Il en est encore de déferer beaucoup aux vieillards; de ceder à ceux qui sont en sa place; de sçavoir faire la difference du citoyen & de l'étranger; & entre les étrangers même, celle d'un particulier qui vient de son chef, ou de celui qui vient au nom de la Republique. Enfin, pour ne pas entrer dans un plus grand détail, il est du devoir d'un honnête homme d'observer inviolablement, & de maintenir même, autant qu'il luy est possible, tout ce qui peut concilier les hommes les uns aux autres, & contribuer à l'entretien de la société qui les unit.

*Qui auroit  
pour but  
l'entretien  
de l'ordre  
de la société  
humaine,  
ne seroit ja-  
mais de-  
fautes.*

## CHAPITRE XLII.

*Des moyens de gagner du bien, dont les uns  
sont honnêtes, & les autres malhonnêtes.*

QUANT aux arts, & aux autres moyens de gagner du bien, il faut faire la difference de ceux qui ne sont pas indignes d'un honnête homme, & de ceux qui ont quelque chose de fardide & de honteux; & voicy ce qu'on nous en a toujours appris. En premier lieu, il faut rejeter ceux qui attirent la haine publique; tel est le métier des usuriers, & de ceux qui levent les impôts des entrées.

*Choix à fai-  
re entre les  
moyens de  
gagner du  
bien.*

On doit encore regarder comme quelque chose de bas & de fardide, le métier de tous ceux qui vendent leur peine ou leur industrie. Car quiconque donne son travail pour de l'argent se vend luy-même, & se met au rang des esclaves. Il en faut dire autant de ceux qui prennent des gros marchands pour revendre sur le champ; puis qu'ils ne gagnent qu'à force de mentir; & qu'IL N'Y A rien de plus honteux que le mensonge. Il y a encore quelque chose de bas dans toutes sortes d'ouvriers, de quelque métier que ce puisse être; & tout ce qui s'appelle boutique est indigne d'un honnête homme. Enfin, on



*Les arts qui ne servent qu'à la volupté, indignes d'un honnête homme.*

ne scauroit avoir que du mépris pour toutes ces sortes de gens qui sont comme les ministres de la volupté. Terence met dans ce nombre-là les bouchers 1, les poissonniers de gros poissons 2; les cuisiniers, les patissiers; & l'on y peut ajoûter les parfumeurs, les danseurs publics, & tous ceux qui tiennent des académies de jeux de hazard.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui sont profession des Arts où il faut plus d'esprit & d'application; & dont le public tire de grandes utilités; comme des Medecins, des Architectes, & de ceux qui enseignent les choses qu'un honnête homme doit sçavoir. Tous ces Arts se peuvent exercer sans deshonneur, par ceux dont la condition, & le rang qu'ils tiennent dans la République, le peut souffrir 3.

*Quels sont les arts honnêtes.*

Quant

1 Ceux-là travaillent pour la nécessité, plutôt que pour la volupté; & on ne voit pas pourquoy Ciceron les met dans le rang de ses Ministres, si ce n'est par l'excès du soin que ceux de son tems pouvoient avoir de fournir des viandes exquisés.

2 Une partie du luxe des Romains consistoit à se faire servir toutes les plus grosses pieces, & en chair & en poisson.

*Quanta est gula que sibi totos*

*Ponit apros!*

JUVENAL.

3 Il n'y avoit que ceux de l'ordre du peuple qui pussent exercer ces sortes d'arts; & ils étoient interdits aux Senateurs, & même aux Chevaliers Romains. Mais il y avoit certains emplois que l'on per-

Quant à la marchandise, celle qui se fait en détail; & qui n'a pas grande étendue est sordide. Mais pour celle qui roule sur un grand negoce, & qui apportant de toutes parts une grande abondance des choses utiles à la vie, donne moyen à chacun de se fournir de ce qu'il luy faut, on ne la scauroit blâmer, lors qu'elle s'exerce sans fraude & sans mensonge. Elle n'a même rien que d'honnête & de loüable, si ceux qui s'y appliquent ne sont pas infatigables; & que comme, lors qu'ils sont sur mer, leur but est d'arriver au port, ils ayent aussi pour but de passer enfin du port à quelque établissement à la campagne, après avoir gagné du bien jusques à un certain point.

*Ce qu'on doit juger de la marchandise.*

De tous les moyens d'en gagner, il n'y en a point de meilleur, de plus utile, de plus agreable, ni de plus digne d'un honnête homme que l'agriculture. C'est une matiere que j'ay traitée amplement, dans le livre où je fais parler le vieux Caton 4; & vous y trouverez tout ce qui se peut desirer sur ce sujet.

*Quel est le plus honnête de tous les arts.*

permettoit à ceux-cy, comme par exemple d'entrer dans les fermes publiques & qui étoient interdits aux Patriciens.

4 C'est le Livre de la vieillesse.

CHA-



## CHAPITRE XLIII.

Récapitulation de ce qui a été dit jusqu'icy, sur les sources de l'honnêteté. De la comparaison & de la subordination des devoirs. Que ceux qui ont pour but le bien de la société humaine, sont préférables à tous les autres.

Récapitulation de ce qu'il a dit des devoirs jusqu'icy.

JE croy en avoir assez dit, pour faire voir par où nous pouvons parvenir à découvrir nos devoirs; & que nous ne devons les chercher que dans ces quatre sources d'où dérive tout ce qu'on peut appeler honnête, qui sont *la prudence*, ou le discernement de la vérité; *la justice*, qui se rendant également à tout le monde, est le principal soutien de la société humaine; *la force*, ou la grandeur d'ame; & *la moderation* ou *la temperance*. Mais il y a une infinité d'occasions, où plusieurs choses constamment honnêtes se trouvent en concurrence; & il faut nécessairement alors en faire la comparaison, pour se déterminer entre ces différentes sortes de devoirs; & c'est ce que Panætius a oublié de traiter.

Quels sont les devoirs les plus essentiels.

Je croy donc que les devoirs qui ont pour objet le bien de la société humaine, c'est à dire, ceux que la justice prescrit, sont

sont les plus essentiels, & les plus conformes à ce que la nature demande de nous, & qu'ils sont au dessus de ceux qui ne roulent que sur la recherche de la vérité; & voici, ce me semble, par où il est aisé de le prouver.

Ce qui va au bien de la société humaine, est préférable à tout.

Posons qu'un honnête homme se trouve dans une situation, où il ait abondance de toutes choses; & où il jouisse d'un repos & d'un loisir qui luy donne moyen de méditer & de considérer tout ce qui mérite le plus que nous désirions de le connoître: sans doute que s'il est d'ailleurs dans une si grande solitude, qu'il ne puisse jamais voir personne, la vie luy deviendra ennuyeuse & insupportable.

Les hommes sont faits pour vivre en société.

De plus, tout le monde convient que la plus noble & la plus élevée de toutes les vertus, c'est cette sagesse que les Grecs appellent *σοφία*. Car elle est bien au dessus de celle qu'ils appellent *φρόνησις*; puisque celle-cy n'est autre chose que cette prudence ordinaire qui fait discerner ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter; au lieu que l'autre comprend la connoissance de toutes les choses divines & humaines; & met les hommes en commerce & en société avec les Dieux. Or si elle est la plus grande de toutes les vertus, comme elle l'est sans doute; il s'en suit que les devoirs qui regardent la société humaine, sont au dessus de tous les

Deux sortes de sagesse.

H

autres.



Toute con-  
noissance  
doit se rap-  
porter à  
quelque sor-  
te d'action.

autres. Car la plus sublime connoissance des choses de la nature est imparfaite & défectueuse, si elle ne se termine à quelque sorte d'action; & l'action qui luy convient le plus, est sans doute celle qui a le bien des hommes pour objet. Or si cette action est ce qui donne comme le dernier lustre à cette sagesse même si élevée; il est clair que ce qui a rapport au bien de la société humaine, doit être mis au dessus de quelque connoissance que ce soit.

C'est ainsi que tous les gens de bien en jugent; & les mouvemens que la nature leur inspire, le font voir manifestement.

Un honnête  
homme est  
plus touché  
du plaisir  
de faire du  
bien aux  
autres, que  
de celui de  
sçavoir.

Car entre ceux même qui sont le plus attachés à l'étude des choses naturelles, qui est celui qui au plus fort de son application, à ce qu'on doit le plus desirer de connoître, & sur le point même de trouver au juste le nombre des étoiles, & les dimensions de toutes les parties de l'univers, ne quitte tout sans hésiter, pour courir au secours de sa patrie, s'il apprend qu'elle soit menacée de quelque accident funeste; & qui n'en fasse autant pour son pere ou pour son ami? Voilà par où il est aisé de voir, combien les devoirs que prescrit la justice, & qui sont des suites de cet amour que les hommes doivent avoir les uns pour les autres, & qui est toujours au dessus de tout, dans le cœur d'un honnête

nête homme, sont préférables à ceux qui n'ont pour objet que l'étude des sciences.

## CHAPITRE XLIV.

*Les speculations mêmes de ceux qui vivent dans la retraite, utiles à la République, & par où. L'éloquence préférable aux pures speculations. Combien l'union des hommes en société leur aiguise l'esprit. Ce qui les a portez à s'y mettre.*

**A**USSI ne faut-il pas croire, que ceux qui ont passé leur vie à l'étude, & à l'acquisition des connoissances, ayent perdu de vûe le bien & les avantages du genre humain; & qu'ils n'y ayent rien contribué. Car n'est-ce pas par leurs lumieres & par leurs soins, que tant de gens ont été formez; & sont devenus meilleurs citoyens, & plus utiles à la République? C'est ainsi qu'Epaminondas & de Thèbes fut formé par Lisit Pitagorien

Combien les  
découvertes  
des specula-  
tifs sont  
utiles aux  
autres hom-  
mes.

H 2 cien

<sup>1</sup> C'est ce grand General des Thebains, dont il est parlé au chap. 24. Il passe pour l'homme le plus accompli de toute l'antiquité, & du côté de l'esprit, & du côté des mœurs, & de celui de la valeur. Sa dernière action est la bataille de Mantinée, qu'il gagna l'an 391 de la fondation de Rome; mais il y reçût un coup de javelot dont il mourut.



*C'est se tromper que de croire que ceux qui n'ont jamais rien appris ni médité, puissent servir utilement la République.*

*Ceux qui découvrent & qui instruisent, sont plus utiles à la République que ceux qui agissent.*

cien 2; & Dion de Siracuse 3 par Platon; sans compter ceux qui l'ont été par d'autres. Nous-mêmes, nous n'avons servi utilement la République, si toutefois nous pouvons dire que nous l'avons servie utilement, que parce que nous sommes entrez dans ses affaires, munis des secours qu'on peut tirer des Maîtres, & de l'étude.

Et ce n'est pas seulement pendant la vie de ces grands hommes, & par des conférences de vive voix, qu'ils instruisent ceux qui vivent de leur tems, & qui veulent profiter de leurs lumieres: ils continuent de le faire encore après leur mort, par leurs ouvrages? où ils n'ont rien oublié de ce qui regarde les loix,

2 Il vivoit environ l'an de Rome 366. On le croit auteur de certains vers moraux qui courent sous le nom de Pythagore. Dans un Recueil de lettres d'Autheurs Grecs, imprimé par Manuce; il y en a quelques-uns de luy.

3 Il vivoit du tems du I. Denis, Tiran de Siracuse, qui avoit même de la consideration pour luy. Le jeune Denis en eut encore davantage; mais fatigué par les instances que Dion luy faisoit, de rendre la liberté à Siracuse, il le chassa. Dion se retira à Athenes avec Platon; & le soin des jeux publics ayant été donné à ce Philosophe, Dion luy fournit de quoy en faire la dépense. Ensuite il entreprit de mettre sa patrie en liberté par la force des armes; & cette entreprise eut tout le succès qu'il pouvoit desirer. Ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût chassé, puis rappelé, & enfin assassiné l'an 400 de la fondation de Rome.

les mœurs, & la conduite de la vie. Ainsi on peut dire que leur loisir est devenu le soutien de ceux qui sont dans l'action. Voilà par où il est vray de dire, que c'est principalement au bien de la société humaine que ceux mêmes qui s'appliquent tout entiers à l'étude des sciences & de la sagesse, rapportent tout ce qu'ils ont de lumieres & de connoissances.

De ce que nous venons d'établir il s'ensuit, que l'éloquence, quand elle est accompagnée de prudence & de sagesse, est préférable aux spéculations les plus profondes & les plus étendues de ceux qui n'ont pas le don de la parole. Car toutes ces spéculations sont renfermées dans la pensée; au lieu que par l'éloquence on se communique à ceux avec qui l'on est uni par les liens de la société humaine.

Or comme ce n'est pas précisément pour former des ruches, que les mouches à miel s'unissent; & qu'au contraire c'est cette union à quoy la nature les porte, qui les met en état d'en former; ainsi, & à bien plus forte raison, l'union à quoy la nature a porté les hommes, & qui les fait vivre en société, est ce qui réveille en eux, & qui met en mouvement, le principe qui les rend capables de penser & d'agir.

Il est donc clair, que si les plus belles con-

*L'éloquence, quand elle a des fonds, est préférable aux simples spéculations.*

*Combien l'union qui lie les hommes les uns aux autres, sert à mettre leur esprit en action.*



noissances n'étoient accompagnées & soutenues de cette vertu qui tend à maintenir la société humaine <sup>1</sup>, elles demeureroient renfermées en elles-mêmes; & ne sçauroient être que vaines & infructueuses.

*Bien de la société humaine, unique but de la force, aussi-bien que de la Justice.*

Il en est de même de la force & de la grandeur d'ame; & si elle ne se rapporte au bien de la société humaine, c'est plutôt ferocité que vertu. Concluons donc que ce qui va à soutenir la société humaine, est beaucoup au dessus de l'étude & des connoissances.

*Il y a dans les hommes un principe qui les porte à entrer en société, indépendamment du besoin qu'ils ont des autres.*

Et il ne faut pas écouter ceux qui disent que les hommes ne sont entrez en société, que parce qu'ils se sentoient pressés par leurs besoins, & qu'ils ne pouvoient venir à bout d'avoir, ni de fabriquer, sans le secours les uns des autres, ce que leur nature demande pour se soutenir. Mais que si quelque vertu divine leur fournissoit à point nommé, sans aucun secours humain, tout ce qui est nécessaire pour la subsistance, & pour les commodités de la vie; tous ceux à qui la nature a donné un bon esprit ne s'embarasseroient dans aucune sorte d'affaires; & s'appliqueroient tout entiers aux sciences & aux

<sup>1</sup> C'est à dire la justice, qui est de toutes les vertus, celle qui contribue le plus au maintien de la société.

& aux connoissances. Il s'en fait bien que cela ne soit ainsi: la solitude ne feroit guere moins de peur aux plus grands esprits qu'aux autres: ils voudroient avoir des compagnons de leurs études; & il n'y en a aucun qui ne fût bien aise d'apprendre & d'écouter quelquefois, aussi-bien que de parler & d'enseigner. Il doit donc demeurer pour constant, que les devoirs qui ont rapport au maintien de la société humaine, sont préférables à ceux qui n'ont pour objet que les sciences & les connoissances.

*Tout homme a besoin de la société de quelque autre homme.*

## CHAPITRE XLV.

*Si les devoirs que prescrivent la pudeur & la tempérance doivent céder au bien de la société humaine, aussi-bien que les autres. Subordination de ceux qui la regardent.*

ON pourroit peut-être demander si ces sortes de devoirs, qui regardent la société humaine, & qui sont si conformes à ce que la nature demande de nous, doivent aussi être préférés à ceux que la pudeur, la modération, & la tempérance prescrivent. C'est de quoy je ne sçauois convenir. Car entre les choses qui sont contraires à ces sortes de vertus,

*Si ce qui est du devoir de la tempérance & de la pudeur, doit céder à l'avantage de la société humaine.*



il y en a de si honteuses, de si odieuses, & même de si criminelles, qu'il n'y a point d'honnête homme qui les voulût faire en aucun cas, quand il iroit du salut de sa patrie. Possidonius <sup>1</sup> en a fait une grande énumération: mais la plupart sont si infames, que j'aurois honte de les rapporter. On ne les fera donc jamais; non pas même pour le service de la République. Aussi ne les exigera-t'elle jamais de personne, & il ne peut jamais être de son intérêt qu'un honnête homme les fasse.

Il est donc clair, par tout ce que nous venons de dire, que quand il sera question de se déterminer entre plusieurs différens devoirs, on doit préférer ceux qui vont au bien de la société humaine. Car toutes les connoissances, & toutes les lumières de la prudence, doivent se terminer à quelque action sage, réglée & bien ordonnée. Ainsi il est indubitable que d'agir de cette sorte, c'est quelque chose de plus estimable que de bien penser.

Mais en voilà assez sur ce sujet; & il ne fera pas difficile après cela de prendre parti entre plusieurs devoirs différens, & de voir lesquels doivent être préférés aux autres.

<sup>1</sup> Disciple de Panœtius, dont Cicéron parle au ch. 2. du troisième Livre. Il étoit d'Apamée; mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, auprès de son Maître qui en étoit.

*Ce qui est  
contre les  
bonnes  
mœurs ne se  
doit jamais  
faire, quel-  
que avan-  
tage qu'il  
en puisse re-  
venir à la  
Républi-  
que.*

Entre ceux mêmes qui regardent la société humaine, il y a différens degrez; & il est aisé de voir dans quel ordre on les doit ranger; puisque ce que nous devons aux Dieux immortels va devant tout: ce que nous devons à la patrie vient après; ensuite vient ce que nous devons à nos pères, & à nos meres, & ainsi du reste. Le peu que nous en avons dit fait assez voir, que non seulement on peut être en doute si une chose est honnête ou non; mais qu'entre deux choses constamment honnêtes, on peut être en peine de sçavoir à laquelle on doit se porter préférablement à l'autre. Et c'est ce que Panœtius a oublié dans sa division des devoirs; comme nous avons remarqué dès le commencement de cet ouvrage. Mais passons à ce qui nous reste à voir.

*Subordina-  
tion des de-  
voirs.*

*Fin du premier Livre.*





LES  
OFFICES  
DE  
CICERON.  
LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

*Quel sera le sujet de ce second Livre. Philosophie, unique recours, & unique consolation de Cicéron, depuis la ruine de la République.*

**J**E croy, mon cher Fils, que dans le Livre précédent j'ay suffisamment expliqué, & la nature des devoirs qui se tirent de l'honnêteté, & de chaque sorte de vertu; & la manière dont on les en tire. Il s'agit présentement de traiter de ces autres devoirs qui ont rapport aux choses d'où dépend l'aisance de la vie; ou

*Sujets de ce second livre.*

ou qui peuvent luy donner de l'éclat, c'est à dire au bien & à la considération. Sur cela on peut, comme j'ay dit, considérer dans chaque chose, si elle est utile ou nuisible; ou de plusieurs choses utiles, si l'une l'est plus que l'autre; ou s'il y en a quelqu'une qui le soit souverainement. C'est à quoy je viendray tout à l'heure: mais il faut auparavant que je dise quelque chose de mon dessein, & des raisons que j'ay eues de l'entreprendre.

Quoique mes Ouvrages ayent donné le goût des Livres à beaucoup de gens, & en ayent même excité quelques-uns à écrire aussi de leur côté, je crains que d'autres, qui ne s'accommodent point de tout ce qui s'appelle Philosophie <sup>1</sup>, quoy qu'ils soient honnêtes gens d'ailleurs, ne s'étonnent que je puisse donner à ces sortes de choses tant de tems & d'application.

Tant que la République a été gouvernée par ceux qu'elle choissoit elle-même; elle a été le seul objet de mes soins & de mes pensées. Mais depuis qu'elle est tombée au pouvoir d'un seul <sup>2</sup>; & qu'il n'y a plus eu de lieu d'employer pour elle, ni

*Ce qui avoit porté Cicéron à s'appliquer à écrire sur des matières de Philosophie.*

H 6 les

<sup>1</sup> La Philosophie étoit encore peu connue & peu goûtée à Rome, dans le tems que Cicéron écrivoit.

<sup>2</sup> Par la mort de César, la République n'avoit fait que retomber de son pouvoir dans celui d'Antoine, qui avoit hérité de son ambition & de son avidité.



les conseils qu'on étoit capable de donner 3, ni ce qu'on pouvoit avoir de considération & d'autorité; & qu'enfin j'avois perdu ceux qui m'aideroient autrefois à la soutenir; je n'ay voulu, ni me laisser aller à la tristesse, qui m'auroit consumé si je ne luy eusse résisté; ni rechercher des occupations ou des plaisirs indignes d'un homme qui sçait quelque chose.

S'il avoit plû aux Dieux, que la République fût demeurée dans l'état où elle étoit revenue 4, & qu'elle ne fût point tombée à la merci de ceux qui sous pré-

*Cicéron en préférant le service de la société humaine à l'étude, suivait les règles qu'il donne dans cet ouvrage. liv. 1. c. 6. & ailleurs.*

texte d'en changer le gouvernement, n'ont eu en vûe que de l'anéantir; je ferois encore comme j'ay fait autrefois: on m'auroit vû plus appliqué à la servir, qu'à écrire; ou si j'eusse écrit quelque chose, c'eût été mes actions publiques, ou mes mémoires, comme je faisois dans les premiers tems, plutôt que des ouvrages philosophiques.

Mais comme cette République, à qui je donnois avec tant de plaisir tous mes soins & toutes mes pensées, ne subsiste plus; & qu'ainsi ces sortes d'études qui regardoient le Senat ou le barreau, n'ont plus

3 N'y ayant plus de liberté dans le Senat.

4 Après que Sylla se fut démis de la Dictature, la République paroissoit avoir repris sa première forme.

plus de lieu; & que d'ailleurs je ne pouvois demeurer sans occupation, j'ay repris les choses à quoy je me suis appliqué dès mes premières années. J'ay même crû que je ne pouvois me consoler d'une manière plus digne d'un honnête homme, qu'en revenant à cette même Philosophie à laquelle j'avois donné tant de tems dans ma jeunesse, pour me former l'esprit; mais que j'avois comme abandonnée, depuis que j'ay commencé d'entrer dans les charges, & que je me suis devoüé tout entier à la République. Car je n'ay pû luy donner, depuis ce tems-là, que le peu de loisir que les affaires publiques, & celles de mes amis me laissoient, & que je ne pouvois même employer qu'à lire, n'en ayant point allés pour m'embarquer à rien écrire.

*La véritable Philosophie est la seule chose qui soit digne d'occuper un homme retiré.*



## CHAPITRE II.

Tirer quelque avantage des maux mêmes. Eloge de la Philosophie. Que ce n'est que par elle qu'on peut parvenir à la vertu. Quel étoit le système des Académiciens, & pourquoi ils contesfoient tout.

J'AY donc au moins tiré cet avantage des maux extrêmes qui nous accablent, de me trouver en état d'écrire des choses qui n'étoient point allés connus parmi nous 1, & qui sont pourtant celles qui meritent le plus de l'être. Car qu'y A-T-IL de plus excellent & de plus desirable que la sagesse? Que peut-on concevoir de meilleur & de plus digne de l'homme? Or c'est uniquement ce que cherchent ceux qu'on appelle *Philosophes*; & le mot de *Philosophie* ne signifie autre chose que l'amour & la recherche de la sagesse 2.

Ce que c'est que la sagesse.

Et qu'est-ce que la sagesse? C'est, disent

1 La Philosophie avoit commencé parmi les Grecs, & y avoit fait un grand progrès. Mais les Romains ne s'y étoient appliquez que fort tard; & dans le tems que Cicéron écrivoit; il n'y avoit encore que bien peu de gens parmi eux qui en eussent quelque teinture.

2 Le mot de Philosophie fait peur à la plupart des hommes, comme s'il y avoit quelqu'un qui s'en dispensé d'être sage, & que la Philosophie fût autre chose que la recherche de la sagesse.

sent les anciens Philosophes, la connoissance des causes divines & humaines 3, & des causes d'où elles dépendent. Or si l'on peut blâmer une telle étude, j'avoué que je ne sçay plus ce qu'on peut louer.

Car soit qu'on cherche à occuper agréablement son esprit, ou à se délasser des soins & des agitations de la vie; quelle occupation est comparable à cette forte d'étude, qui fait faire sans cesse quelque nouvelle découverte dans ce qui peut contribuer à rendre la vie également bonne & heureuse? Que si c'est une vertu solide & véritable qu'on se propose, & à quoy l'on voudroit parvenir; ou c'est par cette

L'étude de la sagesse n'est pas moins agréable qu'utile.

C'est que par l'étude de la sagesse qu'on peut acquérir la vertu.

3 Par la connoissance des choses divines, ils entendoient non seulement celle de Dieu & de sa nature; mais encore celle de l'univers qui est son ouvrage, & du cours, des effets & des productions de la nature qu'il fait mourir, & qui n'agit que sous ses ordres. Par la connoissance des choses humaines, ils entendoient celle de tout ce qui appartient à la nature de l'homme; de son esprit, & du bon ou mauvais usage qu'il en peut faire; de son cœur, de ses mœurs, de ses devoirs & de ses actions. On pourroit sans doute appeler sage, celui qui sçauroit tout ce qui est à sçavoir là-dessus. Mais il n'y auroit pas de plus grande folie que de croire qu'on y peut atteindre. Ainsi c'étoit proprement une belle idée dont ces Philosophes étoient amoureux. La Religion réduit la sagesse à quelque chose de bien plus simple; & elle nous apprend que ce n'est autre chose que la piété; & que les sages sont ceux qui aiment Dieu, & qui le servent



étude si noble, & par les regles qu'elle fournit, qu'on peut arriver à la vertu; ou il n'y en a point pour nous y conduire. Or de dire qu'il n'y a point de regles pour la plus grande chose du monde, lorsque l'on convient qu'il y en a pour les moindres, ce seroit ne pas penser à ce qu'on dit; & s'aveugler miserablement soy-même, sur ce qu'il y a de plus important dans la vie.

S'il y a donc quelques regles, & quelle sorte d'art, pour acquérir la vertu; où les trouverons-nous, si nous rejettons l'étude de la sagesse? Mais il n'est pas nécessaire d'entrer plus avant dans cette matière, que j'ay traitée avec beaucoup d'exactitude, dans un ouvrage fait exprès pour porter les hommes à l'étude de la Philosophie 4. C'est assés d'avoir rendu raison en cet endroit, pourquoy me voyant hors des charges de la Republique, & exclus des occupations qui pouvoient la regarder, je me suis particulièrement appliqué à cette sorte d'étude.

Mais j'ay encore à répondre à une sorte de

4 C'étoit un Livre intitulé *Hortense*. Il est perdu; mais on l'avoit encore du tems de S. Augustin, qui dit au troisième Livre de ses Confessions, ch. 4. que la lecture de cet ouvrage l'avoit embrasé d'un tel amour pour la sagesse à l'âge de 19. ans, que de là en avant il n'eut plus que du mépris pour tous les biens de cette vie.

de gens, & ce sont même des gens qui ne manquent ni d'étude ni de science. Ils demandent si faisant profession de croire que la verité ne se peut voir avec certitude sur quoy que ce soit 5, j'ay pû, sans combattre mes principes, & me contredire moy-même, traiter comme j'ay fait diverses sortes de sujets; & si je puis encore donner des regles & des preceptes sur les devoirs de la vie 6.

Il seroit à désirer que ceux qui parlent de la sorte, eussent bien compris quels sont mes sentimens, & de tous les Académiciens. Il s'en faut bien que nous soyons de ceux qu'un esprit toujourn flotant & incertain tient dans un égarement continuel 7; & qui n'ont aucune opinion arrêtée sur quoy que ce soit. Que seroit-ce que mon esprit: & que seroit-ce même que ma vie, s'il n'y avoit rien d'arrêté, ni dans mes pensées, ni dans ma conduite?

La seule difference qu'il y a entre nous & les autres Philosophes, c'est qu'au lieu qu'ils

5 Cicéron faisoit profession de la Philosophie Académicienne; & la maxime capitale de cette secte étoit, qu'on ne pouvoit arriver à une connoissance certaine de la verité sur aucune chose.

6 Puisque, comme il a dit au chap. 2. du premier Livre, ceux d'entre les Philosophes qui font profession de douter de tout, ne scauroient nous rien enseigner sur nos devoirs.

7 Les Sceptiques.



*Quel-étoit  
le principe  
des Académiciens,  
& en quoy  
ils étoient  
différens  
des autres  
Philosophes.*

qu'ils disent qu'il y a des choses certaines, & des choses incertaines; nous disons qu'il y en a de vray-semblables, & qu'il y en a qui n'ont aucune sorte de vray-semblance. Qui m'empêche donc de suivre ce qui me paroît vray-semblable; & de rejeter ce qui ne me paroît pas tel? Par là j'évite l'arrogance des affirmatifs; & je me garde de rien assurer témérairement, ce qui est la chose du monde la plus contraire à la sagesse.

*Pourquoy  
les Académiciens  
contestoient  
tout.*

Que si nos Académiciens contestent tout, & disputent sur tout, ce n'est que parce que ce vray-semblable que nous cherchons ne se peut découvrir, qu'à force d'agiter le pour & le contre. C'est ce que je croy avoir expliqué avec assez de soin dans mes *Questions Académiques*.

Quant à vous, mon cher Cicéron, quoy que vous soyez appliqué à une Philosophie qui n'est pas moins illustre qu'ancienne; & que vous en preniez des leçons d'un maître qui peut aller de pair avec ceux qui en sont les auteurs & les fondateurs; je suis bien aisé que notre doctrine, qui n'est pas fort éloignée de la vôtre<sup>8</sup>, ne vous soit pas inconnue. Mais revenons à notre sujet.

CHA-

<sup>8</sup> C'est à dire de celle des Peripateticiens, dont Cratippus

Cratippus, maître du jeune Cicéron, faisoit profession; au lieu que Cicéron étoit Académicien. Mais comme les uns & les autres étoient disciples de Platon, ils raisoïnoient à peu-près sur les mêmes principes.

## CHAPITRE III.

*De ce qui est à examiner, quand on se trouve partagé entre plusieurs différens devoirs. Combien il est pernicieux de faire différence entre l'honnête & l'utile. Que la distinction de l'un & de l'autre n'est qu'une pure précision de l'esprit. Division des choses qui sont utiles à la vie des hommes. Que ce n'est que par l'industrie des hommes qu'elles sont utiles.*

**I**L y a donc, comme j'ay fait voir<sup>1</sup>, cinq différentes manieres dont nous pouvons nous prendre à découvrir ce qui peut être de nos devoirs: deux qui regardent l'honnêteté & la bienveillance; deux qui regardent les commoditez de la vie, telles que sont les biens & la considération; & la dernière, qui regarde le choix qu'il s'agit de faire, lors que plusieurs choses de l'un ou de l'autre genre se trouvent en concurrence, & paroissent contraires les unes aux autres. J'ay expliqué dans le premier

<sup>1</sup> A la fin du 3. chap. du 1. Liv.



*La science de l'honnêteté est la véritable science de l'homme.*  
mier Livre ce qui regarde l'honnêteté; & c'est surquoy je desire que vous soyez le mieux instruit.

*Quelle erreur c'est de regarder comme utile ce qui n'est pas honnête, & combien elle est pernicieuse.*

*La différence qu'on peut faire de l'utile, n'est qu'une pure précision de l'esprit, qui regarde une même chose par différens côtés.*

*Preuve que rien n'est utile que ce qui est honnête.*

Il s'agit presentement de ce que l'on appelle utile; & sur cela le langage, & les opinions des hommes, se sont beaucoup écartées de la verité & de la droite raison, en distinguant l'honnête de l'utile; & en

se persuadant qu'il y a des choses honnêtes qui ne sont pas utiles; & qu'il y en a qui sont utiles, quoy quelles ne soient pas honnêtes. Il n'y a rien de plus pernicieux à la société humaine, ni de plus capable de corrompre les mœurs des hommes qu'une telle persuasion. Ce n'est pas que de tres-grands Philosophes ne distinguent l'honnête de l'utile. Mais ils le font d'une

maniere qui ne blesse point les droits de l'honnêteté; & qui ne déroge point à la severité de leur doctrine; puis que toute la différence qu'ils font entre l'un & l'autre, ne consiste que dans une simple précision de l'esprit & de la pensée. Du reste, ils font assez voir que l'un & l'autre ne sont qu'une même chose. Car, selon eux, IL

N'Y A que ce qui est juste qui soit utile; & il n'y a que ce qui est honnête qui soit juste; d'où il s'ensuit qu'il n'y a que ce qui est honnête qui soit utile.

Ce n'est que faute d'avoir compris ce

que je viens de dire, que quelques uns, regardant avec admiration ce qu'il y a d'adresse & de finesse dans de certains gens, prennent pour habileté, & pour prudence, ce qui n'est qu'artifice & méchanceté. Il faut donc les tirer de cette erreur; & leur faire comprendre, que ce n'est que par des actions & des intentions droites & honnêtes, qu'ils peuvent esperer d'arriver à ce qui est le but de leurs desirs.

## CHAPITRE IV.

*Combien on tire d'utilité du travail & de l'industrie des hommes. Avantages qui leur viennent d'être entrez en société.*

ENTRE les choses qui regardent le soutien & les commoditez de la vie, il y en a d'inanimées, comme l'or, l'argent, les fruits de la terre, & les autres du même genre; & il y en a d'animées, & qui ont leurs mouvemens & leurs inclinations. De celles-là, les unes sont sans raison, comme les chevaux, les bœufs, & toutes les autres especes de bestiaux; à quoy l'on peut ajoûter les mouches à miel, qui produisent aussi quelque chose d'utile à l'homme: les autres ont de la raison; & ce sont les Dieux & les hommes.

Quant



Quant aux Dieux, ce qui nous les rend favorables, c'est la piété & la sainteté de vie. Après eux, il n'y a rien dont les hommes tirent tant de secours que des hommes mêmes. Cette même division se peut appliquer aux choses qui peuvent faire du mal; & elles sont comprises sous les mêmes genres.

A l'égard des Dieux, on est persuadé qu'ils ne nous font jamais aucun mal. Pour les hommes, les maux qu'ils se peuvent faire les uns aux autres ne sont pas moins grands, que les secours qu'ils tirent les uns des autres.

Ces choses mêmes inanimées, qui nous font de quelque utilité, ne sont-elles pas, pour la plupart, des effets du travail des hommes? & n'est-ce pas leur main & leur industrie qui non seulement nous les fait avoir, mais qui les rend propres à notre usage? Aurions-nous sans elle, ni médecine, ni navigation, ni agriculture? Pourrions-nous même recueillir & conserver les bleds, & les autres fruits de la terre? N'est-ce pas à l'industrie & à l'application des hommes que nous devons ce commerce si utile à la société humaine, qui porte aux étrangers les choses qui viennent chez nous en abondance; & qui tire d'eux celles qui nous manquent? Enfin n'est-ce pas la main des hommes qui

*Ce n'est que par les hommes qu'on tire du secours de toutes les autres choses.*

va

va chercher jusques dans les entrailles de la terre l'or & l'argent, & les pierres même dont nos maisons sont bâties.\* Comment auroit-on eu des maisons, dès le commencement du genre humain, pour se défendre de la rigueur du froid, & de l'incommodité de la chaleur, & comment les auroit-on rétablies, à mesure qu'elles ont été renversées par quelque orage, ou par quelque tremblement de terre, ou qu'elles sont tombées de pure vieillesse, si les hommes n'avoient appris à se prêter les uns aux autres de ces fortes de secours? C'est par leur travail & leur industrie que l'on vient à bout de donner de l'écoulement aux eaux; de détourner le cours des rivières; de se défendre de l'inondation par des levées; & d'avoir des ports où la nature n'en avoit point fait. Il est donc aisé de voir, par tout ce que je viens de dire, & par beaucoup d'autres choses qu'on y pourroit ajouter; que l'utilité que nous tirons des choses même inanimées ne peut être que l'effet du travail & de l'industrie des hommes.

Mais quel profit & quelle commodité pour

\* Le chap. 4. ne commence qu'icy dans le Latin; mais il doit commencer plus haut.

1 Tous les Philosophes ont vû que le monde a eu son commencement: mais ils en sont demeurés là, & n'ont point cherché par où il a commencé.

*Dénombrement de ce que fait l'industrie des hommes.*



pourrions-nous tirer sans leur secours des animaux même? Car ne sont-ce pas des hommes qui ont trouvé, dès le commencement des choses, à quoy chaque espece d'animal pouvoit être propre? N'avons-nous pas encore tous les jours besoin du soïn & du travail des hommes, pour dompter les animaux de service, pour nourrir & garder le bétail, & recueillir le profit qui s'en peut tirer; pour exterminer les bêtes farouches & prendre celles qui couvrent nos tables?

Que diray-je de toute cette multitude d'arts, dont on ne sçauroit se passer, ni pour le soulagement des malades, ni pour le plaisir des sains? Aurions-nous sans leur secours, ni ce qu'il nous faut pour nous nourrir, ni aucune des choses qui font l'agrément de la vie des hommes; & qui la mettent si fort au dessus de celle des bêtes?

*Avantages  
qui revien-  
nent aux  
hommes de  
leur union.*

Les villes auroient-elles jamais pû être ni bâties ni peuplées, si les hommes ne fussent entrez en société, & ne se fussent donné la main, pour s'ayder les uns les autres? C'est de cette union qu'on a vû naître les loix, le droit & les coûtumes.

*Ce qui fait  
la différen-  
ce des na-  
tions civili-  
sées & des  
sauvages.*

C'est ce qui a donné aux hommes une forme de vie certaine & réglée. C'est par là que les esprits se sont cultivez, & sont devenus plus doux & plus traitables; & qu'ils

qu'ils ont appris à se contenir, & à connoître les regles de la pudeur. C'est par là que s'est établi ce commerce & cet échange reciproque & perpetuel de biens, de commoditez & de secours, qui ne nous laisse manquer de rien de ce qui nous est necessaire. Enfin, c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de douceur, de repos & de sûreté dans la vie.

\* Je ne me suis que trop étendu, sur cette matiere; & il n'y a rien là qui ne soit connu de tout le monde, aussi bien que dans ce que Panætius a pris à tâche de faire voir fort au long, sur le même sujet; que ni les plus grands Generaux d'armée, ni les plus grands hommes d'Etat, n'auroient pû rien faire de grand, ni d'utile pour la Republique; sans le secours des autres hommes. Il cite sur cela Themistocle, Periclès, Cyrus, Agefilaiüs & Alexandre; & soutient que sans ce secours ils n'auroient pû executer tant de grandes actions. Mais il ne falloit pas tant de témoins, pour prouver une chose dont personne n'est en doute.

\* Le chap. 3. commence icy dans le Latin, mais il doit commencer plus bas.



## CHAPITRE V.

*Que rien ne fait tant de mal aux hommes que les hommes mêmes. Que l'usage que les habiles gens doivent faire de leur vertu & de leur industrie, est de se concilier les hommes, & de les sçavoir mettre en œuvre. Trois differens emplois de la vertu, à quoy se réduit tout le fruit qu'on en peut tirer.*

**C**OMME il n'y a point d'avantages comparables à ceux que les hommes tirent les uns des autres, quand ils sont de concert pour s'entr'aider; il n'y a point aussi de calamitez pareilles à celles qui arrivent aux hommes par les hommes mêmes. Dicæarque <sup>1</sup>, qui a été un des plus grands Philosophes, & des plus éloquens, d'entre les Peripateticiens, a fait un Livre des diverses calamitez qui peuvent faire perir les hommes. Il y fait une grande énumération de ce qui en a fait perir une infinité, comme les inondations, les pestes & les incursions des bêtes; qui, se-

<sup>1</sup> Philosophe Peripateticien, disciple d'Aristote. Il étoit de Messine; & il s'est signalé par son éloquence, & par la connoissance qu'il avoit de la Geometrie. Il a même écrit quelques histoires, & entr'autres une de la Republique des Lacedemoniens, dont ils faisoient tant de cas, que par un decret des Ephores, on la faisoit lire publiquement tous les ans à tous les jeunes gens de Lacedemone.

lon ce qu'il rapporte; se sont quelquefois jettées en si grand nombre dans de certains païs, qu'elles en ont entièrement détruit les habitans. Mais il fait voir ensuite, que ce qui est l'effet de la malice & de la fureur des hommes, comme les guerres & les seditions, en a sans comparaison plus fait perir, que toutes les autres calamitez.

*Les maux que les hommes se font les uns aux autres, sont une étrange preuve de leur corruption.*

Comme il est donc hors de doute, que rien ne sçauroit faire tant de bien ni de mal aux hommes que les hommes mêmes; je croy que la principale chose à quoy quiconque a de la grandeur d'ame & de la vertu se doit appliquer, c'est à concilier les hommes, & à se les unir, pour en tirer du secours dans les besoins de la vie.

*A quoy chacun doit employer ses talens & son industrie.*

Laiïsons en partage aux gens de travail les arts qui servent à tirer des choses inanimées, & des animaux mêmes, l'utilité qui s'en peut tirer. Celuy des grands hommes, & le véritable employ de tout ce qu'ils ont de vertus & de grandes qualitez, c'est de gagner la bien-veillance, & d'exciter l'industrie des autres; & de s'en faire un secours que l'on ait toujours sous la main; & que l'on puisse employer à augmenter ses biens, son credit & sa considération. Car tout ce qu'on appelle vertu doit aller, ou à sçavoir connoître la

*Les plus puissans n'ont de force que par les autres.*

*A quoy se réduit l'exercice de toute vertu.*



vérité sur chaque chose, & démêler ce qui n'en a que l'apparence; voir ce qui convient à chacune; quelles suites elle peut avoir, & quelles en sont les causes & les principes; ou à reprimer les passions; & tenir l'appetit soumis à la raison; ou enfin à sçavoir user avec sagesse & discretion de ceux avec qui nous sommes en société; pour avoir abondamment, par leurs soins & par leur industrie, tout ce que les besoins de la nature demandent; & pour être plus en état de nous défendre par leur secours de ceux qui nous voudroient faire du mal; & de punir même, autant que l'équité & l'humanité le peuvent permettre, ceux qui se seroient mis en devoir de nous en faire. \* Nous dirons tout à l'heure, par où on peut gagner & se conserver la bien-veillance des hommes; mais nous avons encore quelque chose à dire auparavant.

\* Le chap. 6. commence dès icy dans le Latin, mais il doit commencer plus bas.

CHA-

## CHAPITRE VI.

*Ce que peut la fortune sur les hommes. Que leurs passions, & le pouvoir qu'ils ont dans le monde, sont le principal instrument par où elle leur peut faire du bien ou du mal.*

**P**ERSONNE n'ignore combien la fortune peut faire de bien & de mal. Quand elle nous est favorable, tout nous réussit selon nos desirs; devient-elle contraire? elle nous écrase. Mais entre les accidens de la fortune, ceux qui viennent par les choses inanimées, comme sont les orages, les tempêtes, les naufrages, les ruines, les incendies, sont les plus rares; aussi-bien que ceux qui peuvent venir par les bêtes, qui frappent, qui mordent, où qui rüent. Les plus frequens sont ceux qui viennent par les hommes; & l'on peut compter entre ceux-là la défaite des armées, comme celle des trois dernières que nous avons vü perir 1, & de beaucoup d'autres dans d'autres tems; la perte des Generaux; comme celle de ce person-

I 3                    nage

1 C'est à dire celle que Pompée commandoit, & qui fut défaite à la bataille de Pharsalle: celle qui le fut en Affrique bien-tôt après, & qui étoit commandée par Scipion beau-pere de Pompée, & par Juba Roy de Mauritanie: & celle qui le fut en Elpaigne aussi-tôt après, & qui étoit commandée par les enfans de Pompée.



nage si illustre 2 que nous venons devoir mourir; les haines & les émotions populaires, qui font quelquefois chasser ceux qui ont le mieux servi la Republique; ou les reduisent à se sauver par la fuite, & les jettent dans toutes sortes de calamitez.

*La fortune  
même ne  
peut rien  
que par les  
hommes.*

Toutes ces sortes d'adversitez sont des coups de la fortune, aussi bien que les prosperitez, comme sont les dignitez, le commandement des armées, les victoires. Mais les unes & les autres sont en même tems des effets des diverses passions des hommes, & du pouvoir que leurs biens, leur credit, & leur consideration leur peuvent donner.

Cela supposé, il faut voir de quelle maniere nous pouvons nous concilier les hommes, & les porter à nous souhaiter & à nous procurer ce qui nous est avantageux. Si ce que nous dirons sur ce sujet paroît long; qu'on le mesure par l'usage dont il est, & par l'utilité qu'on en peut tirer; & si on le regarde par là, peut-être qu'on le trouvera court.

2 Pompée.

## CHAPITRE VII.

*Des motifs qui peuvent porter à faire du bien à quelqu'un, ou à se mettre dans sa dépendance. Des bons & des mauvais moyens pour acquérir du credit & de la consideration. Combien il est dangereux de vouloir se faire craindre, & avantageux de se faire aimer. Fin malheureuse de ceux qui ont voulu se faire craindre.*

**T**OUT ce que l'on fait pour quelqu'un, & qui tend à l'enrichir ou à l'élever, se fait d'ordinaire, ou par pure amitié, quand on a quelque raison particulière de l'aimer; ou par quelque respect pour son merite & pour la vertu, quand il en paroît assez en luy pour le faire trouver digne d'une grande fortune; ou par la confiance qu'on a en luy, & par les grandes choses qu'on en espere pour la Republique; ou par la crainte de son credit & de son pouvoir; ou parce qu'on en attend quelque chose, & c'est le motif de ceux qui excitent les Rois ou les Citoyens populaires, à faire des largesses au peuple; ou enfin parce qu'on est payé pour cela, & c'est le plus bas & le plus fardé de tous les motifs qui peuvent porter à faire plaisir à quelqu'un. S'il est honteux pour ceux que l'on gagne par de tels moyens; il ne l'est pas

*Ce qui porte à faire du bien à quelqu'un, est à l'élever.*

*Ce qu'on accorde par intérêt est également honteux à celui qui l'accorde, & à celui qui l'obtient.*



pas moins pour ceux qui les employent. Car **IL FAUT** qu'un homme soit bien peu de chose, lors qu'il est réduit à tâcher d'obtenir par de l'argent ce qui devoit être le prix de sa vertu & de son mérite. Mais comme il y a des rencontres où ce moyen-là même se trouve nécessaire, nous dirons de quelle maniere on s'en peut servir, après que nous aurons parlé de ceux qui sont plus selon la vertu.

*Ce qu'on doit penser de ceux qui doivent leur élévation à leur argent, plutôt qu'à leur vertu.*

*Ce qui porte à se mettre dans la dépendance de quelqu'un.*

Les raisons qui peuvent porter les hommes à se mettre dans la dépendance de quelqu'un, & à subir sa domination, sont à peu près les mêmes que celles qui porteroient à luy faire plaisir. Car on le fait ou par amitié, ou par de grands engagements de reconnoissance; ou par la considération de son mérite; ou par l'espérance qu'on s'en trouvera bien; ou par la crainte, & parce qu'on y seroit forcé quand on ne le feroit pas volontairement; ou par ce qu'on s'est laissé éblouir par des espérances ou des promesses; ou, comme nous avons vû si souvent dans la République, parce qu'on est gagné par de l'argent.

*Peut-on se contenter d'une considération qui n'est fondée que sur la crainte, ni s'y fier?*

\* Or **LE MEILLEUR** moyen pour conserver ce que nous pouvons avoir de crédit & de considération, c'est de se faire aimer; & le plus mauvais, c'est de se faire

\* Le chap. 7. ne commence qu'icy dans le Latin; mais il doit commencer plus haut.

re craindre. Car, comme a fort bien dit Ennius, *On hait tous ceux que l'on craint; & on souhaite de voir perir tous ceux que l'on hait.* Quand nous n'aurions pas sçû d'ailleurs qu'**IL N'Y A** ni puissance, ni grandeur, qui puisse tenir contre la haine publique, ce que nous avons vû depuis peu nous l'auroit appris. Mais le meurtre de ce tyran <sup>1</sup> qui a opprimé cette République par la force des armes, & qui la tient encore en servitude, tout mort qu'il est <sup>2</sup>, n'est pas le seul exemple qui ait fait voir combien **LA HAINE** des peuples est pernicieuse & funeste aux plus grandes fortunes: nous le voyons encore par la fin de tous les autres tyrans, qui ont presque tous péri de la même maniere. Il faut donc convenir que **LA CRAINTE** est un mauvais garand d'une longue vie; & qu'au contraire, **IL N'Y A POINT** de gardes si fidelles que l'amour des peuples; & qu'il n'y a même de sûreté solide & perpétuelle que celle-là.

*Ce que produit la crainte.*

*Haine des peuples, dangereuse aux plus puissans.*

*Quelle est la véritable sûreté des Princes.*

Laiissons la dureté & la cruauté à ceux qui croient en avoir besoin, pour contenir un peuple qu'ils ont opprimé par la force

I 5

<sup>1</sup> Cesar.

<sup>2</sup> Par les heritiers de son ambition & de son avidité, comme Antoine & les autres, qui ne pensoient, chacun de son côté, qu'à se rendre maîtres de la République.



Il n'y a pas moins de folie que d'inhumanité à se faire craindre.

Quelque opprimée que soit la liberté, c'est un feu caché sous la cendre, & toujours prêt à s'embrasler.

force. Pour ceux qui vivent dans un état libre, ils ne sçauroient rien faire de plus insensé; que de se comporter d'une manière à se faire craindre. Car quoy que les loix soient comme ensevelies sous la puissance d'un particulier, & que la liberté soit resserrée par la crainte, elles se relevent quelquefois; & parce que les peuples font entrevoir de leurs sentimens sans s'en expliquer; & par des concerts secrets, qui élèvent tout d'un coup à la souveraine magistrature des gens capables de tirer la République d'oppression. OR LES RETOURS d'une liberté contrainte & interrompue se font bien plus cruellement sentir, que tout ce qu'on en auroit pu souffrir si on l'avoit laissé subsister.

Il n'y a de douceur, de repos, de gloire & de sûreté même qu'à se faire craindre.

Inconvénient inévitable à ceux qui veulent se faire craindre.

Attachons-nous donc à ce qui est d'un meilleur & d'un plus grand usage; & qui est le plus propre non seulement à établir notre sûreté; mais encore à nous donner moyen d'acquiescer des biens, du credit, & de la considération; & à nous faire arriver sans peine à tout ce que nous pourrions désirer, & pour la République, & pour nous-mêmes. En un mot, ne pensons qu'à nous faire aimer; & gardons nous bien de nous faire craindre. Car QUICONQUE voudra se faire craindre des autres, les craindra luy-même nécessairement.

Dans quelles trances mortelles devoit être

être nuit & jour ce premier Denis 3, tyran de Siracuse, qui craignant jusqu'au soir de son Barbier 4, étoit réduit à se brûler luy même le poil avec des charbons ardans? Quelle a pu être la vie d'Alexandre de Pherée 5, qui allant le soir, au sortir de table chez sa femme Theobé 6, qu'il aimoit passionnément, faisoit marcher devant luy, l'épée nue à la main, un Satellite de Thrace, marqué au front, selon la coutume de ces Barbares; & envoyoit même devant, à ce que l'on dit, quelques-uns de ses gardes, pour fouiller dans les coffres, & voir si parmi les hardes de sa femme, il n'y avoit point quelque poignard caché? O le malheureux, qui croyoit qu'un Barbare, dont le front même portoit des marques de ce qu'il étoit, luy seroit plus fidelle que sa propre femme! Il ne s'y trompoit pas néanmoins:

Beaux exemples de l'inquietude des Tyrans.

I 6 car

3 Il étoit fils d'Hermocrate, qui avoit opprimé la Sicile par sa tyrannie. Il vivoit encore l'an 457 de la fondation de Rome.

4 Il étoit échappé à ce Barbier, de dire que la vie du tyran étoit à la mercy de son rasoir; & cette parole luy coûta la vie.

5 Autre tyran, qui souleva tout le monde contre luy, & entr'autres Pelopidas, Capitaine Thebain, qu'il avoit tenu long-tems en prison.

6 Elle étoit fille de ce Jason de Pherée, que Cicéron, au trentième chapitre du premier Livre, met au rang des plus grands Capitaines.



car ce fut elle qui le fit perir 7; en haine d'un commerce dont elle le soupçonnoit avec je ne sçay quelle autre femme.

IL N'Y a donc point de domination qui puisse durer, quelque bien gardé que l'on soit, quand elle ne subsiste que par la crainte. Témoin Phalaris 8 luy-même, si celebre par sa cruauté entre tous les autres Tirans, qui perit, non par des embûches secretes, comme cet Alexandre dont je viens de parler; ni par une conjuration d'un certain nombre de gens, comme Cesar; mais par un soulèvement general de tous les Agrigentins, qui vinrent tout d'un coup fondre sur luy.

Les Macedoniens ne se revolterent-ils pas contre Demetrius 9, pour se donner à Pirrhus 10. Et les Lacedemoniens, dont la domination étoit devenue injuste & 7 Par le secours de ses trois freres; Thisphon, Titholaüs, & Licophon, qui le poignerent dans son lit.

8 Tyran d'Agrigente en Sicile, celebre par ce Taureau d'airain, où il enfermoit des hommes tout vivans, & faisoit mettre le feu par dessus.

9 C'est le premier de ce nom-là qui ait regné en Macedoine; & celay à qui on donna le surnom de *Preneur de villes*.

10 Roy de l'Epire, contre qui les Romains eurent cette grosse guerre dont Cicéron a parlé au chapitre 12. du premier Livre. On a vû, par ce qu'il en rapporte en cet endroit là, combien ce Prince étoit honnête homme; & capable de faire aimer sa domination.

& tyrannique, ne se virent-ils pas abandonnez tout d'un coup de tous leurs allies, qui au lieu de les secourir, prirent plaisir à être spectateurs de leur défaite, à la bataille de Leuctres 11?

11 C'est cette celebre bataille, gagnée par Epaminondas sur les Lacedemoniens, dont il est parlé à la fin du ch. 18. du premier Livre.

## CHAPITRE VIII.

*Ce que la justice & l'honnêteté avoit produit d'avantages aux anciens Romains. Que le changement de conduite à cet egard a été la cause de leur ruine. Excez de Sylla & de Cesar. Du besoin que tout le monde a de se faire des amis.*

JE rapporte plus volontiers ce qui est arrivé aux étrangers sur ce sujet; & je ne me souviens qu'avec peine de ce que nous avons éprouvé nous-mêmes.

Tant que la domination du peuple Romain s'est maintenüe par des bien-faits, plutôt que par des violences & des injustices; la guerre se faisoit, ou pour soutenir nos allies, ou pour la gloire de commander; Aussi se terminoit-elle toujourn d'une maniere douce pour les vaincus mêmes; & l'on n'en venoit jamais à quelque chose de dur, que lors qu'on y étoit

*Belle peinture de la Noblesse de la domination des Romains.*



forcé par quelque nécessité indispensable. Le Senat étoit alors le recours & l'asile des Rois, des peuples & des nations; & nos Magistrats & nos Generaux faisoient confister leur plus grande gloire à défendre les Provinces, & à soutenir les alliez, avec une justice & une fidelité inviolable: ainsi, nous étions les protecteurs, plutôt que les maîtres du monde.

*Par où la domination des Romains a commencé à devenir injuste & cruelle.*

*Excès & injustices de Silla.*

Mais cette coutume & cette conduite si noble s'étant peu à peu affoiblie, elle s'est perdue entièrement, depuis les victoires de Silla; & après de si horribles cruautés, exercées contre les citoyens mêmes, on s'est accoutumé à ne trouver plus rien d'injuste contre les alliez. Une guerre tres-juste, & tres-legitime dans son principe 1, se termina, sous un tel General, par une victoire pleine d'infamie; jusques-là, que faisant vendre à l'encan, en plein marché, les biens de plusieurs personnes de consideration & de probité, & qu'il ne pouvoit au moins s'empêcher de reconnoître pour des citoyens, il eut bien le front de dire, que c'étoit son butin qu'il faisoit vendre.

Celuy-là a été suivi d'un autre, qui a terminé par une victoire encore plus infame,

1 Puisque cette guerre avoit été entreprise pour soutenir contre le peuple l'autorité du Senat, sans laquelle la Republique n'auroit pu subsister.

me, & plus cruelle, une guerre aussi execrable 2, que celle où Silla étoit entré pouvoit être juste; & qui après avoir envahi; par ses confiscations, les biens des particuliers & des citoyens, à traité de la même maniere, & envelopé dans les mêmes calamitez, toutes les Provinces, & tous les païs qui étoient sous l'obéissance de la Republique,

C'est de là qu'il est arrivé, qu'après la ruine & la desolation des étrangers, nous avons vû, pour dernière marque de l'extinction de nôtre Republique, porter dans un triomphe l'image de la ville de Marseille 3; & l'on n'a pas une honte de triompher de la ruine d'une ville, sans le secours de laquelle nos Generaux n'auroient jamais triomphé des peuples de de-là les Alpes 4. Je pourrois ajoûter beaucoup d'autres traitemens atroces faits à nos alliez, si celuy-cy n'étoit le plus odieux & le plus infame que le soleil ait jamais vû.

Nous n'avons donc que ce que nous méritons; & celuy dont nous parlons, & qui

2 Puis qu'elle n'avoit été entreprise que pour opprimer la liberté publique.

3 On portoit dans les triomphe des figures d'ivoire des villes qu'on avoit vaincues.

4 Ceux de Marseille avoient toujours vécu dans l'alliance du peuple Romain; & avoient favorisé ses armes & ses desseins, dans tout ce qui avoit dépendu d'eux.

*On peut dire que l'extinction de la Republique est éteinte, lors qu'on n'y garde plus de souvenir de justice.*



En quels  
excès l'on  
tombe,  
quand on a  
une fois  
abandonné  
les regles de  
l'honnêteté  
& de la ju-  
stice.

qui a laissé autant d'héritiers de son avidité, qu'il en a eu peu de ses biens, ne seroit jamais venu à un tel point de licence & d'insolence, si les crimes de tant d'autres n'étoient point demeurez impunis. Car tant que les scelerats pourront conserver la memoire de ces encans teints de sang 5, que Silla fit faire sous la Dictature de son parent 6, & dont il s'étoit si bien trouvé, que trente-six ans après il voulut bien tremper en d'autres, encore plus criminels que les siens 7; & qu'il leur restera quelque espérance d'en pouvoir faire de semblables, ce sera une semence perpetuelle de calamitez & de guerres civiles.

Celuy qui n'avoit été que Greffier de ces encans, dans le tems de la premiere dictature, parvint, sous la seconde, à la Charge de Tresorier general de la ville. Or quelle fin pouvons-nous esperer à ces guerres intestines qui nous déchirent, tant que l'on pourra se promettre de telles recompenses pour de telles actions?

Il

5 Ces biens que Silla faisoit vendre, étant ceux des citoyens qu'il avoit proscrits; & dont la plus-part avoient été mis à mort.

6 C'étoit Lucius Silla.

7 Silla s'étant rendu adjudicataire des biens de ceux du parti de Pompée, que César faisoit vendre alors, comme il avoit autrefois fait vendre les biens de ceux du party de Marius.

Il n'y a donc plus que les murs de la ville qui subsistent; encore sont-ils tous les jours menacez des derniers attentats. Pour la Republique, elle est anéantie; & nous ne sommes tombez dans cet abîme de malheurs, que parce que nous avons mieux aimé nous faire craindre, que de nous faire aimer: car c'est ce qui m'a fait entrer dans ce discours. Or si une domination injuste & violente a pû attirer tant de maux sur le peuple Romain; à quoy doivent s'attendre les particuliers qui voudroient en user de la même maniere?

Puis qu'il y a donc tant d'avantage à se faire aimer, & qu'il est si dangereux de se faire craindre; voyons par où nous pouvons le plus facilement nous attirer l'amour, le respect, & la confiance de tout le monde.

C'est de quoy tous les hommes n'ont pas également besoin; & il faut que chacun voye, selon le plan de sa vie, ce qui luy convient le plus, d'être aimé de tout le monde, ou de se reduire à un petit nombre d'amis. Ce qu'il y a de certain, & qu'il faut poser d'abord, c'est que rien n'est si nécessaire que d'avoir des amis fideles & sinceres, qui nous estiment, & qui tiennent à nous par la bonne opinion qu'ils en ont. C'est à quoy les grands hom-

La ruine  
des Etats est  
une suite  
nécessaire  
de la cor-  
ruption des  
mœurs.

Par où il  
faut que  
nos amis  
tiennent à  
nous.



Tout le monde a également besoin d'avoir des amis.

hommes, & les hommes du commun, doivent s'appliquer également; & à cet égard il n'y a pas grande différence des uns aux autres; quoyque les uns n'ayent pas tant de besoin que les autres de la bienveillance generale des citoyens, & d'être parmi eux dans cette sorte d'estime & de consideration en quoy consiste la gloire. Cependant quand cela se trouve, on en tire de grands avantages pour se faire des amis, aussi bien que pour beaucoup de choses. Mais j'ay parlé de l'amitié dans un autre Livre que j'ay intitulé *Laelius*.

\* Parlons presentement de la gloire.

J'en ay aussi fait deux Livres 8; mais je ne laisseray pas d'en toucher icy quelque chose, parce qu'elle est d'un merveil-  
leux secours, pour venir à bout de tout ce qu'on peut entreprendre de plus grand.

\* Le chap. 9. commence icy dans le latin, mais il doit commencer plus bas.

8 Ils sont perdus. Il en parle dans deux de ses lettres à Atticus, dont l'une est la 25. du 15. Livre, & l'autre la 3. du 16.

CHA-

## CHAPITRE IX.

Par où on peut arriver à la gloire, & s'attirer l'estime & la confiance des peuples. Que les plus grandes qualitez, depourvûes de probite, ne scauroient faire cet effet-là. Pourquoi Ciceron parle, comme si les vertus pouvoient être les unes sans les autres, luy qui les croyoit inseparables.

**P**OUR arriver au plus haut point de la gloire, nous n'avons que trois choses à desirer: que le peuple nous aime; qu'il ait confiance en nous; & qu'il ait pour nous une estime, & une sorte d'admiration, qui nous fasse juger dignes des plus grands honneurs, & des places les plus élevées.

Que si l'on demande par où on peut s'attirer l'amour, la confiance & l'admiration du peuple; je répons en un mot, que c'est par les mêmes voyes par où on s'attire l'amour, la confiance, & l'admiration de chaque particulier. Il y a néanmoins encore d'autres moyens propres à se concilier les peuples; & comme de certaines avenues, par où l'on peut s'infinuer dans le cœur de tout le monde. Mais parlons des trois choses qui nous font arriver à la gloire; & voyons premierement par où l'on peut se faire aimer des peuples.

Le



*L'intérêt  
des hommes  
regle leurs  
affections.*

Le moyen le plus sûr, c'est de leur faire du bien; & le meilleur après celui-là, c'est d'en avoir au moins la volonté, si l'on ne peut aller jusqu'à l'effet. La seule réputation d'être liberal, bienfaisant, équitable, fidele, & d'avoir toutes les autres vertus qui font la douceur & la facilité des mœurs, est tres-capable de toucher le cœur des peuples, & de les porter à nous aimer. Car comme ce qu'on appelle honnêteté & bienveillance, a de certains charmes qui plaisent naturellement, & que c'est dans ces sortes de vertus que l'honnêteté reluit avec le plus d'éclat, la nature nous porte d'elle-même à aimer ceux en qui nous croyons qu'elles se rencontrent.

*Effet naturel de l'honnêteté & de la vertu sur les cœurs.*

Voilà donc ce qu'il y a de plus capable de nous faire aimer. Il y a encore d'autres choses qui peuvent faire cet effet-là; mais elles n'ont pas à beaucoup près tant de force que celles-cy.

*Ce qui attire la confiance.*

Quant à la confiance, il faut, pour nous l'attirer, une grande réputation, non seulement d'habileté & de prudence, mais encore de justice & de probité.

Nous prenons volontiers créance en ceux que nous croyons plus habiles que nous, & qui nous paroissent capables de prévoir l'avenir, de trouver des ouvertures

res

res & des expédiens pour se tirer d'affaire quand ils y sont, & de prendre leur parti sur le champ. Car voilà en quoy les hommes croient que consiste la véritable habileté, & ce qui la rend utile.

Mais on a encore plus de confiance en ceux que l'on croit gens de bien, c'est à dire justes & fideles. On l'a même si entière en eux, qu'on croiroit faire un crime, si on les soupçonnoit de la moindre sorte de fraude ou d'injustice; ainsi on est toujours tout prêt de leur confier ses biens, ses enfans, & sa vie même.

*Un amour propre bien entendu nous rendroit honnêtes gens.*

De ces deux choses, la probité est donc celle qui attire le plus de confiance. Elle pourroit même en attirer toute seule, quand elle ne seroit pas accompagnée de l'habileté; & elle est d'un assez grand poids pour faire cet effet-là par elle-même. Au lieu que l'habileté sans probité est si peu capable d'attirer la confiance, que PLUS ON est habile, plus on est suspect & odieux, si l'on ne passe pas pour homme de bien.

*Corambien de gens se contentent de l'impression que fait sur les autres l'habileté sans probité?*

On peut donc, avec l'une & l'autre, s'attirer autant de confiance qu'on le peut désirer: moins, mais toujours beaucoup par la probité toute seule; & rien du tout par la seule habileté.

\* Quel-



\* Quelqu'un s'étonnera peut-être, que tous les Philosophes convenant, & moy-même ayant établi en plusieurs endroits, que quiconque a une vertu, a toutes les autres, je les sépare présentement; & que je parle comme si un homme pouvoit avoir de l'habileté & de la prudence, sans avoir ni justice, ni probité. Mais le langage est différent, selon qu'il est question ou d'une discussion exacte de la vérité, ou de matières qui demandent qu'on s'accommode aux opinions communes. Je parle donc présentement comme le peuple, quand je dis qu'il y a de la force dans les uns, de la probité en d'autres, & en d'autres de la justice. Car il faut nécessairement se servir des manières de parler populaires, & qui sont de l'usage commun, lors qu'on parle selon les idées du peuple; & c'est ainsi que Panælius même en a usé.

Mais revenons à notre sujet, & parlons de la dernière des trois choses, par où l'on peut acquérir de la gloire, c'est

\* Le Chapitre 10. commence de icy dans le latin; mais il doit commencer plus bas.

C'étoit un des principes des Stoïciens, dont Cicéron suit la doctrine dans cet ouvrage, comme il le déclare en plusieurs endroits, les Académiciens ayant toute liberté, par les principes de leur secte, de prendre de toutes parts ce qui leur paroissoit le plus vray-semblable.

*Le langage de la vérité la plus pure ne seroit guere entendu.*

à dire, de cette estime particulière, & accompagnée de quelque sorte d'admiration, qui nous fait juger dignes des plus grands honneurs, & des charges les plus élevées.

## CHAPITRE X.

*Ce que les hommes admirent le plus. Différence de ce qu'on appelle mépris, & de ce qu'on appelle mauvaise opinion. Rien ne se fait tant admirer que d'être au dessus des biens & des maux, à quoy le commun du monde ne résiste point.*

LES hommes admirent généralement tout ce qui leur paroît grand, & qui passe leurs idées. Et ils admirent encore dans chacun toutes les bonnes qualités qu'ils ne s'attendoient pas d'y trouver. Mais comme ils ne cessent point de louer & d'admirer ceux en qui ils croient voir des vertus rares & extraordinaires; ils méprisent aussi ceux en qui ils ne voyent ni vertu, ni courage, ni vigueur.

Or ce mépris qu'ils ont pour ceux-là, n'est pas la même chose que ce qu'on appelle *mauvaise opinion*. Car quoy qu'ils ayent mauvaise opinion de ceux qu'ils regardent comme des méchants, des calomniateurs, des trompeurs; en un mot, com-

*Ce qui produit l'admiration.*

*Différence du mépris & de la mauvaise opinion.*

me



*L'interêt  
& la crainte  
font la  
différence  
du mépris  
& de la  
mauvaise  
opinion, &  
sans cela  
l'un n'iroit  
jamais sans  
l'autre.*

me des gens capables de toutes sortes d'injustices, & de mauvaises actions; ils ne les méprisent pas pour cela. Ils ne méprisent donc, à proprement parler, que ceux qui, comme on dit, ne sont bons ni pour les autres, ni pour eux-mêmes; c'est à dire, des faineans, des gens qui ne sont propres à rien, qui ne se soucient de rien, & sur qui l'on ne sçauroit se reposer du soin de la moindre chose.

*Ce qui donne le plus d'admiration.*

On admire donc ceux que l'on croit au dessus des autres par la vertu; & qui sont exempts, non seulement des vices honteux, mais de ceux-mêmes à quoy le commun du monde n'est pas capable de résister. Car LA VOLUPTÉ, dont les charmes exercent sur nous une tyrannie d'autant plus violente qu'elle est plus douce, emporte la meilleure partie de nôtre ame; & la détourne de la vertu. Les douleurs, de leur côté, étonnent & démontent la plupart des hommes; & il n'y en a point à qui l'amour de la vie & des richesses, & la crainte de la pauvreté & de la mort, ne donnent d'étranges secousses.

*Belle peinture de la véritable grandeur d'âme.*

Qui peut donc s'empêcher d'admirer l'éclat & la beauté de la vertu dans ceux qui ayant l'ame assez grande & assez élevée pour mépriser également tout ce qu'il y a d'agréable & de fâcheux dans la vie, ne manquent jamais de se porter tout entiers à tout

à tout ce qui se présente à faire d'honnête & de glorieux?

## CHAPITRE XI.

*Que le mépris des biens & des maux de la vie est attaché à la véritable probité. Le seul désintéressement donne de l'admiration. La probité toute seule attire l'amour, la confiance, & l'admiration; & par où. Combien elle est nécessaire à toutes sortes de gens. Qu'il en faut aux brigans mêmes jusques à un certain point. Quelques exemples sur ce sujet.*

CE mépris de la douleur & de la volupté, attire donc aux hommes de l'admiration & du respect; mais rien n'en imprime tant que cette justice & cette probité en quoy consiste précisément le caractère d'un homme de bien. Et ce n'est pas sans raison, puisque ce mépris des biens & des maux de la vie est enfermé dans ce qu'on appelle justice. Car, à proprement parler, IL N'Y A ni justice ni probité dans ce-

*Il y auroit peu de probité dans le monde par cette règle de Cicéron.*

luy sur qui la crainte de la mort, de l'exil ou de la pauvreté, ou les charmes de la vie, du repos & de l'abondance, auroient plus de pouvoir que les loix de l'équité & de l'honnêteté I. On admire sur tout, K ceux  
I Et de là il s'ensuit, que quelques beaux sentimens







de la justice  
entre  
eux.

dans Theopompe, amassa de si grands biens; & ce fut aussi ce qui enrichit encore davantage Viritanus de Lusitanie; & qui le rendit si puissant, qu'il y eut de nos Generaux 3 & de nos armées qui se trouverent dans la necessité de luy ceder. Mais C. Lælius qu'on nomme ordinairement le sage 4, étant Preteur, trouva moyen de réprimer son audace; & le reduisit si à l'estroit, que ceux qui continuerent la guerre acheverent aisément de le défaire.

Or si la justice peut tant parmi les brigans mêmes, que ce n'est que par elle qu'ils s'enrichissent, & que leurs biens augmentent de plus en plus; quel doit être son pouvoir au milieu des loix, & dans une Republique bien ordonnée?

3 M. Verillius; & C. Plautius.

4 C'est ce même Lælius; qu'il fait parler dans son Livre de l'Amicitie.

## CHAPITRE XII.

*Ce qui a fait établir les Rois & les loix parmi les hommes. Combien il est important de sçavoir chercher la gloire où elle est. Moyen sûr pour y arriver. Destin de tout ce qui est contrefait. Que la gloire doit avoir la verité pour fondement.*

**C**É QUE nous venons de voir, de l'impression que la justice fait naturelle-

rellement sur les hommes, & du besoin qu'ils en ont, m'a toujours fait penser que **LORSQUE** les peuples se sont fait des Rois, & qu'ils ont choisi pour cela ceux qui leur paroïssent les plus gens de bien, ce n'a été que pour maintenir la justice parmi eux. Herodote le dit clairement des Medes; & je croy qu'on en peut dire autant de ceux qui ont fondé nôtre Republique. Car dans ces premiers tems, la multitude, foible & pauvre, se trouvant opprimée par la puissance des riches, recouroit à quelque homme distingué par sa vertu; qui garentissoit les foibles de l'injustice & de la violence; & faisant regner l'équité, contenoit les grands & les petits, & faisoit subir à tous la même loy.

Ce qui avoit fait établir les Rois, a fait depuis établir les loix. Car on a toujours voulu avoir un droit qui fût égal pour tout le monde: aussi ne seroit-il pas droit autrement. Tant qu'on a pû l'avoir par la justice & la probité d'un seul homme, on s'en est tenu là. Mais cela venant à manquer; il a fallu établir des loix, dont la voix ne change jamais; & qui parlent toujours le même langage à tout le monde 1. Il est donc clair que **C'EST** le main-

K 3

*Ce qui a  
fait établir  
les Rois.*

*Un bon  
Roy tient  
licé de loix.*

1 Cette uniformité du langage des loix, est une grande leçon pour ceux qui rendent la Justice.



tien de la justice que les hommes ont eu en vûe, quand ils ont établi des Rois; & que c'est ce qui leur a fait choisir, pour leur commander, ceux qui passoient pour les plus gens de bien. Que si avec cela on les croyoit encore sages & habiles, il n'y a point de bon-heur ni d'avantage qu'on ne se promît de leur conduite & de leur gouvernement.

Il faut donc s'attacher, avec tout le soin possible, à cultiver & à conserver la justice; premierement pour elle-même, autrement ce ne seroit plus justice: & aussi pour augmenter de plus en plus ce qu'on peut avoir acquis de considération & de gloire.

Mais comme ce n'est pas assez de sçavoir amasser de l'argent, & qu'il faut encore le bien placer, pour en tirer un revenu perpetuel, où l'on puisse trouver & de quoy fournir aux dépenses ordinaires & nécessaires, & de quoy faire des liberalitez; de même, ce n'est pas assez de chercher de la gloire, il faut sçavoir la bien placer.

*Qui cherche la gloire où elle n'est pas n'en n'est pas quitte pour n'en point avoir.*

*Unique moyen sur pour arriver à la gloire.*

*L'exemple de ceux qui réussissent mal à se contrefaire*

Socrate a dit excellemment à ce propos, que LE MOYEN le plus sûr & le plus court pour arriver à la gloire, c'est d'être ce que l'on veut paroître. Aussi n'y a-t-il pas de plus grande erreur, que de s'imaginer qu'on arrivera à une gloire solide & durable, par une vaine ostentation,

tion, en joiant un faux personnage, & en composant son visage & ses paroles. TOUT ce qui n'a que le masque & l'apparence du bien tombe tout d'un coup, comme une fleur; & IL N'EST pas possible que ce qui est contrefait se soutienne. Au lieu que LA GLOIRE qui a la verité pour fondement, jette de profondes racines, & augmente de jour en jour.

*n'en corrige point le autres.*

*Destin de tout ce qui est faux & contrefait.*

*Il ne faut compter que sur la verité.*

Il y a mille exemples de l'un & de l'autre. Mais, pour abreger, nous nous contenterons de ceux qu'une seule famille nous fournit. Tiberius Gracchus, fils de Pub. sera loüé & honoré de tout le monde, tant que Rome vivra dans la memoire des hommes 2. Ses enfans au contraire 3 n'ont jamais été estimez des gens de bien pendant leur vie; & depuis leur mort, tout le monde les met au rang de ceux à qui on a pû ôter la vie avec justice 4.

Que celui qui voudra arriver à la gloire,

K 4

re,

2 Il avoit été deux fois Consul, & avoit triomphé deux fois. Il parvint même à la charge de Censeur.

3 Tiberius & Caius. C'étoient des broüillons, qui avoient tenté par diverses fois de faire passer des loix pernicieuses à la Republique; & dont on fut contraint de se défaire.

4 C'est ainsi que les plus gens de bien en jugoient; & le dernier des deux Affriquains le déclara publiquement à C. Carbon, Tribun du peuple, qui luy demandoit à la tête d'une troupe de seditieux ce qu'il en pensoit.



re, s'attache donc à remplir ces devoirs de la justice que nous avons expliqués dans le premier Livre. Or quoy qu'il n'y ait pas de meilleur moyen pour y arriver que d'être ce qu'on veut paroître; il y a pourtant quelques regles à observer, pour paroître plus aisément ce que l'on est.

## CHAPITRE XIII.

*Ce que les jeunes gens doivent observer, quand ils entrent dans le monde. Que c'est par la guerre qu'il faut qu'ils commencent à se distinguer. Que rien ne leur fait tant d'honneur que de s'attacher à des gens de merite & de vertu. Quelques exemples sur ce sujet.*

**L**ORS qu'un jeune homme entre dans le monde, avec quelque avantage qui le distingue du commun; soit qu'il le tiene de son pere, (& je croy, mon cher Ciceron, que vous êtes dans ce cas là) ou de quelque rencontre favorable de la fortune, tout le monde a les yeux sur luy; on l'observe, on remarque ce qu'il fait, & comment il vit; & il est comme environné d'une lumiere qui ne permet pas qu'aucune de ses actions ni de ses paroles échappe à la connoissance du public. Il faut donc que ceux-là, & ceux mêmes dont une naissance obscure

*On ne pardonne rien à ceux que quelque sorte de grandeur met en vûe.*

*Quel doit être le but des jeunes*

obscur met le commencement de l'âge moins en vûe, se proposent tout ce qu'il y a de meilleur & de plus grand, dez qu'ils seront hors de la premiere jeunesse; & qu'ils y tendent par les bonnes voyes; & ils le doivent faire avec d'autant plus de courage, que cet âge-là n'est point exposé à l'envie; & qu'au contraire, tout le monde luy est favorable.

La premiere chose qui peut ouvrir le chemin de la gloire à un jeune homme, c'est la guerre; & c'est par là que plusieurs, du tems de nos peres, ont commencé à se distinguer: car il y a toujours eu des guerres. Pour vous, mon cher fils, vous vous êtes trouvé, au sortir de la premiere jeunesse, dans le tems d'une guerre, où l'un des partis a été aussi malheureux, que l'autre étoit odieux & criminel. Cependant, Pompée vous ayant donné le commandement d'une aile I, vous scûtes vous attirer l'estime & les loüanges de ce grand homme, & même de toute l'armée, par vôtre adresse à mener un cheval, & à lancer un javelot; & par beaucoup de courage à supporter les fatigues

K 5

I Dans la disposition des armées Romaines, chaque corps d'infanterie composé de deux legions, étoit soutenu à droit & à gauche d'une troupe de cavalerie de 150 hommes. Ces troupes s'appelloient des ailes; & c'étoit d'une de ces ailes que le fils de Ciceron avoit eu le commandement.

*gens qui entrent dans le monde.*

*Les jeunes gens sont moins en butte à l'envie que les autres.*

*Par où il faut que les jeunes gens commencent à se distinguer.*



de la guerre. Mais ce commencement de gloire est tombé avec la République. Revenons à ce qui nous reste à voir : car ce n'est pas pour parler de vous que je suis entré dans ce discours ; & c'est pour tout le monde que j'écris.

Comme les actions de l'esprit sont infiniment plus excellentes & plus nobles que celles du corps ; les choses à quoy nous tendons par les qualitez de l'esprit, & la force de la raison, le sont aussi infiniment davantage que celles qui se font par la force du corps.

*Par où les  
jeunes gens  
peuvent  
s'acquiescer  
le plus d'es-  
time.*

Or entre les choses qui sont des effets de l'esprit & de la raison, il n'y en a point par où les jeunes gens puissent acquiescer plus d'estime, que par un train de vie modeste & réglé ; par beaucoup de respect & de déférence pour ceux qui leur ont donné la naissance, & par une affection sincère pour leurs proches. Mais ils ont encore un moyen tres-facile & tres-sûr pour donner bonne opinion d'eux :

*On ne s'at-  
tache point  
aux person-  
nes de meri-  
te que l'on  
n'en ait.*

c'est de s'attacher à des personnes distinguées par leur sagesse & par leur vertu, & qui servent utilement la République. Car en se tenant assidus auprès d'eux, ils donnent lieu à tout le monde de presumer qu'ils les prennent pour modèles, & qu'ils leur ressembleront quelque jour.

C'est ainsi que P. Rutilius 2, pour s'être atta-

2 C'est celui dont il parle vers la fin du 2. chap. du

attaché de bonne heure à P. Mucius 3, chez qui il étoit presque toujours, acquit de sa jeunesse beaucoup de réputation, de probité, & d'habileté dans le droit civil. L. Crassus eut aussi une grande réputation, de ses premières années 4 : mais il ne l'emprunta de personne ; & il ne la devoit qu'à luy-même, & à cette fameuse accusation dont le succès ne luy fut pas moins glorieux que l'entreprise 5. Ainsi, dans un âge où l'on compte pour beaucoup aux jeunes gens de commencer de s'exercer à étudier l'éloquence, comme nous sçavons que faisoit Demosthenes même à cet âge-là, celui-cy fit voir, en plein barreau, qu'il étoit déjà maître dans un art dont on luy auroit sçû beaucoup de gré de s'appliquer alors à étudier chez luy les règles & les principes.

## K 6 CHA-

du 3. Livre. Il étoit disciple de Panætius, & c'étoit un homme de considération, qui fut Consul avec Cn. Mallius.

3 C'étoit le pere de Q. Mucius Scævola, grand Pontife, & très-sçavant Jurisconsulte, aussi-bien que son pere, dont Cicéron parle au commencement de son Livre de l'Amicitie.

4 C'est celui que Cicéron fait parler dans ses Livres de l'Orateur, & dont il déplore la mort fort au long au commencement du 3. Livre. Il n'avoit que dix-neuf ans, quand il entreprit l'accusation dont Cicéron parle icy.

5 C'étoit l'accusation de C. Carbon, qui avoit été Consul, & que cette accusation reduisit à s'empoisonner luy-même avec des cantharides.



## CHAPITRE XIV.

Que rien ne fait plus d'effet que le bien parler. Il y en a de deux sortes. Quelles sont entre les actions publiques celles qui font le plus d'honneur. Exemples sur ce sujet. Qu'en doit être réservé à entreprendre des accusations. Qu'il est pardonnable de soutenir quelquefois le coupable ; mais jamais d'accuser l'innocent. L'Avocat peut se donner un peu plus de liberté que le Juge. Rien ne fait tant d'honneur que de défendre des accusez contre des ennemis puissans.

**L**E PARLER est de deux sortes, dont l'un, plus simple & plus uni, est pour l'usage ordinaire, & pour les entretiens familiers ; & l'autre, plus tendu & plus élevé, est pour les discours publics. On ne scauroit douter que celui-cy ne soit le plus capable de donner de la réputation & de la gloire : car c'est celui où ce que nous appellons éloquence paroît avec le plus d'éclat. Mais on ne scauroit croire combien l'autre est propre à gagner les cœurs des hommes, quand il est accompagné de douceur & d'agrément.

Nous avons encore des lettres de Philippe à Alexandre, d'Antipater 1 à Cassan-

1 Un des Capitaines d'Alexandre, qui après la mort de ce Prince devint Roy de Macedoine, & laissa la couronne à son fils Cassander.

ander, & d'Antigonus 2 à Philippe son fils, tous gens d'une grande sagesse, selon le portrait qu'on nous en fait, par lesquelles ils exhortent ceux à qui ils écrivent de parler toujours avec douceur & honnêteté, rien n'étant plus propre à gagner le cœur de tout le monde ; & d'user, envers les gens de guerre, de noms & de termes qui les flattent.

Quant à cette autre manière de parler plus élevée, dont on se sert dans les discours que l'on fait au peuple, on voit souvent qu'elle l'enlève & le transporte. Car un homme qui parle avec facilité, & en même tems avec poids & avec sagesse, se fait infailliblement admirer, & ceux qui l'écoutent ne scauroient s'empêcher de croire qu'il a plus d'esprit & d'habileté que les autres. Que si avec cela on remarque dans ses discours une modestie soutenue de force & de gravité, il n'y a rien qu'on admire davantage ; sur tout, quand tout cela se rencontre dans un jeune homme.

De diverses sortes d'actions publiques, qui demandent de l'éloquence, & par où beaucoup de jeunes gens se sont signalés parmi nous 3, celles qui se font dans le Se-

K 7

2 Autre Capitaine d'Alexandre, qui après la mort de ce Prince se fit Roy d'Asie.

3 Chez les Romains les personnes de la première qualité s'exerçoient à l'éloquence, & faisoient

Effets de la haute éloquence.

Effets du bien parler.



nat n'ont pas à beaucoup près tant d'éclat que celles qui se font devant les Juges. Ce sont toujours ou des accusations ou des défenses; & quoy que les défenses fassent d'ordinaire plus d'honneur, il y a eu des gens qui en ont beaucoup acquis par des accusations. J'ay parlé de celle qui rendit Crassus si celebre. Marc-Antoine en entreprit une dans sa jeunesse 4; & P. Sulpicius signa-

la fonction d'Avocats. On le voit assez par l'exemple de Cicéron même, & par le grand nombre de ses plaidoyers, dont il a fait une grande partie depuis son Consulat. Cela se continuoît encore sous les Empereurs même Chrétiens, comme on peut voir par ce mot de la 155. Lettre de S. Augustin, qui est adressée à Macedonius Vicair d'Afrique. *Tout ce que vous êtes d'honnêtes gens qui exercez présentement l'office de Juges, mais qui faisiez autrefois dans le barreau la fonction d'Avocats &c.* Il y a même encore parmi nous quelques traces de cet usage; puis qu'il faut être Avocat pour être capable des plus grandes charges de la robe.

4 C'étoit le grand pere de Marc Antoine le Triumvir. Il est un de ceux que Cicéron fait parler dans ses Livres de l'Orateur; il dit de luy, dans le Livre intitulé *Brutus*, qu'il étoit si naturellement éloquent, & qu'il avoit une si grande presence d'esprit, qu'il ne luy falloit nulle preparation pour parler en public; & que les choses luy venoient sur le champ mieux rangées & mieux digérées, qu'à la plupart des autres Orateurs les mieux preparez. Cette accusation qu'il entreprit étoit celle de Cn. Papitius Corbo, qui avoit été Consul avec Metellus Caprarius.

5 signala son éloquence par l'accusation de C. Norbanus, un des plus mauvais citoyens qui ait été dans la Republique.

Cependant, il ne faut pas revenir souvent à ces sortes d'actions: on n'en doit même jamais entreprendre que pour l'intérêt de la Republique, comme ceux dont je viens de parler; ou par un juste ressentiment, comme les deux Luculles 6; ou par la nécessité de secourir des gens opprimés, comme nous avons fait en faveur des Siciliens 7, & Jules en faveur des Sardes. Ce fut aussi ce qui porta Mutius à entreprendre l'accusation d'Albucius; & qui donna lieu à Fufius de faire paroître son esprit & son mérite par celle d'Aquilus.

Mais enfin, il ne convient pas de se charger plus d'une fois de ces sortes d'actions 8; ou si l'on est contraint d'y revenir,

5 C'est celui que Cicéron fait parler dans ses Dialogues de l'Orateur. Celui qu'il accusa fut défendu par ce Marc Antoine dont il vient de parler.

6 M. & L. Ils entreprirent l'accusation de Servilius, qui avoit autrefois accusé leur pere, & qui l'avoit fait condamner pour crime de concussion.

7 Contre Verrés, qui avoit pillé la Sicile.

8 Il a luy-même suivi la regle qu'il donne icy; & en finissant la dernière de ses actions contre Verrés; il déclara que comme cette accusation étoit la première qu'il eût entreprise, elle seroit aussi la dernière.



*Métier des  
accusateurs  
odieux.*

nit, ce ne doit être que pour quelque besoin pressant de la République, dont on ne sçauroit être blâmé de vouloir faire punir les ennemis. Il y faut pourtant garder des mesures; & il y a non seulement de la dureté, mais encore de l'inhumanité, à mettre souvent la vie des hommes en peril: sans compter qu'on s'y met soy-même par là; & qu'il y a de la honte à s'ériger en accusateur, & à s'en faire donner le nom. C'est ce qui arriva à M. Brutus, homme de naissance illustre 9; & dont le pere s'étoit distingué par une grande connoissance du droit civil.

Mais sur tout, c'est un devoir indispensable de ne jamais mettre la vie d'un homme innocent en peril, par une accusation capitale; & on ne sçauroit le faire sans crime.

*Tout ce que  
la nature a  
donné de  
bon, ne doit  
être em-  
ployé qu'à  
faire du  
bien aux  
hommes.*

Car QU'Y a-t'il de plus contraire aux devoirs de l'humanité, que d'employer, pour faire perir des innocens, cette éloquence que la nature ne nous a donnée que pour faire du bien aux hommes?

*L'indul-  
gence qu'on  
peut avoir  
pour ceux  
qui pechent  
par fragili-  
té, ne doit  
pas s'éten-  
dre jus-  
qu'aux sce-  
lerats.*

Mais quoy qu'on ne doive jamais accuser l'innocent, on ne doit pas se faire un crime de défendre quelquefois le coupable; pourvû que ce ne soit pas tout à fait un  
9 Car la famille des Juniens, dont étoit Brutus, tiroit son origine d'un de ceux qui passerent avec Ænée de Troye en Italie; & elle étoit entrée dans l'alliance des premiers Roys de Rome.

un scelerat & un impie: le peuple le veut; la coûtume le souffre, & l'humanité même y porte.

Le Juge ne doit jamais s'arrêter qu'au vray: mais l'Avocat peut quelquefois soutenir le vray-semblable; quoy qu'il ne soit pas tout à fait vray. C'est ce que je n'aurois jamais osé écrire, sur tout dans un traité philosophique comme celui-cy; si Panætius, tout severé, & tout Stoicien qu'il est, ne l'avoit dit avant moy.

La défense des accusez est de toutes ces sortes d'actions publiques, celle qui donne le plus de gloire, & qui est la plus propre à se concilier la bien-veillance du peuple; sur tout lors que celui dont on entreprend la défense paroît avoir contre luy tout le credit de quelque homme puissant. C'est ce que j'ay fait en diverses rencontres; & dez ma jeunesse même, en faveur de Roscius 10, contre tout le credit & toute la puissance de Silla. Le discours que je fis sur ce sujet est, comme vous sçavez, entre les mains de tout le monde.

*Rien n'est si  
beau que de  
soutenir les  
faibles, &  
de les dé-  
fendre de  
l'oppression.*

10 Ciceron n'avoit que 27. ans quand il entreprit la défense de Roscius.



## CHAPITRE XV.

Deux sortes de liberalitez. Qu'il est plus beau d'en faire par son credit & par son industrie, que d'en faire de son bien. Inconveniens de cette dernière sorte de liberalité.

**A**PRE'S avoir parlé de ce que les jeunes gens ont à faire, pour s'acquérir de la reputation & de la gloire, venons à la liberalité.

Deux sortes de liberalité.

Il y en a de deux sortes, dont l'une consiste à donner du sien; & l'autre à faire du bien par son travail & par son industrie. Celle qui consiste à donner du sien est la plus aisée, & particulièrement aux riches; mais l'autre a quelque chose de plus noble & de plus abondant. Car encore que l'une & l'autre partent d'un cœur noble, & naturellement bien-faisant, c'est la bourse qui fournit à l'une; & l'autre se tire du fond de l'industrie & de la vertu. Ainsi, l'une épuise la source dont elle sort; & à force de faire des liberalitez de son bien, on se trouve enfin hors d'état d'en faire. Il n'en est pas ainsi de ceux qui en font par leur industrie & par leur vertu. Car plus ils ont obligé de gens, plus ils en ont sous leur main, pour faire plaisir à d'autres; sans compter qu'à force de s'exercer à faire du bien, ils en contractent comme une sorte d'habitude, qui leur

Il y a habitude à tout, & jusques à la vertu même.

en

en fait faire tous les jours de plus en plus.

Philippe, dans une de ses lettres à son fils Alexandre, luy reproche, d'une maniere tres-noble, & tres-digne d'un grand Roy; les largesses continuelles par où Alexandre s'attachoit à gagner la bienveillance des Macedoniens. Qu'est-ce qui vous a pû mettre dans l'esprit, luy dit-il, que vous trouverez de la fidelité dans ceux que vous corrompez à force d'argent? Est-ce que vous voulez que les Macedoniens vous regardent comme leur thresorier & le ministre de leur avarice, plutôt que comme leur Roy? Il n'y a rien de mieux dit; puisque, d'une part, il est honteux à un Roy de n'être proprement que le thresorier & le ministre de l'avarice de ses sujets; & que d'ailleurs, il est vray que ces sortes de largesses sont une maniere de corruption, plutôt qu'une veritable liberalité. Car ceux à qui l'on les fait en deviennent pires; & s'accoutument à se croire en droit d'en attendre toujours de nouvelles. Philippe n'a prétendu faire cette leçon qu'à son fils; mais il n'y a personne qui ne doive la prendre pour soy.

On ne scauroit donc douter, après tout ce que nous venons de voir, que la liberalité qui consiste à faire du bien par ses soins & par son habileté ne soit la plus noble; puisque c'est celle qui a le plus d'étendue, & par laquelle on peut faire plaisir à plus de gens.

Il

cc Heureux les Princes qui n'ont de tous les défauts d'Alexandre que ce-luy-là.



Il ne faut pourtant pas rejeter l'autre, comme si on ne devoit jamais donner du sien; & il y a bien des occasions où l'on doit faire part de ses biens à ceux qui sont dans le besoin; quand ce sont des gens qui meritent qu'on les assiste. Mais cela se doit faire avec choix & avec mesure.

Car on en a vû beaucoup, qui ont dissipé leur bien, par des largesses inconsidérées. Or qu'y a-t'il de plus mauvais sens, que de se mettre hors d'état de pouvoir continuer ce qu'on aime tant à faire? Mais ce qui est encore plus fâcheux, c'est que ces sortes de liberalitez conduisent souvent à des rapines & à des voleries. Car comme on se trouve dans la nécessité pour avoir donné, on est réduit à envahir le bien des autres. Ainsi, ces liberalitez demesurées, par où l'on pretendoit gagner la bienveillance des hommes, n'aboutissent qu'à se faire bien plus haïr de ceux à qui l'on vient à prendre le bien qu'on ne s'est fait aimer de ceux à qui on les a faites.

Il ne faut donc ni tenir ses coffres si fermes, que la liberalité ne puisse les ouvrir; ni si ouverts, que tout le monde y puisse prendre. Cela doit avoir ses bornes, & chacun se doit regler en cela selon ses facultez. Sur tout, soyvenons-nous de ce mot de nos peres, qui est passé en proverbe, que la liberalité est un abîme qui n'a point de

*Mauvais  
effets des li-  
beralitez  
inconside-  
rées.*

*de fond.* Car où pourrons-nous nous arrêter, lors que ceux que nous avons accoutumés à recevoir demandent sans cesse; & qu'il en vient sans cesse de nouveaux, à qui l'exemple de ceux-là apprend aussi à demander?

## CHAPITRE XVI.

*Difference de la prodigalité & de la véritable liberalité: Combien les choses à quoy celle-cy s'emploie sont au dessus de ce qui ne va qu'à donner du plaisir au peuple. Divers exemples de la magnificence des Romains dans la charge d'Édiles.*

LES prodigues aiment à répandre, aussi bien que ceux qui sont véritablement liberaux. Mais au lieu que les prodigues consomment leur bien, soit à donner des festins publics au peuple, ou à distribuer en particulier à chacun de quoy faire bonne chere; soit en spectacles, & en combats de gladiateurs ou de bêtes, & autres choses pareilles, dont la memoire est de peu de durée, ou se perd même sur le champ; les liberaux employent le leur, ou à racheter des captifs, ou à payer les debtes de leurs amis, ou à leur aider à marier leurs filles, ou à les mettre en état d'acquérir du bien, ou d'augmenter ce qu'ils en ont.

*Difference  
de la prodigalité & de  
la véritable  
liberalité.*

*A quoy  
s'emploie  
la véritable  
liberalité.*

C'est



C'est surquoy je ne puis assez admirer que Theophraste 1, dans un Livre qu'il a fait des richesses, & où il dit beaucoup de bonnes choses, ait pû tomber dans une aussi grande absurdité, que de louer l'appareil & la magnificence des spectacles que l'on donne au peuple; & de faire consister l'avantage de l'opulence à pouvoir faire de ces sortes de profusions. Pour moy, je trouve que de pouvoir faire des liberalitez de la nature de celles dont je viens de rapporter quelques exemples, c'en est un bien plus grand, & bien plus solide que celui-là.

Combien les profusions qui ne vont qu'au plaisir ont toujours été de saprouvés des sages.

Combien y a-t'il plus de sagesse & de verité dans les reproches qu'Aristote 2 nous fait, de n'être point épouvantez de voir faire de telles profusions pour le divertissement du peuple? Quand on apprend, dit ce Philopophe, que dans une ville assiégée un verre d'eau a été acheté dix écus, il n'y a personne qui n'en soit frappé; & on ne le pardonne qu'à la nécessité qui le fait faire. D'où vient donc qu'on trouve si peu étranges ces dépenses prodigieuses qui ne sont pour le soulagement d'aucune sorte de nécessité; & qui ne vont

1 C'est ce Philosophe Peripateticien, Maître de Demetrius de Phalere, dont il a parlé au commencement du premier Livre.

2 Quelques uns croient qu'il faut lire icy Ariston, au lieu d'Aristote, parce qu'on ne trouve point dans ses ouvrages ce que Cicéron rapporte dans cet endroit.

vont point à augmenter ce qu'on peut avoir de considération & de dignité? Le plaisir même qu'elles font au peuple n'est qu'un plaisir de quelques momens, qui ne touche que ce qu'il y a de moins solide & de plus méprisable parmi le peuple; & dont ce peuple même se dégoûte aussi-tôt, & perd le souvenir en même tems que le goût? Il fait encore remarquer, avec beaucoup de raison, que ces sortes de choses ne font plaisir qu'aux enfans, aux femmes, aux esclaves, & à ce qu'il y a de plus approchant des esclaves parmi ceux qui sont nez libres; & que les gens de quelque poids, & qui jugent sagement des choses, ne scauroient jamais les approuver.

*La magnificence est bien mal employée, lors qu'elle ne va qu'à donner du plaisir au peuple.*

Je scay néanmoins, que de ces meilleurs tems de la Republique, on a toujours exigé des *Édiles* 3 quelque chose d'éclatant & de magnifique; & les meilleurs citoyens se sont conformez à cet usage. C'est ainsi que

3 Magistrats de Rome, qui avoient l'intendance des bâtimens publics, de la police & des spectacles. Leur Jurisdiction n'étoit pas d'abord si étendue, aussi ne les prénoit-on alors que de l'ordre du peuple. Mais ces charges étant devenues plus considérables, on commença à prendre les *Édiles* d'entre les Patriciens, & on leur donna de certains chariots d'yvoire, du nom desquels on les appella de là en avant *Édiles curules*. C'étoit la première charge par où il falloit passer, pour arriver aux plus élevées.



## CHAPITRE XVII.

*Dépenses pour le plaisir du peuple, inévitables jusques à un certain point, dans les Etats populaires. Avantages qu'on en tire. Exemples sur ce sujet. Quelles sont les plus honnêtes de toutes ces sortes de dépenses.*

Quoy qu'on doive se moderer sur ces sortes de dépenses, il faut pourtant éviter, de se faire soupçonner d'avarice. Mammereus, qui pour se les épargner, quoy qu'il eût de fort grands biens, n'avoit pas voulu passer par la charge d'Ædile, fut rebuté pour cela seul, quand il demanda le Consulat. Il faut donc les faire, lors que le peuple les demande; & que si elles ne sont pas désirées des honnêtes gens, au moins elles n'en sont pas desapprouvées. Mais il faut que chacun les proportionne à ses facultez, comme j'ay fait quand il a fallu passer par là. Et quand le peuple n'en demanderoit pas, il en faut faire, lors qu'il en revient quelque grand avantage.

C'est ainsi que ces festins qu'il n'y a pas long-tems qu'Oreste <sup>1</sup> donna au peuple dans les rues, par forme de decimes consacrées aux Dieux <sup>2</sup>, luy firent un grand

L

hon-

<sup>1</sup> C'étoit le surnom de la famille Aurelienne.

<sup>2</sup> C'étoit une coûtume parmi les Romains, de faire

## 240 LES OFFICES

*Magnificences des Ædiles parmi les Romains.*

que P. Crassus <sup>4</sup>, à qui on a donné le surnom de riche, & qui l'étoit beaucoup en effet, se signala dans cette charge par de grandes magnificences en faveur du peuple. Peu de tems après, Lucius Crassus, & Q. Mucius, son collegue dans la même charge, & le plus moderé de tous les hommes, en firent autant de leur côté. Ensuite, C. Claudius, fils d'Appius, & beaucoup d'autres après luy; & depuis encore les deux Luculles, Hortensius, & Sillanus, se sont signalez de la même maniere. Mais P. Lentulus les surpassa tous, dans l'année de mon Consulat <sup>6</sup>; & Scavrus, qui vint après, n'en fit pas moins que Lentulus. Notre grand Pompée fut aussi d'une magnificence tout extraordinaire, dans les spectacles qu'il donna au peuple, pendant son second Consulat <sup>7</sup>. Vous voyez bien sur cela ce qui seroit de mon goût.

<sup>4</sup> Homme illustre, qui avoit passé par toutes les grandes charges. Il fut le premier qui étant Ædile donna au peuple un combat d'Elephans.

<sup>5</sup> Grand Orateur aussi bien que Cicéron; & le seul qui pouvoit luy disputer quelque chose sur l'éloquence.

<sup>6</sup> Ce fut le premier qui fit sur le theatre des changemens de decoration par des machines.

<sup>7</sup> Il donna un combat de cinq cens Lions, six cens dix Pantheres, & vingt Elephans.

CHA-



neur, & servirent beaucoup à l'élever. M. Seius ne se fit pas de tort non plus, lors que dans une grande cherté, il fit donner le bled au peuple à un sol le boisseau; puis-que par là il se délivra d'une chaîne inveterée qu'on avoit contre luy; & cette dépense ne fut ni honteuse, puisqu'il exerçoit alors la charge d'Édile, ni excessive.

Quel honneur ne se fit point aussi mon ami Milon, lors que par des gladiateurs qu'il avoit acheptez, pour le service de la République, dont le salut dépendoit alors du mien, il réprima la fureur, & rompit toutes les mesures de Clodius? Ces dépenses se peuvent donc faire lors qu'elles sont nécessaires ou utiles. Mais il y faut toujours garder les regles de la mediocrité.

L. Philippus, fils de Quintus, homme de bon esprit, & d'une grande considération, se vançoit d'être parvenu à toutes les grandes charges, sans avoir jamais fait de ces sortes de profusions. C. Curio en disoit autant; & je pourrois aussi m'en vanter. Car quelque peu de dépense que j'eusse fait dans la charge d'Édile, je n'ay pas laissé de venir dans mon rang; aux plus grandes ma-

gi-  
faire de ces sortes d'offrandes aux Dieux, pour se les rendre favorables; & Oreste prit ce pretexte, pour regaler le peuple de Rome, dont il vouloit gagner les bonnes grâces.

3 C'est à dire dans la première année de son âge

gistratures, que j'ay même emportées tout d'une voix; ce qui n'est arrivé à aucun de ceux que je viens de nommer.

Entre ces sortes de dépenses, les plus honnêtes sont la construction des murs de la ville, celle des havres & des ports; les conduites d'eau, & toutes les autres choses qui sont utiles à la République. Celles qui sont comme des présents de la main à la main sont un plaisir plus vif & plus sensible. Mais celui qui revient de ces autres choses est bien plus solide & plus durable.

Quant aux dépenses qui se font en Theatres, en Portiques, & en nouveaux Temples; la considération de Pompée me rend plus réservé à les blâmer. Mais je voy de très-habiles gens, qui ne les approuvent pas, non plus que celles dont j'ay parlé; comme ce même Panætius, qui est l'auteur auquel je m'attache le plus dans ces Livres-cy, sans toutefois me faire une loy de le suivre comme un simple traducteur; & Demetrius de Phalere, qui blâme ouvertement Pericles, le premier homme de la Grèce, d'avoir employé une si prodigieuse somme d'argent à ces magnifiques portiques du temple de Pallas 4. Mais j'ay traité toute

L 2

cette

âge, où les loix permettoient qu'on entrât dans chaque sorte de charges.

4 Il consuma à ces portiques tout l'argent qui luy avoit été donné pour refaire le temple entier.

A quoy  
s'employe la  
veritable  
magnificen-  
ce.

Mauvais  
employ de  
la magnifi-  
cence.



244 LES OFFICES  
cette matiere à fond, dans mes Livres de la  
Republique 5.

Concluons donc que toutes ces profu-  
sions sont vicieuses: qu'elles sont pourtant  
nécessaires dans de certains tems; mais  
qu'elles ne doivent jamais être excessives,  
ni en elles-mêmes, ni par rapport à nos fa-  
cultez.

5 Cet ouvrage, que Cicéron avoit composé  
dans le tems qu'il gouvernoit la Republique,  
comme il dit luy-même au 2. Liv. de *Divinatio-  
ne*, étoit divisé en six Livres, & il y faisoit parler  
Scipion, Lælius & Furius Philus. Mais on ne l'a  
plus depuis plusieurs siecles, hors quelques frag-  
mens, qui se trouvent çà & là dans les Livres des  
anciens, & sur tout dans celuy de S. Augustin,  
de la *Cité de Dieu*. Le seul morceau entier qui en  
reste, c'est le *songe de Scipion*, qui faisoit une  
bonne partie du 6. Liv. & celuy là fait bien regret-  
ter les autres.

## CHAPITRE XVIII.

*Le besoin & le merite doivent regler les liberali-  
tez. Quelles sont celles qui sont le mieux em-  
ployées. Le même esprit qui rend liberal,  
rend facile dans toutes sortes d'affaires, &  
fait qu'on relâche souvent de son droit. Milieu  
à garder dans le soin de ses affaires. Combien  
l'hospitalité fait d'honneur.*

**C**es autres sortes de largesses, qui par-  
tent d'une veritable liberalité, doi-  
vent

DE CICERON. 245  
vent aussi avoir leurs précautions; & elles  
demandent qu'on fasse la difference des oc-  
casions qui se presentent de les exercer. Car  
autre est la condition d'un homme accablé  
de misere; & autre, celle d'un homme  
dont les affaires ne sont point mauvaises, &  
qui ne fait que chercher à les rendre meilleu-  
res. On doit toujours être plus porté à sou-  
lager les miserables, au moins ceux qui mé-  
riteroient une meilleure fortune. On ne  
doit pas néanmoins fermer absolument la  
main à ceux mêmes qui demandent, non  
de quoy se tirer de la misere, mais de quoy se  
mettre mieux qu'ils ne sont; pourvû qu'en-  
tre ceux-là on choisisse ceux qui sont le plus  
dignes d'être assistez. Car comme dit Ennius,  
*Des bienfaits mal placez ne sont pas des  
bienfaits:*

au lieu que quand on fait plaisir à un  
homme de merite, & qui sçait sentir le  
bien qu'on luy fait, on en recueille le fruit;  
& par la reconnoissance qu'il en a, & par la  
part que tout le monde y prend. Car LA LI-  
BERALITE' qui sçait bien placer ses bien-  
faits, fait plaisir à tout le monde; & cha-  
cun la loüe d'autant plus volontiers, que  
cette vertu, dans les personnes élevées, est  
regardée comme un recours assuré pour tous  
ceux qui peuvent être dans le besoin.

Il faut donc répandre, sur le plus de gens  
que

*La pruden-  
ce doit con-  
duire la li-  
beralité,  
aussi-bien  
que les au-  
tres vertus.*

*A quoy la  
liberalité se  
doit em-  
ployer par  
preference.*

*Rien ne  
plait que ce  
qui est con-  
duit par la  
raison.*



que l'on peut, de ces sortes de bienfaits dont la memoire ne se perd point, & qui passent des peres aux enfans; afin de mettre ceux à qui l'on en aura fait, dans une espece de necessité d'en avoir de la reconnoissance. Car l'ingratitude attire la haine de tout le monde; & comme on croit qu'elle tarit la source des liberalitez, c'est une sorte d'injure à quoy tout le monde prend part. Aussi un ingrat est-il regardé comme l'ennemy commun de tous ceux qui peuvent avoir besoin du secours des personnes puissantes.

*Ingratitude, odieuse à tout le monde, & par quoy.*

Une autre sorte de liberalité, qui est utile à la Republique même, c'est de racheter les captifs, & de donner aux personnes d'une fortune mediocre de quoy s'élever. C'est ce qui a été de tout tems familier à nos Senateurs; comme Crassus l'a fait voir au long, dans une de ses harangues.

Combien cette liberalité, si usitée dans notre corps, est-elle au dessus de toutes les profusions qui se font pour le plaisir du peuple? C'est celle-là qui est digne des grands hommes, & de ceux qui ont le plus de vertu & de solidité; au lieu que ces largesses populaires n'appartiennent qu'à ceux qui veulent bien se rendre les flatteurs & les complaisans de la multitude; & qui, aussi peu solides qu'elle, font consister toute leur gloire à la chatouiller, pour ainsi dire, par le plaisir.

*La nature des liberalitez fait connoître le fond de ceux qui les font.*

Que

Que si l'honnêteté demande qu'on soit toujours disposé à donner, & à faire des liberalitez; beaucoup plus demande-t-elle, que quand il est question d'exiger ce qui nous est dû, nous ne le fassions jamais avec dureté; & que dans tous les traitezz où il s'agit de vendre ou d'acheter; de louer quelque chose à quelqu'un, ou de louer quelqu'un; dans tout ce qu'il peut y avoir à regler entre gens dont les maisons se touchent à la ville, ou les terres à la campagne, on se rende toujours non seulement équitable, mais facile; qu'on relâche quelque chose de son droit, & quelque chose même de considerable, en beaucoup d'occasions; qu'on abhorre les procez, & que pour les éviter on fasse tout ce qui est raisonnablement possible. Je ne sçay même s'il ne faut point aller un peu au delà: car il est non seulement honnête, mais souvent même avantageux, de quitter quelque chose de son droit.

*Facilité dans toutes sortes d'affaires, devoir de l'honnêteté.*

Ce n'est pas qu'on ne doive avoir soin de ses affaires: il y auroit même une espece de crime à les negliger, & à les laisser perir. Mais il faut les conduire de telle sorte, qu'on ne fasse jamais rien de fordide, ni qui sente l'avarice; & se souvenir toujours, que LE PLUS grand avantage de l'opulence, c'est de pouvoir faire des liberalitez sans se ruiner.

*Milieu à garder dans le soin que chacun doit avoir de ses affaires.*

Il y a encore une chose que Theophraste loué beaucoup, & avec grande raison:

L 4

c'est



*Combien  
l'hospitalité  
fait d'hon-  
neur.*

c'est l'hospitalité. Car RIEN n'est plus beau, à mon gré, que de voir les maisons des personnes illustres ouvertes à d'illustres hôtes; & il y va de l'honneur de la Republique, que les étrangers trouvent cette sorte de libéralité en usage parmi nous. Il n'y a même rien de plus utile, pour ceux qui cherchent à s'acquérir, par de bonnes voyes, un grand credit dans la Republique, puisque rien n'est meilleur pour cela, que d'en avoir beaucoup chez les étrangers; & que rien n'y en donne tant, que cette sorte d'hospitalité.

Theophraste rapporte sur ce sujet, que Cimon <sup>1</sup>, qui tenoit un si grand rang dans Athenes, exerçoit l'hospitalité envers tous ses compatriotes de Lacia <sup>2</sup>; ayant donné ordre à ceux qui avoient soin de sa maison des champs, d'y recevoir tous ceux de ce lieu là qui voudroient y prendre leur logement en passant; & de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire.

<sup>1</sup> Grand Capitaine parmi les Athéniens, qui avoit eu le commandement de leurs armées de terre & de mer; & qui avoit remporté plusieurs victoires sur leurs ennemis. C'étoit le plus liberal de tous les hommes; & quand il rencontroit des pauvres dans son chemin, il leur donnoit jusqu'à ses habits. Il vivoit dans le troisième siècle de la fondation de Rome.

<sup>2</sup> Bourgade de l'Attique, d'où étoit Cimon.

CHA-

## CHAPITRE XIX.

*Des bienfaits qui consistent à rendre des offices & des services. Ce qui donne le plus de moyen d'en rendre. Avantages de l'éloquence sur la jurisprudence. Qu'il n'y a personne qui ne puisse faire plaisir. Prendre garde de ne pas offenser les uns en servant les autres.*

LES bienfaits qui consistent, non à donner de l'argent, mais à employer ses soins & son industrie, se répandent sur le corps entier de la Republique, aussi-bien que sur les particuliers. La science du droit est une des choses par où l'on peut acquérir le plus de considération, & faire plaisir à un plus grand nombre de gens; soit en leur donnant des conseils, ou en leur apprenant à faire leurs affaires avec sûreté, & selon les regles du droit. Aussi voyons-nous, entre beaucoup d'autres choses tres-sagement établies par nos ancêtres, que la science & l'explication du droit ont toujours été en grand honneur parmi nous; & que même avant la confusion où les choses sont tombées dans ces derniers tems, cette science étoit demeurée en partage aux premiers hommes de la Republique. Mais tout son lustre est effacé présentement, aussi-bien que celui des plus grandes Magistratures. C'est ce qui

*Quelle  
science don-  
ne le plus de  
moyen de  
faire plaisir.*

*En quel  
honneur  
étoit la jurisprudence  
parmi les  
Romains.*

L 5

donne



donne d'autant plus d'indignation, que le bouleversement est arrivé dans le tems d'un homme, qui n'étant inférieur en dignité à aucun de ceux qui l'avoient précédé, auroit été au dessus d'eux tous par la science du droit <sup>1</sup>. Il n'y a donc rien de plus propre à s'acquérir un grand nombre de gens, par les plaisirs qu'elle met en état de faire.

*Avantages  
de l'élo-  
quence sur  
la jurispru-  
dence.*

Une autre science, voisine de celle-là, mais qui l'emporte de beaucoup par le poids & la dignité, par les plaisirs qu'elle fait, & par la beauté dont elle est; c'est celle de l'éloquence. Car qu'y a-t'il de plus estimable que l'éloquence, soit par l'admiration qu'elle imprime, soit par la confiance qu'elle donne à ceux qui ont besoin de son secours, soit par la reconnoissance de ceux qu'elle a défendus? Aussi nos peres l'ont-ils mise au premier rang entre les exercices de la robe. En effet, quel secours ne tire-t'on point d'un homme éloquent, qui ne craint point le travail; & qui se charge volontiers & gratuitement, selon l'usage de nos peres, de la défense d'un grand nombre de causes? De combien de gens devient-il le patron & le protecteur?

Ce discours me porteroit naturellement à déplorer la décadence, pour ne pas dire l'extinction entière de l'éloquence, si je ne craignois

<sup>1</sup> C'étoit Servius Sulpitius, le plus grand Jurisconsulte qui ait été parmi les Romains.

gnois qu'on ne crût que c'est moy-même que je plains. Mais enfin, combien avons-nous perdu de grands Orateurs? Combien reste-t'il peu de gens dont on puisse esperer quelque chose sur le fait de l'éloquence? Combien moins en qui il en paroisse, & combien en voyons-nous qui n'ont, pour toute éloquence, que de la présomption & de la témérité;

Il n'est pas donné à tout le monde, de pouvoir être Jurisconsulte ni Orateur: il y en a même bien peu qui en soient capables. Mais quoy qu'on ne soit ni l'un ni l'autre, <sup>Chacun peut être bienfaisant quand il le veut.</sup> on ne laisse pas de pouvoir faire plaisir à bien des gens; soit en leur procurant des bienfaits, soit en appuyant leurs affaires auprès des Juges ou des Magistrats, soit en veillant à leurs interêts, soit en sollicitant pour eux ceux qui peuvent leur donner des avis, ou se charger de la défense de leurs causes. Ces sortes d'offices font de tres-grande étendue, & ceux qui les sçavent rendre, peuvent s'acquérir bien des gens.

Une chose à quoy ils doivent prendre garde, mais qui est si visible qu'il n'est pas <sup>Ne pas blefser les uns, en servant les autres.</sup> besoin de les en avertir, c'est de n'offenser pas les uns, en faisant plaisir aux autres. Car souvent on offense des gens qu'on devroit ménager, & qu'il ne convient pas de s'attirer; & on est toujours coupable, ou de negligence, quand on le fait sans y prendre



252 LES OFFICES  
dre garde, ou de témérité & de folie, quand  
on le fait avec dessein.

Que s'il arrive qu'on ne puisse s'empê-  
cher de faire déplaisir à quelqu'un, il faut  
luy en faire des excuses, & luy faire voir les  
raisons qu'on a eues de faire la chose qui luy  
a déplû; qu'elle s'est trouvée inévitable, &  
qu'on n'a pû faire autrement; & réparer le  
mal en autre chose, par tous les services que  
l'on pourra.

*Appaiser  
ceux à qui  
on n'a pû  
éviter de  
faire de la  
peine.*

### CHAPITRE XX.

*Ce qui porte à faire plaisir à quelqu'un. Qu'on en  
fait toujours plus volontiers aux riches qu'aux  
pauvres. Preuve qu'on devoit faire tout le  
contraire. Les grands, peu capables de re-  
connoissance. Ce qu'il y a à gagner à faire plai-  
sir aux pauvres. Mauvais effets de l'impres-  
sion que l'opulence fait sur nous. Ne faire ja-  
mais de mal à l'un, pour faire plaisir à l'autre.*

*Ce qui porte  
à faire plai-  
sir à quel-  
qu'un.*

QUAND on se porte à faire plaisir à quel-  
qu'un, c'est d'ordinaire ou par la con-  
sideration de son mérite & de sa vertu, ou  
par celle de son crédit & de son pouvoir.  
Chacun ne manque pas de dire, qu'en cela  
il a plus d'égard au mérite qu'à la fortune. Le  
langage est honnête: mais où sont ceux  
qui ne soient pas plus disposez à servir un  
homme riche & puissant, qu'un pauvre, quel-

quelque homme de bien qu'il soit; Car LA  
PENTE naturelle porte toujours du côté de  
celuy dont on espere une retribution plus  
ample & plus prompte. Mais il faudroit en-  
trer un peu plus avant dans le fond des cho-  
ses.

*On se ve-  
garde pres-  
que tou-  
jours soy-  
même, dans  
les plaisirs  
que l'on  
fait aux  
autres.*

Car si ce pauvre est homme de bien, il  
aura au moins de la reconnoissance du plaisir  
qu'on luy aura fait, quoy qu'il ne soit pas  
en état de le rendre. Quelqu'un a dit excel-  
lemment à ce propos, qu'au lieu que celuy  
qui a encore l'argent qu'on luy a donné, ne  
l'a pas rendu; ou que s'il l'a rendu, il ne l'a  
plus; LA RECONNOISSANCE d'un plaisir  
qu'on a reçu demeure, quoy qu'on l'ait ren-  
du; & que c'est même l'avoir rendu, que  
d'en avoir de la reconnoissance. Mais les ri-  
ches sont d'ordinaire trop enflés de leurs ri-  
cheffes, & du respect qu'ils croyent qu'elles  
leur attirent, & trop pleins de l'opinion de  
leur bonheur, pour se tenir obligez des plai-  
sirs qu'on leur fait. Ils comptent, au con-  
traire, qu'ils en font eux-mêmes, à ceux  
qui leur rendent les services les plus confide-  
rables; persuadez que c'est qu'on attend ou  
qu'on desire quelque chose d'eux. Que s'ils  
ont été secourus ou défendus par quelqu'un,  
en sorte qu'ils puissent être comptez au  
nombre de ses clients, c'est pour eux quel-  
que chose de pire que la mort.

*Par où il  
vaut mieux  
faire plaisir  
aux pau-  
vres  
qu'aux ri-  
ches.*

*La recon-  
noissance  
n'est gueres  
une vertu  
des riches.*

Ce pauvre homme au contraire, qui sçait



*Il n'y a que la liberalité que l'on fait aux pauvres, qui ne soit point suspecte d'intérêt.*

que dans le plaisir qu'on luy a fait, c'est luy qu'on a regardé, & non pas sa fortune, n'oublie rien pour marquer sa reconnoissance à celuy qui luy a fait plaisir; & même pour la faire connoître à tout le monde, parce qu'il a besoin de tout le monde; & s'il arrive qu'il se trouve en état de faire quelque plaisir à son bienfaiteur; bien loin de le faire valoir, il le rabaisse & le diminue le plus qu'il luy est possible.

*Rien ne rend si modeste que la pauvreté, comme rien ne rend si fier que l'opulence.*

D'ailleurs, quand vous avez soutenu la cause de quelque homme puissant, luy seul vous en sçait gré, ou tout au plus ses enfans, & sa famille: au lieu que si vous avez rendu ce même office à un homme du commun, mais qui soit homme de probité, & de bonnes mœurs; tous ses semblables, qui sont en grand nombre parmi le peuple, vous en sçauront gré comme luy; & vous regarderont comme un protecteur qui ne leur manquera pas au besoin. Voilà surquoy je croy pouvoir dire, que LES OFFICES que l'on rend à des pauvres, gens de bien, sont mieux employez que ceux que l'on rend aux riches.

*Tout le monde prend part aux plaisirs que l'on fait aux pauvres.*

Il faut néanmoins, autant qu'il est possible, en rendre aux uns & aux autres. Mais quand un homme de bien se trouve en concurrence avec un homme riche, il faut suivre l'avis de Themistocle, qui lors qu'on luy demanda à qui il donneroit le plus volontiers

lontiers sa fille, d'un homme de probité, *Beau mot de Themistocle.* mais de peu de bien; ou d'un homme riche, mais qui ne seroit pas en bonne reputation, répondit qu'il aimoit mieux un homme sans argent, que de l'argent sans homme.

Mais nous nous laissons ébloüir par les richesses; & c'est ce qui a corrompu nos mœurs. *Il y a quelque chose dans les hommes, qui les porte à croire que les riches valent mieux que les autres.* Qu'y a-t'il donc dans le bien de celuy-cy ou de celuy-là, qui dût faire impression sur nous? Le bien est un avantage pour ceux qui en ont; encore n'en est-ce pas toujours un. Mais posons que c'en soit un: on en est plus à son aise; mais en est-on plus honnête homme? Que si un homme riche se trouve en même tems un honnête homme, que son bien n'empêche pas qu'on ne le serve; mais que ce ne soit pas ce qui nous y porte; & qu'on regarde quel est l'homme, *Ce qui doit porter à faire plaisir.* & non pas quel est son bien.

La dernière regle que nous avons à donner, sur les plaisirs qu'on peut faire par ses soins & par son industrie, c'est que l'envie qu'on a d'en faire, ne porte jamais à rien entreprendre d'injuste, & qui puisse faire préjudice à personne. Car NULLE reputation ne sçauroit être solide & durable, *C'est en vain qu'on se flatte d'une réputation solide & durable, quand on manque de justice & de probité.* si elle n'a la justice pour fondement; & sans elle il n'y a rien d'estimable.



## CHAPITRE XXI.

Des bienfaits dont toute la République se ressent, aussi-bien que chaque particulier. Premier devoir de ceux qui gouvernent : ne point toucher au bien des particuliers. L'esperance de conserver chacun le sien avec plus de sûreté, est ce qui a porté les hommes à former des Républiques. Second devoir de ceux qui gouvernent : n'imposer jamais de tributs que dans la dernière nécessité. Troisième devoir : entretenir l'abondance. Combien l'avarice, dans ceux qui gouvernent, est pernicieuse aux Etats. Funestes expériences des Romains sur ce sujet.

**A** PRES avoir parlé des offices que l'on peut rendre aux particuliers, venons à ceux que l'on rend à tout le corps des citoyens, & à la République même. Il y en a de deux sortes; les uns dont l'utilité est générale pour tout le monde, mais moins sensible pour chacun; & les autres dont chaque particulier se ressent, comme si on ne travailloit que pour luy; & ceux-là sont les plus agréables au public. Il faut s'acquitter de tous les deux, s'il est possible; & sur tout de ceux qui font plaisir à chaque particulier; mais il faut aussi qu'ils se trouvent utiles à la République; ou qu'au moins ils ne lui fassent point de prejudice.

La distribution de bled que fit faire Caius Grac-

Chacun est toujours plus touché de ce qui a un rapport direct à luy, que de ce qui luy revient du bien general.

Gracchus I, par exemple, se faisoit avec si peu de mesure, qu'elle épuisoit le thresor public: au lieu que celle que fit faire Octavius, se faisant avec plus de reserve, ne chargeoit point la République; & ne laissoit pas de fournir suffisamment aux besoins du peuple. Ainsi elle fut également salutaire, & à chaque citoyen en particulier, & au corps entier de la République.

LA PRINCIPALE chose à quoy ceux qui sont chargez du gouvernement de la République doivent prendre garde, c'est que le bien de chaque particulier lui soit conservé, & que jamais l'autorité publique ne l'entame.

Il n'y avoit donc rien de plus pernicieux que la loy que Philippus entreprit de faire passer, dans le tems qu'il étoit Tribun du peuple; & qui tendoit à faire faire un nouveau partage des terres. Il est vray qu'il ne fit pas beaucoup de resistance, quand il vit qu'on la rejettoit; & il fit paroître en cela une grande moderation. Mais entre les autres choses que l'envie qu'il avoit de faire plaisir au peuple lui fit faire, il lui échappa un mot d'une dangereuse consequence; & on lui entendit dire publiquement, qu'il n'y

<sup>1</sup> Luy, & Tiberius son frere, ne pensoient qu'à faire plaisir au peuple, aux dépens de la République; & ce fut ce qui fit prendre la resolution de se défaire de tous les deux, comme on a vû au chap. 22. du 1. Liv.

Conserver à chacun le sien: premier soin de ceux qui gouvernent.



n'y avoit pas deux mille hommes dans la ville qui eussent du bien.

C'étoit un discours criminel & seditieux : car cela n'alloit pas à moins qu'à rendre le bien de tout le monde égal ; & rien ne scauroit être plus pernicieux : les hommes ne s'étaut portez à former des Républiques, que pour être plus en état de conserver chacun le sien. Je scai bien que la nature les porte d'elle-même à s'unir, & à vivre en société. Mais ce qui leur a fait bâtir des villes, & qui les a obligez de s'y retirer, comme dans des aziles publics, c'est principalement l'esperance d'y jouir de leurs biens en sûreté.

*Principal motif qui a porté les hommes à former des Républiques.*

*Ne point imposer de tributs, second soin de ceux qui gouvernent.*

Une autre chose que ceux à qui l'on confie l'administration de la République doivent observer, c'est de ne point imposer de tributs, comme nos ancêtres ont été souvent obligez de faire, par les guerres continues, & le peu de fonds du trésor public. Il faut pourvoir de bonne heure à tout ce qui pourroit mettre dans cette nécessité ; & s'il arrive que les affaires d'un Etat soient telles, qu'on ne puisse s'en dispenser, (je parle en general, comme vous voyez, & je ne veux point appliquer au peuple Romain une chose de si mauvaise augure) qu'au moins on n'oublie rien, pour faire voir à tout le monde que c'est par pure nécessité, & parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver l'Etat.

Enfin

Enfin ceux qui gouvernent la République, doivent avoir grand soin d'entretenir l'abondance des choses nécessaires à la vie. En vain m'arrêteroie-je à les marquer en détail : tout le monde les connoit assez, & ce-cy ne merite d'être touché qu'en passant.

Mais dans l'administration des affaires publiques, il faut sur tout se conduire de telle sorte, qu'on évite jusqu'au moindre soupçon d'avarice. Si jamais le tems venoit que les Romains s'accoutumassent à recevoir des presens, disoit Pontius, General des Samnites<sup>2</sup>, ce seroit alors que je voudrois que le destin m'eût fait naître. Je trouverois bien-tôt moyen d'abatre cette domination qu'ils exercent sur tout le monde. Il auroit eu quelques siècles à laisser passer : car il n'y a pas long-tems que cette peste a commencé de se glisser parmi nous ; & puis qu'il auroit sçû si bien profiter d'un tel avantage, je suis bien aise qu'il ait vécu du tems de nos peres, plutôt que dans celui-cy.

Il n'y a pas encore cent dix ans, qu'on a vû parmi nous des loix contre les concussionnaires. La premiere fut faite par L. Piso, & on ne scavoit ce que c'étoit auparavant. Mais depuis on en a tant vû, & toujours de plus dures en plus dures ; on a tant trou-

<sup>2</sup> Anciens peuples d'Italie qui occupoient le pays où est presentement le Duché de Benevent & la terre de Labour.

*Entretenir l'abondance : troisième soin de ceux qui gouvernent.*

*Un Etat ne tient plus à rien, dès que l'avarice s'est emparée de ceux qui gouvernent.*



260 LES OFFICES  
trouvé de coupables de cet abominable crime; il y en a tant eu de condamnés; une si grande guerre a été allumée dans l'Italie, par ceux qui craignoient le même sort: enfin l'avarice & l'insolence, se mettant au dessus des loix & de la justice, ont exercé tant de concussions & de brigandages, sur nos propres alliez; qu'on peut dire que si nous subsistons encore, c'est par l'imbécilité des autres, plutôt que par aucune sorte de vertu qui soit en nous.

## CHAPITRE XXII.

*Beaux exemples du desintéressement des anciens Romains. Quel honneur cette vertu fait à ceux qui gouvernent. Combien tout ce qui va à dépouiller les uns, pour enrichir les autres, est pernicieux aux Etats, & à ceux qui l'entreprennent.*

*Beaux exemples du desintéressement des anciens Romains.*

PANÆTIUS louë Scipion l'Africain <sup>1</sup>, d'avoir toujours eu les mains pures; & il y a sujet de l'en louer. Mais c'étoit une vertu de ces tems-là plutôt que de la personne, qui en avoit de bien plus grandes.

Paul Æmile <sup>2</sup> se rendit maître de tous les thre-

<sup>1</sup> C'est le II. Africain, qui avoit pris des leçons de Panætius, comme on a déjà vû ailleurs.

<sup>2</sup> C'étoit le pere naturel de ce Scipion dont il vient de parler, qui fut adopté par le fils du premier Africain.

DE CICERON. 261  
thesors des Macedoniens; & c'étoit quelque chose de si considerable <sup>3</sup> que ces seules dépouilles, mises dans le tresor public par un seul de nos Generaux, sans qu'il en fût rien entré dans sa maison, qu'une gloire immortelle pour son nom & pour sa vertu, firent cesser tous les tributs qu'on levoit alors sur les citoyens.

Scipion, marchant sur les traces de son pere, se trouva, après avoir détruit Carthage, tout aussi peu riche qu'auparavant. L. Mummius, son collegue dans la charge de Censeur, en fut-il mieux dans ses affaires, pour avoir pris & rasé une des plus riches villes du monde <sup>4</sup>? Il aimoit mieux employer toutes ces grandes dépouilles à embellir l'Italie, qu'à embellir sa maison. Mais à mon gré, c'étoit un grand embellissement pour la maison <sup>5</sup>, que celui de l'Italie.

*Il est beau d'aimer mieux laisser des marques de sa grandeur dans les Etats qu'on a gouverné, que dans sa maison.*

Re-

<sup>3</sup> Ils se montoient à bien près de sept millions d'or.

<sup>4</sup> C'est Corinthe, qui fut prise & rasée par Mummius.

<sup>5</sup> La simplicité de Mummius, sur le fait des tableaux & des statües, avoit peut être quelque part au peu de cas qu'il faisoit de ces dépouilles de Corinthe. Car Velleius remarque qu'ayant fait marché à des voituriers pour mener en Italie des ouvrages des plus grands maîtres du monde, il crüt pouvoir suffisamment à leur sûreté, en menaçant les voituriers, que s'ils venoient à se perdre, on leur en feroit rendre d'autres.



*Le gouver-  
nement des  
Etats est un  
moyen pour  
acquiescer de  
la gloire,  
et non pas  
de l'argent.*

Revenons à nôtre sujet, & concluons que l'avarice est le plus honteux de tous les vices, & sur tout dans ceux qui sont chargez du gouvernement de la Republique; & que de faire d'un si noble employ un trafic & un moyen de s'enrichir, c'est la chose du monde, non seulement la plus infame, mais la plus odieuse & la plus criminelle. On peut même dire, que CET ORACLE d'Apollon, qui declara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, est une prédiction pour tous les peuples qui sont dans l'opulence, aussi-bien que pour les Lacedemoniens.

Comme il n'y a rien de plus funeste aux Etats que l'avarice, il n'y a rien par où ceux qui les gouvernent puissent acquiescer plus sûrement & plus aisément la bienveillance des peuples, que par le desintéressement & l'exactitude à ne rien prendre.

Quant à ceux qui pour se les concilier 6, vou-

6 Comme les Magistratures se donnoient à Rome par les suffrages du peuple, chacun avoit intérêt de se le rendre favorable. C'est à quoy l'on parvenoit dans les bons tems de la Republique, par le mérite & les bonnes qualitez. Car ce peuple avoit des sentimens nobles, & il étoit touché de la vertu. Mais lorsque les Romains se virent dans l'opulence, & que l'avarice qui en est une suite presque nécessaire, commença à se glisser parmi eux; on s'accoutuma peu à peu à prendre le peuple par l'intérêt, & ce fut une des principales choses qui firent périr la Republique.

voudroient faire déclarer quittes, par l'autorité du Magistrat, ceux du peuple, qui sont chargez de dettes; ou faire passer cette loy, tant de fois proposée, sur le partage des terres 7, qui ne va pas à moins qu'à dépouiller les legitimes propriétaires de leurs biens; qu'ils comprennent que l'un & l'autre s'appent les deux principaux fondemens de la Republique, dont l'un est la paix entre les citoyens, qui ne sçauroient subsister, quand on fera perdre le bien au créancier, en déchargeant le debiteur; & l'autre la justice, qui est renversée de fond en comble, dès que personne ne pourra plus s'assurer de demeurer paisible possesseur de ce qui luy appartient. Car, comme j'ay déjà dit, IL EST de l'essence de toute ville, & de tout Etat, que chacun y puisse posséder en sûreté ce qui est à luy, & sans craindre qu'on le luy ôte.

Ceux qui voudroient faire une playe si mortelle à la Republique, ne s'attireroient pas même par là ces bonnes graces du peuple à quoy ils aspirent. Car non seulement ceux à qui on ôte le bien deviennent ennemis de-  
clarez de quiconque le leur ôte; mais ceux mêmes à qui l'on le donne ne veulent pas qu'on croye qu'ils l'ayent désiré. Il en est de même.

*Ce qu'il y a de plus contraire a la paix qui doit être entre les citoyens.*

*On ne sçau-  
roit parve-  
nir à un  
crédit solide  
et sevr par  
des injusti-  
ces.*

7 C'est ce que les Gracques avoient entrepris, & qui les avoit fait périr, comme on a déjà vû ailleurs.



même de ceux que l'on auroit fait déclarer quittes envers leurs créanciers; & ils se garderoient bien d'en témoigner de la joye, de peur de donner mauvaise opinion de leurs affaires.

D'ailleurs, quiconque a reçu une injure s'en souvient, & ne manque pas de s'en ressentir. Or quelle injure plus atroce, que d'ôter à un homme un fonds qu'il possède de pere en fils, depuis une longue suite d'années, ou même depuis plusieurs siècles? Et par quelle regle de justice le peut-on faire passer de ses mains dans celles d'un autre, qui n'en a jamais possédé aucun? Et qu'on ne se croye pas en sûreté, sous prétexte que ceux que l'on a obligez, par ces infames largesses du bien d'autrui, sont en plus grand nombre que ceux qu'on a outragez en leur ôtant le leur injustement. Car quoy que le nombre de ceux-là soit le plus grand, ils ne sont pas les plus forts; & cela se regle par la qualité plutôt que par le nombre.

CHA-

## CHAPITRE XXIII.

*Continuation de la même matiere. Grands exemples du bien & du mal que peut faire l'observation ou l'inobservation de la dernière maxime proposée dans le chapitre précédent. Prévenir les cas qui pourroient donner lieu à dépouiller les uns de leurs biens, pour faire plaisir aux autres. Fermeté de Cicéron à empêcher ce désordre pendant son Consulat. Excez & injustices de César sur ce sujet. Par où les grands hommes savent faire le bien de la République, sans qu'il en coûte à personne.*

**N**E FUT-CE pas par les mouvemens Exemples des Etats que l'inobservation de la justice a fait périr. que cette nature d'injustice excita parmi les Lacedemoniens, que l'Ephore <sup>1</sup> Lisander fut chassé, & qu'ils se portèrent même à tuer leur Roy Agis <sup>2</sup>, ce qui n'avoit point encore eu d'exemple parmi eux; De là en avant même, on ne vit plus chez eux que dissensions: il s'y éleva des Tyrans; les plus gens de bien furent banis; & enfin cette République si bien éta.

M

éta.

<sup>1</sup> Le nom d'Ephore signifie proprement *examineur* ou *inspecteur*. Aussi ces Magistrats étoient-ils, parmi les Lacedemoniens ce que les Censeurs étoient à Rome. Leur inspection s'étendoit même jusques sur les Rois de Lacedemone.

<sup>2</sup> C'est le 3. Roy de Sparte de ce nom-là, qui pour avoir voulu rétablir l'ordre & la liberté publique parmi les Lacedemoniens, fut arrêté par des seditieux, mis en prison, & ensuite étranglé.



établie s'en alla en ruine. La contagion de ce mal-là passa même dans le reste de la Grece, & la perdit entierement.

Et parmi nous, qu'est-ce qui a fait perir les Gracques, qui étoient nez d'un pere si illustre, & petit-fils de Scipion 3, sinon les mouvemens qu'excita ce partage des terres qu'ils voulurent faire?

Aratus 4 de Sicione 5 eut une conduite bien differente: aussi luy a-t-elle attiré autant de loüanges, que ceux-là se font attiré de haine. La ville dont il étoit ayant été cinquante ans durant opprimée par des Tyrans, il sortit d'Argos où il s'étoit retiré, & étant entré secretement dans Sicione, il s'en rendit maître; surprit le Tyran Nicocles, & le fit mourir; rappella six cens des plus illustres Citoyens que les Tyrans avoient chassés, après leur avoir ôté tout leur bien; & enfin remit la Republique en liberté.

Mais il se trouva dans un grand embar-

3 C'est à dire du premier Affriquain, qui avoit marié sa fille Cornelia à Tiberius Gracchus leur pere.

4 Ce que Cicéron rapporte icy se passa au commencement du 6. siecle de la fondation de Rome. Aratus n'avoit que 20. ans quand il fit cette belle action, qui fut suivie de beaucoup d'autres. Il a laissé quelques memoires de sa vie.

5 Ville du Peloponese, autrefois considerable; on a bâti sur ses ruines celle qu'on appelle presentement Vasilica.

ras, sur le sujet des biens de ces Citoyens rappelez, & depouillez par les Tyrans. D'un côté, il ne luy paroïssoit pas juste qu'ils fussent dans l'indigence, pendant que d'autres jouïssent de ce qu'on leur avoit ôté. Mais il trouvoit aussi quelque sorte d'injustice à troubler une possession de cinquante ans; & d'autant plus, que pendant ce tems-là, une grande partie de ces biens ayant passé de main en main, par des successions, des ventes, ou des mariages, étoient possédez de bonne foy, par ceux qui s'en trouvoient revêtus. Il jugea donc qu'il ne falloit pas les leur ôter; mais qu'on ne pouvoit aussi s'empêcher de satisfaire les anciens propriétaires; & voyant que les choses ne se pouvoient accommoder que par de l'argent, il declara qu'il avoit un voyage à faire à Alexandrie; & ordonna que tout demeurât comme il étoit jusqu'à son retour.

Il alla donc promptement trouver son ancien hôte Ptolomée, 6 qui regnoit alors à Alexandrie, & qui en étoit le second Roy depuis sa fondation. Il luy exposa le dessein qu'il avoit de rétablir sa patrie; & luy ayant

6 C'est Ptolomée Philadelphie. Il étoit fils de ce Ptolomée un des quatre generaux d'Alexandre, qui après la mort de ce Prince, partagerent ses conquêtes; & celuy-cy avoit établi le Royaume d'Alexandrie. Aratus ne s'étoit pas contenté de recevoir Ptolomée chez luy; & il luy avoit encore fait des presens de tableaux & de statües.



fait connoître de quoy il avoit besoin pour y parvenir, ce Roy si puissant accorda volontiers à ce grand homme un secours d'argent 7 aussi grand qu'il le luy falloit. Aratus, de retour à Sicione avec cet argent, choisit quinze Citoyens des principaux, pour être aidé de leurs conseils, dans une si grande affaire; & après avoir entendu les raisons de ceux à qui on avoit ôté leur bien, & de ceux qui le possédoient, il fit faire une estimation du total; & enfin en persuadant aux uns qu'il leur étoit plus avantageux de remettre ce qu'ils possédoient, & d'en recevoir le prix; & aux autres qu'il étoit meilleur pour eux de prendre de l'argent, que de rentrer dans leurs biens, il vint à bout de les mettre tous d'accord; sans donner à personne aucun sujet de se plaindre.

O le grand homme! ô qu'il auroit été digne d'être né dans nôtre République! Voila comment il en faut user avec les Citoyens; & non pas faire vendre leurs biens à l'encan en plein marché, comme nous l'avons vû par deux fois 8. Aussi tout homme qui aura de la sagesse & de la vertu, ne manquera-t'il pas de suivre l'exemple de cet illustre Grec, qui crut qu'il falloit faire le bien.

*Il n'y a rien de si aisé que de faire du bien aux gens en faisant du mal aux autres;*

7 Il se montoit à 550000 livres, & c'étoit une fort grosse somme pour ce tems-là.

8 Soys Sylla, & sous Cesar.

bien de tout le monde; & UN BON Citoyen aura toujours pour maxime capitale, de ne jamais toucher au bien des autres; & de garder une justice égale envers tout le monde.

*mais le point est de sçavoir faire le bien de tout le monde en même tems.*

Car de quel droit s'emparera-t'on du bien d'un autre, sans aucune sorte de titre ni de récompense? Quoy, j'ay acheté ce fonds de terre, j'ay bâti cette maison, je l'ay entretenuë, j'y ay fait de la dépense, & vous vous en mettez en possession malgré moy? Qu'appelle-t'on donc prendre le bien des gens, & donner aux uns ce qui appartient aux autres? & à quoy tendent ces decrets des Magistrats, par où les debiteurs seroient déclarez quittes envers leurs creanciers, sinon à faire jouïr mon debiteur en paix d'un fonds de terre qu'il a achepté de mon argent; & à me le faire perdre.

\* Ce qu'il y a donc à faire, c'est d'empêcher, comme on le peut par mille moyens, que les Citoyens ne s'endebtent d'une manière qui puisse tirer à conséquence pour la République; & non pas, si le malheur est arrivé, de faire perdre le bien aux creanciers, pour enrichir les debiteurs. Car si la foy n'est gardée, nulle République ne sçaurroit subsister; & il n'y a plus de foy, dez que les debiteurs peuvent s'exempter de payer ce qu'ils ont emprunté.

M 3

On

\* Le chap. 24. commence dés icy dans le Latin; mais il doit commencer plus bas.



On ne fit jamais tant d'efforts pour faire déclarer les debiteurs quittes, que pendant que j'étois Consul. On en vint jusqu'à prendre les armes, & à mettre des troupes sur pied; & il entra dans le complot de toutes sortes de gens, & de toutes conditions. Mais ils trouverent en moy une si vigoureuse résistance, que la Republique se vit entièrement déliyrée de ce mal là. Il n'y eut jamais plus de gens endebtez; & jamais les debtes ne furent mieux payées, ni avec moins de peine pour les creanciers. Car dez qu'on se vit hors d'esperance de frauder, chacun ne pensa plus qu'à s'acquitter.

*On ne cherche à frauder que quand on espere d'en venir à bout.*

Celuy qui nous a domptez & asservis, & qui avoit été dompté luy-même en ce tems-là, a executé depuis ce qu'il avoit projeté. Ce n'est pas qu'il en eût besoin; mais il étoit si porté au mal, qu'il a pris plaisir à le faire gratuitement, & sans qu'il luy en revint rien.

Que ceux qui gouvernent la Republique se gardent donc bien de faire liberalité aux uns aux dépens des autres; & qu'ils ayent soin, sur toutes choses, de maintenir cette justice égale, qui conserve à chacun le sien; & de FAIRE en sorte, qu'on ne puisse se

*Si les pauvres sont exposés par leur foiblesse, les riches le sont par l'envie.*

9 C'est Cesar, qui trempoit alors dans tous ces desseins seditieux dont Cicéron empêcha l'effet.

10 Puisqu'il étoit alors maître de tout.

prévaloir de la foiblesse des pauvres pour les seduire, ou pour les opprimer; & qu'aussi l'envie qu'on a contre les riches ne soit point un pretexte pour les troubler dans la possession de ce qui leur appartient, ni pour les empêcher de se faire payer de ce qui leur est dû.

Du reste, qu'ils se servent de tous les moyens que la guerre au dehors, & l'industrie au dedans leur peuvent fournir, pour étendre la puissance, & augmenter les terres & les revenus de la Republique. Voila ce que sçavent faire les grands hommes: voila ce que nos ancêtres ont fait; & par là en travaillant utilement pour la Republique, on acquiert en même tems beaucoup de consideration & de gloire pour soy-même.

#### CHAPITRE XXIV.

*Par où l'on conserve la santé, & quels moyens on doit employer pour acquérir du bien, & pour conserver celui qu'en a.*

**S**UR les regles des devoirs qui sont à observer à l'égard des choses utiles, Antipater de Tyr, Philosophe Stoicien, mort depuis peu à Athenes, trouve que Panætius a oublié deux articles; dont l'un regarde le soin de la santé, & l'autre celui du bien. Mais je croy que ce Philosophe n'a négligé



d'en parler, que parce que ce sont choses surquoy il est aisé de se bien conduire: l'une & l'autre sont pourtant du nombre de celles qui sont utiles.

*Par où on  
conserve sa  
santé.*

Quant à la santé, on la conserve par bien connoître son temperament; par observer ce qui fait du bien ou du mal; par beaucoup de sobriété; par la propreté, & les autres choses qui vont à tenir le corps en bon état; par sçavoir se défendre des plaisirs, & enfin par les secours de la medecine.

*Par où on  
doit desirer  
d'acquiescer  
au bien.*

*Et par où on  
le conserve.*

Pour le bien, c'est par des voyes où il n'y ait rien de honteux qu'il faut tâcher d'en acquiescer; & c'est par le soin, le bon ordre, & le bon ménage qu'on le conserve, & qu'on le peut augmenter. Toute cette matiere a été fort amplement traitée par Xenophon, dans ses Livres de l'aconomie, que je traduis de grec en latin, à peu près à l'âge où vous êtes.

### CHAPITRE XXV.

*De la comparaison des biens du corps & des biens extérieurs, & de la preference qu'on doit donner aux uns sur les autres, Réponse du vieux Caton, à quelqu'un qui le consultoit sur l'aconomie. De la comparaison des choses où il paroît de l'utilité. De qui l'on peut le mieux apprendre les moyens de gagner du bien.*

**M**AIS une autre chose, oubliée par Pannatius, & qui fait le quatrième chef

chef de la division que j'ay établie au commencement de cet ouvrage; c'est la comparaison qu'on est souvent obligé de faire entre plusieurs choses utiles, qui se trouvent en concurrence. On peut comparer, par exemple, les biens du corps avec ceux de dehors; ceux-cy avec ceux du corps, ou les uns & les autres entr'eux.

En comparant les biens du corps avec ceux de dehors, on trouve qu'IL VAUT mieux se bien porter que d'être riche. En comparant les biens de dehors avec ceux du corps, on trouve qu'il vaut mieux être riche que d'avoir la force d'un Athlete. En comparant ceux du corps les uns aux autres, on trouve que la santé est préférable au plaisir; & la force à la legereté. Enfin en comparant les biens extérieurs les uns aux autres, on trouve que la gloire est préférable aux richesses; & les revenus qu'on peut avoir dans la ville à ceux qu'on peut tirer de la campagne.

A ces fortes de comparaisons se peut rapporter ce mot du vieux Caton. On luy demanda un jour ce qu'un pere de famille pouvoit faire de meilleur, pour augmenter son bien. La première chose, répondit-il, c'est de nourrir du bétail, & de le bien nourrir. Et la seconde? luy demanda-t'on: C'est d'en nourrir un peu moins bien. Et la troisième? reprit-on: C'est d'en nourrir,

M s quand



274 LES OFFICES  
quand on le nourriroit mal. Et la quatrième? c'est, dit-il, de faire labourer. Mais, ajouta-t'on, ne gagneroit-on pas beaucoup à donner son argent à usure? J'aurois autant, répondit-il, que vous me demandassiez si on ne gagneroit pas beaucoup à tuer un homme 1.

*Combien on a toujours eu d'horreur pour l'usure.*

On peut voir par là, comme par beaucoup d'autres choses, que pour choisir ce qui est le plus utile, entre plusieurs choses qui le sont, il faut faire la comparaison des unes aux autres; & que cela fait comme un quatrième chef dans la recherche de nos devoirs.

Mais sur ce qui regarde les moyens d'acquiescer du bien, & de le placer avantageusement, on en apprendra plus de ces honnêtes gens 2 qui se tiennent sur la place du change, que de tous les Philosophes. Plût à Dieu qu'ils pussent aussi nous apprendre à en bien user. Il faut pourtant sçavoir ces choses-là; puisqu'elles ont rapport à l'utilité, qui est le sujet que nous avons traité dans ce Livre-cy. Passons à ce qui nous reste à voir.

1 On peut voir par là quelle horreur tous les honnêtes gens ont toujours eu de l'usure.

2 C'est ainsi qu'il appelle par dérision les Banquiers & les Prêteurs à usure.

*Fin du second Livre.*



LES  
OFFICES  
DE  
CICERON.  
LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Beau mot du premier Scipion. De quelle manière il employoit son loisir. Quelles étoient les occupations de Cicéron, depuis la ruine de la République; & son horreur pour ceux qui vouloient achever de la détruire. Son loisir, bien différent de celui de Scipion.*

**S**CIPION l'Africain, le premier des deux à qui l'on a donné ce nom-là, avoit accoustumé de dire, à ce que nous apprenons de Caton son contemporain 1, qu'il n'avoit

M 6

1 C'est Caton le Censeur, qui fut Consul pour la première fois après le second Consulat de Scipion.



Beau mot  
de Scipion.

jamais plus d'affaires que lors qu'il étoit sans affaires; & qu'il n'étoit jamais moins seul que lors qu'il étoit seul. C'est un beau mot, & bien digne d'un aussi grand homme & aussi sage que celui-là. On voit par là que quand Scipion étoit sans affaires, il méditoit de grandes affaires; & qu'étant seul il sçavoit s'entretenir avec luy-même; en sorte que son loisir même étoit une grande occupation; & que sans avoir personne auprès de luy, il trouvoit avec qui s'entretenir. Ainsi les deux choses qui ont accoustumé d'engourdir l'esprit des autres, c'est à dire le loisir & la solitude, aiguisoient le sien.

Plût à Dieu, mon cher Fils, que j'en pûsse dire autant! Mais si je ne puis égaler la grandeur d'ame de Scipion, j'en approche au moins en quelque sorte par mes desirs; & me trouvant exclus des affaires de la République, & de celles du barreau<sup>2</sup>, par les armes & la violence des méchans, je cherche ce loisir où Scipion se plaisoit tant; & c'est pour cela qu'ayant quitté la ville, & n'allant plus que d'une maison de campagne à l'autre, je trouve moyen d'être seul la plus part du tems.

Mais mon loisir ne mérite pas d'être comparé avec celui de Scipion, ni ma solitude avec la sienne. Car au lieu que son loisir n'é-

toit

<sup>2</sup> N'y ayant plus de liberté, ni dans le Senat, ni dans le barreau.

Comment  
Cicéron  
gessoit sa  
vie, depuis  
l'oppression  
de la Repu-  
blique.

toit qu'une legere interruption aux plus importantes fonctions de la République, qui faisoient son occupation ordinaire, & au milieu desquelles il prenoit quelques momens pour se délasser; & que la solitude n'étoit que comme un port où il se retiroit quelquefois, lors qu'il pouvoit se dérober de la foule; mon loisir n'est pas tant l'effet de l'amour que j'ay pour le repos, que de la cessation des affaires à quoy je pouvois prendre part. Car quelle occupation digne de moy pourrois-je trouver presentement au barreau ni dans le Senat; puis qu'au point où les choses sont reduites, on peut dire que l'un & l'autre sont anéantis?

Ainsi, au lieu que je vivois autrefois dans le grand jour, & sous les yeux de tous les citoyens, je me cache presentement, autant qu'il m'est possible; ne pouvant porter la vûe des scelerats, qui sont par tout en si grand nombre; & je suis presque toujours seul.

Mais comme j'ay appris des habiles gens, que de plusieurs maux inevitables, il faut non seulement choisir les moindres, mais en tirer même, s'il est possible, quelque sorte d'avantage; je tire des maux presens une maniere de repos, mais bien different de celui à quoy auroit dû s'attendre un homme qui avoit autrefois rétabli celui de la République; & je tâche de faire en

M 7

sof-

3 En dissipant la conjuration de Catilina



forte, que la solitude où je me trouve par nécessité plutôt que par choix, ne devienne pas ennuyeuse ni languissante.

Le loisir & la solitude de Scipion luy ont acquis une gloire dont rien ne peut approcher; & j'en conviens moy-même avec tout le monde. Car quoy qu'il ne nous en reste rien, cela même nous fait voir combien il étoit occupé de ses pensées 4, & des choses que la méditation luy faisoit découvrir; & que c'est par là qu'il est vray de dire, qu'il n'étoit jamais ni seul, ni sans affaires.

Pour moy, qui n'ay point assez de force d'esprit pour me soutenir par la méditation, ou au moins pour m'empêcher par cela seul de sentir ma solitude; je m'applique à écrire, & je m'y applique tout entier. Aussi ay-je plus fait d'ouvrages en peu de tems, depuis la ruine de la République; que je n'en avois fait en beaucoup d'années, pendant qu'elle subsistoit.

4 Ceux qui travaillent sur eux mêmes, & qui ne pensent que pour cela ou pour le bien de l'Etat, ne s'amusent gueres à rien écrire.

## CHAPITRE III.

*La matiere des devoirs est celle sur quoy la Philosophie fournit le plus. Cicéron exhorte son fils à profiter de ses avantages, & à soutenir tout ce qu'on attendoit de luy.*

**Q**UOYQUE la Philosophie soit un país où il n'y a point de terres incultes ni de landes, & qu'elle soit fertile & abondante d'un bout à l'autre; elle n'a point de contrée plus riche, que celle d'où l'on tire les regles & les preceptes qui peuvent donner à nos mœurs une forme certaine & constante; & nous faire vivre selon les loix de l'honnêteté, & de la vertu. Je ne doute point même que nôtre cher Cratippus ne vous donne sans cesse de ces preceptes si nécessaires; & que vous ne receyiez, comme vous devez, tout ce qui vient de ce Philosophe, le plus illustre de ce siècle. Mais je ne laisse pas de vous en fournir aussi de mon côté; persuadé qu'il vous est utile d'en avoir les oreilles batriées de toutes parts, & de n'entendre parler d'autre chose, s'il étoit possible.

C'est ce qui convient à tous ceux qui veulent se faire un plan de vie, tel que l'honnêteté le demande. Mais je ne sçay si vous n'avez pas plus de besoin que personne. Car ce qu'on a crû voir en moy d'esprit & de capacité, les grands emplois par où j'ay passé,

& peut



& peut-être ce que je me suis acquis de réputation & de gloire, font beaucoup attendre de vous; & il faut remplir cette attente.

Vous vous êtes encore chargé d'une nouvelle obligation, & qui n'est pas d'un moindre poids, lorsque vous vous êtes retiré à Athenes, pour y prendre des leçons de Cratippus. C'est comme un país abondant, où vous êtes allé charger les riches marchandises des connoissances qui peuvent servir à former un honnête homme; & il vous seroit honteux d'en revenir les mains vuides. Ce seroit même faire deshonneur à un tel maître, & à une telle ville; & ternir en quelque façon la gloire de l'un & de l'autre.

*Il est moins pardonna-  
ble à ceux  
qui ont été  
bien élevés,  
de n'être  
pas honnê-  
tes gens  
qu'aux au-  
tres.*

Faites donc tous vos efforts, & n'épargnez ni soin ni travail (si toutefois c'est un travail plutôt qu'un plaisir que d'apprendre) pour profiter de vos avantages; & ne souffrez pas qu'on puisse dire, qu'ayant autant d'avances que vous en avez de ma part, vous vous soyez manqué à vous-même. C'est à quoy je vous ay déjà exhorté en d'autres occasions, autant qu'il m'a été possible. Mais reprenons nôtre sujet, & voyons ce qu'il nous en reste à traiter, selon la division que nous avons établie, de z le commencement de cet ouvrage.

CHA-

## CHAPITRE III

*Que Panætius avoit oublié de traiter le dernier point de sa division, qui regarde la comparaison de l'honnête & de l'utile. Combien il est dangereux de faire de la différence entre l'un & l'autre. Ce que c'est, selon les Stoïciens, que vivre conformément à la nature.*

PANÆTIUS, qui, de l'aveu de tout le monde, a traité tres-exactement toute la matiere des devoirs, & que nous avons particulièrement suivi dans cet ouvrage, à quelque chose près, propose donc, comme nous avons vû, trois sortes de confiderations où les hommes ont accoutumé d'entrer, quand il s'agit de délibérer sur ce qu'ils ont à faire. L'une, si la chose est honnête ou non: l'autre, si elle est utile ou préjudiciable; & la troisième, quel parti l'on doit prendre, lorsque ce qui paroît honnête se trouve contraire à l'utilité. Il traite des deux premières dans les trois premiers Livres de son ouvrage; & promet de parler de la troisième dans la suite; mais il n'a pas fait ce qu'il avoit promis.

C'est de quoy je suis d'autant plus surpris, que Possidonius, son disciple, dit que depuis avoir publié ces trois Livres, il a encore vécu trente ans. Le même Possidonius a traité ce point-là dans quelque ouvrage,

mais



mais fort succinctement; & il y a d'autant plus de sujet de s'en étonner, que, selon luy-même, c'est ce qu'il y a de plus important dans toute la Philosophie.

Il y en a qui croyent, que si Panætius n'a rien dit de ce dernier point, ce n'est ni par oubli, ni par omission: qu'il n'a jamais eu dessein d'en parler, & qu'il ne l'a pas même du faire; parce que l'honnête & l'utile sont toujours parfaitement d'accord; & qu'il n'est pas possible que l'un soit jamais contraire à l'autre: mais je ne scaurois être de leur avis.

On peut mettre en question s'il en falloit parler ou non: mais que Panætius ne s'y soit engagé, & qu'il ne l'ait laissé-là, c'est de quoy l'on ne scauroit douter. Il s'y étoit engagé, puis qu'il en avoit fait un des trois points de la division, & qu'il avoit même promis précisément, vers la fin de son troisième livre, d'en parler dans la suite de l'ouvrage. Cependant il n'a traité que les deux premiers; il a donc oublié ou abandonné le dernier.

Nous avons encore sur cela un témoignage authentique de Possidonius, qui rapporte, dans une de ses Lettres, que Publius Rutilius Rufus, disciple de Panætius aussi bien que luy, avoit accoutumé de dire, que comme il ne se trouva aucun Peintre qui osât se charger d'achever la Venus qu'Appellés

pellés avoit commencée pour ceux de l'isle de Cos, parce que la tête en étoit si belle, qu'on desespéroit de faire un corps qui pût y répondre; ainsi, ce que Panætius avoit écrit des devoirs étoit si parfait, que personne n'avoit osé se mettre en devoir d'y ajouter ce qu'il avoit oublié.

\* On ne scauroit donc douter que Panætius n'ait cru devoir traiter ce point-là. De savoir s'il a dû ou non le mettre au nombre de ceux dont l'examen peut servir à nous faire découvrir nos devoirs, c'est de quoy on pourroit peut-être douter. Car soit qu'il n'y ait rien de bon que l'honnêteté, comme les Stoïciens le soutiennent; ou que, comme disent vos Peripateticiens, elle soit tellement le plus grand de tous les biens, que tous les autres biens ensemble, comparez à celui-là, ne soient d'aucune considération; il est certain que l'UTILE ne peut jamais balancer l'honnête.

Nous voyons même que Socrate detestoit ceux dont l'opinion, & la mauvaise manière de penser, ont commencé de séparer ce que la nature & la vérité ne séparent point. Et les Stoïciens sont tellement entrez dans ce sentiment de Socrate, que selon eux, tout ce qui est honnête est utile; & qu'il n'y a même rien d'utile que ce qui est honnête.

Si  
\* Le chap. 3. ne commence qu'icy dans le Latin; mais il doit commencer plus haut.

Rien de plus pernicieux, que de mettre de la différence entre l'honnête & l'utile.



Si Panætius eût été de ceux qui ne trouvent rien de desiderable que la volupté 1, ou l'exemption de tout mal 2; & qui sur ce fondement prétendent, qu'on ne doit rechercher la vertu que par l'utilité qu'elle apporte; il luy auroit été permis de dire que l'utilité peut quelquefois se trouver contraire à l'honnêteté. Mais comme il étoit au contraire de ceux qui soutiennent qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honnête 3; & que les choses qui ont quelque apparence d'utilité, & qui sont contraires à l'honnêteté, ne rendent la vie des hommes ni meilleure, quand on les a, ni moins bonne quand on en manque; il semble qu'il n'auroit pas dû mettre la comparaison de l'honnête avec l'utile au nombre des choses qui peuvent nous servir à découvrir nos devoirs.

*Beau principe des Stoïciens.*

*Le que c'est, selon les Stoïciens, que vivre conformément à la nature.*

Car quand les Stoïciens nous disent, que le souverain bien est de vivre conformément à ce que la nature demande de nous; je croy que ce qu'ils veulent dire par là, c'est que le souverain bien consiste à SE CONFORMER en tout & par tout à la vertu; & à la prendre tellement pour son unique regle, qu'entre les choses mêmes qui peuvent convenir à la nature de l'homme, on ne se por-

te

1 Comme les Epicuriens.

2 Comme Jérôme de Rhodes, & ses disciples. Il vivoit vers l'an de Rome 440. & avoit été disciple d'Aristote.

3 C'est à dire, les Stoïciens.

te qu'à celle que la vertu peut admettre 4. C'est sur ce fondement que quelques-uns croient que cette comparaison de l'honnête avec l'utile ne devoit pas être mise en avant par Panætius; & qu'il n'y a nuls preceptes à donner sur ce sujet.

4 C'est à dire, que ce qu'il ya de plus convenable à nôtre nature, comme le bien, la considération, la gloire, & même la liberté, la santé, & la vie, ne se doivent rechercher, qu'autant qu'on le peut en se tenant dans les termes que prescrit la vertu; & qu'il faut être prêt de renoncer à tous ces sortes de biens, lors qu'on ne peut les acquérir, ou les conserver que par de mauvaises voyes. Aussi les Stoïciens ne mettoient-ils ces sortes de choses qu'au rang de celles qu'ils appelloient moyennes, c'est à dire qui tiennent comme le milieu entre le bien & le mal; & qui ne deviennent bonnes ou mauvaises, que par le principe qui porte à les rechercher, & par l'usage qu'on en fait.



## CHAPITRE IV.

Que l'honnêteté parfaite ne convient qu'aux sages; mais qu'il y en a une plus commune, qui est de la portée de tout le monde. Ce que l'on prend pour parfait ne paroît tel d'ordinaire, que parce qu'on n'a pas l'idée de la perfection. Qu'il n'est question dans cet ouvrage que des devoirs communs, & de l'honnêteté commune. Que ceux même qu'en regarde comme des modèles de sagesse & d'honnêteté, n'en ont eu que de cette espèce. Qu'il n'est non plus permis de mettre l'utilité en comparaison avec l'honnêteté commune, qu'avec la plus parfaite.

L'HONNETÉTÉ parfaite, qui est même la seule qui doit être appelée de ce nom-là, à parler exactement, ne se peut jamais séparer de la vertu; & ne se trouve que dans les seuls sages 1. On peut trouver quelque chose qui luy ressemble dans ceux mêmes qui n'ont pas encore atteint la perfection de la sagesse: mais cette honnêteté parfaite dont nous parlons, n'y peut-être. Ainsi, tous ces devoirs dont nous traitons dans cet ouvrage, ne sont que ceux que les Stoï-

1 C'est à dire, ceux qui le sont dans ce dernier point de perfection, qui a été imaginé par les Stoïciens, & qui n'étoit qu'une belle idée parmi les Payens; mais à quoy la vertu Chrétienne conduit, & seroit infailliblement arriver ceux qui la suivoient exactement.

Stoïciens appellent *des devoirs moyens* 2. Ce seroit beaucoup, si on s'acquiesçoit des devoirs communs. Ceux-là sont communs à tous les hommes, & de la portée de tout le monde; & il est aisé d'y atteindre, lors qu'on a un bon esprit, & que l'on s'en fait une étude. Mais pour ces devoirs qu'ils appellent *des devoirs de la dernière rectitude*, c'est à dire des devoirs parfaits 3, & à quoy il ne manque rien, ils ne regardent que les sages; les autres n'y sçauroient atteindre.

Cependant, quand quelqu'un a fait une action qui paroît conforme à quelqu'un de ces devoirs *moyens*, on la prend pour une action parfaite; parce que le commun du monde, qui n'a pas d'idée de la perfection, ne voit pas combien cette action en est éloignée; & comme elle remplit leur idée, ils croient qu'il n'y manque rien. C'est ce qui arrive sur beaucoup d'autres choses, comme sur de certains ouvrages de Poésie, de Peinture, & autres semblables, qui étant très-defectueux, dans le fond, ne laissent pas d'avoir quelque chose de bon, par où ils plaisent aux ignorans, dont les yeux ne sont pas assez fins pour remarquer les défauts de chaque chose; mais qui reviennent aisément

2 C'est à dire, comme il les définit luy-même au troisième chapitre du premier Livre, ceux à quoy l'on se porte sur le fondement de quelque raison plausible & recevable.

3 Voyez la troisième note sur le troisième chapitre du premier Livre.



ment de leur erreur, quand de plus habiles gens qu'eux les en font appercevoir.

\* Quoy qu'il y ait donc de l'honnêteté dans les devoirs dont nous traittons, ce n'est, comme disent les Stoïciens, qu'une honnêteté *du second ordre*, qui n'est pas particuliere aux sages, & qui peut être commune à quelque sorte d'hommes que ce puisse être: aussi voyons-nous que tous ceux qui ont quelque sentiment de vertu en sont touchés. Ainsi, quand nous disons qu'il y avoit du courage & de la fermeté dans les deux Scipions, ou de la justice & de la probité dans Aristide 4, & dans Fabrice 5, nous ne les regardons pas pour cela comme des sages, ni par conséquent comme des modeles de fermeté, ni de probité; puis qu'aucun d'eux n'a été de ce degré de sagesse que nous voulons faire entendre. Ceux même qui ont passé pour sages, & à qui on en a donné le nom; comme Caton & Lælius, & même ces sept sages de la Grece, n'en étoient pas non plus: mais il y avoit en eux quelque chose qui luy ressembloit; & qui resuoltoit de leur exactitude à s'acquiter de ces devoirs qu'on appelle *moyens*.

*Autre est le langage commun & populaire, & autre celui des Philosophes.*

\* Le chap. 4. ne commence qu'icy dans le Latin, mais il doit commencer plus haut.

4 On verra qui il étoit, par une note sur le chapitre 1. de ce même Livre.

5 Voyez la premiere note sur le chap. 22. de ce même Livre.

Il n'est donc jamais permis de faire entrer en comparaison, avec cette honnêteté parfaite & véritable, l'utilité qui luy paroît contraire; ni même avec ce qu'on appelle communément honnêteté, & qui est suivi & recherché de tous ceux qui veulent passer pour gens de bien. Car nous ne devons pas avoir moins de soin de suivre & de conserver celle-cy, qui est la seule à quoy nous puissions atteindre, que les sages en ont de suivre & de conserver la véritable & la parfaite honnêteté; & pour peu que nous nous relâchassions sur ce sujet, tout le progrès que nous pourrions avoir fait dans la vertu se trouveroit anéanti.

Voilà la regle de ceux qu'une grande exactitude à se tenir à leurs devoirs, fait appeller gens de bien. Ceux-là ne mettent jamais l'honnêteté en comparaison avec aucune apparence d'utilité. Mais pour ceux qui ne mesurent les choses que par le profit qu'on en peut tirer, rien ne leur est plus ordinaire.

Je croy donc que quand Panætius a dit que les hommes ont accoustumé de faire cette comparaison, & qu'ils sont souvent en balance entre l'honnête & l'utile; il n'a voulu faire entendre que ce qui est enfermé dans la signification précise de ses termes, c'est à dire qu'en effet les hommes sont sujets à faire cette comparaison; mais il n'a pas pré-

N tenu

*Ne mette jamais l'utilité en comparaison avec l'honnêteté.*

*De quelle conséquence il est de ne pas abandonner la vertu en un seul point.*

*Les gens de bien ne balancent jamais entre l'honnête & l'utile.*



*Autre chose est ce qui se fait, & autre chose ce qui se devoit faire.*  
 rendu qu'on la dût faire. Car IL EST honteux, non seulement de préférer à l'honnêteté ce qui a quelque apparence d'utilité; mais même d'être capable de mettre l'un en parallèle avec l'autre, & de balancer entre les deux.

## CHAPITRE V.

*Que ce qui peut mettre en peine si on doit faire une chose ou non, c'est de ne pas voir si ce qui paroît utile n'est point contraire à l'honnêteté. Exemple sur ce sujet. Qu'avec une certaine regle, on peut aisément se déterminer dans tous ces cas là. Doctrine des Stoïciens, bien plus favorable à l'honnêteté que celle des Peripateticiens. Il donne la regle dont il vient de parler. Combien il est contre la nature, & pernicieux à la société humaine, de rechercher quelque avantage que ce soit, au prix de la moindre injustice. Que c'est ce que toutes les loix ont pour but d'empêcher. Diverses preuves de cette vérité, prises du sentiment commun de tous les hommes. Que rien n'en peut faire douter que deux sortes d'erreurs, qui choquent également les lumières les plus communes de la raison.*

*Ce qui peut donner à penser entre l'honnête & l'utile.*

QU'EST-CE donc qui peut mettre en doute & donner à penser sur ce sujet? C'est de ne pas bien voir de quelle nature est la chose dont il s'agit; c'est à dire si elle est

CON-

conforme à l'honnêteté ou non. Car LETEMS & les circonstances font souvent que ce qui seroit honteux & criminel cesse de l'être. En voicy un exemple, qui peut mener à beaucoup d'autres.

Il n'y a pas de plus grand crime que de tuer un homme, & un homme même dont on seroit ami? Dira-t'on donc que c'est un crime que de tuer un Tyran avec qui l'on auroit quelque liaison d'amitié? Au moins n'est-ce pas ce qu'on en pense parmi les Romains; & ils sont persuadés au contraire, que c'est la plus belle action que l'on puisse faire. L'utilité l'emporte-t-elle donc alors sur l'honnêteté? Non sans doute; mais l'honnêteté se trouve d'accord avec l'utilité.

Si nous voulons donc nous mettre en état de bien prendre nôtre parti, toutes les fois que ce que nous concevons comme honnête paroît contraire à ce que nous appelons utile, & de ne nous y méprendre jamais; nous n'avons qu'à établir une certaine regle, qui nous fera faire la comparaison des choses avec tant de justice & de sûreté, qu'en la suivant nous ne manquerons jamais de trouver ce que nôtre devoir demande de nous.

Cette regle sera parfaitement conforme à

N 2

la

1 Il y avoit une loy parmi les Romains, qui permettoit de tuer les Tyrans sans aucune forme de procez; & les Lacedemoniens avoient même decerné des recompenses pour ceux qui en délivroient la République.

*Il y a des regles pour voir si ce qui paroît utile est honnête ou non.*



la doctrine des Stoïciens, que nous suivons dans cet ouvrage, & d'autant plus volontiers, qu'encore que les premiers Académiciens, & vos Peripatéticiens même, qui n'étoient autrefois que la même chose, préférèrent l'honnêteté à tout ce qui paroît utile, toute cette matière est traitée avec bien plus de noblesse & de dignité par ceux qui tiennent que tout ce qui est honnête est utile, & qu'il n'y a même que cela seul qui le soit; que par ceux qui prétendent qu'il y a des choses honnêtes qui ne sont pas utiles, & qu'il y en a d'utiles qui ne sont pas honnêtes: or comme

*Doctrine des Stoïciens sur l'honnêteté, bien plus noble & plus pure que celle des Peripatéticiens.*

2. Puisque, comme on a vû sur le premier chapitre du premier Livre, Xenocrate, chef des Académiciens, & Aristote, chef des Peripatéticiens, étoient l'un & l'autre disciples de Platon. Mais quoy que Xenocrate passe pour le chef des Académiciens, Platon est le véritable fondateur de cette secte; & l'on voit dans tous ses ouvrages cet esprit de réserve & de suspension, qui faisoit le caractère de ces Philosophes. On donnoit même le nom d'Académiciens aux disciples de Platon de son vivant, parce qu'ils s'assembloient d'ordinaire dans des jardins qui avoient appartenu à un citoyen d'Athènes, appelé Académus. Mais il demeura aux disciples de Xenocrate, plutôt qu'à ceux d'Aristote; parce que Xenocrate fut celui des deux qui suivit le plus exactement les principes & les manières de Platon; au lieu qu'Aristote devenu plus affirmatif, se retira des jardins d'Académus; & passa, avec ses disciples, dans un autre lieu d'Athènes appelé le Lyce, où ils philosophoient en se promenant; & de là est venu le nom de Peripatéticiens, qui signifie proprement des gens qui se promènent.

me nôtre Académie nous donne tout pouvoir sur ce qui nous paroît le plus probable, nous sommes en droit de nous en servir & de le soutenir.

\* Voicy donc quelle est la règle. LA MORT, la pauvreté, la douleur, & les autres accidens qui peuvent arriver, soit au corps, soit aux choses qui sont hors de nous, ne sont pas tant contre la nature, qu'il est contre la nature d'ôter à quelqu'un ce qui luy appartient, & de s'enrichir à ses dépens.

*Belle règle pour discerner ce qui est honnête ou non.*

*Rien n'est tant contre la nature que l'injustice.*

Car en premier lieu, la société humaine, qui est la chose du monde la plus conforme à la nature, se trouve anéantie par cela seul; puisqu'il est clair que NULLE société ne seuroit subsister, de ce que chacun sera dans la disposition de faire violence aux autres, & de les dépouiller de leur bien pour en profiter.

*L'injustice détruit toute société entre les hommes.*

Et de la même manière que si dans un corps où tous les membres raisonneroient, chacun, pour augmenter sa vigueur & son embonpoint, tiroit à luy ce qu'il y en auroit dans son voisin, le corps se détruiroit infailliblement; de même, si chacun de nous tire à soy ce qui appartient aux autres, & leur prend tout ce qu'il pourra pour en augmenter son bien, la société humaine se rompra nécessairement.

*Belle comparaison, pour faire sentir combien l'injustice est préjudiciable à la société humaine.*

N 3

Que

\* Le chap. 5. ne commence qu'icy dans le *L. 1. tit. 1.* mais il doit commencer plus haut.



Que chacun ait plus de soin d'acquérir pour soy que pour les autres ce qui est nécessaire à la vie, il n'y a rien à redire; & la nature ne s'y oppose pas. Mais que nous veuillions nous enrichir des dépouilles d'autrui, c'est ce qu'elle ne sçauroit souffrir. Et cela est contraire, non seulement à la nature, c'est à dire au droit des gens, mais encore à toutes les loix sur lesquelles toutes les Républiques sont établies; puisqu'il n'y en a point qui ne défendent de faire du mal à autrui, pour se faire du bien à soy-même. Car le maintien de la société humaine est tellement le but de toutes les loix, qu'elles punissent, non seulement de peines pécuniaires, mais encore de prison, d'exil & de mort même, tous ceux qui entreprennent de la troubler. Mais LA RAISON naturelle, qui est une loy divine & humaine; tout ensemble, défend encore plus fortement que toutes les autres loix, tout ce qui pourroit donner atteinte à la société humaine; & quiconque voudra obéir à cette loy, c'est à dire quiconque voudra vivre selon la nature 4, ne desirera jamais le bien d'autrui; bien loin de le luy prendre pour se l'appliquer.

La  
3 La loy naturelle est une loy divine, puisque c'est Dieu qui nous l'a imprimée jusques dans le fond de l'ame; & elle est en même tems une loy humaine, puisqu'elle est autorisée par le suffrage & le consentement de toutes les nations.

4 Ce qu'ils appelloient vivre selon la nature, c'est conformer non seulement ses actions, mais en-

La grandeur d'ame, la bonté, la justice, la liberalité sont sans doute des choses beaucoup plus conformes à la nature, que ni le bien, ni la volupté, ni la vie même, qu'il est de la grandeur d'ame de mépriser & de compter pour rien, en comparaison du bien public; & par la même raison, l'injustice, qui fait envahir le bien d'autrui pour en profiter, est plus contraire à la nature, que la mort, la douleur, & toutes les autres choses du même genre.

D'ailleurs, s'il étoit possible qu'on se trouvât en état de garantir tous les peuples de la terre de leur ruine, ou de les secourir dans quelque nécessité pressante, ne feroit-il pas plus selon la nature d'entreprendre pour cela les choses les plus pénibles, & de s'exposer à tous les accidens les plus fâcheux, à l'exemple d'Hercule, à qui l'opinion des hommes, fondée sur la reconnoissance de ses bien-faits, a donné place entre les Dieux, que de se tenir retiré chez soy? quand on y feroit non seulement à couvert de tout ce qu'il y a de fâcheux, mais encore dans l'abondance de toutes sortes de biens & de delices; & qu'on y jouïroit d'une santé parfaite, & de tous les avantages du corps? Quiconque aura l'ame grande, & le cœur noble & élevé, preferera sans doute cette vie laborieuse

N 4

rieuse

encore ses sentimens, à la loy naturelle, dont toutes les autres dérivent, & qui est la regle de tout bien & de toute justice.

Chacun doit  
preferer le  
bien public  
à son repos,  
& à son in-  
terêt.



rieuse à celle-cy. Or de tout ce que nous venons de dire, il s'enfuit manifestement, qu'UN HOMME qui suivra la nature ne fera jamais de mal à un autre homme.

*Premiere source de l'injustice, ignorance du droit naturel.*

Quand un homme, par l'esperance de quelque sorte d'avantage que ce puisse être, le porte à faire du mal à quelqu'un, ou il croit ne rien faire contre la nature, ou il est persuadé que la mort, la pauvreté, la douleur, la perte de ses enfans, de ses proches, ou de ses amis, sont quelque chose de pire que de faire injure à quelqu'un. S'il croit ne rien faire contre la nature, en violant les loix de la société humaine; en vain parleroit-on à un tel homme, qui va jusqu'à étouffer dans l'homme ce qui le fait ce qu'il est. Si au contraire, il reconnoît qu'il ne faudroit pas faire ce qu'il fait, mais que la mort, la pauvreté & la douleur luy paroissent quelque chose de beaucoup pire; il croit donc que les maux du corps, ou les accidens de la fortune, sont plus à craindre que les vices de l'esprit; & c'est la plus grande & la plus pernicieuse de toutes les erreurs.

*Seconde source d'injustice, plus d'attachement à ses propres intérêts, qu'au droit naturel.*

5 Qui regarderoit les vices de l'esprit comme les plus grands de tous les maux, ne feroit jamais d'injustice.

## CHAPITRE VI.

*Utilité generale, inseparable, selon la nature, de l'utilité particuliere. Jusqu'où la nature porte les sentimens des hommes les uns envers les autres. Que la regle qu'il a établie a lieu, non seulement entre proches & entre citoyens, mais generalement entre tous les hommes. Que d'y donner atteinte, c'est détruire toute vertu & toute société. Si pour s'empêcher de mourir, on ne pourroit point y déroger. Beaux principes pour résoudre tous les cas semblables. Les Tyrans exclus des loix de la société humaine.*

QUE chacun regarde donc l'utilité commune comme le but à quoy il doit tendre; & qu'il compte que RIEN n'est utile à chaque particulier que ce qui l'est aussi au general 1. Car dès que chacun ne connoitra d'utilité que la sienne propre, & qu'il voudra tout tirer à luy, nulle sorte de société ne scauroit subsister entre les hommes.

*Si tous les hommes ne font qu'un même corps, ce qui fait tort à l'un ne scauroit être utile à l'autre. Intérêt particulier, peste de la société humaine.*

Qu'il n'y ait rien d'utile à chacun en particulier, que ce qui l'est aussi au general; &

N 5 que

1 Ce que Cicéron dit icy, est précisément la même chose que ce que dit Saint Paul 1. Cor. 12. 26. que quand un des membres est dans la joye, ou dans la douleur, cette joye ou cette douleur se communique à tous les autres. Et cela fait voir, que la nature, toute corrompue qu'elle est, 2 encore assez de lumiere, pour faire découvrir, à ceux-mêmes qui ne sont point éclairés des lumieres del'Evangile, ce que la charité envers le prochain demande de nous de plus parfait.



*L'amour  
du prochain  
est de la loy  
naturelle.*

que ce ne soit la nature qui nous l'enfeigne, c'est dequoy on ne scauroit douter; puis qu'elle nous ordonne même de desirer & de procurer le bien & l'avantage de quelqu'autre homme que ce soit; par la seule raison que cet autre est homme comme nous. Or cette loy de la nature est la même pour tout le monde, & nous luy sommes tous également assujettis. S'il est donc vray, comme on n'en scauroit douter, que la nature nous ordonne de desirer & de procurer le bien & l'avantage de tout le monde; beaucoup moins peut-on douter que cette même loy de la nature ne défende à chacun de rien attenter sur autrui.

*Société  
d'entre les  
citoyens, à  
respecter,  
aussi bien  
que celle  
d'entre les  
proches.*

C'est donc mal à propos que quelques-uns disent, qu'à la vérité ils n'auroient garde de rien prendre à leur pere ni à leur frere pour en profiter, mais qu'ils ne se font pas la même loy à l'égard des autres citoyens; puisque c'est se tirer à part, & violer les droits sacrez qui lient tous les citoyens les uns aux autres, & qui les obligent de conspirer tous à l'utilité commune; & cela seul ruine toutes ces sortes de societez qui composent ce qu'on appelle des villes ou des Republiques.

Ily en a d'autres, qui conviennent qu'il faut respecter les droits établis entre les citoyens, mais qui n'en connoissent point à l'égard des étrangers; & ceux-là détruisent cette

cette autre société generale qui comprend tout le genre humain; & dont la ruine emporte avec soy celle de tout ce qu'on appelle, liberalité, bonté, humanité, & justice. Or DONNER atteinte à ces choses-là, c'est être impie envers les Dieux mêmes, puisque c'est ruiner la société qu'il ont eux-mêmes établie entre les hommes <sup>2</sup>, & dont le lien le plus fort est d'être bien persuadé de cette regle que nous venons de poser, que TOUTE action qui va à dépouiller un autre de son bien; pour en profiter, est plus contraire à la nature, que toutes les disgraces de la fortune, que tous les maux du corps & tous les maux même de l'esprit, qui n'interesseroient point la justice. Car la JUSTICE est la vertu par excellence, & l'on peut dire que c'est la maîtresse & la Reine des vertus.

Mais quoy, dira quelqu'un, si le plus honnête homme du monde, & qui aura le plus de sagesse & de vertu, est sur le point de mourir de faim; ne pourra-t'il point ôter un morceau de pain à un misérable qui n'est bon à rien? Non, certes; car cette disposition de son cœur, de n'ôter rien à personne pour en profiter, luy est plus chere que la vie.

N 6

Quoy

<sup>2</sup> Les Payens même ont vû que de pecher contre les hommes, c'est pecher contre Dieu; & qu'il est l'auteur des loix qui reglent ce que les hommes se doiuent les uns aux autres.

*Le mépris  
des droits  
de la société  
humaine,  
est la ruine  
de toute  
vertu.*

*Qui peche  
contre  
l'homme,  
peche contre  
Dieu.*

*Unique  
soutien de  
la société  
humaine.*

*Justice, Reine  
des vertus.*

*L'horreur  
de la plus  
petite injustice  
doit  
l'emporter  
sur l'amour  
même de la  
vie.*



Quoy, dira-t'on, si le même homme, prêt à mourir de froid, se trouvoit en état de dépouiller Phalaris, le plus cruel & le plus odieux de tous les Tyrans, y a-t'il quelque raison qui dût l'en empêcher? C'est ce qui n'est pas difficile à décider. Il est certain en general que **QUICONQUE** ôte quelque chose à un autre pour en profiter, blesse les droits de l'humanité, & viole la loy de la nature; quand celuy à qui l'on prend le bien seroit le dernier de tous les hommes, & le plus inutile à la Republique, & à la société humaine. Que si quelqu'un qu'elle auroit intérêt de conserver, & dont la vie luy seroit fort précieuse, prenoit quelque chose à un autre pour s'empêcher de mourir; & qu'en cela il n'eût en vûe que le bien de la Republique, je ne voudrois pas le condamner. Mais hors ce cas-là, **IL FAUT** que chacun porte son malheur, plutôt que de s'en tirer aux dépens d'autruy.

*Toute recherche de son intérêt, aux dépens d'un autre, est contraire à la nature. Dans les necessitez extrêmes, l'intérêt public fait rentrer les hommes dans l'état de la communauté des biens.*

Or quand je dis que dans un tel cas, on peut prendre quelque chose à un autre, pour s'empêcher de mourir, ce n'est pas que la maladie ni l'indigence, ni aucun autre malheur, soient quelque chose de plus contraire à la nature que l'usurpation ou le desir même du bien d'autruy; mais c'est qu'**IL EST** contre la même nature d'abandonner le soin de l'utilité publique, puisque cet abandon est une injustice. Ainsi la loy même de la nature,

*Quelque grand que soit le malheur d'où on se tire par une injustice, on retombe dans un plus grand.*

ture, qui maintient le bien public, prononce en faveur de cet homme de merite & de vertu, qu'il est de l'utilité publique de ne pas laisser perir; & luy permet de prendre ce qu'il luy faut pour sauver sa vie, à cet homme de nul merite, & de nulle utilité pour le public; & pourvû que ce ne soit ni l'amour ni la bonne opinion de soy-même qui luy fasse faire ce passédroit, & qu'il n'ait en vûe que l'utilité publique, & le bien de cette société humaine, à quoy je reviens toujourns, il ne pechera point contre son devoir 3.

Quant à la question sur Phalaris, elle est aisée à résoudre; puisque les Tyrans sont si peu de la société humaine, qu'il n'y a rien même qui luy soit plus opposé; & qu'il n'est point contre la nature d'ôter les habits à un homme à qui il seroit honnête d'ôter la vie. Car il faut purger la terre de toutes ces pestes du genre humain, & les exterminer sans balancer; & de la même maniere, que l'on retranche du corps les membres où le sang & les esprits ne vont plus, & qui ne sont plus

*Il n'y a que la justice même qui puisse mettre quelque exception à ses propres regles.*

*Il est bien difficile de ne se point regarder un peu soy-même, dans ce que la vûe du bien public nous peut permettre de faire pour notre avantage, contre les regles communes.*

*Les Tyrans, exclus des regles que le droit naturel nous oblige d'observer envers les autres hommes; & par*

3 Il n'est question icy, comme l'on voit, que de ce qui est necessaire pour s'empêcher de mourir; & il est aisé de juger, par les précautions que Cicéron veut que l'on observe dans ce cas-là même, qu'il n'auroit pas permis dans tout autre ce qu'il permet dans celuy-cy. Il ne l'accorde même qu'au bien de la Republique, interessée à la conservation de celuy dont il s'agit: & non pas à l'amour que chacun pourroit avoir pour sa propre vie.



plus capables que d'infecter les autres parties; ainsi il faut retrancher du corps de la société des hommes ces monstres, qui sous une figure humaine cachent toute la rage & la feroçité des bêtes les plus cruelles.

Toutes les autres questions que l'on peut faire sur les devoirs dont la connoissance dépend du tems & des circonstances sont du même genre que celle-cy, & se doivent décider de la même maniere.

\* Je croy que Panætius en auroit parlé, si quelqu'autre occupation ou quelque accident ne l'avoient point empêché de poursuivre son dessein. Mais enfin, on trouvera dans les deux Livres precedens beaucoup de regles pour les résoudre, & pour discerner ce qui est toujours honteux par luy-même, & qu'on ne doit jamais faire en aucun cas, d'avec ce qui cesse de l'être par de certaines rencontres; & dont on ne doit alors faire aucune difficulté.

\* Le Chapitre 7. commence dez icy dans le latin; mais il doit commencer plus bas.

CHA-

## CHAPITRE VII.

*Que toute la morale se déduit du seul principe que l'honnêteté est le seul bien, ou au moins le plus grand de tous les biens. Ce que Panætius a eu en vûe quand il a mis la comparaison de l'utile & de l'honnête au rang des choses qui peuvent servir à découvrir les devoirs de l'homme. Cicéron fournira de son fonds ce que Panætius a oublié sur ce sujet.*

COMME nôtre édifice est déjà bien avancé, & que nous n'avons plus qu'à y mettre le comble; je veux faire comme les Geometres, qui pour expliquer plus aisément ce qu'ils veulent faire entendre, ne s'arrêtent pas à démontrer tous les principes dont ils veulent se servir, & demandent qu'on leur en accorde quelques-uns. Je demande donc, mon cher Cicéron, que vous m'accordiez, si vous le pouvez, que rien n'est desirable par soy-même que l'honnêteté; ou que si Cratippus ne vous le permet pas, vous m'accordiez au moins qu'elle l'est plus que nulle autre chose. L'un des deux me suffit; ce dernier est

*Toute la morale dépend de savoir quel est le plus grand de tous les biens.*

Cratippus étoit Peripateticien, comme on a déjà vû ailleurs; & quoy que ces Philosophes convinssent que l'honnêteté étoit le plus grand de tous les biens, ils ne croyoient pas que ce fût le seul, comme les Stoïciens le soutenoient. Voyez la 2. note sur le chap. suivant.



304 LES OFFICES  
tres-probable, l'autre l'est encore plus; & sur le sujet que nous traitons il n'y a que l'un ou l'autre qui le soit.

Mais sur cela même, il faut encore dire un mot pour la défense de Panætius. Elle n'est pas bien difficile, puis qu'il n'a pas dit que ce qui est véritablement utile se trouve jamais contraire à l'honnêteté, car c'est ce que ses principes ne luy permettoient pas de dire; mais seulement ce qui a quelque apparence d'utilité. Il declare même précisément, en plusieurs endroits, qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête, & qu'il n'y a rien d'honnête qui ne soit utile; & il soutient que l'opinion de ceux qui ont mis de la différence entre l'un & l'autre est la plus dangereuse peste qui se soit jamais glissée parmi les hommes. S'il a donc parlé de la contrariété apparente, & qui ne peut jamais être réelle, de l'honnête & de l'utile, il n'a pas pretendu pour cela qu'il nous fût permis de préférer l'utilité à l'honnêteté; & son dessein n'a été que de nous donner moyen de juger sainement des choses où il semble qu'on ne sçauoit accorder l'un avec l'autre.

Mais comme il n'a point traité ce dernier point de sa division, j'y suppléeray de mon fonds, & sans le secours de personne. Car dans tout ce qui est venu à ma connoissance de ce qu'on a écrit sur ce sujet depuis Panætius, il n'y a rien dont je sois content.

CHA-

CHAPITRE VIII.

*Ce qu'il y a à faire, lors que ce qui a quelque apparence d'utilité paroît contraire à l'honnêteté. Preuve qu'une même chose ne sçauoit être malhonnette & utile; & que c'est dans l'honnêteté qu'il faut chercher l'utilité. Que la différence qu'on a mise entre les deux, est la source de tous les maux. Infamie, punition inévitablement attachée à tous les crimes.*

**L**ORS qu'il se presente quelque chose à nous qui a quelque apparence d'utilité, nous ne sçaurions nous empêcher d'en être touchés. Mais si après y avoir regardé de près, nous trouvons qu'il y a quelque chose de mesléant & de honteux dans ce qui nous paroïssoit utile, il faut le rejeter sans hésiter; & ce qu'on vous demande par là, ce n'est pas d'abandonner l'utilité, mais de comprendre que **CE QUI** est honteux & mal honnête ne sçauoit jamais être utile. Car s'il est vray, comme on n'en sçauoit douter, qu'il n'y a rien de si contraire à la nature que ce qui porte avec soy quelque sorte de honte & d'infamie, puisque la nature ne demande que la droiture, la decence & l'honnêteté, & qu'elle rejette tout ce qui leur est contraire; & si d'ailleurs rien n'est plus

*Ce qui doit faire rejeter l'utilité qui blesse l'honnêteté.*

*Preuve que ce qui n'est pas honnête ne sçauoit être utile.*

<sup>1</sup> Voyez la 4. note sur le chap. 29. de ce même Livre.



plus convenable à la nature que l'utilité, il est clair qu'une même chose ne sçauroit être utile & mal-honnête.

De plus, s'il est vray que nous sommes nez pour l'honnêteté, & qu'elle est la seule chose desirable, comme Zenon le soutient, ou qu'elle l'est au moins infiniment davantage que quelqu'autre chose que ce puisse être, comme Aristote l'enseigne; il s'en suit nécessairement, qu'elle est ou le seul bien qu'il y ait, ou au moins le plus grand de tous les biens. \* Or il n'y a que le bien qui soit utile, & rien de ce qui luy est contraire ne le sçauroit être. L'honnêteté est le seul bien, ou le bien par excellence. C'est donc dans l'honnêteté qu'il faut chercher l'utilité; & il n'y en sçauroit avoir dans ce qui luy est contraire 2.

*Preuve que tout ce qui est honnête est utile.*

Ce

2 Il a fallu un peu aider à la lettre dans cet endroit; & la justesse le demandoit nécessairement. A traduite littéralement, depuis l'endroit marqué d'une étoille, il y auroit, *Or ce qui est un bien est utile; tout ce qui est honnête est donc utile.* Mais comme Cicéron, dans ce troisième Livre, ne bâtit que sur ce principe, qu'il repete une infinité de fois, *qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête*, il ne luy sert de rien d'établir que *tout ce qui est honnête est utile*; puis qu'on pourroit en demeurer d'accord, & ne laisser pas de soutenir, *qu'il y a des choses qui sont utiles, quoy qu'elles ne soient pas honnêtes*; & si cette proposition subsiste, tout le système de Cicéron est renversé. Ce qu'il avoit donc à prouver, c'est, *qu'il n'y a rien*

d'u-

Cen'est donc que par un effet de l'aveu-<sup>Mettre de la différence entre l'honnête & l'utile, effet de la corruption des hommes.</sup> glement des méchans, qu'ils mettent de la différence entre l'honnête & l'utile; & que dès qu'une chose qui a quelque apparence d'utilité les a frappez, ils s'y portent, sans se

*d'utile que ce qui est honnête*; & c'est ce qu'il auroit fort bien prouvé, s'il s'étoit tenu à ce principe des Stoïciens, qu'il n'y a que l'honnêteté qui soit un bien. Car de là il s'en suit nécessairement, qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête; puis qu'il n'y a que le bien qui soit utile. Mais après avoir donné l'alternative du principe des Stoïciens, & de celui des Peripateticiens, comme il vient de faire en cet endroit; son raisonnement ne pouvoit plus le conduire à cette conséquence qui luy est si nécessaire, qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête. Car si l'honnêteté n'est pas le seul bien, & qu'elle ne soit que le plus grand de tous les biens, comme les Peripateticiens le soutiennent; il y a donc d'autres biens que celui-là; & s'il y en a d'autres, il y a quelqu'autre chose d'utile que l'honnêteté; puisque tout bien est utile, à proportion de ce qu'il est bien. Ainsi, au lieu que Cicéron auroit fort bien conclu du principe des Stoïciens, qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête, il n'a pu conclure autre chose, en admettant celui des Peripateticiens, sinon que tout ce qui est honnête est utile. Il semble qu'il n'avoit donc qu'à ne point parler de celui cy. Mais il ne luy étoit plus libre de le passer sous silence, après avoir mis son fils à choix de l'un ou de l'autre, comme il a fait au chapitre 7. en faveur de Cratippus; qui étant Peripateticien ne seroit pas demeuré d'accord que l'honnêteté est le seul bien. Ainsi on peut dire, que la complaisance de Cicéron pour ce Philosophe, est la seule cause du défaut de justesse où il est tombé dans cet endroit.



se mettre en peine si elle est honnête ou non.

C'est de là que sont venus les assassinats, les empoisonnements, les faux témoignages, les vols, les concussions, les pillages des allies & des citoyens; & ces richesses excessives, qui ne sont que le fruit de l'injustice & de la violence, & qui élèvent des particuliers à un petit point de puissance qu'on ne doit jamais souffrir dans un Etat. Enfin, c'est par là qu'il arrive que même dans les Etats libres, il se trouve des gens qui se laissent emporter à la passion de regner, ce qui est de tous les crimes le plus atroce, le plus infame & le plus détestable. Car on ne se porte à tous ces excès, que parce que l'esprit aveuglé par de faux préjugés, ne voit plus dans les choses que ce qu'elles ont d'apparence d'utilité; & n'apperçoit point la punition que le crime porte nécessairement avec soy. Je n'entens pas de celle des loix qu'ils trouvent souvent moyen de fouler aux pieds; mais celle de la honte & de l'infamie <sup>3</sup>, qui est sans comparaison la plus grande de toutes.

*Infamie, punition inévitable aux méchans, quelle que puisse sans qu'ils puissent être.*

<sup>3</sup> Voyez la 4. note sur le chap. 29.

CHA-

## CHAPITRE IX.

*Que c'est un crime que de balancer tant soit peu, entre l'honnêteté & une apparence d'utilité. Qu'il faut s'abstenir du mal, quelque certain qu'on pût être de n'être ni vu ni puni. Avanture de Gigés, rapportée à ce propos. Que c'est être scelerat que de ne pas être dans la disposition de s'abstenir de toute mauvaise action, quelque cachée, & quelque impunie qu'elle pût être.*

**Q**U'ON n'entende donc plus mettre en question si l'on suivra ce qui paroît conforme à l'honnêteté; ou si on se jettera dans le crime reconnu pour tel. Une telle délibération est déjà un crime & une impiété; & c'est être coupable que d'avoir hezité entre l'un & l'autre, quand on ne seroit pas venu jusqu'à l'exécution. Quoy, délibérerait-on sur des choses où la délibération même est honteuse & criminelle? Et qu'on se garde bien d'y entrer, par l'esperance de cacher son crime; puisque pour peu qu'on ait de teinture de Philosophie, on doit avoir posé pour principe, que QUAND on pourroit tromper les yeux des hommes & des Dieux mêmes, on ne doit jamais se laisser aller à aucun mouvement d'avarice, d'injustice, de débauche, & d'intemperance.

*Le mal ne change point de nature pour être caché ou impuni.*

\* C'est



*Avanture  
de Gigés.*

\* C'est à ce propos que Platon fait entrer sur la scene ce Gigés si celebre, qui se fit Roy de Lidie <sup>1</sup>, de simple berger du Prince qu'il étoit. La terre s'étant entr'ouverte fort profondément par de grandes pluyes, dit la fable, Gigés descendit dans cet abîme; où il trouva un cheval d'airain, qui avoit à chaque côté une espece de porte qu'il ouvrit. Il trouva dans ce cheval un corps mort, d'une grandeur prodigieuse, qui avoit à un doigt un anneau d'or. Il le prit, & l'ayant mis à un des siens, il revint parmi les autres bergers. Lors qu'il tournoit le chaton de son anneau vers le dedans de la main, il devenoit invisible, & ne laissoit pas de voir tout le monde; & lors qu'il remettoit le chaton en dehors, il se rendoit visible comme auparavant. Cette commodité luy donna moyen de s'insinuer jusques dans le lit de la Reine: de s'aider d'elle pour faire mourir son Maître & son Roy; & de se défaire de tous ceux qu'il crut luy pouvoir faire quelque obstacle; & il vint à bout de tous ces crimes, sans être vû de personne. Ainsi, par le moyen de cet anneau, il parvint à la Couronne de Lidie.

*en l'aveu*

\* Le chap. 9. ne commence qu'icy dans le latin; mais il doit commencer plus haut.

<sup>1</sup> On voit, par le premier Livre d'Herodote, que ce Gigés ayant fait mourir Candaulés, Roy de Lidie, posseda après luy sa femme & sa Couronne. La facilité qu'il trouva à réussir à une entreprise si extraordinaire pour un berger, a donné lieu à la Fable de l'anneau, & de sa vertu.

Quand le sage auroit donc ce même anneau, il ne se croiroit pas plus en liberté de mal faire. Car **CE QUE** cherchent les gens de bien, c'est de ne rien faire que d'honnête; & non pas de se cacher pour pecher impunément.

*Pierre de  
touche de la  
probité.*

Sur cela quelque Philosophes, tres-bonnes gens, mais qui ne sont pas des plus subtils, disent que ce que Platon rapporte dans cet endroit n'est qu'une fable; comme s'il le donnoit pour vray, & qu'il se mît en peine si la chose est possible ou non. Cet anneau, & cette avanture de Gigés, ne tendent qu'à mettre la supposition dans toute sa force, quand on demande à quelqu'un ce qu'il feroit, si sans être vû ni soupçonné de personne, il pouvoit se contenter sur tout ce que l'avarice, l'ambition, l'impudicité, & la passion de regner peuvent inspirer; & s'il se contiendroit ou non, seur que les hommes ni les Dieux ne sçauroient jamais rien de ce qu'il auroit fait.

Ils disent que ce qu'on suppose est impossible: il ne l'est pas néanmoins; mais enfin on leur demande ce qu'ils feroient, si ce qu'ils supposent impossible étoit possible. Ils persistent à nier la possibilité, & se tiennent là ridiculement & pitoyablement; parce qu'ils ne voyent pas à quoy tend cette question, & quelle en est la force <sup>2</sup>. Car

quand

<sup>2</sup> Quand on s'ostineroit à rien dire sur une telle

le



quand nous leur demandons ce qu'ils feroient, s'ils pouvoient, sans être vûs, s'abandonner à tout ce qui peut le plus flatter les passions, nous n'en sommes pas à sçavoir s'ils le peuvent. Mais par là on les met comme à la question, & hors d'état d'échapper par aucune défaite. Car ils ont beau faire, il faut nécessairement qu'ils répondent, ou qu'ils se contenteroient sur tout ce que je viens de dire, s'ils étoient assurés de l'impunité, & ce seroit se déclarer des scelerats; ou que l'assurance de l'impunité ne les empêcheroit pas de se contenir; & c'est avouer que tout ce qui est contraire à l'honnêteté, doit être rejeté pour cela seul qu'il luy est contraire. Mais revenons à nôtre sujet.

*Qui n'aime pas le bien pour le bien même, ne l'aime point.*

la question, on n'en sçauroit éluder la force; puisque soit que l'on réponde ou non, il est toujours vray, ou qu'on se contiendrait, ou qu'on ne se contiendrait pas. Chacun sent fort bien ce qui en est; & par là on peut juger si on a de la probité ou non. Car c'est nôtre disposition intérieure sur le bien & sur le mal, qui décide de ce que nous sommes; & non pas ce que nous pourrions répondre du parti que nous prendrions entre l'un & l'autre.

CHA-

## CHAPITRE X.

*Quelques exemples des cas où l'on peut être en doute, si ce qui paroît utile est honnête. Ce qu'on doit penser du prétexte que prit Romulus pour faire mourir son frere. Que nous ne devons jamais chercher aux dépens des autres ce qui nous peut-être utile. Beau mot de Crisippe sur ce sujet. Mesures à garder dans ce que nos amis demandent de nous. Tout doit céder à l'amitié, hors la justice. Bel exemple de l'amitié que Damon & Pinthia avoient l'un pour l'autre.*

IL arrive souvent de certaines natures d'affaires, où quelque apparence d'utilité donne à penser, & tient l'esprit en balance. Je ne parle pas de celles où l'on mettroit en délibération, si pour quelque grand intérêt on ne pourroit point se départir de ce que l'honnêteté prescrit: car, comme nous avons vû, toutes ces sortes de délibérations sont criminelles. Je parle de celles où l'on est seulement en doute, s'il n'y auroit point quelque chose de honteux, & de contraire à l'honnêteté, dans ce qui paroît utile.

Lorsque Brutus, par exemple, ôta le Consulat à Collatin son collègue, auroit pu croire  
 Il étoit de la famille des Tarquins; aussi s'appelloit-il L. Tarquinius Collatinus. Ce fut ce qui luy fit ôter le Consulat, & qui le fit chasser de Rome; avec tous ceux du même nom. On auroit pu excepter



croire que c'étoit une injustice; puis-  
Collatin avoit eu part avec luy à l'expulsion  
des Rois, & qu'il l'avoit aidé de ses conseils  
dans cette action. Mais les principaux de la  
Republique ayant resolu & jugé nécessaire  
de chasser toute la famille de Tarquin le Su-  
perbe, & d'effacer entierement la memoire  
de ce nom-là, & de toute la Royauté; &  
cette resolution n'étant pas moins honnête  
qu'utile, puis qu'il y alloit du salut de la Re-  
publique, Collatin même auroit dû s'y sou-  
mettre avec plaisir. Ainsi l'utile ne l'emporta  
que parce qu'il se trouva joint à l'honnête,  
sans quoy il n'auroit pas même été utile.

Chacun doit  
prendre en  
gré ce qui  
est utile à  
l'Etat, quel-  
que préjudi-  
ce qu'il en  
souffre.

On n'en peut pas dire autant du premier  
Roy, qui fut le fondateur de la ville. Celuy-  
là se laissa emporter par la seule apparence de  
l'utilité; & il ne tua son frere, que parce  
qu'il luy convenoit de regner seul. Ce qui  
luy parut utile, quoy qu'il ne le fut point en  
effet; luy fit donc oublier les devoirs de la  
pieté & de l'humanité. Il est vray qu'il cher-  
cha à couvrir son action de quelque appa-  
rence d'honnêteté, en prenant pour pretexte  
le peu de respect que Remus avoit témoi-  
gné pour les murs de la ville: mais c'étoit

Méchante  
action de  
Romulus.

excepter celuy-cy; car c'étoit le mary de Lucrece;  
& l'outrage qu'il avoit reçu des Tarquins pouvoit  
bien prevaloir sur la liaison du sang. Mais ce nom-  
là étoit devenu si odieux aux Romains, qu'ils ne  
pûrent souffrir parmi eux un seul homme qui le  
portât.

un pretexte frivole, & une fausse couleur.  
Il fit donc mal; & tout ce que je dois à Ro-  
mulus, & même à *Quirinus* 2, ne scauroit  
m'empêcher de le dire. Chacun peut cher-  
cher ce qui luy est utile; & rien ne nous obli-  
ge de l'abandonner, & de céder aux autres  
les choses qui nous conviennent, & dont  
nous avons besoin pour nous-mêmes: mais  
on ne doit jamais les rechercher à leurs dé-  
pens.

La qualité  
des person-  
nes ne chan-  
ge point les  
regles par  
où on juge  
des actions.

Chrisippe 3 a dit un beau mot, entre  
beaucoup d'autres, que QUAND on court  
dans la lice, on doit faire de son mieux pour  
emporter le prix; mais qu'il n'est pas permis  
de tendre la jambe à son concurrent, ni de  
le repousser de la main. De même dans la  
vie, chacun a droit de chercher ce qui luy  
peut être utile; mais non pas de le prendre  
àux autres.

Beau mot  
de Chrisippe.

On ne peut  
non plus  
user de su-  
percherie  
avec ses  
concurrents;  
qu'avec les  
autres.

C'est à l'égard de ses amis qu'il est le plus  
difficile de démêler ses devoirs. Car il est  
égal-

O 2

2 C'est le nom que les Romains donnerent à  
Romulus, lors qu'ils le mirent au rang des Dieux;  
& ce que Cicéron veut dire en cet endroit, c'est  
que ni le respect qu'il devoit à Romulus comme  
fondateur de la ville, ni celuy qu'il devoit  
comme Dieu, ne pouvoient l'empêcher de desap-  
prouver la méchante action qu'il fit en tuant son  
frere.

3 Philosophe Stoïcien disciple de Zenon, & le  
plus illustre de toute la secte. Les Atheniens fu-  
rent si touchés de son mérite, qu'ils luy éleverent  
une statue.



également contre le devoir, & de ne leur pas accorder tout ce que la justice peut permettre, & de leur accorder quelque chose de ce qu'elle défend. Il y a pourtant sur cela une regle fort courte & fort aisée. C'est de **FAIRE** toujours céder à l'amitié tout ce qui n'a qu'une apparence d'utilité, comme le bien, les honneurs, & les plaisirs; mais de **NE FAIRE** jamais rien pour son ami, ni contre la Republique, ni contre son serment, ni contre la foy promise: & c'est de quoy un homme de bien est incapable.

*Tout doit céder à l'amitié, hors la justice.*

Quand il se trouvera donc juge de son ami, il ne fera que le personnage de Juge, & se dépouillera de celui d'ami. Tout ce qu'il luy est permis alors de donner à l'amitié, c'est de souhaiter que la cause de son ami se trouve bonne; & de luy donner tout le tems & toute l'audience que les loix peuvent permettre. Mais quand il sera question de prononcer après avoir juré solennellement de rendre justice 4, qu'il se souviene qu'il a Dieu même pour témoin; c'est à dire, selon moy, sa conscience 5, & son ame;

4 Nous nous contentons de faire prêter ce serment aux Juges, lors qu'ils entrent en charge: mais les Romains le leur faisoient faire à chaque affaire qu'il falloit juger.

5 Ce n'est proprement que dans sa conscience qu'on entend la voix de Dieu. C'est là que chacun le trouve, & le sent en quelque maniere, quand il le prend à témoin de quelque chose.

ame; qui est ce que Dieu a donné à l'homme de plus divin.

C'est ce que nous apprend cette formule établie par nos peres, pour les sollicitations, qui seroit la plus belle chose du monde, si elle étoit observée; & qui nous réduit à ne demander aux Juges que ce que leur devoir leur peut permettre 6, c'est à dire de ces sortes de choses que nous venons de voir qu'un Juge peut accorder à son ami. Car s'IL FALLOIT faire tout ce que veulent nos amis, quel qu'il pût être, de telles amitez seroient des ligues & des conjurations, plutôt que des amitez. Je ne parle que des amitez communes & ordinaires: car il n'y a rien de semblable à craindre de l'amitié de ceux qui ont atteint le plus haut point de la perfection & de la sagesse.

*Nulla veritable amitié que celle qui est selon la vertu.*

On dit que celle qui étoit entre Damon & Pinthia 7, disciples de Pitagore; étoit telle, & qu'ils étoient si parfaitement assurés l'un de l'autre, que l'un d'eux ayant été condamné à la mort par Denis le Tiran; & ayant demandé quelque tems pour mettre ordre à ce qui regardoit ses proches & ses amis,

*Belle histoire.*

O 3

6 Il est resté parmi nous quelques vestiges de cette formule des Romains; & cela se voit par les placets qu'on presente aux Juges; & où l'on ne fait que les prier d'avoir son bon droit pour recommandé en justice.

7 Ils vivoient vers le milieu du 4. siècle de la fondation de Rome.



*La vertu  
fait impres-  
sion jusques  
sur le cœur  
des Tirans.*

amis, & les recommander à ceux qui pouvoient en prendre soin; l'autre s'obligea, sous la même peine de mort, de le représenter dans le tems; & que le premier n'ayant pas manqué de revenir au jour nommé; le Tiran, surpris & touché d'une telle fidélité, les pria de vouloir bien le recevoir entiers, dans une amitié si parfaite.

*Il faut sa-  
crifier à  
l'amitié  
tout ce qui  
n'est que  
contraire à  
nos inter-  
êts, & rien  
de ce qui  
blesse l'hon-  
nêteté.*

QUE L'AMITIE' l'emporte donc toujours, lors qu'elle ne demandera de nous que des choses honnêtes, & qu'elles ne seront balancées, que par quelques-unes de celles qui n'ont qu'une apparence d'utilité. Mais que la Religion & la fidélité à notre conscience, l'emportent sur l'amitié, lors qu'elle nous demandera quelque chose de mal-honnête. Voilà de quoy nous conduire sûrement, dans toutes les occasions où il s'agira de démêler nos devoirs, par rapport à ce que l'amitié demande de nous.

## CHAPITRE XI.

*Que l'intérêt des Etats fait souvent préférer une apparence d'utilité à l'honnêteté, aussi-bien que l'intérêt des particuliers. Un exemple sur ce sujet. Que rien ne fait plus d'honneur aux Etats, & à ceux qui les gouvernent, que de préférer l'honnêteté à tout ce qui paroit le plus utile.*

DANS les affaires même de la République, une apparence d'utilité fait sou-

souvent faire des choses qui sont contre les regles des devoirs. C'est ce qui arriva à nos peres, lors qu'ils ruinèrent Corinthe. Les Atheniens en usèrent avec encore plus de dureté, lors qu'ils firent couper les pouces aux Eginettes, pour les mettre hors d'état de se servir de leurs forces de mer. Cela parut utile aux Atheniens pour leur sûreté; parce que la proximité de l'isle d'Egine <sup>1</sup> menaçoit le port de Pirée. Mais LA CRUAUTE' ne peut jamais être regardée comme quelque chose d'utile; puis qu'il n'y a rien de plus opposé à la nature de l'homme, qui est la regle que nous devons suivre.

*Cruauté des  
Atheniens.*

*Belle regle  
pour ceux  
qui font la  
guerre.*

Ceux-là sont encore tres-mal, qui chassent de leur ville tous les étrangers, sans leur permettre d'y faire aucune sorte de séjour ni de commerce. C'est ce que fit Penulus <sup>2</sup>, du tems de nos peres; & que Papius a fait encore dans ces derniers tems. Qu'on ne veuille pas que les étrangers passent pour citoyens, & qu'ils en prétendent les avantages, il n'y a rien à redire; & nous en avons une loy expresse, faite par Crassus & Scevola, deux des plus sages; Consuls qui ayant été

<sup>1</sup> Isle de la Grece, près d'Athenes.

<sup>2</sup> Quoy que les loix tiraissent toute leur force de l'autorité publique; elles passoient pour être de ceux qui les avoient proposées.

<sup>3</sup> Cette sagesse, dont Cicéron les loue en cet endroit, tombe particulièrement sur la connoissance



été parmi nous. Mais de les en chasser, & de ne leur pas permettre d'y avoir le moindre commerce, c'est blesser les droits de l'humanité.

Rien n'est plus beau, dans le gouvernement de la Republique, que de sçavoir mépriser une utilité apparente, pour s'attacher à ce qui est conforme à l'honnêteté. C'est ce qu'on a fait dans nôtre Republique, en une infinité d'occasions; & sur tout dans la seconde guerre punique, après la perte de la bataille de Cannes. Il y parut, malgré cette disgrâce, plus de hauteur & de fierté que dans les plus grandes prospérités. Nul air de crainte, nulle mention de paix: tant l'honnêteté a de force pour faire oublier tout ce qui lui est contraire, quelque utile qu'il paroisse.

*Noble fierté  
des anciens  
Romains.*

Les Atheniens se trouvant hors d'état de se soutenir contre les Perses, résolurent d'abandonner leur ville; de retirer leurs femmes & leurs enfans à Trefene <sup>4</sup>; & de se mettre en mer pour défendre la liberté de la Grece. Un certain Cirillus, s'étant mis en devoir de leur persuader de ne point sortir de la ville, & de recevoir Xercés, il fut lapidé sur le champ. Ce qu'il proposoit paroissoit utile; mais ce qui est contraire à l'honnêteté & à la vertu, ne le sçauroit jamais être.

*Bel exemple  
du courage  
des Atheniens.*

The-  
fance qu'ils avoient du droit civil; car on traitoit les Jurisconsultes de *sages. Responsa prudentium.*

<sup>4</sup> Ville du Peloponese, alliée des Atheniens, & qui leur avoit toujours été fort fidèle.

Themistocle de retour à Athenes, après cette grande victoire qu'il avoit remportée sur les Perses, fit assembler le peuple; & dit publiquement qu'il avoit pensé quelque chose de fort utile à la Republique, mais qu'il n'étoit pas à propos de le divulguer; & demanda qu'on luy donnât quelqu'un avec qui il pût en communiquer: on luy donna Aristide <sup>5</sup>. Il luy dit qu'il avoit un moyen sûr de ruiner la puissance des Lacedemoniens; & qu'il ne falloit pour cela qu'envoyer secretement mettre le feu à leur Flotte, qui étoit au port de Gythée <sup>6</sup>. Aristide revenu dans l'assemblée, où il étoit attendu avec beaucoup d'impatience; dit que la proposition de Themistocle étoit fort utile, mais qu'elle n'étoit pas honnête; & les Atheniens, persuadés que ce qui n'étoit pas honnête ne pouvoit être utile, n'en voulurent pas sçavoir davantage; & rejetterent la proposition sur la parole

*Belle action  
des Atheniens.*

O 5

<sup>5</sup> Le plus honnête homme qui ait été parmi les Atheniens, & qui a passé pour un modèle de vertu. Son mérite & sa valeur l'éleverent aux plus grands emplois; & il eut le commandement des armées des Atheniens, en plusieurs occasions. Mais il étoit d'un si parfait desintéressement, qu'il ne pensa jamais à tirer aucun avantage pour luy de toutes les grandes affaires qui luy passèrent par les mains; & il mourut si pauvre, qu'il fallut que le public fit la dépense de ses funerailles, & donnât à ses filles de quoy se marier. Il vivoit dans le 3<sup>e</sup> siècle de la fondation de Rome.

<sup>6</sup> Port de l'Etat des Lacedemoniens.



le d'Aristide. Quelle difference de cette conduite si noble, à celle que nous tenons; nous qui laissons l'immunité aux Corsaires, & qui rendons tributaires nos propres Alliez!

\* Qu'il demeure donc pour constant, que ce qui est malhonnête ne scauroit jamais être utile, quand on seroit parvenu à se voir en possession de tous les avantages qu'on s'en pouvoit promettre. Car IL N'Y A point de calamité comparable à cette honteuse persuasion, que ce qui n'est pas honnête puisse être utile.

\* Le chapitre 12. commence icy dans le Latin; mais il doit commencer plus bas.

## CHAPITRE XII.

*Si dans un tems de disette, un Marchand de bled qui arrive le premier au port, peut ne pas avertir qu'il est survi de beaucoup d'autres. Diverses raisons proposées de part & d'autre, par deux Philosophes qui étoient de different avis sur cette question. Difference entre cacher & celer.*

**M**ais, comme j'ay déjà dit, il se presente souvent des affaires, où une contrariété apparente de l'honnête & de l'utile oblige d'examiner, si en effet l'un est contraire à l'autre; & si on ne pourroit point les accorder. En voicy des exemples.

Dans une grande famine de l'isle de Rhodes,

des, un Marchand y aborde, avec un vaisseau de bled, qu'il a chargé à Alexandrie. Il scait que beaucoup d'autres en ont chargé au même lieu; & qu'ils doivent arriver à Rhodes bientôt après luy. Le doit-il dire; ou peut-il n'en point parler, afin de mieux vendre son bled? Je le suppose homme de bien, & prêt à dire à ceux de Rhodes tout ce qu'il scait, s'il croyoit qu'il fût mal-honnête de le leur cacher; mais qu'il est seulement en doute si cela est mal-honnête ou non.

Sur cette question Diogene de Babylone 1, un des plus grands & des plus sages Philosophes d'entre les Stoïciens, & Antipater 2 son disciple, homme de beaucoup d'esprit, sont de differens avis. Diogene croit que le Marchand s'en doit tenir à ce qui est prescrit par le Droit Civil, & qui consiste à dire s'il y a quelque vice dans sa marchandise, & à la debiter sans fraude; mais qu'au surplus, com-

*Exemple des cas où l'on peut être en doute si l'utilité se peut accorder avec l'honnêteté.*

*Jusqu'où les anciennes regles du Droit porteroient la sincerité & la bonne foy.*

### O. 6

1 Il étoit de Seleucie, mais le voisinage de Babylone luy fit donner le nom de *Babylonien*. Il étoit homme d'Erat, aussi bien que Philosophe; & dans le tems de la seconde guerre punique, sous le Consulat de Scipion & de Marcellus, les Athéniens l'envoyerent à Rome pour leurs affaires, avec Carneadés & Critolaüs.

2 C'est Antipater de Sidon, homme fort celebre chez les anciens auteurs, & dont on voit plusieurs Epigrammes dans l'Antologie; il fut maître de Caton d'Utique. On dit de luy que la fièvre le prenoit tous les ans le jour de sa naissance; & qu'il mourut enfin un de ces jours-là.



324 LES OFFICES  
me il est question de vendre, il luy est permis de profiter de la conjoncture pour vendre le plus qu'il pourra. J'ay amené ma marchandise avec beaucoup de peine & de hazard, dira le marchand, je la mets en vente, je ne la vends pas plus que d'autres, & peut-être moins qu'on ne la vendroit dans un tems où le bled seroit plus commun. A qui fais-je tort?

Quoy, dit Antipater, de l'autre côté, ne devez-vous pas faire le bien commun, & servir la société humaine; n'est-ce pas pour cela que vous êtes né? Les principes de la nature que vous avez en vous 3, que vous devez suivre, & à quoy vous devez obéir, ne vous disent-ils pas que COMME votre utilité est celle de tout le monde, celle de tout le monde est aussi la vôtre 4? Comment pouvez-vous donc celer aux Rhodiens le bien qui leur doit arriver?

Mais, répond Diogene pour le Marchand, il y a différence entre *celer* & *taire*. Je ne vous dis, ni quelle est la nature des Dieux, ni quel est le souverain bien, choses dont la connoissance vous seroit plus avantageuse que celle du bled qui vous doit venir. Dira-t'on pour cela que je vous les cele?

Je  
3 Les loix de la charité sont gravées dans le cœur de chacun; & qui voudroit rentrer dans le sien les y trouveroit.

4 C'est ainsi qu'on en jugeroit, si les hommes se souvenoient qu'ils ne sont que divers membres d'un même corps.

DE CICERON. 325  
Je ne suis donc pas obligé de vous dire tout ce qu'il vous seroit utile de sçavoir.

Vous y êtes obligé, repliquera Antipater, & vous n'en sçauriez disconvenir; à moins d'avoir oublié ce que demandent de vous les loix de la société que la nature même a établie entre les hommes.

Je ne l'ay pas oublié, repartira Diogene; mais ces loix demandent-elles que personne n'ait rien à soy? Si cela est, il n'est plus permis de rien vendre, il faut tout donner.

\* Vous voyez que dans cette contestation le marchand ne dit pas qu'encore que la chose dont il s'agit soit mal-honnête, il ne laissera pas de la faire, parce qu'elle luy est utile; & qu'il ne pretend la faire, que parce qu'il est persuadé que l'utilité qu'il y trouve n'est point contraire à l'honnêteté. Et que de l'autre côté on ne veut l'empêcher de la faire, que parce qu'on pretend qu'elle est malhonnête.

\* Le chapitre 13. commence dès icy dans le Latin; mais il ne doit commencer que quelques lignes plus bas.

### CHAPITRE XIII.

*Si un homme qui met en vente une maison défectueuse est obligé d'avertir de ses défauts. Raisons de part & d'autre. Décision de ce cas-là, & de celui du chapitre précédent.*

UN HOMME a une maison dont il veut se défaire, parce qu'elle a beaucoup



de défauts, mais qui ne sont connus que de luy. Elle est empestée, & on la croit saine; il y vient des serpens dans toutes les chambres; elle est bâtie de mauvais matériaux, & prête à tomber; & personne ne sçait rien de tout cela que le maître de la maison. Il la vend, sans en avertir celuy qui l'achète, & la vend même bien plus qu'il n'esperoit; n'est-ce pas là une méchante action?

Belle mar-  
que de  
l'honnêteté  
des Athé-  
niens.

Sans doute, dit Antipater. Car n'est-ce pas ce qui s'appelle *ne pas redresser un homme qui s'égare*, ce que les Atheniens ont jugé digne des execrations publiques? C'est même quelque chose de beaucoup pire; puisqu'il est de laisser tomber un acheteur dans un précipice qu'il ne voit point, & qu'on luy cache de mauvaise foy. Or d'induire quelqu'un en erreur, de dessein formé, combien est-ce un plus grand crime que de ne pas montrer le chemin à un homme qui s'égare.

Mais voycy Diogene qui parle pour le vendeur. Celuy, dit-il, qui vous a vendu cette maison vous a-t-il forcé de l'acheter? Vous en a-t-il même sollicité? Il s'en est dé-

fait,  
1 Rien n'est plus beau que cette coutume des Atheniens; & rien ne fait mieux voir combien ils étoient honnêtes gens, & soigneux des mœurs de leurs peuples. Ces execrations, contre ceux qui manqueraient à de certains devoirs de l'honnêteté & de l'humanité, se prononçoient publiquement avec beaucoup d'appareil & de solemnité; à peu près comme les excommunications publiques parmi nous.

fait, parce qu'elle ne luy plaisoit pas; & vous ne l'avez achetée, que parce qu'elle vous plaisoit.

On voit tous les jours des gens qui voulant vendre une maison à la campagne, font crier publiquement, *Maison des champs bonne & bien bâtie à vendre*; & quoy que la maison ne soit ni bonne, ni bien bâtie, ils ne sont pas pour cela traitez de trompeurs. bien moins doit on donc en traiter celuy qui n'a dit ni bien ni mal de sa maison? Lorsque ce qu'on vend est exposé aux yeux de l'acheteur, & qu'il peut y regarder tant qu'il voudra, où est la fraude du vendeur? On est tenu de ce qu'on a dit; mais non pas de ce qu'on n'a point dit. A-t-on jamais ouy parler qu'un vendeur doive découvrir les défauts de sa marchandise; & y auroit-il rien de plus ridicule que de faire crier publiquement, *Maison empestée à vendre*?

C'est ainsi que dans de certaines affaires douteuses, on soutient d'un côté le parti de l'honnêteté, & de l'autre celuy de l'utilité; mais en prétendant, non seulement que l'honnêteté ne défend pas de le suivre, mais qu'elle le permet; & qu'on auroit tort de ne le pas suivre. Voila donc quels sont les cas dont on veut parler, quand on dit que l'honnêteté paroît quelquefois n'être pas d'accord avec l'utilité.

Mais il faut enfin prononcer sur ces ques-

tions;

Comment  
on peut être  
en balance  
entre l'hon-  
nête & l'u-  
tile.



tions; car c'est pour les résoudre que nous les avons proposées, & non pas pour les laisser indécises.

*Décision des cas proposés.*

Je dis donc que le marchand de bled ne doit point celer à ceux de Rhodes ce qu'il sçait des autres vaisseaux qui suivent le sien; ni ce vendeur, les défauts de sa maison à celui qui l'achapte. Je sçay bien que de ne pas dire ce que l'on sçait, ce n'est pas toujours le celer; mais C'EST LE CELER, lorsque c'est une chose que ceux avec qui l'on traite auroient intérêt de sçavoir; & que c'est pour le sien propre qu'on le leur cache.

*Différence entre celer & taire.*

Or qui ne voit ce que c'est que de celer les choses dans de pareilles circonstances, & quelles sortes de gens en sont capables? Ce ne sont pas assurément des gens ouverts, des gens droits & sans artifice; des gens bien nez, équitables, en un mot des gens de bien: ce sont des gens doubles, cachez, déguisez, trompeurs, malins, artificieux. Est-ce donc une chose utile, que de se faire donner de tels noms, & qui expriment des vices si odieux?

#### CHAPITRE XIV.

*De ceux qui bien loin d'avertir de la qualité de ce qu'ils vendent, le font paroître tout autre qu'il n'est. Exemple singulier sur ce sujet. Formules d'Aquilius contre le dol & la mauvaise foy. Belle définition de l'un & de l'autre.*

**Q**UE si ceux même qui n'ont fait que chercher ce qu'ils auroient dû dire sont

con-

condamnables, que doit-on penser de ceux qui ajoutent le mensonge formel à la dissimulation?

C. Canius, Chevalier Romain, homme agreable & de bon esprit, & qui n'étoit pas sans étude, étant allé à Siracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire, comme il avoit accoutumé de dire, fit sçavoir qu'il seroit bien aise d'achepter une maison de plaisance proche de la ville; pour y aller quelquefois se divertir avec ses amis; & se dérober aux visites. Ce bruit s'étant répandu dans la ville, un certain Pithius, qui faisoit la banque à Siracuse, luy dit qu'il en avoit une, qui à la vérité n'étoit point à vendre, mais qu'il la luy offroit pour en user comme si elle étoit à luy; & le pria d'y venir souper le lendemain. Canius l'ayant promis, l'autre qui par son commerce s'étoit acquis de toutes sortes de gens, fit venir les pêcheurs; les pria de venir le lendemain pêcher devant sa maison, & leur donna quelques autres ordres qui convenoient à son dessein.

Canius ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva un festin magnifique, toute la mer couverte de barques de pêcheurs, qui venoient l'un après l'autre apporter à Pithius une grande quantité de poisson, comme s'ils fussent venus de le prendre devant luy.

Canius, tout surpris de ce qu'il voyoit, Quoy, dit-il, à Pithius, y a-t'il donc ici tant

*Friponnerie faite à Canius par Pithius.*



tant de poisson; & y voit-on tous les jours tant de barques de pêcheurs? Tous les jours, dit Pithius; il n'y a que ce seul endroit autour de Siracuse où l'on trouve du poisson, & où les pêcheurs puissent même venir prendre de l'eau; & tous ces gens-là ne scauroient se passer de cette maison.

Voilà Canius amoureux de la maison; il presse Pithius de la luy vendre. Pithius paroît avoir bien de la peine à s'y résoudre; il s'en fait beaucoup prier: enfin il y consent. Canius, homme riche, & qui aimoit son plaisir, l'achète tout ce que l'autre voulut; & l'achète même toute meublée. On fait le contract, voilà l'affaire consommée.

Canius prie de ses amis de l'y venir voir dez le lendemain: il s'y rend luy-même de fort bonne heure; mais il ne voit ni pêcheurs, ni barques. Il demande à quelque voisin, s'il étoit fête ce jour-là pour les pêcheurs; Nulle fête, que je sçache, dit le voisin, jamais on ne pêche ici, & hier je ne sçavois ce que tout cet appareil vouloit dire. Voilà Canius en grande colere. Mais que faire? Car Aquillius, mon collègue & mon

amy, Il avoit été Préteur avec Ciceron, & avoit appris le droit de Q. Mutius Scevola, grand Pontife, & tres-sçavant Jurisconsulte. Un homme qui avoit une galanterie avec une femme nommée Octacilia, se voyant malade, avoit ordonné par testament qu'après sa mort on payât à cette fem-

me

amy, n'avoit pas encore établi ses formules contre le dol & la mauvaise foy. Or ce qu'on appelle *dol & mauvaise foy*, c'est, Belle définition du dol & de la mauvaise foy. disoit le même Aquillius, donner lieu à quelqu'un de s'attendre à une chose, & en faire une autre. Cette définition est belle: aussi est-elle d'un homme qui sçavoit fort bien définir.

Pithius donc, & tous ses semblables, c'est à dire tous ceux qui donnent lieu de s'attendre à tout autre chose qu'à ce que l'on trouve, sont des gens malins; des méchans, & des perfides. Comment donc de semblables actions pourroient-elles être utiles, puis qu'elles sont infectées de tant de vices?

\* Or si la définition d'Aquillius est bonne & juste, on ne doit donc jamais ni feindre ce qui n'est pas, ni dissimuler ce qui est; & un homme de bien ne fera jamais l'un non plus que l'autre, ni pour vendre plus cher, ni pour acheter à meilleur marché.

Que seroit-ce que le commerce si cette regle étoit suivie?

me une certaine somme qu'il reconnoissoit luy devoir. Etant revenu en santé, la Dame luy demanda cette somme; mais sa mauvaise foy ayant été découverte par Aquillius, il crut qu'il étoit à propos de pourvoir à ce cas là, & à plusieurs autres de même espece, & ce fut ce qui luy fit composer ses formules. Il a laissé encore beaucoup d'autres ouvrages, qui sont citez dans le Digeste, & dans le Code.

\* Le chap. 15. commence icy dans le latin; mais il doit commencer plus bas.

CHA-



## CHAPITRE XV.

*Belles dispositions du droit Romain, contre le dol & la mauvaise foy. Belle action de Scevola, dans l'achapt d'une maison de campagne. Qu'un bonnête homme ne se contente pas de ne rien faire contre les loix pour son intérêt. Belle définition d'un homme de bien. Qu'il n'y a rien de plus rare.*

*Belles règles du droit Romain.*

**L**E DOL, ou la mauvaise foy, étoient de tout tems punis par les loix : témoin celle des douze Tables touchant les tutelles; & la loy *Latoria* contre les circonventions des mineurs. Dans les matieres même où il n'y a pas de loy précise contre le dol, il ne laisse pas d'être puni en justice, lors qu'il est question de ces sortes de conventions & de traitez qu'on appelle *de bonne foy*. N'est-ce pas même l'esprit de tous les autres; comme nous voyons par ces paroles si remarquables, qu'on n'oublie jamais en matiere de conventions matrimoniales, *le mieux & le plus équitablement qu'il sera possible*. Et dans tous les traitez où il est question d'engager une chose, & de la commettre à la foy de quelqu'un, ne voit-on pas celles-cy, qui ne le sont pas moins, *comme on agit entre gens de bien*?

Peut-on mieux couper chemin à toute sorte de fraude, qu'en disant qu'on agira *le mieux & le plus équitablement qu'il est possible*? Et quel lieu peut encore avoir la malice

malice & le dol, lors qu'il est dit qu'on agira *comme entre gens de bien*. Or, selon Aquilius, il y a du dol par tout où il y a quelque feinte que ce puisse être.

Qu'on bannisse donc la feinte & le menfonge de tous les traitez qui se font entre les hommes. Que celui qui vend n'aposte personne pour encherir ce qu'il veut vendre; ni l'acheteur pour en offrir moins que luy; & si l'un & l'autre se parlent, qu'il n'y ait qu'un mot de chaque côté.

Q. Scevola I, fils de Publius, ayant demandé qu'on luy dit tout d'un coup le prix d'un fonds de terre qu'il vouloit acheter, & le vendeur le luy ayant dit, Scevola dit que le fonds valoit davantage; & en donna mil écus de plus. Personne ne nie que cette action ne soit d'un bon homme: mais on pretend qu'elle n'est pas d'un homme habile; & que Scevola auroit dû au contraire faire son possible, pour avoir le fonds de terre à moins qu'on n'en demandoit. Et voilà ce qui a tout perdu, d'avoir mis de la difference entre l'habileté & la probité. Ennius y en mettoit comme les autres, puis qu'il a dit que *celuy-là n'est pas habile homme, qui ne sçait pas faire son profit*. J'en dirois volontiers autant; si nous convenions luy & moy de ce que c'est que *faire son profit*.

Heca-

I C'est celui qu'il fait parler dans son Livre de l'*Amitié*, & qui étoit gendre de Lælius.



Hecaton de Rhodes disciple de Panaetius a dit dans ses Livres des devoirs, qu'il a adrefez à Tiberon, qu'à la verité, il est d'un honnête homme, & d'un homme sage, de ne rien faire contre les loix, & les coûtumes de son país; mais qu'au reste il doit tâcher de rendre les affaires les meilleures qu'il luy est possible; parce que nous devons tous souhaiter d'être riches; non seulement pour nous-mêmes, mais pour nos enfans, pour nos amis, & même pour la Republique, dont les biens & les facultez des particuliers font la richesse. Celuy-là n'auroit pas approuvé cette action de Scevola dont je viens de parler; puisqu'il déclare qu'il n'y a rien qu'il ne voulût faite pour son intérêt, hors ce qui est défendu par les loix 2. C'est dequoy je ne croy pas qu'on luy doive tenir un grand compte, ni qu'on le doive beaucoup louer.

Or s'il y a du dol à faire accroire ce qui n'est pas, & à diffimuler ce qui est; combien peu trouverons-nous d'actions dans la vie exemptes de dol? Et si UN HOMME DE BIEN

*Belle définition d'un homme de bien.*

2. Qui n'a de probité qu'autant qu'il est nécessaire pour se conformer aux loix n'en a point, selon les Stoïciens, qui vouloient que la raison, l'honnêteté & la vertu fussent la première loy du sage; & cette loy porte la pureté des actions, & de la conduite des hommes bien plus loin que les dispositions du droit, qui ne font qu'une ombre de la parfaite justice, comme dit Cicéron au chap. 17. Voyez la 3 note sur le même chapitre.

BIEN est celui qui fait du bien à tout le monde, quand il le peut, & qui ne fait jamais de mal à personne; ou trouverons nous un homme de bien? Mais enfin il doit demeurer pour constant, qu'il n'est jamais utile de mal faire; puisque ce, qui est honteux, ne sçauroit jamais être utile; & qu'il est toujours utile d'être homme de bien; puisque ce qui est honnête est toujours utile.

3. Voyez la 4. note sur le chap. 29.

## CHAPITRE XVI.

*Dispositions du droit Romain pour établir la bonne foy dans les traitez. Divers exemples sur ce sujet.*

PARMI nous, le droit veut que celui qui vend un heritage avertisse l'acheteur de tout ce qu'il peut avoir de défauts & de mauvaises qualitez; quand elles luy seroient connues; Par la loy des douze Tables, le vendeur n'étoit garant que de ce qu'il avoit dit en répondant aux demandes de l'acheteur; & quand il n'avoit pas dit la verité, il payoit la peine du double. Mais les Jurisconsultes ont établi des peines contre ceux mêmes qui n'avertissent pas des défauts de ce qu'ils vendent, & les en rendent garants. En voicy un exemple.

Les Augures ayant tous les jours à faire leur

*Combien le droit Romain exigeoit de bonne foy dans les traitez.*



*Belle histoire.*

leur charge du haut du Capitole I, & trouvant qu'une maison isolée, que T. Claudius Centumalus avoit au mont Cælius leur empêchoit la vûë par sa hauteur, ils luy ordonnerent de l'abbattre. Aussi-tôt il mit sa maison en vente, & P. Calpurnius Lanarius l'achepta. Les Augures la luy firent abbattre, & luy ayant sçû que Claudius ne l'avoit mise en vente que depuis l'ordre qu'il avoit reçu d'eux, intenta action contre luy, pour le faire condamner à tout ce que la bonne foy demandoit qu'il fît, ou qu'il luy payât pour son dédommagement.

L'affaire fut jugée par Caton, pere de nôtre illustre Caton ( car au lieu qu'on fait connoître les autres par leurs peres, c'est faire honneur à celuy qui a mis au monde cette lumiere de nos jours que de le faire connoître par son fils ) & la Sentence porte, que le vendeur ayant sçû la chose, & n'en ayant pas averti l'acheteur, il étoit tenu de son dédommagement. Il fut donc jugé qu'IL EST de la bonne foy que le vendeur avertisse l'acheteur des défauts de ce qu'il vend, & qui sont de sa connoissance.

Or si cela est bien jugé, sans doute que ni le marchand de bled, ni celuy qui vendoit une maison empestée, n'ont pas dû cacher ce qu'ils sçavoient. Tous les cas pareils n'ont

I Comme les Augures tiroient la plupart de leurs présages du vol des oiseaux, il leur falloit pour cela un lieu élevé, & dont rien n'empêchât la vûë.

n'ont pas pû être exprimez par le droit; mais on se tient exactement à tous ceux qui le font.

M. Marius Gratidianus, nôtre parent, avoit vendu à C. Sergius Orata une maison qu'il avoit acheptée de luy, quelques années auparavant, & sur laquelle Sergius avoit une servitude. Marius n'en ayant rien dit en la vendant, l'affaire est portée en justice. Crassus soustenoit la cause de Sergius, & Antoine celle de Marius. Crassus insistoit sur la disposition du droit, qui veut que le vendeur soit garant des vices dont il n'a pas averti, quoy qu'ils luy fussent connus. Antoine alleguoit l'équité, selon laquelle il semble que Marius vendant la maison à un homme à qui elle avoit appartenu, & qui sçavoit par consequent à quoy elle étoit sujette, il n'avoit pas été obligé de l'en avertir; & que Sergius ne pouvoit se plaindre d'avoir été trompé, puis qu'il connoissoit l'état & la nature de la maison. Je ne vous rapporte ces exemples, que pour vous faire voir combien le moindre soupçon d'artifice déplaçoit à nos ancêtres.

P

CHA-



## CHAPITRE XVII.

*Difference de la maniere dont les loix & la philosophie s'opposent à l'artifice. Qu'il n'est non plus permis de rendre des pièges, que de pousser quelqu'un pour l'y faire donner. Combien la coutume s'est écartée de ce que la nature prescrit. Le droit des gens est supposé dans le droit civil. Que celuy-cy est pris de la loy naturelle. Beaux principes du droit Romain. Difference de l'habileté artificieuse, & de la véritable prudence.*

*Les loix regnent le dehors, & la philosophie le dedans.*

**M**AIS les Philosophes s'opposent à l'artifice bien autrement que les loix. Les loix ne le sçauroient faire, qu'autant qu'il est palpable; & qu'elles peuvent, pour ainsi dire, y porter la main. Mais les Philosophes en coupent la racine jusques dans le fonds de l'ame, par la force de la raison. Car LA RAISON défend de jamais rien faire où il y ait ni feinte, ni fraude, ni piège tendu.

Mais où est le mal, dira-t'on, quand on ne pousse personne pour le faire donner dans le piège? Et quoy, les bêtes ne donnent-elles pas souvent d'elles-mêmes dans ceux qu'on leur a tendus? Quand vous mettez un écriteau à une maison dont vous voulez vous défaire, à cause de quel-

ques défauts dont vous n'avertissez point, voila le piège tendu; & quelqu'un y donnera sans sçavoir ce qu'il fait.

Je sçay bien qu'au point où la dépravation des hommes a mis les choses, cela ne passe plus pour une mauvaise action; & que les loix & le droit civil le souffrent. Mais la loy de la nature le défend. Car (je le repete encore, quoy que je l'aye déjà dit plusieurs fois) il y a entre les hommes une société naturelle & generale qui les comprend tous, & qui les lie tous les uns aux autres 1.

Il est vray qu'il y en a une plus intime entre ceux qui sont d'une même famille; & que même celle qui est entre les citoyens est plus particuliere que la premiere. Aussi y a-t'il de la difference entre le droit des gens, & le droit civil: nos peres y en ont toujourns mis, & tout ce qui est du droit civil n'est pas pour cela du droit des gens; mais TOUT ce qui est du droit des gens doit être censé du droit civil 2.

P 2

Nôtre

1 Et cette liaison faisant de tous les hommes un même corps, les oblige d'entrer dans les interêts les uns des autres.

2 Le droit des gens n'est autre chose que certains principes de la loy naturelle, qui sont reçus de tous les peuples de la terre, la loy naturelle dont ils dérivent étant gravée dans le cœur de tous les hommes.

Le

*La coutume autorise bien des choses que la raison & la vérité condamnent.*



Les loix de la raison & de la nature comprennent toutes les autres, & vont même beaucoup plus loin.

Beaux principes du droit Romain.

Nôtre droit civil n'est même qu'une ombre du véritable droit, & de la parfaite justice ; & plutôt à Dieu que nous suivissions au moins cette ombre, tout ombre qu'elle est ; puis qu'elle est tirée des principes de la nature, & de l'idée de la vérité ! C'est de là que nous avons pris cette admirable formule : *En sorte que je ne sois point trompé, & que je ne souffre aucun dommage, pour m'être commis à votre bonne foy ; & cette autre, On agira sans fraude, équitablement, & comme*

on  
Le droit civil a réglé certaines choses qui ne sont point réglées par la loy naturelle, & qui le peuvent être différemment, selon les différentes circonstances des tems ou des lieux. Mais il ne sçauroit rien établir de contraire à la loy naturelle : il la suppose au contraire, comme le fondement de toutes les dispositions, & c'est par là qu'il est *vray de dire* que tout ce qui est de la loy naturelle doit être censé du droit civil.

3 Le droit regarde les hommes tels qu'ils sont ; c'est à dire dans l'état malheureux où leur corruption les a réduits ; & ne règle que le dehors de leurs actions, au lieu que la loy naturelle, dans l'observation de laquelle consiste la parfaite justice, les regarde tels qu'ils devroient être, c'est à dire dans toute la pureté de leur premier état ; & règle leurs sentimens mêmes & leurs pensées. Ainsi elle demande bien plus de candeur, de simplicité, de sincérité & de bonne foy, dans tout ce qu'ils traitent les uns avec les autres, que le droit n'y en sçauroit établir. Voilà par où il est *vray de dire* que le droit civil n'est proprement qu'une ombre du véritable droit, & de la parfaite justice.

on fait entre gens de bien. Mais la grande question est de sçavoir ce que c'est qu'*agir équitablement*, & ce que c'est qu'*être homme de bien*.

Q. Scevola, grand Pontife, avoit accoutumé de dire, que tous les traitez où la clause de *bonne foy* étoit ajoûtée, étoient d'une merveilleuse force : Que ces mots disoient beaucoup, & qu'ils étoient d'une grande étendue ; puis qu'ils avoient lieu dans les tutelles, les societez, les contrats d'engagemens, les commissions, les achapts, les ventes, les locations, & autres semblables, sur quoy roule le commerce de la vie humaine : Qu'il étoit d'un grand Juge de sçavoir déterminer précisément dans chaque sorte d'affaire à quoy on étoit tenu en vertu de cette clause ; & que cela étoit d'autant plus difficile, que les jugemens rendus sur ces sortes de traitez étoient souvent contraires les uns aux autres.

Il faut donc bannir du commerce des hommes toutes sortes de ruses & d'artifices ; & proscrire cette habileté maligne qui voudroit passer pour prudence, mais qui en est infiniment éloignée ; puis qu'au lieu que la prudence consiste dans le discernement du bien & du mal, cette prétendue habileté préfère le mal au bien ;

Il est d'un grand juge de voir jusqu'où on doit aller la bonne foy.

Combien l'habileté maligne est différente de la véritable prudence.



s'il est vray, comme on n'en scauroit douter, que tout ce qui n'est pas honnête est un mal, quelque utile qu'il paroisse.

Ce n'est pas seulement sur ce qui regarde les maisons & les heritages que le droit civil, qui est tiré de la loy naturelle, punit la fraude & la malice. Il ne souffre pas non plus aucune sorte de tromperie dans les ventes des esclaves.

*Qui connaît les défauts de ce qu'il vend, & n'en aversit pas, en doit répondre.*

Car, par l'edit des *Ædiles*, un homme qui vend son esclave, & qui doit sçavoir s'il est mal sain, voleur, ou sujet à s'enfuir, en répond à l'acheteur; mais un heritier qui vend des esclaves qu'il a trouvez dans une succession, n'en répond pas.

### CHAPITRE. XVIII.

*Combien l'artifice est contraire à ce que la loy naturelle demande des hommes. Quels maux a fait dans le monde la fausse persuasion, que ce qui n'est pas honnête puisse être utile. Exemples sur ce sujet.*

**C**'EST la loy naturelle qui parle, dans ces dispositions du droit; puis que c'est d'elle qu'il dérive, & qu'elle en est la source & le principe. Il est donc clair que

que LA NATURE ne nous permet pas d'abuser de l'ignorance des autres, & de nous en prévaloir contre eux; & qu'IL N'Y A RIEN de plus pernicieux à la société humaine, que cette malice artificieuse qui passe pour habileté; & qui trouvant, en une infinité de rencontres, que l'utilité ne se peut accorder avec l'honnêteté, l'abandonne pour suivre ce qui luy paroît utile; & c'est ce qui a tout perdu. Car où SONT ceux qui s'abstiendroient de l'injustice dont il leur reviendroit quelque profit, s'ils pouvoient s'en promettre l'impunité; & qu'ils eussent quelque moyen sûr d'en dérober la connoissance à tout le monde?

*Cicéron connoissoit bien les hommes.*

\* Je veux vous le montrer par des exemples; & sur des choses même où le commun des hommes ne croit pas qu'il y ait aucun mal. Car il n'est pas icy question des assassins, des empoisonneurs, des faussaires, des voleurs, & des concussionnaires: & ce n'est pas par des raisonnemens de Philosophie qu'on doit réprimer ces sortes de scelerats; mais par les chaînes & la prison. Voyons donc ce que font ceux même que l'on appelle gens de bien.

P 4

Cer-

\* Le chap. 18. ne commence qu'icy dans le Latin; mais il doit commencer plus haut.



Certaines gens apporterent de Grece à Rome un faux testament de L. Minutius Basilus, qui avoit laissé de grands biens; & pour le faire valoir plus aisément, ils y avoient mis pour heritiers avec eux M. Crassus, & Q. Hortensius, les deux hommes de ce tems-là qui avoient le plus de crédit. Quoy qu'ils se doutassent bien que le testament étoit faux, ils crurent que c'étoit assez que de n'avoir point de part à la fausseté; & ne furent pas fâchez de profiter du crime d'autrui. Mais pour sauver leur innocence, dans une telle rencontre, suffisoit-il donc de n'être point complices de la fausseté? On ne me le persuaderoit pas aisément; quoy que j'aye toujours été ami de l'un 1, tant qu'il a vécu; & que la mort de l'autre 2 ait éteint toute la haine que j'avois pour luy.

Basilus avoit aussi fait son heritier M. Satrius, fils de sa sœur, celui qui à la honte de ces tems-là fut protecteur des Piceniens & des Sabins 3, & avoit ordonné

1 C'est Hortensius, grand Orateur, aussi bien que Cicéron.

2 C'est Crassus, que Cicéron n'aimoit pas, & qu'il maltraite fort dans ses paradoxes.

3 Satrius étoit apparemment peu digne par ses mœurs ou par sa qualité, d'être le protecteur de ces peuples; qui choisissoient d'ordinaire pour cela des personnes du premier rang, & d'un mérite distingué.

*Histoire qui fait bien voir ce que c'est que la fausse probité.*

*La probité ne permet pas plus de profiter de l'injustice, que de la faire.*

qu'il port t son nom. Etoit-il donc juste que des citoyens du premier rang eussent tout le bien de Basilus, & que Satrius n'en eût que le nom? Car si c'est une injustice, comme je l'ay fait voir dans le premier Livre, que de ne pas défendre son concitoyen d'une injure que quelqu'un luy voudroit faire; que doit-on dire de celuy qui bien loin de repousser l'injure, en veut bien être le fauteur & l'instrument? Pour moy, je trouve qu'IL N'EST pas honnête de profiter des testamens mêmes les plus veritables, lors qu'on se les est attirés par des soins étudiez & contrefaits, plutôt que par une amitié sincere & veritable

Je sçay bien que sur cela la plupart trouvent que si un parti est le plus honnête, l'autre est aussi le plus utile. Mais on a tort d'en juger ainsi; puisque l'honnêteté est l'unique regle de l'utilité; & que dez que l'on n'en convient pas, il n'y a point de fraude ni de crime dont on ne soit capable. Car quand on peut dire en soy-même, il est vray que ce parti-là est honnête; mais celui-cy est utile, on est donc infecté de cette fausse opinion qui separe ce que la nature & la verité ne séparent point; & cette seule erreur est la source de toutes les fraudes, de toutes les méchantes actions, & de tous les crimes.

*Un honnête homme ne se veut rien attirer par de fausses démonstrations d'amitié.*

*Principe fondamental de l'honnêteté.*



## CHAPITRE XIX.

*Quelle est la disposition de la véritable probité, à l'égard des mauvaises actions qu'on seroit le plus assuré de pouvoir cacher. Belle définition d'un homme de bien. Combien il est rare de trouver tout ce que cette qualité enferme. Façon de parler passée en proverbe, & tirée des païsans mêmes, qui fait voir que la nature toute seule nous enseigne que ce qui n'est pas honnête ne sauroit jamais être utile.*

QUAND un homme de bien n'auroit donc qu'à remuer la main, pour faire glisser son nom dans le testament des plus riches citoyens, & qu'il seroit même assuré que personne n'en sauroit, ni n'en soupçonneroit jamais rien, il ne le feroit jamais. Mais donnez ce secret à M. Crassus I, vous le verrez danser de joye en place publique.

Un homme de bien, c'est à dire, un homme équitable & juste, n'ôtera donc jamais rien à personne pour se l'appliquer; & quiconque a de la peine à le comprendre, ne sçait pas même ce que c'est qu'être homme de bien.

Mais comme il n'est pourtant pas possible

I C'est ce même Crassus, dont il est parlé au chap. précédent.

sible qu'on n'en ait au moins quelque notion confuse, que chacun essaye de la débrouïller. Il trouvera sans doute qu'un HOMME DE BIEN est un homme qui fait du bien à tout le monde, autant qu'il le peut; & qui ne fait jamais aucun mal à personne, à moins d'y être forcé par la nécessité de repousser quelque injure qu'on luy voudroit faire. Je demande donc si ce n'est point faire du mal que de faire disparaître par quelque secret de dessus un testament le nom des véritables héritiers, & d'y faire trouver le sien.

Quoy, dira quelqu'un, chacun manquera de faire ce qui luy est utile, & dont il peut tirer du profit? Mais qu'il comprenne plutôt que CE QUI est injuste ne sauroit jamais être utile. Car QUI N'A pas ce principe gravé jusques dans le fond de l'ame, ne sauroit être homme de bien.

Je me souviens d'avoir ouï dire à mon pere dans mon enfance, que Fimbria, homme Consulaire, fut donné pour juge, dans je ne sçay quelle affaire, à M. Lutatius Pinthia, Chevalier Romain, & tres-honnête homme; & que Pinthia dans une affirmation qu'il falut faire devant le Juge, s'étant servi de cette formule, Comme je suis homme de bien; Fim-



*Ce qui est renfermé dans la qualité d'homme de bien est plus grand & plus rare, qu'on ne pense.*

bria luy dit qu'il ne jugeroit jamais ce procez-là; puisque de prononcer contre luy, après une telle affirmation, ce seroit luy faire perdre la reputation d'homme de bien; & qu'aussi de prononcer pour luy, sur cette même affirmation, ce seroit décider qu'on peut trouver un homme de bien dans le monde; ce qu'il ne pouvoit se refoudre de faire; sçachant combien il faut de vertus, & de grandes qualitez, pour faire un homme de bien.

Or cet *homme de bien*, dont Fimbria avoit l'idée, aussi-bien que Socrate, ne trouvera jamais utile ce qui ne fera pas honnête; & jamais il ne luy arrivera de rien faire, ni même de rien penser, qu'il ne puisse faire connoître à tout le monde.

C'est de quoy il seroit bien honteux à des Philosophes de douter, puisque les païsans mêmes n'en doutent pas. Témoins cette façon de parler, qui est passée en proverbe il y a long-tems, *C'est un homme avec qui on pourroit jouer à la mourre en pleine nuit*: car c'est des païsans qu'on l'a tirée; & c'est ce qu'ils ont accoutumé de dire, pour louer la probité & la fidelité de quelqu'un. Or n'est-ce pas dire clairement qu'IL N'Y A rien d'utile de ce qui n'est pas honnête; & qu'il ne faut jamais le faire, quand on seroit

af-

assuré que personne ne pourroit ni s'y opposer, ni le sçavoir.

Vous voyez donc qu'il ne faut que ce seul proverbe pour faire le procès, & à Gigés, & à celui qui par un mouvement de main pourroit faire trouver son nom sur le testament de tout le monde, & qui useroit de son secret. Car COMME il n'est pas possible que ce qui n'est pas honnête le devienne, quelque caché qu'il pût être; il n'est pas possible non plus, qu'il devienne utile; & la nature ne repugne pas moins à l'un qu'à l'autre.

## CHAPITRE XX.

*Si pour les plus grands avantages on peut s'écarter de son devoir. Divers exemples sur ce sujet. Combien peu de gens sçavent renoncer à un grand profit, quand la faute par où on peut se le procurer paroît petite. Belle règle pour s'empêcher de tomber dans cet inconvenient. Ce qu'on perd, quand pour quelque utilité apparente on se laisse aller à quelque injustice.*

**M**AIS quoy, pour les plus grands avantages ne pourroit-on point s'écarter un peu de son devoir? Il semble, par la conduite de Marius, qu'il ait crû qu'on le pouvoit.



*Méchante  
action de  
Marius.*

Comme il se voyoit fort éloigné du Consulat, & hors d'état de le demander jamais, n'ayant pas pû avancer un pas, depuis sept ans qu'il avoit été Préteur: il arriva que Metellus 1, un des plus grands hommes, & des plus illustres citoyens de la République, qui commandoit alors l'armée en Afrique, & sous qui Marius servoit en qualité de Lieutenant, l'ayant envoyé à Rome pour quelques affaires, il commença de répandre de faux bruits parmi le peuple, contre ce grand homme son General; l'accusant de prolonger la guerre à dessein, & faisant entendre en même tems, que si on vouloit le faire Consul, il mettroit dans peu Jugurtha mort ou vif au pouvoir du peuple Romain. Cet artifice luy réussit, & il parvint au Consulat: mais ce fut aux dépens de la justice & de la fidélité qu'il devoit à ce grand & illustre citoyen, qui étoit même son General, & qui lui avoit fait faire ce voyage; & en lui attirant la haine du peuple, par une pure calomnie.

*Infidélité  
de Grati-  
dianus à  
l'égard de  
ses colle-  
gues.*

Gratidianus, nôtre parent 2, étant Préteur, fit aussi une action qui n'étoit pas

1 C'est celuy à qui les victoires qu'il remporta sur Jugurtha, Roy de Numidie, acquirent le surnom de Numidique.

2 Le pere de Cicéron, & ce Gratidianus étoient enfans des deux sœurs.

pas d'un honnête homme. Les Préteurs & les Tribuns s'étoient assemblez pour faire un reglement touchant les monnoyes, dont le prix changeoit à toute heure en ce tems-là; en sorte que personne ne pouvoit dire quel bien il avoit. L'Edit étant fait & arrêté entr'eux, avec une peine contre les contrevenans, ils convinrent de se rendre tous ensemble apres midy à la Tribune, pour le prononcer au peuple; & sur cela ils se separerent, & chacun s'en alla de son côté. Gratidianus laissa aller les autres, & du lieu de l'Assemblée marcha droit à la Tribune; & prononça seul au peuple ce qui avoit été fait en commun, & à quoy les autres avoient autant de part que luy. Cela luy fit un grand honneur parmi le peuple: on luy éleva des statues dans toutes les ruës, & on leur brûla même des cierges & de l'encens; enfin jamais personne ne fut mieux dans les bonnes grâces du peuple.

Voilà les occasions où l'on se laisse dé-  
monter; & après avoir hésité quelque  
tems, l'apparence de l'utilité l'emporte,  
lorsque la faute contre la justice ne paroît  
pas grande, & que ce qu'elle produit pa-  
roît grand.

Gratidianus trouva que c'étoit peu de  
chose que d'enlever à ses Collegues le me-  
rite

*Il faut bien  
de la vertu  
pour ne se  
pas procurer un  
grand a-  
vantage par  
une petite  
infidélité à  
son devoir.*



rite qu'ils se feroient fait auprès du peuple; & que c'étoit un grand avantage pour luy que de profiter de cette occasion pour se frayer le chemin au Consulat, qui étoit le but à quoy il tendoit.

*Qui ne connoitroit rien d'utile de ce qui n'est pas honnête, ne seroit jamais de faute.*

Mais dans tous ces cas-là, il n'y a qu'une seule regle à observer, & je voudrois que vous l'eussiez toujours presente: c'est en un mot de prendre garde si ce qui paroît utile n'est point contraire à l'honnêteté; & de ne le croire jamais utile, lors qu'il y sera contraire.

Pouvons-nous donc prendre ni Marius, ni Gratidianus, pour des gens de bien? Développez un peu vos idées: consultez vôtre raison; & voyez quel portrait elle vous fait d'un homme de bien, & ce qui est enfermé dans la notion qu'elle vous en donne. Y trouverez-vous qu'il soit d'un homme de bien de mentir pour son intérêt, de calomnier, de tromper, d'enlever aux autres ce qui leur appartient? Rien moins que cela. Quelle utilité, quel avantage pouvez-vous donc jamais desirer jusqu'au point de vouloir bien perdre, pour y parvenir, non seulement le nom & la reputation, mais la qualité même d'homme de bien? Que vous apportera cette prétendue utilité, qui puisse réparer une telle perte? Et par où vous recom-

*Qui seroit fidele à consulter sa raison, verroit toujours bien clairement ce que la probité demande.*

*On ne pense pas à ce qu'on perd, quand on fait quelque chose contre son devoir.*

pen-

pensera-t'elle de celle de la justice & de la probité, qu'elle vous ôte? Or de vous l'ôter, c'est proprement vous changer en bête. Car qu'importe que la figure d'homme vous demeure, lorsque vous portez au dedans la ferocité des bêtes?

*Ce qui ôteint la probité dans l'homme, en fait quelque chose de pire que les bêtes.*

## CHAPITRE XXI.

*Que l'honnêteté défend de s'allier avec les méchants. Maxime détestable de César. Oppression de la République par un particulier, dernier attentat où puisse conduire la fausse maxime, que ce qui n'est pas honnête peut être utile. Peinture du malheureux état des Tyrans.*

CEUX qui ne considerent ni la justice, ni l'honnêteté, pourvû qu'ils viennent à bout de s'agrandir, n'en font-ils pas autant que celui qui alla jusqu'à vouloir bien être le gendre d'un homme dont l'audace pouvoit servir à le rendre plus puissant? Il parut utile à Pompée de s'élever, par ce qui attiroit la haine publique à César. Mais il ne voyoit pas quelle injure il faisoit par là à sa patrie, & combien cela étoit honteux & contraire à l'honnêteté; & par conséquent combien il s'en falloit que cela ne luy fût utile à lui-même.

*Il n'est pas honnête de vouloir profiter du pouvoir de la consideration des méchants.*

Pour



*Horrible  
devisé de  
César.*

Pour le beau-pere, il avoit sans cesse dans la bouche ces vers de la Tragédie de Phœnissies, que je ne rendray peut-être pas avec toutes leurs graces, mais il suffit d'en faire entendre le sens : *s'il faut violer la justice, ce ne doit être que pour monter sur le thrône. Qu'en toute autre chose on respecte les loix de la probité & de la vertu.*

Quel crime à Eteocle 1, ou plutôt à Euripide, d'avoir fait une exception à l'obligation de garder la justice en tout; & de l'avoir faite en faveur du plus horrible de tous les attentats!

Pourquoy donc s'arrêter à ramasser tous ces petits exemples des injustices que la préférence d'une utilité apparente à l'honnêteté fait commettre en matiere de successions, de ventes, & de marchandises? Veut-on voir à quoy cette préférence conduit? Voilà un homme qui est venu par là jusqu'à vouloir se faire Roy du peuple Romain, & maître du monde, & qui

*Il n'y a  
point de  
crime à  
quoy la  
préférence  
de l'utilité  
apparente à  
l'honnêteté  
ne puisse  
conduire.*

1 Roy de Thebes, né de l'inceste d'Oedipe & de Jocaste sa mere. Ce mot qu'Euripide luy fait dire, convenoit fort bien à ses mœurs; puisque malgré la convention qu'il avoit faite avec son frere Polinice, qu'ils regneroient chacun à son tour, il garda toute l'autorité pour luy, ce qui excita diverses guerres entre les deux-freres, qui se tuerent enfin l'un l'autre.

qui en est venu à bout. Dira-t'on qu'une telle passion est conforme à l'honnêteté? Il faudroit avoir perdu le sens; puisque ce seroit approuver l'extinction des loix & de la liberté publique; & trouver glorieuse l'action du monde la plus infame & la plus détestable, qui est de les opprimer.

Que si quelqu'un dit, qu'à la verité il n'est pas honnête de vouloir regner dans une ville libre, & qui est en droit de conserver sa liberté; mais que cela ne laisse pas d'être utile, à qui peut en venir à bout. Quelles paroles, ou plutôt quelles injures employerai-je pour retirer d'une telle erreur celui qui en seroit capable? O ciel! se peut-il faire qu'on trouve de l'utilité dans le plus atroce de tous les parricides, qui est celui d'égorger sa patrie; quand celui qui s'est souillé d'un tel crime parviendroit à se faire traiter de Pere, par ceux mêmes qu'il auroit opprimez? Qu'on n'oublie donc jamais que **CE N'EST** que par la seule honnêteté qu'il faut mesurer l'utilité, & que ce ne sont même que deux differens noms d'une même chose.

*Belle regle  
& bien  
courte pour  
ne faire ja-  
mais de  
faute.*

Mais

2 Il veut designer César, qu'on traitoit de Pere de la patrie, malgré l'oppression où il avoit réduit la Republique.



Mais y a-t'il rien de si utile que de regner, dit le vulgaire ? Revenez à la raison & à la verité; & vous verrez au contraire qu'il n'y a rien qui le soit moins, à quiconque y parvient par une injustice. Car est-il donc utile de vivre dans des angouisses, des sollicitudes, & des craintes continuelles ? de voir sans cesse sa vie en péril, & tous les jours exposée à de nouvelles conjurations ?

*Il n'y a point de paix pour les tyrans*

*Il y a bien peu de gens dont ceux qui regnent se puissent assurer,* dit Accius: *tout le reste leur en veut; & on est toujours tout prêt à leur manquer.* Et à quels Rois le disoit-il ? A ceux même qui tenoient par droit de succession le sceptre de Tantale & de Pelops 3. Combien moins y pouvoit-il donc avoir de gens fideles à celui qui s'étoit servi des armées mêmes du peuple Romain pour l'opprimer; & qui avoit mis sous son joug une ville qui étoit en possession, non seulement de la liberté, mais de commander à toute la terre ? Quelles devoient être les playes de sa conscience ? Quel bourreau n'étoit-elle point pour luy ? Enfin QUE PEUT-

*Cesar avoit dû prévoir ce qui arriva.*

3 Fils de Tantale Roy de Phrigie. Il épousa Hippodamie fille d'Oenamus, & devint si puissant qu'il conquit toute cette grande peninsule de la Grece, à qui il a donné son nom, & qu'on appelle *Peloponese.*

ce être que la vie pour un homme, lorsque les choses sont à tel point, que de la luy arracher, c'est la plus glorieuse de toutes les actions, & le plus grand mérite qu'on se puisse faire envers tout le monde ? S'il est donc vray que la chose du monde qui paroît la plus utile ne l'est point, dez la qu'elle porte avec soy la honte & infamie 4; qu'on reconnoisse donc enfin que ce qui n'est pas honnête ne scauroit jamais être utile.

4 Voyez la 4. note sur le chap. 29. de ce même Livre.

## CHAPITRE XXII.

*Belles actions des Romains, où ils ont fait ceder à l'honnêteté ce qui paroïssoit le plus utile. Combien on s'abuse, quand on pretend arriver à la gloire par de mauvaises actions. Quelques exemples où les Romains se sont relâchez, dans les derniers tems, de la maxime, qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête. Par où un Etat se doit soutenir. Caton même, trop attaché aux interêts du fiscq.*

C'EST ainsi que nos ancêtres en ont jugé, en une infinité d'occasions, mais jamais cette maxime n'a été mise en



en pratique d'une maniere plus noble, que par Fabrice I, & par le Senat, dans le tems du second Consulat de ce grand homme, & de la guerre contre Pirrus.

*Bel exemple de la probité des anciens Romains*

Ce Prince s'étoit porté de gayeté de cœur à faire la guerre au peuple Romain; & on en étoit à disputer de l'Empire, avec un Roy brave & puissant. Un transfuge étant passé de son camp dans celui de Fabrice, & luy ayant dit que s'il vouloit luy assurer une recompense, il trouveroit moyen de repasser dans le camp de Pirrus, aussi secretement qu'il en étoit venu, & qu'il l'empoisonneroit, Fabrice le fit remener à Pirrus; & cette action fut approuvée & louée de tout le Senat. A ne regarder que l'apparence de l'utilité, y a-t'il

I C'étoit un modele de vertu parmi les Romains, & il n'y eut jamais d'homme plus au dessus de l'interêt que celui-là. Il rejetta avec mépris les sommes immenses que les Samnites luy offrirent pour le corrompre, pendant qu'il commandoit les armées Romaines contre eux. Il en fit autant à l'égard du Roy Pirrus, qui luy offroit de luy donner la premiere place après luy dans son Royaume; & il fit dire à ce Prince qu'il n'entendoit pas ses interêts; & que si les Epirotes le connoissoient, ils voudroient l'avoir pour Maître au lieu de luy. Il vivoit dans le cinquième siecle de Rome; & son desinteressement le fit mourir si pauvre, que la République fut obligée de faire les frais de ses funeraillles; & de donner à ses filles de quoy se marier.

a-t'il rien qui puisse paroître plus utile que de se délivrer tout d'un coup d'une grosse guerre, & d'un puissant ennemi, par le moyen d'un transfuge; Mais combien auroit-il été honteux, dans une guerre où il n'étoit question que de la gloire, de se défaire de son ennemi par un crime; au lieu d'en triompher par le courage & par la vertu?

Qu'on juge donc lequel des deux étoit le plus utile, & à Fabrice, qui a été parmi nous ce qu'Aristide a été parmi les Athéniens; & au Senat, qui n'a jamais rien trouvé d'utile que ce qui étoit honnête, & qui convenoit à sa dignité; d'employer contre ses ennemis, ou les armes, ou le poison.

Si c'est la gloire que l'on cherche, dans l'avantage de commander, qu'on se garde bien de tout ce qui tiendroit du crime; puisque rien n'est si contraire à la gloire. Si c'est la grandeur & les richesses, & qu'on en veuille à quelque prix que ce soit; qu'on se souviene que CE QUI porte l'infamie avec soy, ne scauroit jamais être utile.

Il n'y avoit donc rien d'utile dans le conseil que donna L. Philippus, fils de Quintus, de rendre de nouveau tributaires les villes que Silla avoit affranchies pour

*Nulla gloire à esperer par de mauvaises actions.*

*Les Etats ne sont pas moins obligés de garder la foy promise aux*



*particuliers, que les particuliers de se la garder les uns aux autres.*

pour de l'argent, & de ne leur point rendre ce qu'elles luy avoient donné pour leur exemption; quoy qu'elle leur eût été accordée en vertu d'un decret du Senat. Ce conseil fut suivi: mais à la honte de la Republique; puis qu'on peut dire après cela, que le Senat à moins de foy que les Pirates.

Les revenus de la Republique en furent augmentez, dira-t'on: cela étoit donc utile. Mais jusques à quand osera-t'on dire qu'il y a quelque chose d'utile de ce qui n'est pas honnête? UN ETAT, qui se doit soutenir par la gloire, & par le zèle & l'affection de ses alliez, peut-il trouver utile ce qui le couvre d'infamie, & qui le rend odieux à tout le monde?

*Chacun porte son humeur dans le maniment des affaires publiques, comme on toute autre chose.*

Caton même, mon cher ami, m'a toujours paru trop attaché aux interêts de notre épargne, & à faire valoir les tributs; & j'ay souvent été sur cela d'avis contraire au sien. Car il ne vouloit jamais faire aucune remise aux traitans, & rarement des graces aux alliez; au lieu que nous devons toujours être liberaux envers ceux-cy; & en user envers les autres, comme chacun fait avec ses Fermiers. Nous le devons même d'autant plus, que de l'union & de la bonne correspondance des deux ordres

dres 2 dépend le salut de la Republique.

Curion opinoit tout aussi mal que Philippus, lors que dans l'affaire des peuples de delà le Pau, il ne manquoit jamais de dire, qu'à la verité ce qu'ils demandoient étoit juste; mais qu'il falloit que tout cedât à l'utilité de la Republique. Il auroit eu plus de raison de dire, que ce qu'ils demandoient n'étoit pas juste, puis qu'il étoit contraire aux interêts de la Republique, que de dire, qu'encore qu'il fût juste, il étoit utile de ne le leur pas accorder.

### CHAPITRE XXIII.

*Examen de ce qu'on doit faire en divers cas proposez par Hecaton. Ce que doit faire un fils qui sçait que son pere complotte contre l'Etat.*

**H**ECATON, dans son sixième Livre des Offices, propose un grand nombre de questions, comme celles que vous

2 C'est à dire des Senateurs & des Chevaliers Romains. Ceux-cy faisoient valoir les fermes de la Republique, comme on a déjà remarqué ailleurs; ce qui n'étoit pas permis aux autres.



*Divers cas où l'on peut ne pas voir ce qui est selon l'honnêteté, on ven.*  
 vous allez voir. Il demande si dans une extrême difette, il est du devoir d'un homme de bien de fournir des vivres à ses esclaves? Et après avoir agité la question de part & d'autre, l'utilité l'emporte enfin sur l'humanité.

*La jurisprudence Romaine sur les esclaves avoit-elle assez étouffé l'humanité pour faire une telle question?*  
 Il demande encore, si dans une grande tempête, où il faut décharger le vaisseau, on doit jeter à la mer un cheval de prix, plutôt qu'un esclave de nulle valeur? L'intérêt porte d'un côté; mais l'humanité porte de l'autre.

Si dans un naufrage, un homme de vertu & de mérite peut arracher une planche à un homme de nul mérite qui s'en est saisi? Pour celui-là il répond que non, parce que la planche est à celui qui la tient, & qu'on ne peut la luy ôter sans injustice.

Mais le maître du vaisseau le pourroit-il? Car la planche du vaisseau luy appartient. Il ne le peut, & il n'en a non plus de droit que de jeter du vaisseau dans la mer quelqu'un de ceux qui sont dessus, sous prétexte que le vaisseau luy appartient. Car jusqu'à ce qu'on soit arrivé où l'on va, le vaisseau n'est pas plus à luy qu'à tous les autres.

*Mais*  
 Tous ceux qui sont sur un vaisseau sont pro-

Mais si deux hommes égaux en mérite se trouvent dans ce naufrage saisis d'une même planche, qui ne suffit pas pour les sauver tous deux; l'un la peut-il ôter à l'autre? ou se la doivent-ils céder l'un à l'autre? Celui qui a le moins d'intérêt de vivre, ou dont la vie est le moins utile à la République doit céder la planche. Mais si tout est égal entre les deux, il n'y a point de contestation à former; & il faut que le sort en décide.

Un homme qui sçait que son pere pille les temples; ou qu'il se fait un chemin sous terre pour voler le tresor public, le déferera-t'il au Magistrat? Non sans doute. Il défendra même son pere s'il est accusé. Mais, dira-t'on, ce n'est donc pas une maxime sans exception, que ce qu'on doit à l'Etat est au dessus de tous les autres devoirs. Elle n'en souffre aucune: mais il est de l'intérêt même de l'Etat que ses citoyens ayent la tendresse qu'ils doivent avoir pour leurs peres.

Mais si ce pere aspire à la tyrannie, ou s'il veut livrer l'Etat aux ennemis, le fils démeurera-t'il dans le silence? Non: il con-

Q 2

jurera

prement des locataires, dont le bail n'expire qu'à la fin du voyage; & jusques là le maître du vaisseau n'a pas droit de les en chasser.

*Devoit d'un fils envers son pere, préférable à ce qu'il doit à l'Etat.*

*En quel cas ce qu'on doit à l'Etat, doit l'emporter sur ce qu'on doit à son pere.*



364 LES OFFICES.  
jurera son pere de ne le pas faire: s'il ne gagne rien par les prieres, il employera les reproches, & même les menaces; & enfin s'il voit que son pere soit inflexible, & qu'en le laissant faire il n'y va pas de moins que de laisser perir l'Etat, il en préfèrera le salut à celui de son pere.

*Nul ne peut se dédommager aux dépens des autres, de la tromperie qu'on luy a faite.*  
Voicy encore une autre question d'Hecaton. On a fait un paiement à quelqu'un en fausse monnoye. La mettra-t'il, la sçachant fausse, s'il est homme de bien? Diogene dit qu'il le peut: Antipater le nie; & je suis de son avis.

Un homme vend du vin qui n'est pas de garde: en doit-il avertir? Diogene dit qu'il n'y est pas obligé, & Antipater soutient qu'un homme de bien n'y manquera jamais. Voila quelles sont, pour ainsi dire, les questions de droit qui s'agitent au barreau des Stoïciens.

Quand on vend un esclave, doit-on avertir de ses défauts; je ne parle pas de ceux pour lesquels on seroit condamné à le reprendre, si on n'en avoit averti; mais de ceux qui ne sont pas exprimés par le droit, comme d'être menteur, joïeux, yvrogne, sujet à prendre? L'un dit qu'on

*2* Cela s'entend des petites choses. Car comme on a vu au ch. 18. par le droit on répond de celui qui en prendroit d'assez grandes pour être regardé comme un voleur.

DE CICERON. 365  
qu'on le doit; & l'autre qu'on n'y est pas obligé.

Un homme vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre: celui qui le marchandé est-il obligé d'avertir le vendeur que c'est de l'or; ou peut-il n'achepter qu'un écu ce qui en vaudra peut-être mille? On voit bien quel est sur cela le sentiment de chacun de ces deux Philosophes; & l'on voit bien aussi quel est le mien.

## CHAPITRE XXIV.

*Si l'on est toujours obligé de tenir, aux dépens même de la bien-seance & de la vie, les paroles qu'on aura données. Quelques exemples sur ce sujet.*

EST-ON toujours obligé, quoy qu'il arrive, d'executer tous les traitezz qu'on aura faits, & de tenir toutes les paroles qu'on aura données; lorsqu'il n'y aura eu ni dol ni violence, comme on parle chez les Prêteurs? Quelqu'un, par exemple, a donné un remede à un homme, pour le guerir de l'hydropisie, & luy a fait promettre de ne s'en servir jamais passé cette fois. Le remede a reüssi: mais quelques années après le mal est revenu. Si celui qui a donné le remede persiste à ne

Q 3

*C'estime question si lors même qu'il y a de la vie, on peut manquer à sa promesse.*  
vou-



vouloir pas qu'on s'en serve, le peut-on faire contre son gré ? Comme il y a de l'inhumanité à luy de ne le pas permettre, & qu'en cela on ne fait tort à personne, il faut pourvoir à la vie & à la santé.

Un homme sage & reconnu pour tel, a été institué héritier par quelqu'un, dont la succession se monte à trois millions; mais à condition qu'avant de la recueillir, il dansera en plein midy dans la place publique. Il a promis d'exécuter la condition, & sans cela le testateur ne l'auroit pas fait son héritier. La doit-il exécuter ou non ? Pour moy j'aurois mieux qu'il ne s'y fût pas engagé; & je croy qu'il étoit de sa sagesse de ne le pas faire. Mais puis qu'il l'a fait, il n'y a plus qu'à voir s'il trouve qu'il est contre la bien-seance de danser en place publique; & en ce cas là, l'infidélité la moins mal-honnête qu'il puisse faire à celui, qui l'a fait son héritier, est de ne rien prendre de sa succession; à moins que sa patrie ne se trouvât alors dans quelque nécessité pressante, dont ce qui luy viendroit de cette succession luy pût donner moyen de la tirer. Si cela est, il peut danser sans rien craindre; & il ne luy en reviendra que de l'honneur.

*On peut s'ac-*  
*crier à*  
*l'intérêt de*  
*l'Etat, tout*  
*ce qui n'est*  
*que contre*  
*la bien-*  
*seance exte-*  
*rieure.*

CHA-

## CHAPITRE XXV.

*Qu'on ne doit pas toujours garder les promesses qu'on auroit faites. Exemples sur ce sujet, Que la Religion même ne doit pas servir de prétexte pour autoriser les mauvais engagemens. Cas où l'on ne doit pas même rendre le dépôt.*

**O**N NE doit pas non plus garder les promesses dont l'exécution seroit nuisible à ceux-même à qui on les a faites. Telle étoit, pour en revenir aux fables <sup>1</sup>, celle que le Soleil avoit faite à son fils Phaëton de luy accorder tout ce qu'il luy demanderoit. Phaëton luy demanda de monter sur son char. Le Soleil l'y fit monter: mais avant que Phaëton y pût prendre une situation arrêtée, il fut frappé d'un coup de foudre. Combien luy auroit-il mieux valu que son pere n'eût pas été si fidele à tenir une telle promesse ?

*En quel cas on est dispensé d'exécuter ce qu'on a promis.*

Thésée ne se trouva pas mieux d'avoir obligé Neptune à luy tenir celle qu'il luy avoit faite. De trois choses, dont Neptune luy avoit donné le choix, il avoit choisi la mort de son fils Hippolite, qu'il soupçonnoit de quelque commerce avec sa

Q 4

belle-

<sup>1</sup> Il avoit touché ces mêmes exemples, tirez des Fables, dès le 10. chap. du 1. Liv.



belle-mere. Mais combien de larmes luy en coûtâ-t'il, pour avoir obtenu ce qu'il avoit demandé.

*Le pretexte même de la Religion, ne scauroit rendre valables les engagements qui sont contre les bonnes mœurs.*

Agamemnon s'étant obligé, par un vœu solennel fait à Diane, de luy sacrifier ce qui naîtroit de plus beau cette année-là; & rien n'étant né de si beau que sa fille Iphigenie, il la luy sacrifia. Mais combien auroit-il mieux vullu manquer à sa promesse, que de faire une action si horrible?

Il y a donc des cas où l'on ne doit pas faire ce qu'on a promis; & il y en a même où l'on ne doit pas rendre ce qu'on a reçu en dépôt. Si un homme, par exemple, vous a donné son épée en dépôt, dans un tems où il avoit tout son bon sens; la luy rendez-vous, si étant tombé en phrenésie il vient vous la demander? Vous feriez mal, & votre devoir vous le défend.

*Cas où l'on ne doit pas même rendre le dépôt.*

Tout de même, si un homme qui vous aura confié un dépôt d'argent, vient à faire la guerre à l'Etat, luy rendez-vous son argent? Non, sans doute; puisque l'intérêt de l'Etat vous le défend, & que rien ne vous doit être si cher que l'Etat.

C'est ainsi que bien des choses honnêtes par elles-mêmes, cessent de l'être par le changement des tems. Rien n'est plus hon-

honnête que de tenir sa parole, d'exécuter les traitez qu'on a faits, de rendre le dépôt. Mais dez que ces mêmes choses deviennent nuisibles à ceux mêmes à qui l'on s'est engagé, il seroit contre le devoir de l'honnêteté de les faire.

## CHAPITRE XXVI.

*Qu'en repassant les quatre vertus principales, il est aisé de voir que ce qui n'est pas honnête ne scauroit jamais être utile. Qu'il l'a déjà montré à l'égard de la prudence & de la justice. Exemples qui prouvent la même vérité à l'égard de la force & du courage.*

**J**E CROY en avoir assez dit, sur les choses qu'une fausse prudence fait trouver utiles, quoy qu'elles soient contre la justice. Mais comme nous avons fait voir dans le premier Livre, que les regles de nos devoirs se tirent des quatre sources d'où dérive tout ce qui se peut appeller honnête; ce sera en parcourant ces mêmes sources de l'honnêteté, que nous ferons voir icy combien ces sortes de choses où le commun du monde trouve de l'utilité, quoy qu'elles n'en ayent qu'une fausse apparence, sont contraires à la vertu.

Nous avons même déjà parlé de ce qui



a rapport à la prudence, qu'une malice artificieuse voudroit contrefaire; & de ce qui a rapport à la justice, dont l'utilité est aussi perpetuelle qu'elle est réelle & veritable. Il ne nous reste donc qu'à parler de ce qui regarde les deux autres sources de l'honnêteté; qui sont la force ou la grandeur d'ame, & la moderation ou la temperance.

\* Il paroïssoit utile à Ulysse de feindre d'être hors de son bon sens, pour s'exempter d'aller à la guerre, au moins si nous en croyons les Poëtes tragiques; car dans Homere, qui est un bien meilleur auteur, il n'y a rien qui nous puisse faire soupçonner rien d'approchant. Quoy qu'il en soit, ce dessein n'étoit nullement honnête.

Mais, dira-t'on, il étoit au moins utile à Ulysse de demeurer à Ithaque; d'y regner, & d'y mener une vie tranquille, avec ses parens, sa femme, & ses enfans. Quelle comparaison de la douceur d'une telle vie, avec les perils & les travaux de la guerre; & même avec toute la gloire qu'on y peut acquerir? Et moy je soutiens qu'un tel repos n'étant pas honnête, ne peut être utile; & qu'on doit le fuir & le mé-

\* Le chap. 26. ne commence qu'icy dans le Latin; mais il doit commencer plus haut.

mépriser. Car que n'auroit-on point dit d'Ulysse, s'il eût persisté à contrefaire l'insensé, puisqu'après même toutes les grandes actions qu'il fit à la guerre, il eut le déplaisir d'essuyer publiquement ces sanglans reproches d'Ajax; *Ce même homme, qui a été le premier à faire faire à tout le monde le serment par où nous nous sommes engagez à cette guerre, a été le seul qui l'ait rompu. Il a même été jusqu'à contrefaire le fou, pour éviter de venir à l'armée; & si Palamede, plus fin que luy, n'avoit découvert sa malice & son artifice, il y auroit persisté, malgré la foy du serment 1.*

Il étoit donc meilleur pour Ulysse, non seulement de s'exposer, comme il fit, à la fureur des flots, mais même à celle des ennemis; que d'abandonner toute la Grece unie pour faire la guerre aux Barbares 2. Mais laissons-là les fables, & ce qui s'est passé chez les étrangers; & venons à quelque chose de réel, & qui s'est passé parmi nous.

CHA-

1 Ce sont des vers d'une tragedie de Pacure, dont le sujet étoit la contestation entre Ajax & Ulysse pour les armes d'Achille.

2 C'est le nom que les Grecs donnoient à tous les autres peuples.



## CHAPITRE XXVII.

Exemple de Regulus, rapporté en preuve de ce qu'il a établi dans le chapitre précédent

Histoire de  
Regulus,

**D**URANT qu'Hamilcar, pere d'Annibal, commandoit l'armée des Carthaginois; M. Attilius Regulus, Consul pour la seconde fois, qui commandoit la nôtre en Affrique, ayant été pris dans une embuscade, par Xantippe Lacedemonien; les ennemis l'envoyerent vers le Senat, pour faire rendre quelques prisonniers de consideration, que l'on avoit faits sur eux; & luy firent promettre avec serment de revenir à Carthage, s'il ne pouvoit obtenir la liberté des prisonniers.

Le voila donc à Rome, voyant fort bien le parti qui paroissoit le plus utile pour luy: mais l'évenement fit voir qu'il ne le crut pas veritablement utile. Il ne tenoit qu'à luy de demeurer dans son país, & de vivre tranquillement chez luy, avec sa femme & ses enfans; regardant la disgrâce qui luy étoit arrivée à la guerre, comme un effet ordinaire du sort des armes; & jouissant du rang qui luy étoit acquis par le Consulat. Qui peut nier, dira-t-on, que

que tout cela ne soit utile? Le voulez-vous sçavoir? C'est la force & la grandeur d'ame qui le nient. Pouvez-vous demander des témoins plus illustres, & d'une plus grande autorité?

\* Ce sont ces vertus qui apprennent aux hommes à ne rien craindre; à mépriser toutes les choses humaines; & à porter tout ce qu'il peut arriver de plus fâcheux.

Que fit donc Regulus? Il vint dans le Senat, il exposa sa commission, & s'excusa d'abord de dire son avis, parce qu'étant engagé aux ennemis, par le serment qu'il leur avoit fait, il ne croyoit pas devoir se regarder comme Sénateur. Mais étant pressé de le dire, il remontra qu'il ne convenoit pas à la Republique de rendre les prisonniers: que c'étoient de jeunes gens, & de bons hommes de guerre; au lieu que son grand âge le mettoit hors d'état de servir. Son avis fut suivi: on retint les prisonniers, & il s'en retourna à Carthage; sans que l'amour qu'il avoit pour son país, ni celui que ses proches avoient pour luy, fussent capables de le retenir.

Q 7

II

\* Le chap. 27. ne commence qu'icy dans le Latin; mais il doit commencer plus haut.

La grandeur d'ame met au dessus de tout, & de la mort même.



Il n'ignoroit pas qu'il alloit se livrer à des ennemis cruels, & aux supplices les plus horribles que leur ressentiment i leur pourroit faire inventer. Mais il étoit persuadé qu'il devoit garder son serment; & cela fit que dans les maux qu'on luy faisoit nuit & jour, pour le faire mourir par le long supplice de l'insomnie, il trouvoit sa condition meilleure que s'il fût demeuré chez luy, bien plus chargé du poids de sa captivité, que de celuy de sa vieillesse; & plus deshonoré par son parjure, qu'honoré par la dignité du Consulat.

*Jusqu'à où  
des Payens  
ont porté  
la foy du  
serment.*

Voilà un mal-habile homme, dira t'on, & bien ennemi de luy-même. Quoy, au lieu d'insister pour faire renvoyer les prisonniers, luy-même conseille de n'en rien faire; A-t'on jamais rien vû de plus insensé?

Insensé, dites-vous? Et quoy si c'étoit ce qui convenoit le plus à la République? UN BON CITOYEN peut-il trouver utile pour luy ce qui ne l'est pas à l'Etat?

## CHA-

I. Les Carthaginois scûrent sans doute que Regulus avoit conseillé au Senat de ne pas rendre leurs prisonniers; & c'étoit apparemment la cause de leur ressentiment contre luy. Car sans cela, quelque Barbares qu'ils fussent, ils n'auroient pas traité de la sorte un homme de si bonne foy, & qui s'étoit remis volontairement entre leurs mains,

## CHAPITRE XXVIII.

*Que de mettre de la différence entre l'honnêteté & l'utilité, c'est renverser les fondemens de la nature. Que de préférer l'honnêteté à tout, ce n'est pas abandonner l'utilité, mais la chercher où elle est. Combien l'idée que donne le mot d'honnête est au dessus de celle que donne le mot d'utile. Sur quelles raisons se fondent ceux qui désapprouvent l'action de Regulus.*

LES hommes renversent les fondemens de la nature, lors qu'ils distinguent l'honnêteté de l'utilité. Car qui doute que nous ne désirions tout ce qui nous est utile? Une pente naturelle nous y porte, & nous ne scaurions nous empêcher de la suivre. Il n'y a donc personne qui rejette ce qui est utile, & qui même ne le recherche avec beaucoup d'ardeur i. Mais

*Tout est renversé, de ce qu'on peut regarder comme utile ce qui est contraire à l'honnêteté.*

i. Tous les hommes cherchent naturellement ce qui leur est utile; comme tous les hommes veulent naturellement être heureux. Mais comme ils ne s'accordent pas sur ce qui peut les rendre heureux, ils ne s'accordent pas non plus sur ce qu'ils appellent utile. Ce qui est utile selon les uns, c'est ce qui peut leur faire connoître la vérité, ou leur inspirer la vertu; & ce qui l'est, selon les autres, c'est ce qui peut établir leur fortune, ou leur donner du plaisir. Cette différence de sentimens ne vient que de la différente manière dont ils se regardent eux-mêmes; & pour les mettre tous



comme nous ne ſçaurions rien trouver d'utile que ce qui eſt honnête, bienſeant & glorieux, nous le mettons au deſſus de tout, & nous le recherchons préférablement à tout. Hors de là tout ce que nous appellons utile nous peut toucher par rapport

tous d'accord, il n'y auroit qu'à les faire convenir de ce qu'ils ſont véritablement. Car ſ'il eſt vray, que ce qui s'appelle nous, c'eſt nôtre eſprit & nôtre cœur, comme dit Cicéron même, dans le ſonge de Scipion; il ſ'enſuit que les intérêts de nôtre cœur & de nôtre eſprit ſont nos véritables intérêts; & que nous ne devons appeller utile que ce qui va à perfectionner l'eſprit, par les lumières de la vérité; & le cœur, par les ſentimens les plus purs de l'honnêteté & de la vertu; & que tout ce qui eſt capable d'aveugler l'eſprit, ou de corrompre le cœur, bien loin de pouvoir être regardé comme utile, eſt pernicieux & mortel; quelque agreable qu'il paroisse. C'eſt ainſi que tous les hommes en jugeroient, ſ'ils ſe ſouvenoient de ce qu'ils ſont. S'il y en a donc qui en jugent autrement, & qui appellent utile tout ce qui peut leur donner du plaisir, ou leur procurer des biens ou de la conſideration, quelque tort qu'il puiſſe faire à leur cœur ou à leur eſprit; c'eſt qu'ils ne ſe ſouviennent plus de ce qu'ils ſont; & qu'au lieu de ſe regarder par le fonds de leur nature, ils ne ſe regardent que par les dehors; c'eſt à dire par leurs ſens, & par le perſonnage qu'ils ſont dans le monde; & qu'ils ſont tellement diſſipez, & livrez aux choſes ſenſibles; qu'ils oublient qu'ils ont un cœur & un eſprit, & qu'ils ne ſont au monde que pour travailler à rendre l'un & l'autre tel qu'il doit être. Voilà la véritable ſource des fauſſes idées que les hommes ſe ſont faites de ce qu'ils appellent utile.

port à nos beſoins. Mais il n'a point cet éclat & cette dignité, qui reluit dans tout ce qui eſt honnête.

Mais après tout, dira-t'on, qu'y a-t'il de ſi respectable dans le ſerment? Craignons-nous de nous attirer en le violant, la colere de Jupiter? Comme ſi tous les Philoſophes, c'eſt à dire, & ceux qui tiennent que Dieu eſt ſans aucune ſorte de ſoin, ni d'affaire 2, & qu'il ne ſe mêle point de ce qui eſt hors de luy; & ceux même qui croyent qu'il eſt toujours en action 3, ne convenoient pas que rien ne l'irrite, & qu'il ne fait jamais de mal à

Combien les Philoſophes étoient peu d'accord entre eux ſur les idées qu'ils avoient de Dieu.

per-utile, contre leſquelles Cicéron employe dans cet ouvrage toutes les forces de ſon éloquence & de ſon eſprit. Mais elles ſubſiſteront toujours juſqu'à ce qu'on ait fait revenir les hommes à ſe regarder par ce qu'ils ſont véritablement. Il ſemble que ce devroit être la choſe du monde la plus aiſée. Mais rien n'eſt ſi difficile; & la corruption de l'homme eſt telle, que non ſeulement il oublie ſa propre nature, mais qu'il ne veut pas même qu'on l'en faſſe ſouvenir; & que comptant pour rien ce qui en fait tout le prix & toute la dignité, il n'aime à ſe regarder que par ce qu'il a de commun avec les bêtes. *Homo cum in honore eſſet non intellexit; comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis.*

2 Les Epicuriens, qui croyoient que Dieu demuroit renfermé en luy-même, ſans aucun ſoin de ce qui ſe paſſe dans le monde.

3 Les Stoïciens, & tous les autres Philoſophes, qui reconnoiſſent la Providence



personne 4? Au pis aller, la colere de Jupiter auroit-elle fait plus de mal à Regulus, qu'il s'en fit à lui-même? La Religion du serment n'avoit donc rien qui dût l'empêcher de prendre le parti qui luy étoit le plus utile.

On dit qu'il n'auroit pû le faire sans infamie. Mais en premier lieu, de deux maux il faut éviter le pire; & le mal de cette infamie, étoit-il comparable aux supplices qu'on lui fit souffrir?

D'ailleurs, ce mot d'Accius 5, qui sur le reproche qu'on faisoit à un homme, de n'avoir pas gardé la foy qu'il avoit donnée, lui fait dire : *Je n'en ay point donné, & je n'en donne point à qui n'en a point*, quoy qu'il soit dit par un méchant Roy, ne laisse pas d'avoir sa verité.

Ceux

4 Ces Philosophes sentoient bien que la colere est un mouvement déréglé, & par conséquent indigne de la nature de Dieu: Aussi est-il certain que Dieu est incapable de cette sorte de colere, qui nous émeut, & qui nous tire de nôtre assiete. Mais ils n'étoient pas excusables, de s'imaginer que Dieu pût regarder d'un œil indifférent les bonnes & les mauvaises actions des hommes; & qu'il pût même laisser les unes sans recompense, & les autres sans punition; & il est incompréhensible qu'ils pûssent accorder une telle imagination avec la justice de Dieu, s'ils admettoient en Dieu quelque sorte de justice; & qu'ils pûssent croire un Dieu sans le croire juste.

5 Dans la Tragédie d'Attrée.

Ceux qui blâment la conduite de Regulus ajoutent, que comme nous disons qu'il y a des choses qui paroissent utiles, & qui ne le sont pas; ils soutiennent de leur côté qu'il y en a aussi qui paroissent honnêtes, & qui ne le sont nullement. Qu'ainsi, quoy qu'il paroisse honnête de se livrer aux ennemis, & de s'exposer aux tourmens les plus cruels, plutôt que de manquer à son serment, l'honnêteté n'exige point cela de nous; parce qu'un serment extorqué par force n'oblige point. Voilà à peu près ce qu'on dit contre Regulus: il faut l'examiner l'un après l'autre.

## CHAPITRE. XXIX.

*Refutation de ce qu'on allegue contre Regulus. Ce que c'est que le serment, & ce qui doit le faire garder. La statue de la Foy, placée dans le Capitole auprès de celle de Jupiter. Que la douleur n'est point un mal. Nul malheur comparable à celui de l'infamie. Que l'infidélité de celui à qui on a fait un serment n'en dispense point. Que le serment se doit interpreter selon l'intention & l'attente de celui à qui on l'a fait. Si l'on est obligé de tenir celui qu'on auroit fait à un Corsaire pour sa rançon.*

ON dit que Regulus n'a pas dû craindre de s'attirer la colere de Jupiter, puisque Jupiter n'est capable ni d'entrer en



colere, ni de faire aucun mal à personne. Mais en premier lieu, cela n'a pas plus de force contre le serment de ce grand homme, que contre tout autre. D'ailleurs, **CE QU'ON** doit considérer dans le serment, & ce qui le doit faire garder, ce n'est pas la crainte d'être puni si l'on y manquoit; c'est sa force & sa sainteté. Car

*Ce que c'est que le serment, & ce qui le doit rendre inviolable.*

**L'E SERMENT** est une affirmation religieuse. Or **CE QU'ON** a affirmé de cette sorte, & dont on prend Dieu même à témoin, il le faut tenir: non par la crainte de la colere des Dieux, puis qu'ils n'ont jamais de colere; mais par respect pour la foy donnée, cette foy dont Ennius a dit ce beau mot: *O sainte & divine foy, par qui Jupiter même jure 2, que vous êtes digne d'être placée au plus haut des Temples!*

*Le violerment d'un*

Quiconque viole son serment, viole donc

1. Que peut-on dire, quand on voit que des payens qui ne craignoient point la colere de Dieu, ne laissoient pas de se tenir ferme à leur devoir, par le seul amour de la vertu; & que des Chrétiens qui la craignent, & qui sont menacez des supplices éternels, ne sçavent pas se contenir?

2. Les hommes & les Dieux même pouvoient jurer par Jupiter, qui étoit au dessus d'eux. Mais Jupiter ne pouvoit jurer que par la foy inviolable de ses promesses. C'étoit proprement jurer par luy même: mais les payens, qui faisoient des Divinités de tout, en avoient aussi fait une de cette foy.

donc cette foy si sainte, dont nos peres, comme Caton le remarque dans une de ses harangues, ont placé la statue dans le Capitole, tout auprès de celle de Jupiter.

*serment dont on a pris Dieu à témoin, est un crime qui l'attaque directement.*

On ajoûte que la colere même de Jupiter, quand il en pourroit avoir, n'auroit pas fait plus de mal à Regulus, qu'il s'en fit lui-même. Mais cela seroit bon s'il n'y avoit point d'autre mal que la douleur, ou si c'étoit le plus grand de tous les maux. Or tant s'en faut qu'elle soit le plus grand des maux, que de tres-grands Philosophes soutiennent même que ce n'est pas un mal 3. C'est de quoy nous

avons

3. Les Stoïciens avoient bien vû que l'homme est fait pour être heureux; & que son bonheur consiste dans la vertu. Mais comme ils ne connoissoient point la corruption de la nature par le péché, qui rend l'homme incapable dans cette vie de ce bonheur pour lequel il est fait, & qui réduit toute sa félicité présente à l'esperance que la pratique solide de la vertu luy peut donner, d'être un jour heureux dans le ciel; ils vouloient que leur sage le fût souverainement de cette vie mortelle; & ils avoient dressé tout leur système sur ce plan-là. Il falloit pour cela que la douleur & la mort ne fussent point des maux: car les sages souffrent & meurent comme les autres. Ils soutenoient donc qu'on ne devoit mettre ni l'une ni l'autre au rang des maux; & qu'elles n'empêchoient point que le sage ne fût heureux. Mais ils se contredisoient grossièrement eux-mêmes sur cela; puis qu'ils enseignoient en même



avons pour témoin, non un homme du commun, mais l'homme le plus illustre que nous puissions peut-être desirer, & que l'on peut le moins recuser; puisque c'est Re-

même tems, que quand le sage étoit pressé de la douleur jusqu'à un certain point, il devoit s'en délivrer en se donnant la mort. Car de là on tire nécessairement cette conséquence ridicule, que S. Augustin leur reproche dans sa Lettre 155, qu'il y a telle vie heureuse que le sage ne sauroit porter; & dont il doit se délivrer comme du plus grand de tous les maux. Ces contrariétés inévitables, à quiconque n'est pas éclairé des lumières de la foy, s'accordent parfaitement par les principes de la Religion Chrétienne, qui nous apprennent, qu'encore que l'homme soit fait pour être heureux, & qu'il le devienne nécessairement par la vertu, puisque la vertu le conduit à la possession de Dieu, il ne le sauroit être parfaitement en cette vie; parce qu'il porte en luy un fonds de corruption, qui fait qu'il n'y a point icy bas de vertu parfaite. Que c'est cette corruption qui le rend sujet à la douleur & à la mort. Que l'une & l'autre sont des maux; mais à notre égard seulement, & non pas en elles-mêmes; puis qu'elles sont la punition du péché; & que bien loin que ce soit un mal que le péché soit puni, ce seroit un mal qu'il ne le fût pas. Mais que cette punition même se tourne en bien pour les justes; puisque c'est ce qui les purifie, en les dépre- nant des choses de la terre, dont l'amour fait la corruption de l'homme; & en leur donnant lieu d'adorer jusques dans leur destruction même, les loix de la justice éternelle, qui ne souffrent pas que les moindres restes du péché demeurent sans punition; & de mériter par la patience les récompenses éternelles.

gulus même, le premier homme d'entre les Romains, qui plutôt que de manquer à son devoir, s'est exposé volontairement aux plus cruelles douleurs.

On dit que de deux maux, il faut éviter le pire; & par conséquent la misère plutôt que la honte. Mais Y A-T-IL un plus grand mal, que ce qui nous rend infames? Car si l'on est si choqué de

la  
4 L'infamie dont Cicéron parle icy, n'est pas celle que les méchans s'attirent par leurs mauvaises actions, quand elles éclatent dans le public; puis qu'elle se peut éviter lors qu'on a assez d'adresse pour se cacher; & que c'est si peu par la crainte de celle-là que Cicéron veut qu'on s'abstienne de faire le mal, qu'il déclare, comme on a vû dans ce même Livre, à la fin du chap. 8. que quand on pourroit tromper les yeux des hommes, & des Dieux mêmes, il ne faut jamais faire aucun mal. Il entend donc icy cette autre sorte d'infamie, qui rend les méchans infames à leurs propres yeux, par les reproches de la conscience, qui font que les méchans ne peuvent se souffrir eux-mêmes; & qu'ils cherchent sans cesse quelque chose qui les tire au dehors, & qui les empêche de se voir. C'est l'état où toutes les mauvaises actions nous jettent nécessairement; & nous ne saurions l'éviter, qu'en vivant d'une manière où nous soyons d'accord avec notre raison, qui est notre Juge aussi bien que notre règle. Voilà ce que les Payens mêmes ont vû: mais ils n'ont pu aller au-delà. Les principes de la Religion Chrétienne nous élèvent bien plus haut; & ils nous apprennent que ce n'est pas précisément pour être d'accord avec notre raison, qu'il faut s'abstenir du mal



*même par les mauvaises actions, n'en seroit jamais aucune.*

*La dépravation des hommes va jusqu'à ne plus compter pour un mal la seule chose qui en soit un.*

*L'infidélité de ceux à qui on fait un serment ne dispense pas de le garder.*

la difformité du corps; combien plus le doit-on être de celle d'une ame couverte de honte & d'infamie? Aussi voyons-nous que ceux d'entre les Philosophes qui parlent le plus ferme sur ce sujet, decident hardiment, qu'IL N'Y A point d'autre mal que ce qui est contre l'honnêteté, & qui attire necessairement l'infamie; & ceux même qui en parlent plus foiblement, conviennent que c'est le plus grand de tous les maux.

Pour ce que le Poëte fait dire à Atrée, sur le reproche qu'on luy faisoit d'avoir manqué à la foy donnée, *Je n'en ay point donné, & je n'en donne point à qui n'en a point*; qui ne voit que ce n'est que ce que le caractère de ce méchant Roy demandoit qu'on luy fit dire. Car de se faire une regle de ce mot-là, & DE PRETENDRE que la foy donnée à quelqu'un qui n'en a point

mal, & faire le bien; mais pour être d'accord avec la raison éternelle, à laquelle nous devons rapporter toutes nos pensées & toutes nos actions; & qui ne nous a donné ce que nous avons de raison, que pour nous mettre en état de discerner ce qu'elle approuve & ce qu'elle condamne; & de nous conduire par cela seul. Ainsi nôtre raison n'est pas proprement nôtre regle: elle n'est qu'un moyen pour nous conformer à la regle souveraine, qui n'est autre chose que Dieu. Voilà quel est le véritable principe de la bonne vie, & cela seul fait la différence de la vertu des Payens, & de celle des Chrétiens.

point est nulle; c'est chercher une couverture au parjure & à l'infidélité.

La guerre même a ses loix; & il y a bien peu de cas où l'on ne soit obligé de garder la foy du serment, aux ennemis mêmes.

TOUTES LES FOIS, par exemple, *ce qui decide de la validité du serment.* que le serment a été fait de telle sorte, que celui à qui vous l'avez fait a dû s'attendre que vous l'exécutez, il faut le faire. Hors de là, vous n'y êtes pas obligé; & vous pouvez y manquer sans vous parjurer.

C'est ainsi que vous pouvez, sans être parjure, ne pas payer à un Corsaire ce que vous luy auriez promis, même avec serment, pour racheter vôtre vie. Car un Corsaire n'est pas de ceux avec qui on est en guerre réglée: il est l'ennemi commun de tous les hommes; & par conséquent personne n'a ni foy ni serment avec luy.

Ce que Ciceron dit icy seroit vray, si les loix de la société humaine étoient la seule regle du bien & du mal: mais il y en a d'autres au dessus de celles-là. A ne regarder que les loix de la société, on ne doit rien à ce Corsaire; puis qu'elles ne sont point pour luy, & qu'en se déclarant l'ennemi commun de tous les hommes, il s'est luy même exclus de la société; & qu'il est déchu de tous les droits qui en sont des suites. Mais quoy que le serment qu'on luy a fait n'oblige point par rapport à luy, il oblige par rapport à Dieu; & le respect que l'on doit à la sainteté de son nom, ne permet pas de manquer à une chose dont on l'a pris à témoin.



## CHAPITRE XXX.

On s'oblige toutes les fois qu'on jure en sa conscience. Formule du serment parmi les Romains. Loix de la guerre inviolables; & observées par les Romains jusqu'à livrer aux ennemis les Generaux qui avoient traité avec eux sans ordre du Senat. Exemples sur ce sujet.

IL n'y a donc pas de parjure toutes les fois qu'on manque de faire ce qu'on a promis avec serment; & il y a des cas où l'on peut appliquer ce mot fort sensé d'Euripide, *Ma langue a prononcé le serment; mais mon esprit n'en a point fait.* Mais QUAND on a juré en sa conscience <sup>1</sup>, & que le serment a été conçu & exprimé dans ces mêmes termes, selon la formule qui est en usage parmi nous, on est parjure si l'on y manque.

Regulus étoit dans ce cas-là: il ne devoit

<sup>1</sup> Ce que Cicéron appelle *avoir juré en sa conscience*, ce n'est pas avoir juré avec intention de s'obliger, & de garder son serment. Car si on faisoit dépendre de l'intention la validité du serment, les sermens ne seroient qu'une illusion; & chacun n'auroit qu'à les faire sans intention de les garder. Ce qu'il appelle donc *avoir juré en sa conscience*, c'est avoir sa conscience pour témoin, que quand on a juré on comprenoit fort bien, que celui à qui on faisoit le serment s'attendoit, & avoit droit de s'attendre qu'on le garderoit. Et c'est là ce qui décide de la validité du serment, comme on a vû au chap. 29. vers la fin.

donc pas violer par un parjure les loix & les conventions qui s'observent même entre ennemis. Car les Carthaginois, à qui l'on faisoit la guerre, étoient de ceux avec qui elle se fait dans les formes, & aux termes des loix *feciales*, & de beaucoup d'autres droits qui sont communs entre les ennemis & nous; & c'est par respect pour ces sortes de droits, que le Senat, dans de certaines occasions, a livré aux ennemis des personnes même de considération <sup>2</sup>; & les leur a envoyez chargez de chaînes.

\* C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de L. Veturius, & de Sp. Posthumius, Consuls pour la seconde fois, sur ce qu'ayant eu du desavantage contre les Samnites à la journée de Caude <sup>3</sup>, en sorte que nos legions avoient même été desarmées, ils avoient

R 2

<sup>2</sup> C'est à dire les Generaux qui avoient traité avec les ennemis, sans ordre & sans pouvoir du Senat. Car par les loix de la guerre, on ne peut se dispenser de tenir les traitez que les Generaux ont faits avec pouvoir de l'Etat, dont ils commandent les armées. Ce n'est donc que sur le défaut de pouvoir qu'on peut se dispenser de tenir ces traitez; & rien ne fait mieux voir qu'ils ont été faits sans pouvoir, & qu'on est bien fondé à ne les pas tenir, que de livrer aux ennemis ceux qui les ont faits.

\* Le chap. 30. ne commence qu'icy dans le latin; mais il doit commencer plus haut.

<sup>3</sup> Bourgade de la Pouille. Les troupes des Samnites étoient commandées par ce même Pontius, dont Cicéron parle au chap. 21. du second Livre.

Ce qui rend le serment inviolable.

Comment les Romains en usent, à l'égard de ceux qui ne vouloient pas avoir des traitez, qu'ils avoient faits au nom de la Republique.



388 LES OFFICES  
fait la paix avec eux, sans ordre du Senat,  
ni du peuple.

Dans ce même tems, & dans la même occasion, T. Numicius, & Q. Mælius, Tribuns du peuple, de l'autorité desquels cette paix avoit été faite, furent aussi livrez aux Samnites, avec qui l'on ne vouloit pas tenir le traité. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette resolution fut prise par le conseil même de Posthumius, un de ceux aux dépens de qui elle se devoit exécuter.

Long-tems depuis, C. Mancinus ayant aussi fait la paix avec ceux de Numance, sans ordre du Senat, demanda de leur être livré; & fut le premier autheur de la proposition que le Senat en fit faire au peuple par L. Furius, & Sextus Atilius; & qui fut reçüe & exécutée.

Cette action fut plus honnête que celle de Q. Pompeius, qui étant tombé dans la même faute, demanda grace; & pria qu'on ne luy fit point subir la même loy. A l'égard de celui-cy, une apparence d'utilité l'emporta sur l'honnêteté: mais à l'égard des autres, l'honnêteté l'emporta sur la fausse apparence de l'utilité.

CHA.

CHAPITRE XXXI.

*Du serment extorqué par force. Rien de plus beau, dans l'action de Regulus, que d'avoir ouvert l'avis de ne pas rendre les prisonniers. Rien ne peut faire que ce qui n'est pas honnête le devienne. Fidelité de Regulus à garder son serment, vertu de son siècle. Combien le serment étoit sacré parmi les anciens Romains, jusqu'à celui qui avoit été extorqué par force. Bel exemple sur ce sujet.*

**M**AIS, disent ceux qui blâment l'action de Regulus, le serment qu'il avoit fait, n'étoit de nulle considération; puisqu'on le luy avoit fait faire par force. Comme si la force pouvoit quelque chose sur un grand cœur.

Mais pourquoy venir vers le Senat, dit-on encore, s'il n'avoit point d'autre conseil à donner que de ne pas rendre les prisonniers? C'est le blâmer de ce qu'il y a de plus beau dans son action. Car il ne voulut pas s'en tenir à son jugement; & il ne se chargea de la commission, que pour remettre l'affaire à celui du Senat. Il est vray que s'il n'avoit luy-même été de cet avis, on auroit infailliblement rendu les prisonniers; & il seroit demeuré tranquille dans son país, & auroit sauvé la vie.

Mais comme il croyoit qu'il étoit utile

R 3 à la

*Ce qu'on doit penser d'un serment extorqué par force.*



*Un homme de bien ne regarde point à son intérêt, quand il opine dans les affaires de l'Etat.*

*Nôtre intérêt ne fait point devenir honnête ce qui ne l'est pas.*

*On mettroit la vertu à la mode comme autre chose si on le vouloit: mais il n'y a que les Rois qui le puissent.*

*Rien de si sacré que le serment.*

à la Republique de ne les pas rendre; il trouva qu'il étoit honnête pour luy d'en ouvrir l'avis, & de s'exposer à tout ce qui en pourroit arriver.

On ajoûte que ce qui est souverainement utile, devient honnête. Mais il faut donc dire qu'il l'est, & non pas qu'il le devient. Car RIEN n'est utile que ce qui est honnête; & ce n'est pas parce qu'il est utile qu'il est honnête; mais c'est parce qu'il est honnête qu'il est utile. On pourroit prouver par beaucoup de grands exemples que c'est ainsi que les plus grands hommes en ont jugé: mais je ne sçay s'il y en a un plus illustre que celui de Regulus.

\* Dans toute la conduite de Regulus, il n'y a donc rien de plus beau ni plus admirable que d'avoir opiné à ne pas rendre les prisonniers. Car d'être retourné chez les ennemis, cela nous paroît admirable presentement: mais en ce tems-là, il ne pouvoit s'en dispenser; & c'est le siecle qu'il en faut louer plutôt que l'homme. Car nos peres ont toujours regardé le serment, comme le plus inviolable de tous les liens par où on peut ferrer les hommes, & les obliger de se garder la foy les uns aux autres. C'est ce qui se voit par la loy des douze Tables; par celles qu'on appelle sacrées; par l'exac-  
titude reli-

\* Le Chapitre 3. 1. ne commence qu'icy dans le latin; mais il doit commencer plus haut.

religieuse avec laquelle on observoit les traittez faits avec les ennemis; & enfin par les animadversions des Censeurs, qui ne punissoient rien si rigoureusement que l'infraction du serment.

L. Manlius fils d'Aulus, qu'on avoit fait Dictateur, ayant exercé cette charge, quelques jours au-delà du tems pour lequel elle luy avoit été donnée, M. Pomponius, Tribun du peuple, intenta action contre luy; l'accusant même de dureté envers Titus son fils, qu'on a depuis appelé Torquatus, qu'il tenoit comme relegué à la campagne, hors du commerce des hommes. Celui-cy n'eut pas plutôt appris que l'on poursuivoit son pere, qu'il accourut promptement à Rome, & vint dez le point du jour à la maison de Pomponius, qui étoit encore au lit, & demanda à luy parler. Pomponius, croyant qu'il venoit donner quelques memoires contre son pere, dont il n'avoit pas sujet d'être content, le fait entrer, se leve, & fait sortir tout le monde. Aussi-tôt le jeune homme mit l'épée à la main; & menaça Pomponius de le tuer, à moins qu'il ne luy jurât de se desister de l'action qu'il avoit intentée contre son pere. La crainte ayant forcé Pomponius de faire le serment qu'on luy demandoit, il abandonna la poursuite qu'il avoit commencée contre Manlius, & le laissa en repos; après

*Bel exemple de l'observation religieuse du serment parmi les Romains.*



avoir rendu compte au peuple de ce qui l'y obligeoit: tant on étoit religieux, en ce tems-là, à garder la foy du serment.

Ce Titus Manlius est celuy qui par la belle action qu'il fit auprès du Teveron 1, lorsqu'il tua un François qui l'avoit défié au combat, d'où il revint ayant au col le colier qu'il luy avoit arraché, s'acquit le nom de Torquatus. Ce fut luy qui étant Consul pour la troisième fois, défit & mit en fuite les Sabins auprès du Vesperis 2; & c'est un des grands hommes que nous ayons eu. Mais autant qu'il avoit été doux & benin envers son pere; autant fut-il severe & rigoureux envers son fils 3.

1 Fleuve d'Italie qui se jette dans le Tibre; & de là est venu son nom Italien, *Teverone*, qui veut dire *le petit Tibere*.

2 Autre fleuve d'Italie, voisin du mont Vesuve.

3 A qui il fit couper la tête, pour avoir combattu sans ordre, quoy qu'il fût demeuré victorieux dans ce combat.

## CHAPITRE XXXII.

*Severité des anciens à punir l'infraction du serment. Histoire de ces dix prisonniers, renvoyez à Rome par Annibal, après la bataille de Cannes, rapportée à ce propos. Les Auteurs varient sur cette histoire. B l'exemple de la severité des anciens Romains envers leurs soldats, & de leur fierté dans le plus mauvais état de leurs affaires. Conclusion de tout ce qu'il a dit, pour faire voir que tout ce que la crainte & la bassesse de cœur fait faire ne seuroit jamais être utile.*

**M**AIS autant que Regulus s'est acquis de gloire, par la fidelité qu'il a eüe à garder son serment; autant ces dix autres prisonniers, qu'Annibal, après la bataille de Cannes, envoya vers le Senat pour retirer ceux que nous avions faits, se font-ils attiré de honte; s'il est vray qu'ils ayent manqué au serment qu'il leur avoit fait faire de revenir dans le camp dont il s'étoit rendu maître, en cas qu'ils ne pussent obtenir ce qu'il souhaitoit. C'est surquoy les auteurs ne sont pas d'accord.

Polibe, un des meilleurs, dit que n'ayant pû rien obtenir du Senat, quoy qu'ils fussent tous gens de consideration, neuf des dix retournerent chez les ennemis, & que le dixième demeura à Rome; se pré-



tendant quitte de son serment, sur ce qu'après être sorti du camp, il y étoit rentré, sous pretexte de chercher quelque chose qu'il feignit d'avoir oublié. Mais c'étoit une pure illusion; puisque BIEN LOIN qu'on se puisse dégager de son serment par la fraude, elle ne fait que le ferrer davantage, & rendre le parjure plus odieux. Ce ne fut donc qu'une mauvaise finesse, qui se couvrit inutilement du masque de la prudence & de l'habileté. Aussi cet homme, qui en sçavoit tant, fut-il renvoyé chargé de chaînes à Annibal par le Senat.

*Ceux qui  
pretendent  
éluder le  
serment par  
de vaines  
subtilitez,  
doublement  
coupables.*

*Hauteur  
des anciens  
Romains  
dans leurs  
disgraces.*

Mais voicy encore quelque chose de plus grand. Annibal avoit fait prisonniers huit mil hommes de nos troupes; non qu'il les eût pris au combat, ni que la peur de la mort leur eût fait prendre la fuite; mais par la faute de Paulus & de Varron, qui les avoient abandonnez dans le camp. Cependant, quoy qu'on pût les ravoit pour tres-peu de chose, le Senat ne voulut jamais les rachapter; pour apprendre à nos soldats, qu'il falloit vaincre ou mourir. Et Polibe ajoûte, que cette hauteur du Senat & du peuple Romain, dans le plus mauvais état de leurs affaires, abatit plus le courage d'Annibal, qu'aucune autre chose n'auroit pû faire. C'est ainsi que l'honnêteté l'emporte sur tout ce qui a quelque apparence d'utilité.

Aci-

Acilius I, qui a aussi écrit nôtre histoire en Grec, dit que de ces dix prisonniers il y en eut plusieurs qui s'aviserent de la même subtilité; & qui crûrent éluder leur serment, en rentrant dans le camp sous quelque pretexte; mais qu'ils furent tous flétris par les Censeurs de quelque note d'infamie.

*Belle marque de la vertu des anciens Romains.*

Mais en voila assez sur ce point là; & il est clair, par tout ce que nous venons de dire, que tout ce que la crainte & la bassesse de cœur fait faire, c'est à dire toutes les actions comme auroit été celle de Regulus, si en opinant sur la reddition des prisonniers, il eût regardé ce qui luy convenoit, plutôt que ce qui convenoit à la Republique, ou qu'au lieu de retourner, il fût demeuré chez luy, ne sçauroient jamais être utiles; puisqu'elles sont mal-honnêtes, honteuses, & infames.

*Ce qui est malhonnete ne peut jamais être utile.*

I C'étoit un homme des premieres familles de Rome; & il fut Questeur & Tribun du peuple. Il vivoit environ le milieu du 6. siecle de la fondation de Rome.



## CHAPITRE XXXIII.

Que ce qui blesse la temperance & la bien-seance, ne scauroit être utile. Lesquels d'entre les Philosophes se sont avisez les premiers de faire consister le souverain bien dans la volupté. Combien cette doctrine est ennemie de toute vertu. A quoy les Epicuriens réduisoient les quatre vertus principales. Quel étoit leur embarras, quand ils vouloient accorder les vertus avec leur doctrine. Extravagance de ceux qui ont crû pouvoir tout concilier, en joignant la volupté à l'honnêteté. Que le souverain bien doit être quelque chose de simple & de précis. Conclusion de tout ce qu'il a dit dans ce dernier Livre, sur la comparaison de l'honnêteté avec ce qui a quelque apparence d'utilité. A quoy se réduit tout ce qu'on peut dire en faveur du plaisir. Epilogue de Cicéron à son fils.

**I**L NOUS reste à parler des apparences d'utilité qui blessent la decence, la modestie, la moderation, & la temperance. Peut-on donc trouver utile ce qui est opposé à cet assemblage de tant de vertus si excellentes, & si estimables?

Cependant, certains Philosophes, disciples d'Aristipe, qui ont été appellez *Ceroniens* 1, & d'autres encore, qu'on appelle

1 A cause qu'Aristipe dont ils étoient disciples, & qui l'avoit été de Socrate, étoit de Cirene, ville d'Afrique.

pelle *Anniceriens* 2, ne connoissoient point d'autre bien que la volupté; & pretendoient que la vertu même n'étoit estimable que par le plaisir qu'elle donne. Cette doctrine s'étoit éteinte; mais Epicure l'a renouvelée, & il en est le grand défenseur, & comme le second auteur. C'est contre ces sortes de Philosophes que nous devons combattre de toutes nos forces, si nous voulons soutenir le parti de l'honnêteté.

S'il est donc vray, comme Metrodore 3 le dit en propres termes, que tout ce qu'on peut appeller utile, & tout ce qui fait le bonheur de la vie, se réduit à la bonne constitution du corps, & à la confiance que l'expérience peut donner qu'elle se soutiendra; une telle utilité, qui leur paroît même la plus grande de toutes, l'emportera toujours sur l'honnêteté, & anéantira la vertu.

Car, en premier lieu, que deviendra la Prudence? Ne servira-t'elle plus qu'à rechercher de toutes parts tout ce qui flatte le plus? C'est une étrange condition pour une vertu, que d'être la servante de la volupté. Sera-ce donc là tout l'employ de la Prudence;

R 7 ce;

2 Autre secte de Philosophes, disciples d'Anniceris, qui l'avoit été d'Aristipe; & qui avoit fait la belle action de racheter Platon, & de le tirer de sa captivité.

3 Athenien, disciple d'Epicure & son principal amy.



ce; & n'aura-t'elle autre chose à faire, qu'à discerner finement & habilement ce qui peut donner le plus de plaisir? Je veux qu'il n'y ait rien de plus agreable: mais peut-on rien imaginer de plus honteux?

De même, si l'on prétend que la douleur est le souverain mal; que deviendra la Force, qui n'est autre chose que le mépris des douleurs & des travaux?

Je sçay bien qu'Epicure dit des choses sur cela qui paroissent assez fermes. Mais il ne faut pas tant prendre garde à ce qu'il dit, qu'à ce qu'il doit dire selon ses principes; luy qui soutient que la volupté est le souverain bien, & la douleur le souverain mal.

Qui voudroit même l'écouter sur la Temperance, il en dit merveilles en beaucoup d'endroits; mais quoy qu'il puisse dire, c'est là que son foible paroît le plus. Car quand on fait consister le souverain bien dans la volupté, comment peut-on louer la Temperance, qui fait profession de combattre, non seulement la volupté, mais tous les mouvemens qui nous y portent?

Ils tâchent pourtant de se défendre le mieux qu'ils peuvent sur ces trois premières vertus; & ce n'est pas sans adresse. Ils admettent quelque sorte de Prudence, qu'ils font consister dans la science de se fournir des plaisirs. Ils veulent aussi une maniere de Force, qu'ils reduisent à ne se pas inquieter de

La raison est si difficile à étouffer, qu'il échappe toujours quelque chose de vray à ceux-mêmes qui sont infectez des plus mauvais principes.

À quoy les Epicuriens réduisoient la vertu.

de la mort, & à sçavoir porter la douleur. Enfin, ils admettent jusqu'à une espece de Temperance; & quoy qu'ils ne soient pas peu embarassez sur ce point là, ils s'en tirent à leur maniere, en disant que l'exemption de la douleur est tout ce qu'ils cherchent dans la volupté; & qu'elle est à son comble quand on ne sent aucun mal.

Quant à la Justice, elle est fort chancelante chez eux; & l'on peut même dire qu'elle est par terre; aussi-bien que toutes les autres vertus par où la société des hommes se soutient. Car NI LA BONTE, ni la liberalité, ni l'affabilité, ni l'amitié même, n'ont plus de lieu, dez qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes; & qu'on rapporte tout à la volupté, ou même à l'utilité.

Qui ne cultive point la vertu pour elle-même, n'en a point.

Mais pour nous reduire sur tout cela nous nous contenterons de dire, que comme nous avons fait voir, que tout ce qui est contraire à l'honnêteté n'est point un bien, la volupté n'en est point un; puisque rien ne luy est plus contraire.

Ainsi je trouve que Calliphon & Dinomachus ont encore plus de tort que les autres, de s'être imaginez que le moyen de terminer toute la dispute, étoit de joindre l'honnêteté à la volupté 4: car c'est à peu près

4 Leur sentiment étoit, à ce que nous apprenons



prés comme qui voudroit faire un composé de l'homme & de la bête. L'honnêteté ne scauroit souffrir un si monstrueux assemblage: elle l'abhorre & le rejette; & d'autant plus que **CE QU'ON** appelle le *souverain bien*, & le *souverain mal*, doit consister dans quelque chose de précis & de simple; & non pas dans un composé de choses de nature différente. Mais c'est une grande matiere, où nous n'entrerons point icy; l'ayant traitée ailleurs <sup>5</sup> avec beaucoup d'étendue. Revenons à nôtre sujet.

*Les seuls Stoiciens ont raisonné juste sur le souverain bien.*

*Conclusion de tout l'ouvrage.*

Ce que j'ay dit dans ce dernier Livre est plus que suffisant pour faire voir ce que nous avons à faire sur les choses qui ont quelque apparence d'utilité, mais qui se trouvent contraires à l'honnêteté, & ce que nous en devons juger. Ainsi, quand on pretendroit qu'il y a dans la volupté quelque apparence d'utilité; il demeureroit toujours pour constant, qu'elle ne scauroit rien avoir de commun avec l'honnêteté; & qu'on ne peut jamais faire un composé de l'une & de l'autre. Car **TOUT CE** qu'on peut faire en fa-

nons de Cicéron même, au 4. Liv. de ses Questions Académiques; au 5. de fin. & au 5. des Tusculanes, que le souverain bien étoit l'honnêteté jointe à la volupté.

<sup>5</sup> C'est dans ses Livres de *finibus bonorum & malorum*, où il traite avec beaucoup de soin de ce que c'est que le souverain bien, & le souverain mal.

faveur du plaisir, c'est peut-être de le re- <sup>Il y a longtemps que l'accessoire est devenu le principal.</sup> garder comme une espece d'assaisonnement aux autres choses, mais non pas comme uti- le par luy-même.

Voilà, mon cher fils, le présent que j'a- <sup>Epilogue de Cicéron à son fils.</sup> vois à vous faire. Je le croy de tres-grand prix: mais ce qu'il sera à vôtre égard dépend de la maniere dont vous le recevrez. Au moins peut-il esperer d'être reçu, comme par droit d'hospitalité, parmi les écrits de Cratippus. Il vous tiendra lieu de ce que j'aurois pû vous dire moy-même, si j'avois été à Athenes, où j'esperois aller vous trouver, si ma patrie ne m'avoit rappelé à haute voix au milieu de ma courte. Ce sera donc comme si vous m'entendiez parler dans ces trois Livres. Vous donnerez à cette lecture tout le tems que vous pourrez; & vous y en pourrez donner autant que vous voudrez.

Quand je scauray que vous vous plaisez à cette sorte de science, je prendray plaisir à m'en entretenir avec vous; & de vive voix, comme j'espere le pouvoir faire bien tôt; & par écrit, tant que je seray éloigné de vous.

Adieu, mon cher Cicéron. Vous devez être persuadé que je vous aime tendrement: mais comptez que je vous aimeray encore davantage, si je vois que vous ayiez du goût pour ces sortes d'ouvrages, & pour les preceptes qu'on y trouve.

F I N.





# T A B L E D E S M A T I E R E S

Conteniës dans cet Ouvrage.

## A

**A**bondance. Ceux qui gouvernent les Etats, doivent y entretenir l'abondance des choses necessaires à la vie, pag. 259.  
Academiciens. Quels étoient leurs veritables sentimens, 185; Et leur maxime capitale, *ibid.* not. 5. Leur difference d'avec les autres Philosophes, *ibid.* Pourquoy ils contestoient tout, 186. Ils étoient peu éloignez des Peripateticiens, *ibid.* & not. 8. Ils n'en étoient pas même distinguez autrefois, 292. Avoient pour Chef Xenocrate, & pour Fondateur Platon, *ibid.* not. 2. D'où vient le nom d'Academiciens, *ibid.* Pourquoy il

demeura aux disciples de Xenocrate, plutôt qu'à ceux d'Aristote, *ibid.* Ils étoient dignes d'être écourez sur les devoirs de l'homme, 9.  
Academie, donnoit tout pouvoir de prendre de toutes parts ce qui paroïssoit le plus probable, 293.  
Accusations. On doit être réservé à entreprendre des accusations, 231.  
Accusateurs. Le métier d'accusateur odieux, 232.  
Accusé. La défense des accusés est de toutes les actions publiques, celle qui donne le plus de gloire, 233.  
Acilius a écrit l'Histoire Romaine en grec, 395. Quel

il

T A B L E D E S M A T I E R E S.  
il étoit, *ibid.* not. 1.  
Action. Condition que doit avoir toute action pour être une action de justice, 33. Par où les actions peuvent être parfaites ou imparfaites, 11. not. 3. Belle comparaison pour faire entendre quel ordre on doit garder dans toutes les actions, 158. Trois excellentes regles à garder dans toutes les actions, 156. Ce qu'on doit observer dans toutes, 113. Elles passent pour parfaites, quand elles remplissent les devoirs moyens, & pourquoy, 287. Combien les circonstances des tems & des lieux changent la nature des actions, 159. Combien nous devons observer de justesse dans le concert de nos actions, 161. La justice doit être gardée dans toutes les actions de la vie, 72. Difference de celles du corps & de celles de l'esprit, 226.  
Actions de la guerre. On a tort de mettre les grandes actions de la guerre au dessus des actions de tête & de conseil, 82. Exemples sur ce sujet, *ibid.* & *suiv.*  
Actions d'éloquence. Quelles sont les actions publiques qui sont le plus d'honneur, 229. Exemples sur ce sujet, 231.  
Admiration. Ce qui produit l'admiration, 215. Ce qui en donne le plus, 216, 217.  
Édiles, Magistrats de Rome. Quel étoit leur employ, 239. & not. 3. Plusieurs exemples de leur magnificence, 240.  
Équiens, anciens peuples d'Italie, quels ils étoient, 40. not. 1.  
Affaires. Il n'est pas permis de se renfermer si fort dans ses propres affaires, qu'on ne soit d'aucun secours aux autres, 33. Ce qui fait que nous avons tant de peine à nous charger du soin des affaires des autres, 34. Par où on est dispensé d'entrer dans les affaires publiques, 79. Il faut consulter ses forces & ses talens avant que d'y entrer, 81. La facilité dans toutes sortes d'affaires est un devoir de l'honnêteté, 247. Milieu à garder dans le soin que chacun doit avoir de ses affaires, *ibid.*  
Affaires. Il y en a où on ne voit pas bien ce que l'honnêteté permet, 313. 322. Exemples sur ce sujet, *ibid.* & *suiv.*  
Agir & penser. Ce qui en rend



TABLE DES MATIERES.

- rend l'homme capable, 173. Bien agir est fort au dessus de bien penser, 176.
- Agis. Troisième Roy de Sparte de ce nom-là; quel il étoit, 265. & *not.* 2.
- Agriculture. C'est le plus honnête de tous les arts, 167.
- Airs. Il n'y a que les airs naturels qui plaisent, 144.
- Alexandre le Grand. Reproche que son pere luy faisoit sur ses liberalitez mal réglées, 235. S'est souvent laissé aller à des actions honteuses, 100.
- Alexandre de Pherée. Quel il étoit, 203. & *not.* 5. comment il perit, 204. *not.* 7.
- Ambition. L'ambition est ce qu'il y a de plus capable de faire violer la justice, 30. Elle est incompatible avec la tranquillité, 77. 78. Les plus grandes ames sont d'ordinaire les plus ambitieuses, 31.
- Ame. A quoy la grandeur d'ame paroît le plus, 21. Belle peinture de la grandeur d'ame, 127. & 128. Deux principes de mouvement dans l'ame, 145. & 146.
- Amis. Par où il faut que nos amis tiennent à nous, 209. L'amitié, dans un certain degré, de deux hommes n'en fait qu'un, 62. Ce qu'on doit à ses amis, 315. 316. & 318. Regle pour le discerner 316. Tout le monde a également besoin d'avoir des amis, 209. On aime ses amis en aimant la Republique, 63. Leur service préférable à l'étude, 170. Tout est commun entre amis, 58.
- Amitié. En quoy elle consiste, 64. & 65. Sur quoy elle est fondée, 65. Sa liaison est la plus douce de toutes, *ibid.* Ce qui la rend la plus étroite & la plus douce, 62. Par où nous devons juger de l'amitié qu'on a pour nous, 54.
- Amitiez. Leurs bornes, 317. Mesures qu'on doit garder, quand on a sujet de s'en detacher, 114.
- Amour. Amour de l'ordre & de la bienfaisance, naturel à l'homme, 18. Amour de la verité, inclination dominante de la nature de l'homme, 22. Inconveniens à éviter dans l'amour & la recherche de la verité, 23.
- Amour de ce qui va au bien des hommes, au dessus de tout dans le cœur d'un honnête homme, 170. Amour

TABLE DES MATIERES.

- Amour de l'argent. Ce qui fait qu'il n'a point de bornes, 29. & 30.
- Amour. L'amour des peuples est la plus grande sûreté des Princes, 201.
- Amour. L'amour de l'indépendance, naturel à l'homme, 17.
- Analogie de l'ordre & de la proportion extérieure avec la bienfaisance & la vertu, 18.
- Ancêtres. Nous devons imiter les vertus de nos ancêtres, 129. Ce qui peut empêcher qu'on ne suive leurs exemples, 134. & 135. Avoir les mêmes ancêtres, puissant motif de liaison, 61.
- Anciens. Pourquoi ils réussissoient si bien à ce qu'ils entreprennent, 4. & 5. Bel exemple de la sagesse & de la retenue des anciens, 159.
- Animaux. Que's sont les sentimens que la nature leur a inspirés, 14.
- Anneau de Gigés. *V. Gigés.*
- Annibal. Quel il étoit, 119.
- Anniceris. Anniceriens, Philosophes. Quels ils étoient, 397. *not.* 2. Belle action de leur Chef Anniceris, *ibid.* Leur Doctrine, *ibid.*
- Antigonus. Quel il étoit, 229. & *not.* 2.
- Antiope. Quelle elle étoit, 127. *not.* 11.
- Antipater Roy de Macedoine. Quel il étoit, 228. & *n.* 1.
- Antipater de Sidon. Quel il étoit, 323. & *not.* 2.
- M. Antoine ayeul du Triumvir, quel il étoit, 230. & *not.* 4.
- Appetit. Ce que c'est, & à quoy il nous porte, 111.
- Appetit. Il doit toujours être soumis à la raison, 146. Par où on l'y peut assujettir, 112. Ce qui arrive quand ses fougues ne sont pas domptées, *ibid.* Par où on peut les dompter, 113.
- Application. A quoy doit aller l'application de l'esprit, 24. Celle que l'on donne aux choses doit être proportionnée au mérite de chacune, 23.
- Approbaton. Ce qui nous attire l'approbaton de ceux avec qui nous vivons, 109.
- Aquilius. Quel il étoit, 330. *not.* 1. Ses formules contre le dol, 331.
- Aratus de Sicione. Quel il étoit, 266. & *not.* 4.
- Argent. Comment on en doit user, 222. Ce qui fait que l'amour de l'argent n'a point de bornes, 29. & 30. Un homme est peu de chose, lors qu'il doit



T A B L E D E S M A T I E R E S.

- doit à son argent ce qu'il  
devroit obtenir par son  
merite, 200. On admire  
ceux sur qui l'argent ne  
peut rien, 217. & 218.  
Aristide. Quel il étoit, 321.  
*not. 5.* De quel genre a  
été sa probité, selon les  
Stoïciens, 288.  
Aristote trouve l'honnêteté  
plus desirable qu'aucune  
autre chose, 306.  
Ariston. Quel il étoit, 9. &  
*not. 5.*  
Armée. Ce que les Romains  
appelloient une armée. 29.  
*not. 1.* Comment les ar-  
mées Romaines étoient  
disposées, 225. *not. 1.* C'est  
peu de chose d'avoir de  
grandes armées au dehors,  
s'il n'y a un bon conseil  
au dedans, 85.  
A tifice, proscrit par la Phi-  
losophie, encore plus que  
par les loix, 338. Com-  
bien pernicieux à la socie-  
té humaine, 343.  
Arts. Quels sont les arts les  
plus honnêtes, 166. Quel  
est le plus honnête de  
tous, 167. Quels sont  
ceux qu'on peut exercer  
avec honneur, 165. Ceux  
qui ne servent qu'à la vb-  
lupté, indignes d'un hon-  
nête homme, 166.  
Athenes. Quelle étoit cette  
ville, 2. *not. 2.*  
Atheniens. préfèrent l'hon-  
nête à l'utile, 321. & *suiv.*  
Combien soigneux des  
mœurs de leurs peuples,  
326. *not. 1.* Leur amour  
pour la liberté, 320. Leur  
cruauté envers les Egine-  
tes, 319.  
Atrée. Quel il étoit. 107.  
*not. 3.*  
Avantage. Avantage de la  
raison, 15. Quel est le  
plus grand avantage que  
l'homme tire de sa raison,  
16.  
Avarice. L'avarice est le plus  
honteux de tous les vices,  
262. C'est la grande sour-  
ce de l'injustice, 28. & la  
plus grande marque de la  
bâlesse & de la petitesse de  
l'esprit, 75. Ceux qui ont  
l'administration des affai-  
res publiques doivent évi-  
ter jusqu'au moindre  
soupçon d'avarice, 259.  
Augures. Leur pouvoir sur  
ce qui pouvoit nuire à  
leurs fonctions, 335. &  
336. Fai soient leur charge  
du haut du capitolé, *ibid.*  
Avis. On doit toujours  
prendre avis dans les cho-  
ses douteuses, 162.  
Avocat. Liberté que peut  
prendre un Avocat, 233.  
Autrui. La nature ne per-  
met pas d'abuser de l'i-  
gnorance d'autrui, 343.  
Ufur-

T A B L E D E S M A T I E R E S.

- Usurpation ou desir mê-  
me du bien d'autrui, plus  
contraire à la nature que  
quelque malheur que ce  
soit, 300. Chacun doit  
porter son malheur, plû-  
tôt que de s'en tirer aux  
dépens d'autrui, *ibid.*  
B  
Barbares, nom que les  
Grecs donnoient à tous  
les autres peuples, 371  
*not. 2.*  
Bâtimens, Mesures à gar-  
der dans la magnificence  
des bâtimens, 154.  
Beauté. En quoy elle consi-  
stait & par où elle plaît,  
109.  
Besoins, subvenir aux plus  
grands, préférablement  
aux autres, 65.  
Bêtes. Ce qui fait la diffé-  
rence de l'homme & des  
bêtes, 15. 116.  
Bien, gens de bien, il n'y a  
de véritable grandeur d'a-  
me que dans les gens de  
bien, 70.  
Bien. Rien d'utile que le  
bien, 306. L'honnêteté est  
le seul bien, ou le bien par  
excellence. *ibid.*  
Bien. La reconnoissance est  
le principal motif qui doit  
nous porter à faire du  
bien, 55. Quels sont  
ceux à qui on doit faire du  
bien, 53. & 54. On doit  
faire le bien de tout le  
monde, 269. Par où on  
doit desirer d'acquérir du  
bien, 272. Et par où on  
le conserve. *ibid.* Choix à  
faire entre les moyens de  
gagner du bien, 165. De  
qui on peut le mieux ap-  
prendre les moyens de ga-  
gner du bien, 274. Il n'est  
pas permis de s'attacher si  
fortement à son propre  
bien, qu'on ne soit d'au-  
cun secours aux autres, 33.  
Biens. Ils sont naturellement  
communs à tous les hom-  
mes, 26. Par où ils ont  
commencé d'appartenir à  
l'un plûtôt qu'à l'autre.  
*ibid.*  
Biens. Comparaison des  
biens du corps & des biens  
extérieurs, & subordina-  
tion des uns aux autres,  
273.  
Bien. On ne doit jamais di-  
re de bien de soy, 152.  
Bien fait. Ce que c'est qu'é-  
tre bien fait, 144.  
Bienfaits. Différence à faire  
entre les bienfaits, 56.  
Les bienfaits dont toute la  
Republique se ressent aussi  
bien que chaque particu-  
lier, sont plus agréables  
au public, 256. Exem-  
ples sur cela, *ibid.* & 257.  
Sur



TABLE DES MATIERES.

Sur qui se doivent répandre les bienfaits, 249.  
 Bien seance. Ce que c'est, 103. Deux differentes definitions de ce qu'on appelle bien-seance, 105. Ce que c'est que la bien-seance par rapport à la nature de l'homme, *ibid.* & *not.* 2. Et par rapport à chaque action, *ibid.* Regles à observer par qui-conque cherche la bien-seance, 122. Quels sont les devoirs que la bien-seance nous prescrit, 110. & *not.* 7. Difference de ce que la justice & la bien-seance exigent de nous à l'égard des autres, 109. & 110. Effets naturels de la bien seance, 212. Elle est inseparable de l'honnêteté, 104. Dans quoy elle est le mieux marquée, 111. Rien ne peut plaire qu'autant que la bien-seance y est gardée, 106. Par où nous pouvons connoître si les autres sont au point que la bien-seance demande, 161. Ce qu'il y a de plus important dans la bien-seance, 139. En quoy consiste la bien-seance extérieure, *ibid.* Détail de ce qui fait la bien-seance extérieure, 142. & 143. On peut la sacrifier au bien public sans se faire tort, 366. On a bien plus de soin d'observer la bien seance dans les choses de plaisir, que dans la conduite de la vie, 108. Combien les Comediens mêmes observoient exactement les regles de la bien-seance & de la pudeur, 143.  
 Bienveillance reciproque. C'est ce qui est le plus capable d'unir les hommes, 61.  
 Bonne foy, contrats & traittez de bonne foy, 332. Quelle est la force des traittez où l'on met la clause de bonne foy, 341.  
 Brigans. Les brigans mêmes ne scauroient subsister entre eux sans quelque sorte de justice. 219. Exemples decela, *ibid.* & 220.  
 Brutus premier Consul. S'il fit bien d'ôter le consulat à Collatin son collegue, 313. & 314.  
 Brutus. Quel il étoit, 232. & *not.* 9.

C

**C**alamité. Des diverses calamitez qui ont fait peirir les hommes, 194. Il n'y en a point de pareille à celle de croire que l'utilité doit

TABLE DES MATIERES.

doive être preferée à l'honnêteté, 322.  
 Calipso. Quelle elle étoit, 125. & *not.* 3.  
 Callicratidas. Quel il étoit, 120. 121. & *not.* 13.  
 Calliphon & Dinomachus, Philosophes. Leur doctrine, 399. *not.* 4.  
 Campagne. Ce qu'il y a de plus utile dans le ménage de la campagne, 273.  
 Candaules Roy de Lydie. Voyez Gigés.  
 Canius. Quel il étoit, 329. Son aventure avec Pithius, *Ibid.* & *sur.*  
 Cannes. Fierté des Romains, après la bataille de Cannes, 320.  
 Caracteres. Diversité de caracteres & de qualitez, 118. En quoy consiste précisément le caractere d'un homme de bien, 127. & 128. Chacun doit s'étudier à bien connoître le sien, 126. Chacun doit se tenir dans son caractere, s'il n'y a rien de vicieux, 122. Ce n'est que malgré soy qu'on doit se charger de ce qui n'est pas de son caractere, 127. & 128. Jusqu'où va selon les Stoïciens ce que chacun doit à son caractere, 123. Quel est le caractere de la constance & de la force, 75. Quel est celuy de la veritable grandeur d'ame, 72. & 75.  
 Caton le Censeur, consul après le second consulat de Scipion, 275. *not.* 1. Sa Réponse à quelqu'un qui le consultoit sur l'économie, 276.  
 Caton d'Utique. Quel il étoit, 123. Son éloge, 336. On luy donnoit le nom de Sage, 288. Trop attaché aux interêts du fiseq, 360.  
 Catule le pere. Quel il étoit, 84. *not.* 6. Ce que Ciceron en dit sur le bien parler dans ses livres de l'Orateur, 147. *not.* 1.  
 Carules. Quels étoient les deux Carules, *ibid.*  
 Caude. Défaite des Romains en ce lieu-là par les Samnites, 387. Quel lieu c'étoit, & par qui les troupes des Samnites étoient commandées, *ibid.* *not.* 3.  
 Celer. Difference entre celer & taire, 324. 328.  
 Celtiberiens, Peuples d'Espagne, quels ils étoient, 45. *not.* 1.  
 T. Cl. Centumalus. Sa mauvaise foy, 336.  
 Cesar, se faisoit traiter de pere de la patrie, quoiqu'il l'eût opprimée, 355. *not.* 2. Vers d'Euripide qu'il



T A B L E D E S M A T I E R E S.

- qu'il avoit fans cefse à la bouche, 354.
- C. Cefar, frere de Catule le pere, quel il étoit, 148. & not. 3.
- Châtier. Comment on doit châtier, 97.
- Chevaliers Romains, faisoient valoir les revenus de la République, 360. not. 2.
- Choix. Il n'y a rien de plus important que le choix d'un genre de vie, 131. Il est rare qu'on le fasse par raison, *ibid.* Ce qui doit porter à l'un plutôt qu'à l'autre, *ibid.* Ce qui détermine la plupart des hommes sur le choix d'un genre de vie, 132. Combien peu de gens se donnent le temps d'y bien penser, 133. Sur quoy on doit se regler principalement, lorsqu'il est question de faire ce choix, *ibid.*
- Choses. Ce qu'on peut confiderer dans chaque chose, 179.
- Chrisippe, beau mot de ce philosophe, 315. Quel il étoit, *ibid.* not. 2.
- Ciceron. Appliqué à la philosophie dès sa jeunesse, 181. Quelle doctrine il suivoit, 3. & not. 3. & 185. not. 5. Egalement appliqué à l'étude des livres grecs & des latins, 2. Son jugement sur les propres ouvrages, 3. Et sur son éloquence, 4. Quel effet les ouvrages avoient fait parmy les Romains, 179. Difference qu'il mettoit entre ses harangues & ses ouviages philosophiques, 4. Suit Panætius dans ses offices, 281. Supplée de son fonds ce que Panætius a oublié de traiter, 304. N'étoit pas content de ce que d'autres en avoient écrit depuis, *ibid.* Ce qui le porta à reprendre l'étude de la philosophie, 180. Ce qui l'a porté à écrire, 181. 182. Il exhorte son fils à profiter des leçons de Cratippus, &c. 3. Tout devoié à la République, 181. Elle étoit l'objet de ses soins & de ses pensées, 179. Au dessus des plaisirs indignes d'un honnête homme, 180. Il cherchoit la solitude, après la ruine de la République, 276. Son loisir indigne d'être comparé à celui de Scipion, *ibid.* Ne pouvoit porter la veüe des scelerats, 277. Tiróit des maux de la République, quelque sorte d'avantage, *ibid.* Avoit soin d'empêcher

T A B L E D E S M A T I E R E S.

- cher que sa solitude ne devint languissante, 277. S'appliquoit à écrire, ne pouvant se soutenir par la meditation toute seule, 278. Avoit plus fait d'ouvrages, en peu de temps, depuis la ruine de la République, que dans tout le tems d'aparavant, *ibid.* Son merite & sa reputation faisoient beaucoup attendre de son fils, 280. Exhorte son fils à profiter de ses ouvrages, *ibid.* Il demande qu'on luy accorde que rien n'est desirable que l'honnêteté, où qu'elle l'est plus que toute autre chose, 303. Beau mot de Pompée au sujet de Ciceron, 87. Aimoit Hortensius, & haïssoit Crassus, 344. not. 1. & 2. Son epilogue à son fils, 401.
- Cimon. Quel il étoit 248. & not. 1.
- Cimbres. Barbares venus du Nord, quels ils étoient, 45. not. 2. Leur défaite, 84. not. 6.
- Circé. Quelle elle étoit, 125. & not. 3.
- Cireniens, Philosophes, quels ils étoient, 396. not. 1. Leur doctrine, 397.
- Citoyen. Quelle doit être la maxime capitale d'un bon Citoyen, 269.
- Cirtilus, lapidé par les Athéniens, & pourquoy, 320.
- Cleombrotus. Quel il étoit, 93. & not. 3.
- Clytemnestre. Quelle elle étoit, 127. not. 10.
- Coclés. Sa grandeur d'ame, 69. not. 7.
- Colére. On ne doit jamais rien faire par colere, 97.
- Collatin. Quel il étoit, 313. not. 1. Voyez Brutus.
- Comediens. Sçavent choisir ce qui leur convient le mieux, 126. Combien ils observoient exactement les regles de la bienfiance & de la pudeur, 143.
- Commandement. Comment doivent être les hommes sur le desir de commander, 76.
- Commun, choses communes. Ce qui doit être commun dans la société humaine, 58.
- Comparaison. Belle comparaison, pour faire entendre ce que c'est qu'une vie bien ordonnée, 158.
- Concert. La vie est un concert qui demande la dernière justesse, 161.
- Concussionnaires. En quel tems on a commencé de faire des loix contre les Concussionnaires, 259.
- Conditions. Devoirs qui résultent de la difference des



TABLE DES MATIERES.

conditions ou des professions, 128. & 129.  
 Confiance. Ce qui attire la confiance, 212. Quel on doit être pour s'en attirer, 213. C'est la probité qui en attire le plus, *ibid.*  
 Connoissance. La connoissance de la verité est ce qui convient le plus à la nature de l'homme, 16. & 17. Toute connoissance doit se rapporter à quelque sorte d'action, 170. La connoissance de ce qu'on appelle ordre, bienfaisance & proportion, est une prerogative de la nature de l'homme, 17.  
 Conon. Quel il étoit, 130. & *not.* 4.  
 Contestation. Deux manieres de contestations, 40.  
 Comment les hommes devroient regler toutes leurs contestations, *ibid.*  
 Il faut garder des mesures jusques dans les contestations, 152.  
 Contemplatifs, qui s'étudient eux-mêmes, ou qui sont occupez des affaires de l'Etat, écrivent peu, 278. *not.* 4.  
 Conscience. Son prix, 316. *not.* 4. Ce que c'est que jurer en la conscience, 386. *n.* 1.  
 Consideration. Quelle est la science par où on peut acquiescer le plus de consideration, 249. Quel est le meilleur moyen pour conserver ce qu'on en peut avoir, 200.  
 Constance. Caractere de la constance, 75.  
 Constrution. La constrution même de nos corps est une instruction pour nous, 140.  
 Contrefait. Destin de tout ce qui est faux & contrefait, 223.  
 Convenance. Quels sont les devoirs que nous prescrit ce qu'on appelle convenance, 110. & *not.* 7.  
 Combien elle plaît, 108. & *not.* 4. On sçait la garder en toutes choses hors la principale, 127.  
 Conventions. Si l'on est toujours obligé à les tenir, 365. 366. On doit exécuter les conventions, de bonne foy, & non pas à la lettre, 38.  
 Conventions matrimoniales; clauses qu'on y mettoit toujours, 332.  
 Conversations. Sujets ordinaires des conversations, 150. Quelles mesures on y doit garder, *ibid.* Il faut que chacun ait son tour dans la conversation, 149.

Co-

TABLE DES MATIERES.

Corinthe. Où elle étoit bâtie, 41. *not.* 5.  
 Corps. Par où on doit se regler sur ce qui a rapport au corps, 116. Difference des actions du corps & de celles de l'Esprit, 226.  
 On doit accoutumer le corps à suivre l'action de l'esprit, 88. La constrution même de nos corps est une instruction pour nous, 140.  
 Corrections. Comment on les doit faire, 151.  
 Corsaire. Si on luy doit garder le serment, 385. & *not.* 5.  
 Coupable. Ce n'est pas toujours un crime que de défendre un coupable, 232.  
 Courage. En quoy il consiste, 70. A quoy conduit d'ordinaire la grandeur de courage, 31. Qui sont ceux qui en ont véritablement, 70. Ils'en trouve jusques dans des animaux irraisonnables, 58.  
 Cōutumes. On doit suivre les cōutumes & les loix, 163.  
 Crainte. Ce que produit la crainte, 201. Il est indigne de l'homme de se laisser emporter par la crainte, 74. La crainte est un mauvais garand d'une longue vie, 201. Il n'y a point de domination qui puisse durer quand elle ne subsiste que par la crainte, 204.  
 L. Crassus. Quel il étoit, 148. & *not.* 2. & 227. & *not.* 4.  
 P. Crassus. Quel il étoit, 240. & *not.* 4.  
 M. Crassus, profite d'un faux testament, 344. Hâi de Ciceron, *ibid.* *not.* 2.  
 Cratippus. Philosophe Peripateticien, quel il étoit, 303. *not.* 1. Le premier Philosophe du temps de Ciceron, 279. Complaisance de Ciceron pour ce Philosophe, ce qu'elle luy a coûté, 307. *not.*  
 Creance. Qui sont ceux en qui on prend volontiers creance, 212.  
 Credit. Quel est le meilleur moyen pour conserver ce qu'on peut avoir de credit, 200.  
 Cruauté. N'est jamais utile, 319. Contraire à la nature, *ibid.*  
 Curion, opinoit pour l'utilité, contre l'honnêteté, 361.  
 Curiosité. Nôtre curiosité même nous marque que nous sommes faits pour la verité, 16.  
 Cyniques. Erreur des Philosophes Cyniques touchant

S 3

la



T A B L E D E S M A T I E R E S.  
la pudeur, 141. & not. 1.

D

- D**Amon & Pinthia Pithagoriciens. Leur histoire, 317. & *suiv.*  
 Décence. Ce que c'est, 103. On sçait la garder en toutes choses hors la principale, 127.  
 Decies. Quels ils étoient, 69. & not. 8.  
 Défauts. Il ne faut pas tant songer à acquérir les talens que l'on n'a pas, qu'à se défaire de ses défauts, 128. On voit mieux ceux d'autrui que les siens propres, 162. Bon moyen dont nos maîtres se servent pour nous corriger de nos défauts, *ibid.*  
 Délibérations. Diverses sortes de délibérations, où l'on peut entrer sur tout ce qui se présente à faire, 12.  
 Délibération entre l'honnête & l'utile, criminelle, 309. 313.  
 Demetrius premier du nom. Quel il étoit, 204. & not. 9.  
 Demetrius de Phalere, Philosophe Peripateticien; quel il étoit, 4. & 5. & not. 4.  
 Denis le Tyran. Quel il étoit, 203. & not. 3. Tous
- ché de la fidelité de Damon & de Pinthia, 317.  
 Dépendance. Ce qui porte les hommes à se mettre dans la dépendance de quelqu'un, 200.  
 Dépenses. Les dépenses pour le plaisir du peuple sont inévitables, jusqu'à un certain point, dans les Etats populaires, 241.  
 Déplaisir. Ce qu'on doit faire, quand on n'a pu se dispenser de faire déplaisir à quelqu'un, 252.  
 Dépôt. Cas où on ne le doit pas rendre, 368.  
 Dérèglement. Combien il est honteux dans les vieillards, 138. Et pernicieux aux jeunes gens, *ibid.*  
 Desintéressement. Combien on admire ceux qui en ont, 217. & 218. Beaux exemples du desintéressement des Romains, 260.  
 Desir. Quels sont les principes du desir des richesses, 29. Il faut le contenir dans les bornes de ce que la justice permet, 30.  
 Devoirs. Aufquels des Philosophes il appartient de traiter des devoirs de l'homme, 9. & not. 2. Ce que Cicéron entend par le mot de *devoirs*, 11. not. 3. Devoirs parfaits, & devoirs communs ou moyens

T A B L E D E S M A T I E R E S.

- moyens, ce que c'est, 12, 287. Cicéron ne traite que des moyens, *ibid.* Juste idée de ce qu'on appelle devoir, 112. A quoy se réduit toute la matiere des devoirs, 10. D'où en dépend la connoissance, 7. not. 1. Pour les pratiquer il ne suffit pas de les connoître, il faut y être exercé, 67. Ce n'est pas assez de satisfaire aux devoirs généraux, il faut encore remplir les particuliers, 128. & 129. On n'est jamais sans en avoir quelqu'un à observer, 6. & 7. Quel est le premier devoir de l'homme, 76. Quels sont les devoirs les plus essentiels, 168. & 169. Quels sont ceux qui tiennent le premier rang, 64. Quatre sources où nous devons chercher nos devoirs, 168. Leurs differens degrez, 177. Leurs differens égards, 65. Dans combien de différentes considerations il faut entrer pour les découvrir, 187. Quels sont ceux qui sont préférables aux autres, 175. 176. Combien l'homme devoit se tenir ferme à ses devoirs, 218. not. 2. Regle abrégée pour se tenir dans le devoir sur tout, 115. Ce qui nous empêche de voir nôtre devoir sur chaque chose, 34. Subordination des devoirs, 37. Ce qui est essentiellement du devoir d'un homme juste, change souvent de nature, par le changement des tems & des circonstances, 35. Exemples sur cela, 36. Quels sont les devoirs que nous prescrit ce qu'on appelle ordre, convenance & bienveillance, 110. & not. 7. Ceux qui regardent le bien de la société, préférables aux sciences, 175. Ceux que prescrit la justice, préférables à tout, 170. Les speculations doivent céder aux devoirs, 24. Quelques devoirs particuliers à quoy un honnête homme ne manque point, 164. De ceux qui resultent de la difference des conditions ou des professions, 128. Quels sont ceux des Magistrats, 138. Premier devoir de ceux qui gouvernent, 257. Second devoir de ceux qui gouvernent, 258. Troisième devoir de ceux qui gouvernent, 259. Quels sont ceux des étrangers, 139. Quels sont ceux des particuliers, 138. Les



T A B L E D E S M A T I E R E S.

devoirs changent selon les âges, 139. Devoirs des jeunes gens, 137. Devoirs des vieillards, *ibid.*  
 Dicæarque. Quel il étoit, 194. *not.* 1. Son Livre des différentes calamitez qui ont fait périr les hommes, *ibid.*  
 Dieu. Idées bizarres que les Philosophes en avoient, 377. Les Epicuriens nioient sa providence, *ibid.* *not.* 2. Les Stoïciens & les autres Philosophes la reconnoissent, *ibid.* *not.* 3. Quelle idée ils avoient tous, de la maniere dont Dieu regarde les bonnes ou mauvaises actions des hommes, 378 *not.* 4.  
 Dieux, auteurs de la société humaine. 299. Ne font jamais aucun mal, 190. Ce qui les rend favorables, *ibid.* Ce que nous leur devons est préférable à tout, 177.  
 Dieux domestiques. Ils étoient les mêmes dans chaque famille, 62.  
 Différence. Ce qui fait la différence de l'homme & des bêtes, 15. & 16. *not.* 1.  
 Différens. De quelle maniere les hommes devroient regler tous leurs différens, 40.  
 Diogene de Babylone. Quel il étoit, 323. *not.* 1.  
 Dion. Quel il étoit, 172. & *not.* 3.  
 Diserte. Si un Marchand de bled, en tems de disette, doit avertir qu'il en vient d'autres après luy, 322. & *suiv.*  
 Divertissemens. Comment on en doit user, 113.  
 Division. Une division doit tout comprendre pour être bonne, 13.  
 Dol. Ce que c'est, 331. Puni par les loix, 332. & *suiv.* Combien il y a peu d'actions qui en soient exemptes, 334.  
 Domination. Belle peinture de la domination des Romains, 205. Par où elle a commencé à devenir injuste & cruelle, 206. Il n'y a point de domination qui puisse durer, quand elle ne subsiste que par la crainte, 204.  
 Dominer. Combien la passion de dominer fait faire d'injustices, 71.  
 Douleur. Quel effet elle fait sur les hommes, 216. Si c'est un mal, 381. Fondement de la doctrine des Stoïciens sur ce sujet, & dissertation sur cette doctrine, selon les principes du Christianisme, *ibid.* *not.* 3. Point de

T A B L E D E S M A T I E R E S.

de force dans ceux qui font consister le souverain mal dans la douleur, 8.  
 Droit des gens. Ce que c'est, 339. *not.* 2. Ce n'est autre chose que la loy naturelle, 294. Défend de rien prendre aux autres, *ibid.*  
 Droit civil. Différent du droit des gens, 339. N'est qu'une ombre du véritable droit, 340. *not.* 2. Jusqu'où il porte la bonne foy dans le commerce, 323.  
 Droit Romain. Combien ennemy du dol & de la mauvaise foy, 332. & *suiv.*  
 Droit. Combien il exigeoit de bonne foy dans les traittez, 335. & *suiv.*  
 Droit. Belles formules du Droit Romain, 340.  
 Droits. Les droits acquis à chacun, par le partage des choses, sont inviolables & sacrez, 26.  
 Drusus. Quel étoit son caractère, 118.  
 E  
 Économie. Réponse du vieux Caton à quelqu'un qui le consultoit sur l'économie, 273.  
 Eloquence. Ses avantages, 173. Avantages de l'éloquence sur la Jurisprudence, 250. Effets de la haute éloquence, 228.  
 Egalité. L'égalité dans l'observation des loix à l'égard de chacun, est la partie la plus essentielle de la justice, 71.  
 Egalité & uniformité. D'où résulte ce qu'on appelle égalité & moderation, 112.  
 Echine, 319. *not.* 1.  
 Eginetes, V. Atheniens.  
 Emportement. Suite de la fausse grandeur d'ame, 71.  
 Enfans. Ce que nous devons à nos enfans, 64. Quel est le plus précieux heritage qui puisse passer des peres aux enfans, 136. La vertu & le merite des peres font qu'on pardonne moins aux enfans, de n'en pas avoir, *ibid.*  
 Ennemi. Ce que ce mot signifioit dans son origine, 44. Comment on regarde les ennemis mêmes d'un Etat, quand la guerre se fait par raison, *ibid.* Droits qui s'observent entre ennemis, 386 & 387. On ne se doit porter aux dernières extrémitez contre les ennemis, que le moins qu'il est possible, 90. La foy doit être gardée aux ennemis par les particuliers, aussi bien que par les Generaux, ou par les Etats, 47. Bel exemple de Regulus, 55.



TABLE DES MATIERES.

Ius sur ce sujet, 48. Autre exemple, *ibid.*  
 Entreprises. Trois excellentes regles à garder dans tout ce qu'on entreprend, 156.  
 Epaminondas. Quel il étoit, 171. *not. 1.*  
 Ephore. Ce que signifie le nom d'Ephore, 265. *not. 1.*  
 Epicure, Epicuriens, parlent quelquefois assez bien sur la vertu, 398. Peu d'accord avec eux-mêmes, *ibid.* Leur embarras sur la temperance, *ibid.* A quoy ils reduisoient les quatre vertus principales, *ibid.* & 399. Leur doctrine sur le souverain bien, 7. *not. 1.* Ne trouvoient rien de desirable que la volupté, 284. *not. 1.*  
 Epigones. Quels ils étoient, 126. *not. 7.*  
 Epreuve. On ne sçait pas ce qu'on est, si on n'a pas été mis à l'épreuve, 217. & 218. *not. 1.*  
 Erreur. On en a honte, mais on ne pense ni à s'en garder, ni à s'en tirer, 22. & *not. marg.*  
 Esclaves. On doit garder la justice envers les esclaves mêmes, 150. Comment on les doit traiter, *ibid.* Qui les vend répond de  
 leurs défauts, lorsqu'il n'en avertit pas, 342.  
 Esope. Quel il étoit, 127. *not. 12.*  
 Esprit. Ce que peut son activité, 24. & *not. 3.* Deux principes des mouvemens de l'esprit, 111. Ce qui doit regler les mouvemens de l'esprit, aussi bien que ceux du corps, *ibid.* Par où on peut regler les mouvemens de l'esprit, 145. A quoy doit aller l'application de l'esprit, 24. Difference de ses actions & de celles du corps, 226. Effets de la grandeur de l'esprit, 89. A quoy conduit d'ordinaire la grandeur d'esprit, 31. L'avarice est la plus grande marque de la bassesse & de la petitesse de l'esprit, 75.  
 Estime. Par où on se l'attire, 109. Par où les jeunes gens peuvent s'en acquérir le plus, 226.  
 Etats. Par où ils doivent se soutenir, 360. Exemples des Etats que l'inobservation de la justice a fait périr, 265. Les Etats ne doivent pas souffrir que les particuliers deviennent trop puissans, 308. Quel doit être le caractère de ceux qui les gouvernent, 98. Quelles doivent être les

TABLE DES MATIERES.

les deux principales regles de ceux qui gouvernent les Etats, 94. Un grand homme d'Etat doit aller au bien general, 95. Belle peinture d'un Ministre d'Etat, *ibid.* Combien l'avarice de ceux qui gouvernent est pernicieuse aux Etats, 259.  
 Eteocle. Quel il étoit, 354. *not. 1.*  
 Etrangers. On ne doit pas leur interdire le séjour & le commerce dans les villes, 319. Ne doivent pas jouir des privileges des citoyens, *ibid.* Loy de Crassus & de Scevola sur ce sujet, *ibid.* Quels sont les devoirs des étrangers, 139.  
 Execrations publiques, chez les Atheniens. Ce que c'étoit, 326. *not. 1.*  
 Exemples. Bel exemple de la sagesse & de la retenue des anciens, 159. Les exemples sont une regle peu sûre, 134. On doit suivre les regles, plutôt que les exemples même des plus grands hommes, 163.  
**F.**  
**F**abius Maximus. Quel il étoit, 119.  
 Fabrice. Quel il étoit, 358. *not. 1.* Sa generosité envers Pirrhus, *ibid.* De quel genre a été la probité, selon les Stoïciens, 288.  
 Familles. Seminaires de la Republique, 61. Ce qu'on doit à sa famille, 64.  
 Femme & mary. Leur union est la plus intime de toutes, 61.  
 Fausse monnoye. Si on peut mettre celle qu'on a reçûe, 364. Diogene & Antipater de different avis sur cela, *ibid.*  
 Fautes. Combien peu de gens sont capables de s'appercevoir des peires fautes, 160. Combien il faut de vertu pour n'en pas faire, quand la faute paroît petite, & que ce qu'elle produit paroît grand, 351. *Et suiv.*  
 Faux. Destin de tout ce qui est faux & contrefait, 223.  
 Fidelité. Etimologie de ce mot? 21.  
 Fils. Ce que doit faire un fils qui sçait que son pere vole l'Etat, ou complotte contre luy, 363.  
 Flateurs. Quand on doit être le plus en garde contre eux, 100. Ce qui fait qu'on les écoute, 101. Ceux qui se livrent à eux, ne



T A B L E D E S M A T I E R E S.

ne sçavent pas ce qui leur en coûte, *ibid.*  
**Force.** Ce qu'on doit entendre par ce mot, 20. 70. Quel est son objet, 21. Quel est le caractère de la force & de la constance, 75. A quoy elle doit se rapporter, 174. Tout ce qui marque de la force & du courage sied bien, 104. On ne peut en trouver dans ceux qui sont confister le souverain mal dans la douleur, 8.  
**Force ou violence** ne peut rien sur un grand cœur, 389.  
**Fortune.** Combien elle peut faire de bien ou de mal, 197. C'est par les hommes qu'elle en fait le plus, *ibid.*  
*Suiv.* Il est indigne de l'homme de se laisser emporter par les accidens de la fortune, 74. Il faut toujours être le même dans la bonne & dans la mauvaise fortune, 99. On se prend souvent à la fortune des vices du naturel, 133.  
**Foy.** La foy est le fondement de la justice, 27. & des Republicques, 269. Si l'infidelité de celuy à qui on l'a donnée dispense de la garder, 384. & 385. La foy donnée aux ennemis par les particuliers aussi in-

violable que si elle avoit été donnée par les Generaux, ou par les Etats mêmes, 47. Bel exemple de Regulus sur ce sujet, 48. Autre exemple, *ibid.*  
**Foy.** Sa statuë placée auprès de celle de Jupiter, 381.  
**Fraude.** Combien elle est detestable, 50.

G.

**Geometres** ne s'arrêtent pas à tout démontrer, 303.  
**Generaux.** Les Generaux d'armées, garents de la foy promise aux peuples qui se sont rendus à eux, 41. Il y a eu des Generaux livrez aux ennemis par la Republique, & pourquoy, 387. *not.* 2. & 388.  
**Genre de vie.** Il n'y a rien de plus important que de faire le choix d'un genre de vie, 131. Il est rare qu'on le fasse par raison, *ibid.* Ce qui doit porter à l'un plutôt qu'à l'autre, 131. Ce qui détermine la plupart des hommes sur cela, 132. Combien peu de gens se donnent le tems d'y bien penser, 133. Sur quoy on se doit regler principalement dans le choix d'un genre de vie, *ibid.*

T A B L E D E S M A T I E R E S.

*ibid.* On ne doit pas en changer legerement, 134.  
**Gens de bien.** Leur caractère, 311. Ne mettent jamais l'utilité en comparaison avec l'honnêteté, 289.  
**Gloire.** Quel en est le fondement, 223. Par où on y peut arriver, 211. A quoy on doit s'attacher pour en acquerir, 223. & 224. Ce n'est pas assez de chercher de la gloire, il faut sçavoir la bien placer, 222. Unique moyen sûr pour y arriver, *ibid.* Par où les jeunes gens peuvent s'ouvrir le chemin de la gloire, 225. Incompatible avec le crime, 359. Inconveniens de l'amour de la gloire, 72. Il ne laisse aucune liberté à ceux qui en sont possédez, 76.  
**Gloire des armes.** Marque du cas qu'on en a toujours fait, 69.  
**Gigés.** Son histoire, 310. *Suiv.* Dans quelle vûë Platon la cite, 311.  
**Githée,** 321. *not.* 6.  
**Tib. Gracchus.** Quel il étoit, 85. *not.* 8.  
**Grandeur.** Toute la véritable grandeur de l'homme est au dedans de luy-même, 74.  
**Grandeur d'ame.** Belle pein-

ture de la grandeur d'ame, 127. & 128. En quoy elle consiste, 69. 72. Son véritable caractère, 72. 75. Quelle elle doit être, 71. Ses deux principales marques, 73. A quoy elle paroît le plus, 21. A quoy elle doit se rapporter, 174. Ses effets, 67. 68. 89. A quoy elle se doit appliquer principalement, 195. Elle fait preferer le bien public à la vie, 295. En qui il s'en trouve, 70. Combien on en est touché, 67. & 68. Les grandes places donnent moyen de faire connoître ce qu'on en a, 101. Ceux qui font le plus de bien dans le monde, ne sont pas ceux qui en ont le plus, *ibid.* Il s'en peut trouver beaucoup dans ceux qui menent une vie retirée, 102. La magnificence dépend plus de la grandeur de l'ame, que de celle de la fortune, *ibid.* Combien elle attire de gloire & de louanges, 68. Elle est incompatible avec l'amour de la volupté & du bien, 75. Suite de la fausse grandeur d'ame, 76.  
**Gratidianus,** parent de Cicéron, 350. & *not.* 2. Supercherie qu'il fit à ses col-



T A B L E D E S M A T I E R E S.

collegues, *ibid.* & *suiv.*  
 Son aventure avec Orata, 337. & *suiv.*  
 Guerre. Unique motif juste & raisonnable d'entreprendre ou de soutenir la guerre, 89. Dans quelle veüe il est permis de faire la guerre, 40. Quelles mesures on y doit garder, & quelles conditions elle doit avoir pour être juste, 41. & 42. Les loix de la guerre inviolables, 39. & 40. 385. Beaux exemples de l'observation des loix de la guerre parmi les Romains, 43. La guerre qui ne se fait que pour la gloire doit se faire encore plus noblement que les autres, 45. Beaux preceptes pour ceux qui font la guerre, 90. & *suiv.* Comment on regarde les ennemis, quand la guerre se fait par raison, & non pas par passion, 44. C'est par les conseils du dedans que se reglent les affaires même de la guerre, 88. On a tort de mettre les grandes actions de la guerre au dessus des actions de tête & de conseil, 82. Exemples sur ce sujet, *ibid.* & *suiv.* En quel cas il faut hazarder à la guerre, 91. La guerre est

la premiere chose qui puisse ouvrir le chemin de la gloire à un jeune homme, 225.

H.

**H**Abileté. Combien il est pernicieux de la distinguer de la probité, 333. L'habileté sans probité est odieuse, 213. Sans justice elle n'est que tromperie, 70.

Haine. Combien celle du peuple est dangereuse aux plus puissans, 201. Rien ne scauroit tenir contre la haine publique, *ibid.*

Hecaton. Quel il étoit, 334. Ses Livres des devoirs, *ibid.* A quoy il reduit le devoir d'un honnête homme, *ibid.* Divers cas proposez dans ses livres des Offices, sur ce que l'honnêteté peut permettre ou non, 361. & *suiv.*

Hercule. Ce qu'il fit lorsqu'il voulut choisir un genre de vie, 131. Placé entre les Dieux, en reconnoissance de ses bienfaits, 295.

Herillus. Quel il étoit, 9. & *not. 5.*

Heritage. Quel est le plus précieux qui puisse passer des peres aux enfans, 136.

Hierôme de Rhodes, ne trouvoit rien de desirable que l'exemption de tout mal,

T A B L E D E S M A T I E R E S.

mal, 284. *not. 2.* En quel tems il vivoit. *ibid.*  
 Homme. Ce qui fait la difference de l'homme & des bêtes, 8. *not. 2.* 15. 116. La connoissance de la verité est ce qui convient le plus à la nature de l'homme, 17. *not. 2.* Quel est le plus grand avantage que l'homme tire de sa raison, 16. D'où il tire tout son prix & tout son merite, 13. *not. 5.* Son inclination dominante c'est l'amour de la verité, 22. L'amour de l'indépendance luy est naturel, 17. La connoissance & le sentiment de ce qu'on appelle ordre, bienveillance & proportion, prerogative de sa nature, *ibid.* Beau portrait de l'état où l'homme doit être pendant toute sa vie, 74. Ce que l'homme feroit, pour peu qu'il se souvint de l'excellence & de la dignité de sa nature, 117. Ce qu'elle demande generalement de tous les hommes, *ibid.* Et à chacun en particulier, *ibid.* Ce que la nature exige de tous les hommes en general, 108. Toutes choses sont naturellement communes à tous les hommes, 26. Ils sont nez les uns

pour les autres, 27. Et pour vivre en société, 169. Unis naturellement les uns aux autres, 339. *not. 1.* Avantages qu'ils tirent de leur union, 192. Nuls maux comparables à ceux qu'ils se font les uns aux autres, 194. & 195. Jul. qu'où va ce que les hommes se doivent les uns aux autres, 28. Belle peinture de la disposition où ils doivent être les uns pour les autres, 27. Le prix des choses ne depend point de leur jugement. 18. Ce qui determine la plupart des hommes à un genre de vie plutôt qu'à l'autre, 132. Les hommes vivent au hazard, 131. Ce qui les porte à se faire du mal les uns aux autres, 28. Ce que c'est qu'obéir aux hommes, 17. *not. 3.* Ce qui rappelle le plus vivement le souvenir des grands hommes, 2. Le commun du monde se connoît bien peu en grands hommes, 100. Par où l'on peut connoître en quel état est l'homme qui nous parle, 161. Quelle doit être la propriété des hommes, 145.  
 Homme de bien. En quoy consiste précisément le caractère d'un homme de bien,



T A B L E D E S M A T I E R E S.

bien, 217.  
 Homme de bien. Sa définition, 334. Son caractère, 346. & 347. 348. 352. Combien c'est chose rare, & combien elle demande de grandes qualitez, 347. 348. Histoire de Fimbria & de Phinthia rapportée à ce propos, *Ibid.* Sa disposition à l'égard de la République, 63.  
 Honnête. Combien ce que l'on conçoit par ce mot-là, paroît au dessus de ce que l'on conçoit par celui d'utile, 376. & 377. Tout ce qui n'est pas honnête est un mal, 342. Ce qui est honnête est toujours utile, 335. Ce qui ne l'est pas ne le devient point, 349. Rien d'honnête sans la justice, 70.  
 Honnête homme. Par où on est honnête homme ou mal-honnête homme, 7. Par où on est véritablement honnête homme, 88. Quel doit être le but d'un honnête homme, 109. Ce qu'il préfère à tout, 170. Si le plus honnête homme du monde peut prendre à un autre un morceau de pain pour s'empêcher de mourir, 299. Si pour s'empêcher de mourir de froid il pour-  
 roit dépouiller Phalaris, 300. Décision de ce cas-là, *ibid.*  
 Honnêteté. Ce que Cicéron entend par le mot d'honnêteté, 18. *not.* 5. D'où dérive, & en quoy consiste ce qu'on appelle honnêteté, 19. En quoy reside la véritable honnêteté, 88. C'est pour elle que nous sommes nez, 306. C'est la seule chose désirable selon Zenon, *Ibid.* Combien les payens mêmes en étoient touchés, 19. & *not.* 1. Elle est inséparable de la bien-seance, 104. Est le seul bien ou le bien par excellence, 306. Unique bien selon les Stoïciens, 283. Le plus grand de tous les biens selon les Peripatéticiens, 303. Ne peut être balancée par l'utilité, 283. Ce que les Peripatéticiens en pensoient, 303. *not.* 1. Plus désirable que nulle autre chose selon Aristote, 306. C'est le seul bien ou le plus grand de tous les biens, *ibid.* Elle est nécessairement accompagnée de decence & de dignité, 103. Seule chose désirable, ou désirable plus que toute autre chose, 303. Ce qui luy est contraire n'est ja-  
 mais

T A B L E D E S M A T I E R E S.

mais utile, 352. Seule regle de l'utilité, 345. 355. Combien il est pernicieux de separer l'une de l'autre, 345. C'est en elle qu'il faut chercher l'utilité, *ibid.* Rien de plus pernicieux à la société humaine que de la distinguer de l'utilité, 188. A quoy se réduit toute la différence qu'on peut faire entrel'une & l'autre, *ibid.* Preuve que dans le fond ce n'est que la même chose, *ibid.* Ce que c'est que de luy préférer ou même de luy comparer l'utilité, 289. On est quelquefois en doute si les choses sont conformes à l'honnêteté ou non, 290. Rien de contraire à l'honnêteté ne peut être utile à la République, 176. Tout ce qui luy est contraire à rejeter pour cela seul, 312. Ce qui luy est contraire ne peut être utile, 284. Et ne rend la vie des hommes ny meilleure quand on en a, ny moins bonne quand on en manque, *ibid.* Effets de l'honnêteté, 62. 212. Elle donne le prix & le lustre à toutes nos actions, 67. Facilité dans toutes sortes d'affaires, devoir de l'honnêteté, 247. L'hon-  
 nêteté & la probité tiennent lieu de tout, & suppléent à tout, 136. Regle sûre pour ne rien faire qui luy soit contraire, 293. Les jeunes gens devoient n'entendre parler d'autre chose, 279. En qui se trouve la parfaite honnêteté, 286. Elle est inséparable de la vertu, *ibid.* Ne se peut allier avec la volupté, 399. & 400. Honnêteté du second ordre, ce que c'étoit selon les Stoïciens, 288. Peut être commune à tous les hommes, *ibid.*  
 Honte. D'où vient celle que l'on a lorsqu'on s'abandonne au plaisir, 116. & *not. marg.*  
 Hortense. Livre de Cicéron, pour exhorter à la philosophie, 184. *not.* 4. Effet que la lecture de ce livre avoit fait sur saint Augustin, *ibid.*  
 Hortensius. Quel il étoit, 240. *not.* 5. Voulut bien profiter d'un faux testament, 344.  
 Hospitalité. Combien elle fait d'honneur, 248.  
 Humanité ne permet pas de rien prendre à personne, 300. On ne la doit non plus oublier à la guerre qu'en tout autre chose, 41.



T A B L E D E S M A T I E R E S .

**J**ason de Pherée. Quel il étoit, 119. & not. 10.  
 Jeunesse. De quelle maniere on doit se conduire dans sa jeunesse. 137.  
 Jeunes gens. Leurs devoirs, 137. Quel doit être le but des jeunes gens qui entrent dans le monde, 224. & 225. Par où ils doivent commencer à se distinguer, 225. Par où les jeunes gens peuvent s'acquiescir le plus d'estime, 226. Ils doivent s'attacher aux personnes distinguées par leur vertu, *ibid.* Comment les jeunes gens doivent se réjouir, 137.  
 Jeux. Comment on en doit user, 113.  
 Inclination. L'inclination dominante de la nature de l'homme, c'est l'amour de la vérité, 22. La conformité des inclinations est la plus forte de toutes les liaisons, 62.  
 Independance. L'amour de l'indépendance naturel à l'homme, 17.  
 Infames, infamie. Ce qui est infame ne peut être utile; 359. L'infamie est le plus grand des maux, 383, & 384. De quelle sorte d'infamie parle Ciceron

dans cet endroit, & en beaucoup d'autres, & réduction de sa doctrine aux principes du Christianisme, *ibid.* not. 4. Tout ce qui porte l'infamie avec foy, contraire à la nature, 305. Infamie, punition inévitable aux méchans, 308.  
 Ingratitude, odieuse à tout le monde, & pourquoi, 246.  
 Injustice. Quelle en est la source, 28. Il y en a de deux sortes, 27. Elle ne peut prendre que deux formes, 50. Injustice négative. Ce que c'est, 32. 34. Quelles en sont les causes, 32. Les Philosophes mêmes y sont sujets, *ibid.* L'ambition est une source d'injustice, 30. Elle ne peut jamais être utile, 347. Plus contraire à la nature que tous les maux, & la mort même, 295. Détruit la société humaine 293. Belle règle pour éviter toutes sortes d'injustices, 35. Par où on peut sûrement éviter toutes sortes d'injustices, 36. Différence à faire entre les injustices de surprise, ou de dessein formé, 31. Les loix mêmes servent quelquefois de prétexte à l'injustice, 38.  
 In-

T A B L E D E S M A T I E R E S .

Innocent. Quel crime c'est que d'acuser un innocent, 232.  
 Interêt. Nôtre intérêt nous ferme les yeux sur nos devoirs, 38. On admire ceux sur qui l'intérêt ne peut rien, 217. & 218.  
 Invisible. *V. Giges.*  
 Jouer à la mourre en pleine nuit, proverbe, & la signification, 348.  
 Juge. Ce qu'il peut faire pour son amy, 316.  
 Serment des Juges, 315. not. 3. A quoy un Juge doit s'arrêter, 233.  
 Jugement. On doit avoir égard au gout & au jugement des autres, 163. Le prix des choses est indépendant du jugement des hommes, 18.  
 Jupiter. S'il faut craindre sa colere dans l'infraction du serment, 377.  
 Jurer. Ce que c'est que jurer en sa conscience, 386. not. 1.  
 Jurisconsultes, qualifiez sages, 319. not. 3.  
 Jurisprudence. En quel honneur étoit la Jurisprudence parmi les Romains, 249. Avantages de l'éloquence sur la Jurisprudence, 250.  
 Justice. Ce que c'est, 20. Reine des vertus, 299. Quel est son objet, 20. Quel en est le fondement, 27. Fondemens immuables de toute justice, 36. Il ne s'en peut trouver que dans la nature raisonnable, 58. Rien d'estimable sans la justice, 70. Ses effets, 62. Et ses suites, 71. Belle peinture des effets que la justice fait sur les cœurs, 218. Ses devoirs préférables à tout, 170. Quel est son premier devoir, 25. Son éclat fait qu'on ne sçauroit ne la pas voir, 35. Tout ce qui marque de la justice sied bien, 104. Différence de ce que la justice & la bienfaisance exigent de nous à l'égard des autres, 109. Ce qui en relève davantage le prix, 219. not. marg. Combien on doit la conserver, 222. Il n'y a ni actions ni conjonctures dans la vie, où la justice ne doive être gardée, 72. La justice d'une action dépend souvent des tems & des circonstances, 35. Exemples sur cela, 36. Condition que doit avoir toute action, pour être une action de justice, 33. On doit garder une justice égale envers tout le monde, 269. 270. Qui sont ceux en qui il ne s'en trouve point,



T A B L E D E S M A T I E R E S.

point, 217. Point de grandeur d'ame sans justice, 69. & 70. L'ambition est ce qu'il y a de plus capable de la faire violer, 30. La justice est le fondement de la liberalité, 51. Bel exemple de la justice & de la probité des Romains, 49. C'est le maintien de la justice que les hommes ont eu en vûe, quand ils ont établi des Rois, 221. & qui leur a fait établir des loix, *ibid.* Exemples des Etats que l'inobseruation de la justice a fait périr, 265. Quels doivent être ceux qui rendent la justice, 97. Combien il en faut parmi les Marchands, 219. On la doit garder envers les esclaves mêmes, 50. Les brigands même ne scauroient subsister entr'eux sans quelque sorte de justice, 219. Exemples sur ce sujet, *ibid.* & 220.

L.

**L**ælius. Quel étoit son caractère, 118. Qualifié sage, 288. Lacedemoniens. Passion de vaincre, suite de leurs mœurs, 71. Lacia, bourgade de l'Atti-

que, 248. *not.* 2. Langage. Ce qu'il faut principalement observer dans le langage ordinaire, 149. Langue. L'usage d'une même langue, premiere sorte de liaison entre les hommes, 60. Largesses. Les largesses qui partent d'une véritable liberalité, ne laissent pas d'avoir leurs précautions, 244 & 245. Latins. Quels étoient ces peuples, 46. *not.* 3. Lentulus. Quel il étoit, 240. *not.* 6. Leuctres, 68. & *not.* 6. Bataille de Leuctres, 205. & *not.* 11. Liberalité, ses regles, 59. Il y en a de deux sortes, 234. Quelle est la plus noble, *ibid.* & 235. Inconveniens qu'il y a à faire des liberalitez de son bien, 234. & 236. Mauvais effets des liberalitez inconsiderées, 236. Quelles sont les bornes de la liberalité, 236. Il n'y a rien de plus digne de l'homme que la liberalité, 50. & 51. Elle demande trois précautions, 51. Fausses liberalitez, ce que c'est, *ibid.* C'est de son bien qu'il faut faire des liberalitez, & non pas de celui des

T A B L E D E S M A T I E R E S.

des autres, 51. Sans la justice il n'y a point de liberalité, 52. Ce qu'on doit à ses proches est préférable au plaisir de faire des liberalitez, *ibid.* On en fait souvent par de mauvais principes, 52. On doit les regler selon le merite de chacun, 53. Ce qui doit regler la liberalité, 245. A quoy elle se doit employer par préférence, *ibid.* Effets de la liberalité bien placée, *ibid.* La liberalité n'est véritable que lors qu'elle est conduite par la raison, 56. Le besoin doit appliquer la liberalité à l'un plutôt qu'à l'autre, quand tout le reste est égal, *ibid.* A quoy s'employe la véritable liberalité, 237. Différence de la liberalité & de la prodigalité, *ibid.* Liberté. En quoy consiste la véritable liberté, 78. Seul soutien des Républiques, 180. *not.* 3. Licée, ce que c'étoit, 292. *not.* 2. Licurgus. Quel il étoit, 84. & *not.* 4. Lidie, *V. Gigés.* Lisander. Quel il étoit, 83. & *not.* 3. 120. & *not.* 12. Lisis. Quel il étoit, 171. & 172. *not.* 2. Livres. Combien les Livres des sages sont utiles à la République, 172. 173. Logement. Comment un homme de consideration doit être logé, 153. La magnificence du logement fait honte au Maître, si son merite n'y répond, 154. Loy naturelle, égale pour tout le monde, 298. Défend de rien prendre à personne, 300. Ne permet pas d'abandonner l'utilité publique, *ibid.* Permet à un homme nécessaire au public, de prendre à un autre de quoy s'empêcher de mourir, 301. Source du Droit civil, 340. *not.* 2. 342. & 343. Va beaucoup plus loin que le Droit civil, 340. *not.* 3. Loy des douze Tables. Ses dispositions contre les vendeurs de mauvaise foy, 335. Loix. Ce qui a fait établir des loix parmi les hommes, 221. Les loix mêmes servent quelquefois de pretexte à l'injustice, 38. On doit suivre les loix & les coutumes, 163. Attribuées à ceux qui les avoient proposées, 319. *not.* 2. Les loix de la guerre



T A B L E D E S M A T I E R E S.

reinviables, 39. Beaux exemples de l'observation des loix de la guerre parmi les Romains, 43. Loix feciales. Ce que c'étoit parmi les Romains, 42. & not. 6. 387. Luculles, Marcus & Lucius. Quels ils étoient, 231. 240. Lucullus. Quel il étoit, 155. & not. 5.

M

**M**Arc-Antoine Ayeul du Triumvir. Quel il étoit, 230. not. 4. Magistrats. Quels sont leurs devoirs, 138. Par où les Magistrats qui gouvernent la Republique, luy sont aussi utiles que les Generaux d'armées, 88. Magnificence. A quoy s'employe la veritable magnificence, 243. Marathon, 68. not. 2. Marcellus. Quel il étoit, 69. not. 9. Marchands. Combien la probité & la justice leur est necessaire, 219. Si un Marchand pour mieux vendre son bled, dans un tems de disette, peut ne pas avertir qu'il en vient d'autres après luy, 322. & 323. & suiv. Raison de part &

d'autre, 323. A quoy les Marchands sont tenus par le Droit civil, *ibid.* Marchandise. Ce qu'on doit juger de la marchandise, 167. Quel doit être le but de ceux qui s'y appliquent, *ibid.* Marcher. Ce qu'il faut observer dans le marcher, 145. Marius. Son artifice & son infidelité envers Metellus, 349. & suiv. Marseille, ruinée par les Romains, 207. Leur avoit toujours été fidele, *ibid.* & not. 4. Mary & femme. Leur union est la plus intime de toutes, 61. L. Manlius, Dictateur, pere de T. Manlius Torquatus, 391. Titus Manlius Torquatus. Belle action qu'il fit envers son pere, 391. Ce qui luy fit donner le nom de Torquatus, 392. Ses exploits de guerre, *ibid.* Sa severité envers son fils, *ibid.* & not. 3. Maux. On en peut tirer des biens, 182. De plusieurs il faut choisir le moindre, & en tirer même quelque avantage, 277. Les plus grands maux, jusques à la mort même, moins contraires

T A B L E D E S M A T I E R E S.

traires à la nature que l'injustice, 293. Maxime. Belle maxime pour les Juges, 86. Méchans, mettent de la difference entre l'honnête & l'utile, 307. Cherchent l'utile, sans se soucier de l'honnête, 307. & 308. Médifance. Combien on doit l'éviter, 150. Medus. Quel il étoit, 127. not. 8. Menage. Ce qu'il y a de plus utile dans le ménage de la campagne, 273. Menalippe. Quelle elle étoit, 127. not. 9. Mépris. Ce que c'est qu'avoir un mépris parfait de tout ce qui est hors de nous, 73. & not. 1. Le mépris des biens & des maux de la vie, suite necessaire de la probité, 217. Rien ne nous marque tant de grandeur d'ame que le mépris des richesses 75. & 76. Difference du mépris & de la mauvaise opinion. 215. & 216. not. *urg.* Meres & peres. Ce que nous leur devons, 64. Ce qu'on leur doit, suit ce qu'on doit à sa patrie, 177. On les aime en aimant la Republique, 63. Merite. On doit respecter le merite dans tous ceux qui en ont, 164. Combien il est utile de s'attacher aux personnes de merite, 226. Metellus. Quel il étoit, 96. & not. 1. Metellus Numidique. Quel il étoit, 350. & not. 1. Metrodote. Quel il étoit, 397. & not. 3. Sa doctrine, *ibid.* Ministre d'Etat. Quels sont les deux principales regles qu'il doit observer, 94. Belle definition d'un Ministre d'Etat, *ibid.* Belle peinture d'un vray Ministre d'Etat, 95. Minos. Quel il étoit, 107. & not. 1. Moderation. Ce que c'est, 157. Ce qu'on doit entendre par le mot de moderation, ou de temperance, 20. Plus on est élevé, plus on en doit avoir, 100. D'où résulte ce qu'on appelle moderation & égalité, 112. Mœurs. Effets de la conformité des mœurs, 62. Combien elle est capable d'unir les hommes, *ibid.* On ne doit jamais rien faire de contraire aux bonnes mœurs, 176. Combien les mauvais principes les corrompent, 8. Monde. Tous les Philo-



T A B L E D E S M A T I E R E S.

phes ont vû qu'il a commencé, & n'ont point cherché par où, 191. *not. 1.*  
 Monumens élevez aux grands hommes, font honneur à leurs descendants, 62. *not. 1.*  
 Morale. On ne doit jamais s'en écarter, 100. Elle est entièrement renversée, dès qu'on est en erreur sur le souverain bien, 7. & *not. 1.*  
 Mort, moins contraire à la nature que l'injustice, 293.  
 Motifs. Quels sont les motifs qui peuvent porter à faire du bien à quelqu'un, 199. Quels sont ceux qui portent à se mettre sous la dépendance de quelqu'un, *ibid.*  
 Mourir. En quel cas un homme peut prendre à un autre de quoy s'empêcher de mourir, 300. Par quelle loy il le peut, 300. & 301. & avec quelles précautions, 301. *not. 3.*  
 Mouvement. Deux principes de mouvement dans l'ame, 111. 145. Par où on peut régler les mouvemens de l'esprit, *ibid.* Ce qui doit régler les mouvemens de l'esprit, aussi bien que ceux du corps, 111.  
 Mucius. Quel il étoit, 129.

*not. 1. 227. not. 3.*  
 Mummius. Quel il étoit, 261. & *not. 5.*

N

N A sica. Quel il étoit, 85. & *not. 7.*  
 Nature. Ce que c'est que de vivre selon la nature, *not. 4.* Ce que l'homme feroit pour peu qu'il se souvint de l'excellence & de la dignité de sa nature, 117. Ce qu'elle demande généralement de tous les hommes, *ibid.* & à chacun en particulier, *ibid.* Elle permet d'acquérir pour soy, plutôt que pour les autres, 294. Défend de rien attenter sur autrui, 298. Nous oblige de faire le bien des autres, *ibid.* Fait préférer le service de la société humaine à toutes sortes d'avantages, 295. Qui suivra la nature, ne fera jamais de mal aux autres, *ibid.* Quelle erreur c'est de croire que l'injustice ne luy est point contraire, 296. Abhorre la cruauté, 319. Abhorre tout ce qui porte l'infamie avec soy, 305. Ne demande que droiture, décence, & honnêteté, *ibid.* On ne sçauroit aller contre la na-

T A B L E D E S M A T I E R E S.

nature, 122. Les regles de la pudeur sont prises de la nature, 140. La nature est une regle plus sûre que les raisonnemens de la plupart des Philosophes, 142.  
 Naturel. On se prend souvent à la fortune des vices du naturel, 133. Il n'y a que ce qui est naturel qui se puisse soutenir, 123.  
 Nourriture. Ce qu'on doit y chercher aussi-bien que dans les autres choses qui regardent le corps, 116.  
 O  
 O rtaçilia, *V. Aquilius.*  
 Offices. Les offices que l'on peut rendre à la République sont de deux sortes, 256. Exemple des uns & des autres, 257.  
 Opiniâreté. Suite de la faulx grandeur d'ame, 71.  
 Opin. on. Différence de ce que les hommes appellent mépris, & mauvaise opinion, 215. & 216. & *not. m. i. g.*  
 Opulence. Quel est le plus grand avantage qu'on puisse tirer de l'opulence, 247.  
 Or. Si on peut achepter de l'or pour du cuivre, 365.  
 Ordre. Ce que c'est, 157.

En quoy il consiste, *ibid.*  
 Quels sont les devoirs qu'il nous prescrit, 110. & *not. 7.* Toute vertu est comprise dans ce que l'ordre naturel demande de nous, 111. On doit faire toutes choses avec ordre, & chacune dans son temps, 157. & 158. Belle comparaison pour faire entendre quel ordre on doit garder dans toute la conduite de la vie, 158. Analogie de l'ordre & de la proportion extérieure, avec la bienveillance & la vertu, 18. La connoissance de ce qu'on appelle ordre, bienveillance & proportion est une prerogative de la nature de l'homme, *ibid.*  
 Orgueil. A quoy l'orgueil même, menoit les Philosophes payens, 17. *not. 3.* Rien ne rabaisse davantage que l'orgueil, 99.

P

P AÏsaus. Perluadez aussi bien que les Philosophes de l'excellence de la probité, 348.  
 Panætius. Philosophe Stoïcien, quel il étoit, 10. & *not. 1.* A traité exactement des devoirs, 281.



T A B L E D E S M A T I E R E S.

A laissé son dessein imparfait, 302. Ce qu'il a pretendu quand il a voulu que l'on fit la comparaison de l'honnête & de l'utile, 304. Selon luy rien n'est utile que ce qui est honnête, & tout ce qui est honnête est utile, *ibid.* Ce qu'il pensoit de ceux qui ont mis de la difference entre l'honnête & l'utile, *ibid.* Comment il faut entendre ce qu'il dit de la comparaison de l'honnête & de l'utile, 289. Fait rouler la recherche des devoirs sur trois considerations, 281. A oublié de traiter de la troisième. Ce qui la luy a fait oublier, 282. Avoit promis dans son troisième Livre d'en parler, 281. A vécu trente ans depuis avoir fait son Livre des devoirs, *ibid.*  
 Papius. Sa loy contre les Etrangers, 319.  
 Pareffe. C'est un mauvais pretexte pour s'empêcher d'entrer dans les affaires publiques, 79. Il faut l'éviter quand on y est entré, 81. Les vieillards mêmes doivent la fuir, 138.  
 Parjure. S'il y a du parjure toutes les fois qu'on manque à son serment, 386.  
 La fraude par où on pretend éluder le serment, ne fait que rendre le parjure plus odieux, 394.  
 Parler. Rien ne fait tant d'effet que le parler, 146. Il y en a de deux sortes *ibid.* & 228. L'une & l'autre ont besoin d'étude, 147. Effets du bien parler, 228. Il faut éviter dans le parler tout ce qui a quelque air de passion, 150. On doit garder de la proportion entre la maniere de parler & les choses dont on parle, 149.  
 Parole. L'usage de la parole. suite de la raison, 58.  
 Parole ou promesse. Il y a des cas où l'on est dispensé de tenir sa parole, 37.  
 Particuliers. Quels sont les devoirs des particuliers, 138. Les Etats ne doivent pas souffrir qu'ils se rendent trop puissans, 308.  
 Passions. Il est indigne de l'homme de se laisser emporter par les passions, 74. Nos discours doivent être aussi exempts de passion que toute nôtre vie, 150.  
 Patriciens. Ne pouvoient entrer dans les fermes de la Republique, 361. *not.* 2.  
 Patrie. Ce que nous luy devons, 64. Preferable aux plus belles découvertes, 170.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

170. Ce qu'on luy doit s'entendre ce qu'on doit aux Dieux, 177.  
 Paul Émile. Quel il étoit 260. & *not.* 2.  
 Pausanias. Quel il étoit, 83. & *not.* 3.  
 Pauvres. On est toujours plus disposé à faire plaisir aux riches qu'aux pauvres, 252. Par où il vaut mieux en faire aux pauvres, 253. Ce que l'on gagne à leur faire plaisir, 254. Quelle est la reconnoissance des pauvres quand on leur a fait plaisir, 253 & 254.  
 Payens. Quel étoit leur sentiment touchant le souverain bien, 11. *not.* 2. Combien les payens mêmes étoient touchés de la beauté de l'honnêteté, & de la vertu, 19. & *not.* 1.  
 Pelops. Quel il étoit, 356. *not.* 3.  
 Pennus. Sa loy contre les étrangers, 319. & *not.* 2.  
 Penser & agir. Ce qui en rend l'homme capable, 173. Bien penser moins estimable que bien agir, 176.  
 Peres & Meres. Ce que nous leur devons, 64. On les aime en aimant la Republique, 63. Ce qu'on leur doit, suit ce qu'on doit à sa patrie, 177.  
 Peres. Nous devons imiter les vertus de nos peres, 129. Ce qui peut empêcher qu'on ne suive l'exemple de ses peres, 134. & 135. La vertu & le mérite des peres font qu'on pardonne moins aux enfans de n'en pas avoir, 156.  
 Perfection. Inconnue en chaque chose de la plupart du monde, 287.  
 Perfidie. Combien elle est detestable, 50.  
 Periclés. Quel il étoit, 159. *not.* 1. Son caractère, 118.  
 Peripateticiens. D'où vient ce nom-là, 292. Ont pour chef Aristote, *ibid.* Dignes d'être écoulez sur les devoirs de l'homme, 9. Preferoient l'honnêteté à l'utilité, 292. Meroient l'honnêteté au dessus de tout, 283. Enseignoient qu'elle est le plus grand de tous les biens, mais non pas le seul, 303. *not.* 1. Reconnoissoient pour utiles des choses qui ne sont pas honnêtes, 292.  
 Persée, Roy de Macedoine, 43. *not.* 8.  
 Peuples. L'amour des peuples est la plus grande sûreté des Princes, 201. Moyens pour se faire aimer des peuples, 212.  
 T 4 Com-



T A B L E D E S M A T I E R E S.

- Combien la haine des peuples est dangereuse aux plus puissans, 201.
- Phalaris. Quel il étoit, 204. & *not.* 8. Si le plus honnête homme du monde, prêt à mourir de froid, auroit pû le dépoüiller, 300. Décision de ce cas-là, 301.
- Phalere. Ville maritime de l'Attique, 4. & 5. & *not.* 5.
- Phérée. Ville de Grece, 119. *not.* 10.
- Philippe. Reproche qu'il faisoit à son fils Alexandre sur ses largesses, 235.
- L. Philippus. Avis mal-honnête qu'il donnoit, 359.
- Philosophes. Quel est leur but, 182. Tous ont veu que l'homme est né pour la verité, 17. *not.* 2. La passion d'apprendre & d'étendre leurs connoissances ne les exempte pas de secourir ceux qui en ont besoin, 33. Qui sont ceux d'entre les Philosophes à qui il appartient de traiter des devoirs de l'homme, 9.
- Philosophie. Ce que c'est, 182. Combien elle est digne d'occuper un honnête homme, 181. Occupation de Cicéron dès sa jeunesse, *ibid.* Peu goûtée à Rome dans le temps que Cicéron écrivoit, 179. *not.* 1. Quelle est sa principale matiere, 6. Nulle part si fertile que sur les regles des mœurs, 279. Apprend à ne pas faire le mal quoy qu'on pût le cacher, 309.
- Piété & sainteté, rendent les Dieux favorables, 190.
- Pinthius. *Voyez* Canius.
- Pirrhon. Quel il étoit, 9. *not.* 5.
- Pirrhus, Roy de l'Epyre, quel il étoit, 46. *not.* 5. 204. & *not.* 10.
- Placets. *Voyez* Sollicitations.
- Plaisir, volupté. A quoy se réduit tout ce qu'on peut dire en sa faveur, 400. & 401. Les plaisirs du corps sont indignes de l'homme, 116.
- Plaisir. Ce qui porte à faire plaisir à quelqu'un, 252. Ce qui doit porter à faire plaisir, 255. Quelle est la science qui donne lieu de faire le plus de plaisir, 249. Chacun peut faire plaisir quand il le veut, 251. Plusieurs manieres de faire plaisir, *ibid.* Lorsqu'on fait plaisir à quelqu'un il faut prendre garde de n'offenser pas les autres, *ibid.* On ne doit jamais faire plaisir aux uns lors qu'il

T A B L E D E S M A T I E R E S.

- qu'il porte préjudice aux autres, 255. On est toujours plus disposé à en faire aux riches qu'aux pauvres, 252. Par où il vaut mieux en faire aux pauvres, 253.
- Plarée, 68. *not.* 4.
- Poètes. Ce qu'ils doivent toujours observer, 106. & 107.
- Pompée. Beau mot de Pompée au sujet de Cicéron, 87. Sa veüe en épousant la fille de Cesar, 353.
- Possidonius. Quel il étoit, 176. *not.* 1. & 281. A traité de la comparaison de l'honnête & de l'utile, *ibid.*
- Préférence de l'utilité à l'honnêteté, quels maux elle a fait dans le monde, 308.
- Presomption. Combien ceux qui sont dans les affaires publiques, doivent éviter la presomption, 82.
- Princes. Quelle est la véritable sûreté des Princes, 201.
- Principe. Beau principe pour éviter toutes sortes d'injustices, 35. Combien les mauvais principes corrompent les mœurs, 8.
- Prisonniers, envoyez par Annibal à Rome, après la bataille de Cannes, leur histoire, 393. & *suiv.* Subtilité d'un des dix pour éluder son serment, 394. Un Auteur dit que plusieurs firent la même chose, & qu'ils furent flétris par les Censeurs, 395.
- Prix. Le prix des choses est independant du jugement des hommes, 18.
- Probité. Il ne s'en peut trouver que dans la nature raisonnable, 58. Quelles en sont les suites, 71. Combien elle est rare, 343. Par où chacun peut connoître s'il en a, 312. *not.* Rien ne peut en récompenser la perte, 352. & 353. Qui n'en a pas est réduit au rang des bêtes, 353. Elle va plus loin que ce que les loix demandent de nous, 334. *not.* 2. La probité & l'honnêteté tiennent lieu de tout & suppléent à tout, 136. Ne permet pas de profiter du crime d'autrui, 344. C'est ce qui attire le plus de confiance, 213. Combien elle est nécessaire aux marchands, 219. Elle est nécessaire même aux solitaires, *ibid.* Qui sont ceux en qui il ne s'en trouve point, 217. Bel exemple de la probité & de la justice des Romains, 49.



T A B L E D E S M A T I E R E S.

Prochain. Comment l'on doit être pour son prochain, 34. & *not.* 1.  
 Proches. Ce qu'on leur doit, 64. On les aime en aimant la République, 63.  
 Prodicus. Quel il étoit, 131. *not.* 5.  
 Prodigalité. Différence de la prodigalité & de la libéralité, 237.  
 Professions. Devoirs qui résultent de la différence des professions ou des conditions, 128. & 129.  
 Profusions. Combien les profusions qui ne vont qu'au plaisir, ont toujours été des-approvées des sages, 238.  
 Prononciation. Quelle doit être la prononciation, 147. & 148.  
 Promesses. Belle règle sur la sincérité des promesses & des sermens, 49. On ne les doit pas tenir quand il en arriveroit du mal, 367. Divers exemples sur ce sujet, *ibid.* & 368. On n'est pas obligé de tenir les promesses arrachées par fraude ou par force, 37.  
 Propreté. Quelle doit être la propriété des hommes, 145.  
 Prosperité. C'est dans la prospérité qu'il faut être

le plus sur ses gardes, 100.  
 Prudence. Ce que c'est, 19. Combien la véritable est différente de l'artifice, 341. Quel est son objet, 20. & 21. Tout ce qui marque de la prudence sied bien, 104.  
 Ptolomée Philadelphie. Quel il étoit, 267. *not.* 6.  
 Public. On se fait aimer du public, comme on se fait aimer des particuliers, 211.  
 Pudeur. Les règles de la pudeur sont prises de la nature, 140. Erreur des Philosophes Cyniques, & de quelques Stoïciens touchant la pudeur, 141. & *not.* 1. & 2. Quel soin les Romains avoient de la pudeur, 143. Combien les Comédiens mêmes observoient exactement les règles de la pudeur & de la bienveillance, *ibid.*  
 Punition. Il y a des mesures à garder jusques dans la punition des coupables, 39.  
 Pythagore. Quel étoit son caractère, 118. Quelle autorité il s'étoit acquise, 117. & 118. & *not.* 8.

Qua-

T A B L E D E S M A T I E R E S.

**Q**ualitez. Diversité de qualitez & de caractères, 118. Il ne faut pas tant songer à acquérir celles que l'on n'a pas, qu'à se défaire de ses défauts, 128.  
 Quintus Mucius. Quel il étoit, 129. *not.* 1.  
 Quirinus, 315. & *not.* 1. *Voyez Romulus.*  
**R**aillerie, plus sensible que les médisances formelles, 150.  
 Raison naturelle, est une loy divine & humaine, 294. & par où, *ibid.* *not.* 3. Défend de rien prendre aux autres, *ibid.*  
 Raison. Ce que c'est que la raison, & à quoy elle nous porte, 111. Avantages de la raison, 15. Quel est le plus grand avantage que l'homme tire de sa raison, 16. Défend toutes sortes de fraudes, 338. Ce que c'est qu'obéir à la raison, 17. *not.* 3. L'appetit luy doit toujours être soumis, 146. De quelle manière l'appetit doit être soumis à la raison, 112. Il est rare qu'on fasse par raison le choix d'un genre de vie, 131.  
 République. On aime ses

parens, quand on l'aime, 63. Par où on est dispensé d'entrer dans les emplois de la République, 79. Combien detestables sont ceux qui ne cherchent qu'à la détruire, 63. *not.* 2. Objet des soins & des pensées de Cicéron, 179. Combien Cicéron y étoit devoüé, 180. Son intérêt permet à un homme qui luy seroit fort utile de prendre à un autre de quoy s'empêcher de mourir, 300.  
 République Romaine. Ses vicissitudes, 180. Sa décadence, 179.  
 Républiques. Principal motif qui a porté les hommes à former des Républiques, 258.  
 Reconnoissance. La reconnoissance est le principal motif qui nous doit porter à faire du bien, 55. La reconnoissance n'est gueres une vertu des riches, 253. Quelle est celle des pauvres, quand on leur fait plaisir, 253. & 254.  
 Refuser. Quelles sont les choses qu'on ne doit jamais refuser à personne, 58.  
 Règle. Belle règle pour ceux qui sont dans les grandes places, 110. Belle règle pour éviter toutes sortes

T 6 d'in-



T A B L E D E S M A T I E R E S.

d'injustices, 35. Trois excellentes regles à garder dans tout ce qu'on entreprend, 156. Regle abrégée pour ne jamais manquer à ce qu'on doit, 112. Regle abrégée pour se bien conduire, 122. On doit suivre les regles, plutôt que les exemples même des plus grands hommes, 163. Les regles de la pudeur sont prises de la nature, 140.

Religion, ne peut servir de pretexte pour se croire engagé à ce qui est mauvais en foy, 367.

Regner. Passion de regner est le plus grand des crimes dans un état libre, 308.

Regulus. Son histoire, 372. *Et suiv.* Cruauté des Carthaginois contre luy, 374. Cause de cette cruauté, *ibid.* not. 1. Ce qu'il y a de plus beau dans sa conduite, 389. 390. Raisons de ceux qui desapprouvent sa conduite, 378. & 379. Refutation de ces raisons, 379. *Et suiv.* Bel exemple de Regulus sur la foy donnée aux ennemis, 48.

Repos. L'amour du repos nous fait souvent manquer à nos devoirs, 34.

Reprendre. Comment on doit reprendre, 97.

Resolution. Considerations où l'on peut entrer quand il s'agit d'en prendre quelque'une, 12.

Ressentiment. Un grand homme est incapable de ressentiment, 96.

Riches. On est toujours plus disposé à faire plaisir aux riches qu'aux pauvres, 252. & 253. Par où il vaut mieux en faire aux pauvres, 253. La reconnoissance est peu ordinaire aux riches, *ibid.*

Richesses. Principes du desir des richesses, 29. Mauvais effets de l'impression que les richesses font sur nous, 255. Ce qui fait que l'amour des richesses n'a point de bornes 30. Rien ne marque tant de grandeur d'ame que le mépris des richesses, 75. & 76.

Robe. La longue robe l'emporte sur la cuirasse, 86.

Rois. Ce qui a fait établir des Rois, 220. & 221. Les bons Rois tiennent lieu de loix, 221.

Romains. Leur grandeur d'ame, 69. Belle peinture de la noblesse de la domination des Romains, 205. Bel exemple de la justice & de la probité des Romains, 49. Beaux exemples du desinteressement des

T A B L E D E S M A T I E R E S.

des Romains, 260. Beaux exemples de l'observation des loix de la guerre parmy les Romains, 43. Quel soin ils avoient de la pudeur, 143. Combien l'infraction de la foy promise aux ennemis mêmes étoit odieuse parmy les Romains, 48. Par où leur domination a commencé à devenir injuste & cruelle, 206.

Romulus. Ce qui le porta à tuer son frere, 314. Ce qu'on doit juger de cette action, *ibid.*

Rutilius. Quel il étoit, 226. & not. 2. Disciple de Panætius, 282. Ce qu'il pensoit de l'ouvrage de Panætius sur les devoirs, 283.

S

Sabins, peuples d'Italie, quels ils étoient, 40. not. 3.

Sages. Ce que les Stoïciens entendoient par là, 286. not. 1. Sages de la Grece. Ce qu'on doit penser de leur sagesse, selon les Stoïciens, 288. Le sage ne se serviroit pas de l'anneau de Gigés, 311.

Sagesse. Ce que c'est, 182. not. 1. Deux sortes de sagesse, 169. Avantages de la sagesse, 183. Préférable à tout, 182. Rien n'est si digne de l'homme, *ibid.* Son étude fait arriver à la vertu, 183. & 184. Combien il est utile de s'attacher aux personnes distinguées par leur sagesse, 226. Bel exemple de la sagesse & de la retenue des anciens, 159.

Salamine, 68. not. 3.

Salmacis. Ce que c'est, 68. not. 1.

Samnites, peuples d'Italie. Quels ils étoient, 46. not. 4. Quel est presentement le país qu'ils occupoient, 259. not. 2.

Sang, parenté. Le lien du sang est un des plus puissans pour unir les hommes, 61.

Santé. Par où on conserve sa santé, 272.

Q. Scævola. Quel il étoit, 333. not. 1. Sa candeur, *ibid.*

Scaurus. Quel il étoit, 84. & not. 5. 154. not. 1. & 2. Son caractère, 118.

Scelerats. Leur caractère, 312.

Sceptiques. Combien leur doctrine est pernicieuse, 9.

Sciences, inutiles si elles ne se rapportent au bien de la société, 173. & 174. Elles doivent céder aux devoirs de la justice, 170. & 171. Quelle science donne le plus de moyen de faire plaisir, 249.

Scipions. Leur grandeur d'ame, 69. Quelle sorte de courage ils ont eu, selon les



T A B L E D E S M A T I E R E S.

- les Stoïciens, 288.
- I. Scipion. Quel étoit le premier des deux Scipions à qui l'on a donné le nom d'Africain, 135. & not. 1. Il n'étoit jamais moins seul que lors qu'il étoit seul, 276. Il meditoit beaucoup, & n'écrivoit rien, 278. Ce qui engourdit l'esprit des autres, aiguïsoit le sien, 276.
- II. Scipion. Quel il étoit, 129. not. 2. Son caractère, 118. Son adoption par le fils du premier Africain, 129. not. 2.
- Corn. Scipion, pere du premier Africain. Quel il étoit, 135. not. 1. & not. 2.
- Scipion fils du premier Africain. Quel il étoit, 135.
- Senat Romain. Sa severité à punir l'infraction du serment, 394. Sa hauteur dans le plus mauvais état des affaires de la République; & sa severité envers les soldats, *ibid.*
- Sentimens. Effets de la conformité des sentimens, 62.
- Sepulture. Chaque famille avoit la même, 62.
- Serment. Ce que c'est, 380. Ce qui le doit faire garder, *ibid.* Ce qui décide de sa validité, 385. La fraude dont on use dans le serment, bien loin d'en dé-
- gager, le serre, 394. Sa formule parmi les Romains, 386. Comment regardé par les Romains, 390. Son infraction punie par les Censeurs, 391. Exemples sur ce sujet, *ibid.* & *suiv.* Son infraction, même colorée, punie par les Censeurs, 395. Belle regle sur la sincerité des promesses & des sermens, 56. De celui qui est extorqué par force, 389.
- Services reciproques. Leurs effets, 62. & 63.
- Servius Sulpitius. Quel il étoit, 250. & not. 1.
- Société. Les hommes sont faits pour vivre en société, 169. Les hommes sont nez pour la société, 175. D'où dépend le maintien de la société humaine, 250. Divers degrez dans la société humaine, 339. Son premier degré, 60. Son second degré de liaison, *ibid.* Son troisième degré de liaison, 61. Ses devoirs préférables à tout, 176. Et aux sciences mêmes, 175. Son premier devoir, 58.
- Société humaine. Son premier principe, 57. Erreur de quelques-uns sur ce sujet, 174. Ce que ses loix demandent sur toutes choses, 57. Ce qui va au bien

T A B L E D E S M A T I E R E S.

- bien de la société humaine est préférable à tout, 169. Son maintien est le but de toutes les loix, 294. Quel en est le plus fort lien, 299. Ce qui la trouble, plus contraire à la nature que les plus grands maux du corps, *ibid.* Les sciences sont inutiles, si elles ne vont au bien de la société humaine, 173. & 174. Ses intérêts sont préférables aux connoissances, 174. A respecter entre citoyens, aussi-bien qu'entre proches, 298. A respecter même à l'égard des étrangers, 298. & 299. Qui donne atteinte aux droits de la société, détruit toutes les vertus, 299. Est impie envers les Dieux mêmes, *ibid.* & not. 2. Elle ne peut subsister, quand chacun prend le bien des autres, 293. Belle comparaison pour faire sentir cette vérité, *ibid.* Diverses preuves de cette vérité, 294. & *suiv.*
- Socrate. Quel il étoit, & ses qualitez, 118. Detestoit ceux qui separent l'honnêteté de l'utilité, 383.
- Solitaires. La probité leur est nécessaire comme aux autres, 219.
- Sollicitations. Formule des sollicitations parmi les Romains, 317. & not. 6.
- Solon. Quel il étoit, 83. & not. 2. 119. & 120. not. 11.
- Sophocle. Quel il étoit, 159. not. 2.
- Souverain bien. Quel il doit être, 400. Quel sentiment les payens mêmes en avoient, 11. n. 2. D'où on doit le faire dépendre, 7. & 8. Toute la conduite de la vie dépend de la connoissance du souverain bien, 11. not. 2. Dès qu'on est en erreur sur le souverain bien, toute la Morale est renversée, 7. & not. 1. Point de temperance dans ceux qui le font consister dans la volupté, 8. En quoy les Epicuriens le faisoient consister, 8. not. 2.
- Souverain mal. Point de force dans ceux qui le font consister dans la douleur, 8.
- Sicione, ville du Peloponèse. Ce que c'est presentement, 266. not. 5.
- Silla. Quel il étoit, & ses cruautéz, 206.
- Sinceres. Il n'y a de la grandeur d'ame que dans ceux qui sont sinceres, 70.
- Speculations, peu utiles sans la pratique, 66. Elles doivent céder aux devoirs, 24. Cel-



T A B L E D E S M A T I E R E S.

24. Celles des Philosophes utiles à la République, 172. Stoïciens. Quel étoit leur grand principe, 8. & not. 2. Ciceron les suit dans cet ouvrage, 292. Parlent de l'honnêteté bien plus noblement que les Académiciens & les Peripatéticiens, 335. *ibid.* Ce que c'étoit, selon eux, que le souverain bien, & ce qu'ils entendoient par vivre *selon la nature*, 284. Ce qu'ils entendoient par le mot de *sages*, 286. not. 1. Ce qu'ils entendoient par *devoirs moyens*, & *devoirs parfaits*, 287. En qui ils croyoient que ceux-cy se pussent rencontrer, *ibid.* Ils étoient dignes d'être écoutés sur les devoirs de l'homme, 9. & 8. not. 2. Ne connoissoient point d'autre bien que l'honnêteté, 283. Ne trouvoient rien d'utile que ce qui est honnête, *ibid.* Leur sentiment touchant les vertus, 20. not. 2. Vouloient qu'on s'ôrât la vie en certains cas, 124. not. 2. Ne mettoient les plus grands avantages de la vie, ni la vie même, qu'au rang des choses *moyennes*, 285. n. 4. Erreur de quelques Stoïciens touchant la pudeur,

141. & 142. & not. 2. Sulpicius. Quel il étoit, 232. not. 5. Sûreté. Quelle est la véritable sûreté des Princes, 201. Surprise. Toute surprise dans les affaires est odieuse, 38. & 39.

T

T A I R E. Différence entre celer & taire, 324. 328. Talens. Il ne faut pas tant songer à acquérir ceux que l'on n'a pas, qu'à se défaire de ses défauts, 128. Tarquin le superbe. *v. Brutus.* Temperance. Ce que c'est 21. Quel est son objet, *ibid.* Combien il y a de vertus comprises dans ce qu'on appelle temperance, 103. Elle doit regler le dehors & le dedans, 111. On ne peut en trouver dans ceux qui font leur souverain bien de la volupté, 8. Tems. Les circonstances du tems changent les devoirs, 291. Terence. Beau mot d'une des Comédies de Terence, 34. not. 1. Testamens. Il est honteux de s'en attirer par de fausses démonstrations d'amitié, 345. Faux testament de Basilus, 344. Teveron. Fleuve d'Italie, 392.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

392. not. 1. Theophraste, Philosophe Peripatéticien, quel il étoit, 5. & not. 6. & 238. & not. 1. Themistocle. Quel il étoit, 82. & not. 1. 119. & not. 9. Beau mot de Themistocle, 254. & 255. Sa proposition aux Athéniens contre les Lacédémoniens, rejetée, & pourquoy, 321. & *suiv.* Thermopiles. Ce que c'est, 68. not. 5. Thoëbé. Femme d'Alexandre de Pherée, quelle elle étoit, 203. & not. 6. Tiberius Gracchus le pere. Quel il étoit, & quels furent les enfans, 223. & not. 2. & 3. Timothée, fils de Conon. Quel il étoit, 130. & not. 3. Tranquillité. Effet de l'amour de la tranquillité, 77. & 78. Trefene, 320. not. 4. Tributs. Quelles sont les occasions où l'on peut en imposer, 258. Tromperie, incompatible avec la grandeur d'ame, 70. Tyrans. Leur devise, 107. & not. 2. Beaux exemples de l'inquiétude des Tyrans, 202. & 203. Il n'y

a point de paix pour eux, 356. & 357. Combien peu de gens leur sont fideles, *ibid.* Ne sont point de la société humaine, 301. Tout est permis contre eux, *ibid.* Il faut les exterminer, *ibid.* Comparaison pour le faire entendre, *ibid.* Si c'est un crime de tuer un tyran dont on seroit amy, 291. Ce que les Romains en pensoient *ibid.* Loy parmi eux sur ce sujet, *ibid.* not. 1. Recompenses decernées chez les Lacédémoniens, pour ceux qui tueroient les tyrans, *ibid.* Fin inévitable des Tyrans, 202. & *suiv.*

V

V A I S S E A U, appartient à tous ceux qui sont dessus, aussi bien qu'au patron, tant que l'on est en mer, 362. & not. 1. Vendre, vendeur. Si un vendeur doit avertir des défauts de ce qu'il vend, 323. 325. & *suiv.* Raïsons de part & d'autre, *ibid.* & *suiv.* Décision de ces cas-là, 327. & *suiv.* 336. Vengeance. Il y a des mesures à garder jusques dans la vengeance, 39. Venus. Tableau de Venus commencé par Appellés pour



T A B L E D E S M A T I E R E S.

pour ceux de l'Isle de Cos, ne trouva personne qui osât l'achever, 282. & 283.  
 Verité. Fondement de tout, 223. La connoissance de la verité est ce qui convient le plus à la nature de del'homme, 16. & 17. & *not.* 2. Le plus grand avantage que l'homme puisse tirer de sa nature & de sa raison, c'est la recherche & l'examen de la verité, 18. Sa découverte est la fin de la prudence, 16. Inconveniens à éviter dans l'amour & la recherche de la verité, 22. & 23. Nôtre curiosité même nous marque que nous sommes faits pour la verité, 16. Il n'y a de la grandeur d'ame que dans ceux qui aiment la verité, 70.  
 Vertu, vertus. Rien n'est digne del'homme que la vertu, 74. Seule source du prix & du merite de l'homme, 13. *not.* 5. Plus conforme à la nature que les biens ny les plaisirs, 295. A trois usages principaux, 195 & 196. En quoy consiste tout son prix & tout son merite, 24. Par quelle étude on y peut arriver, 183. Toute vertu est comprise dans

ce que l'ordre naturel demande de nous, 111. Tout le progres qu'on y peut avoir fait aneanti dès qu'on se relâche, 289. Les jeunes gens devroient n'entendre parler d'autre chose, 279. Ses effets, 62. 212. La bien-seance est inseparable de la vertu, 104. On doit respecter la vertu dans tous ceux qui en ont, 164. Combien il est utile de s'attacher aux personnes distinguées par leur vertu, 226. Combien les payens mêmes en étoient touchez, 19. *not.* 1. Unique regle des hommes selon les Stoïciens, 234. Rien n'est bon ny utile à l'homme que ce qui s'accorde avec la vertu, 285. *not.* 4. Ancantie par les Epicuriens, 397. Quel est l'objet précis de chaque vertu, 20.  
 Vertus. Quelle est la plus élevée de toutes les vertus, 169. Quelle est de toutes les vertus celle qui a le plus d'éclat, 25. C'est une grande vertu que l'égalité, & l'uniformité, 99. Combien il y a de vertus comprises dans ce qu'on appelle temperance, 103. Les vertus aneanties dès qu'on ne les recherche point

T A B L E D E S M A T I E R E S.

point pour elles-mêmes, 399. Sentiment des Stoïciens touchant les vertus, 20. *not.* 2. Sentiment des Philosophes & de Ciceron touchant les vertus, 214. Veferis. Fleuve d'Italie, 392. *not.* 2.  
 Vices de l'esprit. Quelle erreur c'est de croire que ce soient de moindres maux que ceux du corps, 296.  
 Vie. La vie est un concert qui demande la dernière justesse, 161. D'où dépend toute la conduite de la vie, 11. *not.* 2. La grandeur d'ame luy fait preferer le bien public, 295.  
 Vieillards. Devoirs des vieillards, 137. Ils doivent se roidir contre la paresse, 138. Combien le dereglement leur est honteux, *ibid.* Et pernicieux aux jeunes gens, *ibid.* On doit beaucoup deferer aux vieillards, 164.  
 Villes. Ce qui a porté les hommes à bâtir des Villes, 258.  
 Vin. Si quand on en vend qui n'est pas de garde, on en doit avertir, 364. Diogene & Antipater d'avis contraire sur cela, *ibid.*  
 Vivre. Il n'est pas permis de ne vivre que pour soy, 33.  
 Ulisse. Sa ruse pour se dispenser d'aller à la guerre, mal-honnête, 370. Reproche que luy fit Ajax sur ce sujet, 371. Quelques-unes de ses aventures, 125. & *not.* 3. 4. & 5.  
 Uniformité. C'est ce qui sied le mieux à tout le monde, 139.  
 Union des hommes. Ses effets, 192. Quelle est la plus douce & la plus forte de toutes, 63. Quelle est la plus excellente de toutes, 62.  
 Volupté. Point de temperance dans ceux qui y font consister le souverain bien, 8. Point de grandeur d'ame avec l'amour de la volupté, 75. Quels sont ses effets, 216.  
 Volques, Peuples d'Italie, quels ils étoient, 40. *not.* 2.  
 Voix. Quelle doit être la voix, 147.  
 Utile, Utilité. Ce qui est honteux ne scauroit être utile. 335. Ce que c'est que Ciceron appelle utile dans cet ouvrage, 12. & 13. & *not.* 5. L'utilité inseparable, selon la nature, del'honnêteté, 283. Rien de si convenable à la nature, 305. Rien ne peut être tout à la fois, utile & mal-honnête, 306.  
 Tout



TABLE DES MATIERES.

Tout ce qui paroît utile nous touche nécessairement, 305. Rejetter tout ce qui paroît utile quand il est honteux & mesléant, *ibid.* Ne doit jamais être préférée à l'honnêteté, 322. Ne doit être mise en comparaison ny avec l'honnêteté parfaite, ny avec la commune, 289. La contrariété que l'utilité paroît quelquefois avoir avec l'honnêteté ne peut jamais être réelle, 304. C'est renverser les fondemens de la nature, que de la distinguer de l'honnêteté, 375. Nous la désirons tous naturellement, *ibid.* Ce qui fait que les uns la font consister dans une chose, & les autres dans une autre, *ibid. not. 1.* Par où on pourroit mettre les hommes d'accord sur ce sujet, *ibid. not. 1.* Quels gens la comparent avec l'honnêteté, 289. Quels maux a faits dans le monde la préférence de l'utilité à l'honnêteté, 308. Une apparence d'utilité fait faire des fautes dans le gouvernement des Etats, 318. A quoy conduit la préférence de l'utilité à l'honnêteté, 354. Combien il est horrible d'en trouver

dans des actions comme celle de Cesar, 355. L'utilité commune doit être le but de chacun, 297. Rien d'utile au particulier que ce qui l'est au general, *ibid.* C'est la nature même qui l'enseigne, *ibid.* & 398. Qui ne connoît que son utilité particulière, détruit la société, 297. Ne se doit pas chercher aux dépens des autres, 315. En quel cas il est permis de la suivre, 314. Chacun doit contribuer du sien à l'utilité commune, 59. Division des choses où l'on en trouve, 189. C'est des hommes qu'on en tire le plus, 190. & *suiv.* Chacun doit croire que celle de tout le monde est la sienne, 324. Usure. Combien on a toujours eu d'horreur pour l'usure, 274.

X

**X**enocrate. Quel il étoit, 121. Chef des Académiciens, 292. *not. 2.* Xenophon. Ce qu'il rapporte d'Hercule, 131. Son livre de l'œconomie, traduit en latin par Cicéron, 272.

Z

**Z**enon. Ne trouvoit rien de désirable que l'honnêteté, 306.

*Fin de la Table des Matieres.*



M.T. CICERO DE OFFICIIS ETC.  
 Ex recensione J.G. GRAEVII.  
 AMSTELÆDAMI apud HENR. WETSTENIUM  
 cl. 15 c. xc.



НБ ОНУ імені П. Мечникова



